

Num. 3 1921

ORIENTALIA

Les Hébreux en Egypte

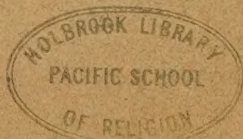
PAR

Alexis Mallon S. I.

PROFESSEUR D'ÉGYPTOLOGIE À L'INSTITUT BIBLIQUE PONTIFICAL



ROMA 1
PONTIFICIO ISTITUTO BIBLICO
PIAZZA DELLA PILOTTA 35



Scripta Pontificii Instituti Biblici

ANT. DEIMEL, **Veteris Testamenti Chronologia monumentis Babylonico-Assyriis illustrata** — VIII-124 et 7 tabulae lithogr. L. 12.50
HENRI LAMMENS, **Faṭima et les filles de Mahomet** — VIII-170 » 11.25
ANT. DEIMEL, **Enuma Eliš sive Epos babylonicum de creatione mundi** . . . . . . » 7.50
L. MURILLO ana — 372 » 12.50
JOS. F. BLA . . . . . . » 10 —
JOH. SMIT, — XXIV-590 » 15 —
LOUIS PIRO le Mopsueste — XX-3 . . . . . . » 14 —
GIUS. GABRI Beato Angelico —
— *Idem*, ec
GIAC. MEZZA e — XII-204 » 12.50
LEOP. FONC Vangelo. I. — XXVI . . . . . . » 12.50
HENRI LAM occidentale à la ve . . . . . . » 14.50
LINO MURIL troducción al Pentate . . . . . . » 25 —
SZCZEPAŃSK ie Evangelistów. (rum in lingua polonic . . . . . » 100 —
ALOIS HUDA des Spruchbuches . . . . . » 11.50



HEINR. SCHUMACHER, **Christus in seiner Präexistenz und Kenose nach Phil. 2, 5-8,** I. Teil — XXXI-236 . . . . . . » 12.50
— Id. 2. Teil — XV-423 . . . . » 25 —
Elenco delle pubblicazioni periodiche esistenti nelle biblioteche di Roma (Scienze morali, storiche, filologiche) — XVI-406 . » 16.25
ANT. DEIMEL, **Pantheon Babylonicum.** Nomina Deorum e textibus cuneiformibus excerpta et ordine alphabetico distributa — XVI-264 (40) . . . . » 15.50
LEOP. FONCK, **Primum quinquennium Pontificii Instituti Biblici** — 48 . . . . » 3.25

AVERTISSEMENT

Pour éviter des retards déjà trop prolongés, les Professeurs de l'Institut Biblique Pontifical ont eu l'extrême obligeance de revoir les dernières feuilles de ces pages. Ce m'est un devoir, bien doux, de leur en témoigner ici ma reconnaissance

Toutes les photographies sur la Syrie m'ont été aimablement communiquées par le R. P. de Vregille, professeur à la Faculté Française de Médecine à Beyrouth.

Je tiens également à exprimer ma gratitude à Messieurs les Directeurs de la Compagnie du Canal de Suez, à Ismaïlia, qui m'ont si noblement facilité l'accès du musée de la Compagnie et la visite du canal.

Je dois nommer tout spécialement M.r Claude Bourdon, Directeur du transit à Port-Tewfiq, qui, avec un parfait désintéressement, a bien voulu me faire part de ses intéressantes découvertes au sujet du canal des Pharaons et de ses observations personelles sur la région de Chalouf.

Jérusalem, 26 Avril 1922.

ALEXIS MALLON S. J.

Num. 3 1921

ORIENTALIA

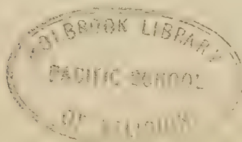
Les Hébreux en Egypte

PAR

Alexis Mallon S. I.



PONTIFICIO ISTITUTO BIBLICO
PIAZZA DELLA PILOTTA 35
ROMA 1



PRÉFACE

L'objet de cette étude est une période bien délimitée de l'histoire d'Israël, son séjour en Egypte depuis l'arrivée de Jacob et de sa famille jusqu'à la sortie miraculeuse. Déjà Abraham avait fait un premier voyage au pays des Pharaons, il y était resté peu longtemps, une saison sans doute ; et, riche de présents, il était remonté en Palestine. C'était la famine qui l'avait amené aux bords du Nil ; ce fut la famine qui y ramena ses petits-fils, un siècle ou deux plus tard. Les enfants de Jacob descendent vers ces plaines où croissent de vigoureuses moissons pour y remplir leurs sacs de blé. Leur frère Joseph, vendu par eux, les y a précédés. De pauvre esclave oublié dans une prison, il a été exalté et élevé à la haute dignité de premier ministre du royaume.

C'est la Providence qui a tout dirigé pour préparer les voies au peuple élu. Joseph appelle son père en Egypte avec toute sa famille. Pharaon leur concède la belle terre de Gessen. Ils y vivent en paix et s'y multiplient prodigieusement. Bientôt ils débordent du territoire qui leur a été assigné. Doués d'admirables facultés pour le commerce, ils s'en vont au loin, dans les grandes villes, à Avaris, à Tanis, à Bubaste, à Héliopolis peut-être, y cueillir leur part de ces richesses de la terre que prodigue inlassablement une nature toujours généreuse. Arrivés simple famille patriarcale, pauvre et timide, ils deviennent un peuple, un peuple fort et puissant au point d'inquiéter les Pharaons eux-mêmes.

Car un grand changement s'est produit dans le gouvernement de l'Egypte. Les princes qui avaient exalté Joseph et si bienveillamment accueilli son père, les Asiatiques, les Hyksos, maîtres un jour de l'empire des Sésostris, ont été expulsés du pays par les légitimes héritiers de la couronne pharaonique. L'ancien ordre de choses est rétabli. Un trône unique se dresse à Thèbes, l'antique capitale, et tout lui est soumis.

Alors s'ouvre pour Israël une ère d'humiliation et de servitude. Les nouveaux souverains sont actifs et ambitieux. Ils veulent rendre à leur patrie sa splendeur d'autrefois. Ils l'ont glorieusement relevée et agrandie. Ils sont allés jusqu'aux rives lontaines de l'Euphrate dresser les stèles où flamboient les symboles de leur puissance. Tout l'Orient est à leurs pieds. Le monde entier retentit des grands noms de Thoutmès, d'Aménophis et de Ramsès. Et maintenant, il faut que la magnificence intérieure réponde à l'éclat extérieur. Il faut que dans les vieilles cités des ancêtres comme

dans les nouvelles résidences, des temples somptueux disent aux générations qui passent la piété et la reconnaissance de Pharaon pour les dieux qui l'ont couronné de gloire. Il faut que s'ouvrent les vastes magasins où se ravitailleront les armées de l'empire.

Pour ces entreprises de grand style, pour ces constructions d'intérêt public, les Hébreux, élément étranger, corvéable à merci, seront des artisans dociles et patients. De force, ils seront mobilisés dans les chantiers royaux. Ils y travailleront de longues années, un siècle, deux siècles peut-être, ils y peineront, ils y mourront à la tâche. Ainsi la Providence les prépare à se déprendre de ce sol où trop facilement ils avaient pris racine. Humiliés, accablés, ils commenceront à regarder du côté de ces montagnes de Canaan où leurs pères erraient en toute liberté. Ah ! quel sera le libérateur qui les y ramènera ?

Car il faut qu'ils sortent du milieu des païens où ils apprennent le culte des idoles, il faut qu'ils reviennent au pays des ancêtres et qu'ils jouissent de l'indépendance pour être les adorateurs du vrai Dieu et les dépositaires des révélations, gage de la rédemption prochaine. Moïse est ce libérateur. Quand l'heure est venue, quand, fatigué de l'esclavage, le peuple soupire après la délivrance, il paraît, il se présente à cette brillante cour où il a grandi autrefois, marchant de pair avec les princes. Armé d'une puissance qui déconcerte Pharaon et ses conseillers, il parle, il agit au nom du Dieu qui l'a envoyé. Il arrache Israël à la servitude et le conduit aux portes de la Terre Promise.

Le séjour d'Israël en Egypte est providentiel. Resté en Canaan, il courait risque d'être absorbé par les tribus anciennes qui occupaient le pays. En Egypte, il est isolé. Comme un arbre transplanté en un bon terrain, il se fortifie et se développe. Il devient un peuple. Alors Dieu lui donne une patrie où il vivra sa vie propre jusqu'au jour où il aura accompli sa mission qui est de garder l'étincelle de la vérité révélée et de préparer la voie au grand Libérateur.

Cette histoire est une des parties les plus attachantes de l'Ecriture Sainte. Elle a son unité, elle a ses épisodes si émouvants, si bien racontés par l'auteur sacré. Elle se trouve mêlée à l'histoire d'un grand peuple qui comptait déjà alors des siècles de gloire. Nous voudrions essayer de l'éclairer de quelque lumière. Ce n'est pas précisément œuvre de critique ni d'exégète que nous entreprenons. Nous n'entrons pas dans l'édifice pour en examiner l'agencement intérieur, nous regardons du dehors. Nous n'abordons pas le vaste problème des sources et des documents ; nous prenons le texte tel qu'il est. La critique, l'exégèse ont des principes et des méthodes qui débordent immensément notre sujet. Sans aucun doute, la date d'un document est capitale en histoire, et l'histoire sacrée n'est pas exempte des lois communes de la pensée humaine. Mais l'on sait assez que le problème documentaire du Pentateuque est loin d'avoir reçu une solution définitive et nous n'avons aucunement l'intention de nous y engager.

Si, en quelques endroits, pour quelques passages spécialement étudiés, nous avons fait allusion aux distinctions de documents proposées par les critiques, c'est sous toute réserve et de façon purement hypothétique. Notre texte reste complètement indépendant de ces distinctions. Le champ de nos recherches est tout à fait différent.

Nous demandons à l'Egypte de nous mieux faire connaître cette page de l'histoire d'Israël qui se déroule sur son sol. L'Egypte est le pays des documents anciens. Un passé lointain revit dans ses papyrus. Au temps de Jacob et de Moïse, elle avait déjà vécu son âge d'or en littérature. Elle avait gravé de longues inscriptions, écrit des annales, composé des poèmes. Que dit-elle des Hébreux ?

Pour éviter toute déception, avouons dès à présent que nous ne rencontrerons aucun document clair et précis parlant explicitement du peuple de Dieu. Faut-il s'en étonner ? La famille de Jacob, à l'exception de Joseph, resta en marge de l'Egypte ; elle ne se mêla pas à la vie nationale et n'eut aucune influence sur les destinées du pays. Malgré toutes les résistances de Pharaon, le départ des Hébreux n'eut aucune conséquence sérieuse pour l'empire. Sa prospérité n'en fut pas diminuée, tout au plus y perdit-il de bons ouvriers pour ses constructions. Il n'est pas étonnant que le fait n'ait pas été consigné dans les documents de l'époque tels qu'ils nous sont parvenus.

Mais, cela dit pour mettre les choses au point, quel cadre merveilleux l'histoire égyptienne fournit au récit biblique ! Et non seulement dans les grandes lignes mais dans presque tous les détails. C'est ce cadre que nous voudrions retracer. Mettre en valeur tous les documents égyptiens qui nous parlent des Orientaux à cette époque et qui peuvent projeter quelque lumière sur le récit sacré, tel est notre but.

Tâche qui n'est pas sans difficulté et sans écueil. Ces documents sont une matière qui glisse entre les mains. Les scribes et poètes égyptiens ne s'occupaient pas des Orientaux. Ils n'avaient garde de les chanter dans leurs compositions littéraires. S'ils en parlent, c'est incidemment, par allusions rapides, pour égayer leurs lecteurs, pour protester contre l'envahissement de ces étrangers. C'est avec ces bribes de textes noyées dans de longues descriptions, avec cette poussière éparse dans des papyrus fragmentaires, qu'il nous faut reconstruire cette histoire de la marche asiatique. A cela s'ajoutent quelques rares monuments, quelques menus objets, inscriptions, scarabées, qui portent l'empreinte d'une influence orientale.

Les éléments de cette étude sont donc extrêmement brisés, disjoints, dispersés, et nous ne nous flattons pas de les avoir tous groupés et mis en valeur. Ils se trouvent dans diverses collections et revues d'égyptologie que nous citerons en leur place.

Nous avons pensé qu'une synthèse de ces documents dont plusieurs sont peu connus ou peu accessibles, ne serait pas œuvre inutile et pourrait rendre quelque service à ceux qui étudient l'Ecriture Sainte.

Je ne suis pas le texte verset par verset comme avait entrepris de faire

Herm. Jos. Heyes, *Bibel und Ägypten.* Je m'attache aux idées générales. Mon but est de décrire le milieu où vécut Israël. Je voudrais présenter le fond du tableau où il traça son histoire.

Pour ce travail, j'ai utilisé surtout les beaux articles de l'égyptologue Alan Gardiner dans le *Journal of egyptian archaeology* sur la géographie et l'histoire du Delta oriental. J'ai aussi mis spécialement à contribution les publications de Jean Clédat sur ses recherches archéologiques dans la région de l'isthme de Suez. Ces savants m'ont donné par lettre de précieux renseignements. Qu'ils veuillent bien agréer ici le témoignage de ma reconnaissance. Je me suis encore largement inspiré de l'ouvrage si rempli d'idees nouvelles de Raymond Weill, *La fin du Moyen Empire égyptien* (Paris 1918). Enfin je dois d'importantes indications à M. Léon Munier, le si dévoué bibliothécaire du Musée Egyptien du Caire, qui s'est imposé la peine de contrôler pour moi quelques références et de copier plusieurs textes. Que cette page lui porte l'expression de ma gratitude.

Jérusalem, 16 février 1921.

I. EGYPTE ET PALESTINE AVANT LES HEBREUX

---

1. Relations commerciales.

Les relations entre l'Egypte et la Palestine sont basées non seulement sur le voisinage de ces deux pays mais aussi et avant tout sur leurs conditions économiques. L'Egypte, bien arrosée par le Nil, est un pays au sol fécond, aux produits variés et riches. Aussi ses plaines indéfiniment fertiles ont-elles toujours excité la convoitise de ses voisins moins fortunés de l'Est et de l'Ouest. En Syrie et en Palestine, les terres sont, en général, maigres et légères, les montagnes arides et escarpées, et la vie y est âpre et coûteuse. En revanche, il y a des ressources qui manquent à l'Egypte, le bois en particulier. De là des relations commerciales qui ont existé de tout temps. La trace la plus ancienne que nous en trouvons dans l'histoire nous reporte aux premières dynasties égyptiennes.

La *Pierre de Palerme* mentionne, pour le règne de Snefrou, premier roi de la IVe dynastie (vers 4000 av. Jésus-Christ), une expédition de 40 bateaux pour apporter du bois de cèdre (1). Le document n'indique pas le terme de l'expédition, mais il ne saurait être autre que le Liban, le pays des cèdres. On lit aussi sur la même pierre: « Construction d'une salle de 100 coudées en bois de cèdre », et l'année suivante: « Fabrication du palais royal en bois de cèdre (2) ». Tout ceci se passe sous le règne de Snefrou.

Ainsi, longtemps avant Salomon, les Egyptiens avaient reconnu l'excellence du cèdre. Ils en faisaient les boiseries de leurs palais. Ils en faisaient aussi un meuble qui, dans leur idée, devait durer pour l'éternité, la boîte de momie, la *maison éternelle*. Le musée du Caire possède plusieurs cercueils en bois de cèdre, de toutes les époques, même

(1) La *Pierre* dite *de Palerme* parce qu'elle est conservée dans le musée de cette ville est un des documents les plus anciens et les plus remarquables. C'est une grande plaque en diorite, malheuresement brisée et incomplète, qui était couverte d'une longue inscription en hiéroglyphes contenant les annales des premières dynasties. Elle fut gravée sous la Ve dynastie (vers 3500). Pour les temps les plus anciens, ces annales ne donnent que des noms propres; pour ceux qui sont plus rapprochés, elles procèdent par années, indiquant pour chacune l'événement ou les événements les plus importants. BREASTED, *Ancient Records, Historical Documents*, I, Chicago 1906, 146, p. 66. HENRI GAUTHIER, *La Pierre de Palerme* dans *Le musée égyptien*, III. 2. Le Caire 1915.

(2) BREASTED, *Hist. Doc.* 147. 148.

de l'Ancien Empire. Après la pierre, granit, albâtre, calcaire, c'était la sépulture la plus riche et au temps de crise économique et de révolution,



Fig. 1. La « Pierre de Palerme ».
Fragment des Annales des premiers rois d'Egypte depuis les temps préhistoriques jusqu'à la Ve dynastie.
(D'après BREASTED, *Hist. d'Eg.*, fig. 28).

quand les bateaux n'apportaient plus les précieuses planches du Liban, c'était une privation très sentie. Un poème du Moyen Empire dont nous parlerons plus loin, décrivant le triste état de la société dans un temps de

perturbation générale, émet cette plainte parmi bien d'autres: *On ne va plus en bateau à Biblos aujourd'hui. Que ferons-nous pour les cèdres de nos momies?* ([1]) C'était donc un commerce assez régulier qui s'était établi entre l'Egypte et la côte syrienne ([2]).

Une autre série de documents, malheureusement bien frustes, nous est fournie par le temple funéraire du Pharaon Sahoura (V[e] dynastie) à Abousir. Sur une des parois conservée au milieu des ruines, est un fort beau bas-relief représentant un bateau qui revient en Egypte et arrive devant le Pharaon. Il est monté par des Egyptiens qui s'inclinent devant leur maître en s'écriant: *Salut à toi, Sahoura, dieu des vivants qui contemplent ta beauté!*

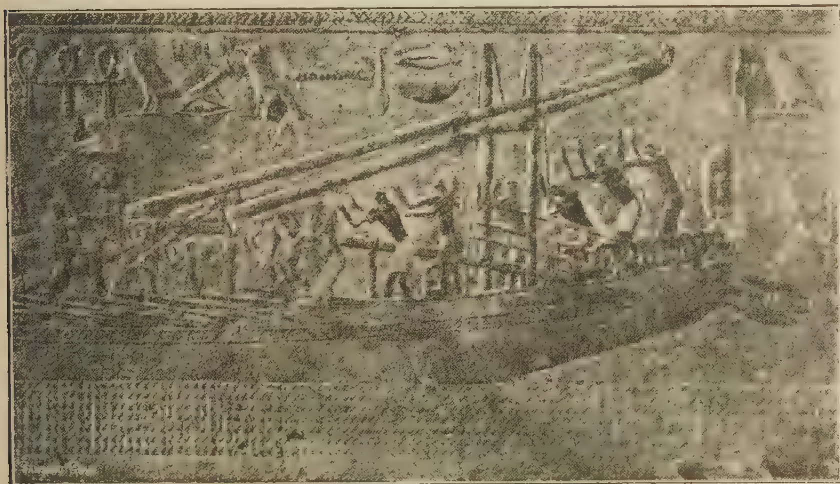


Fig. 2. Bateau égyptien revenant de la côte syrienne.
Bas-relief du temple de Sahoura à Abousir. Egyptiens et Asiatiques lèvent les bras pour saluer Pharaon.
(Musée de Berlin)
(D'après Breasted, *Hist. d'Eg.*, fig. 74A)

A bord, sont des prisonniers ou étrangers Asiatiques que les Egyptiens obligent à se prosterner devant le roi.

Tout porte à croire que ce bateau revient d'une expédition aux ports de Syrie ([3]).

([1]) Gardiner, *The Admonitions of an Egyptian Sage.* Leipzig 1909, 3, 6.

([2]) Dans tous les textes précités, le bois en question est appelé ʿaš en égyptien. Quelques savants, à la fois égyptologues et botanistes, prétendent que ce mot ne désigne pas le cèdre mais une espèce de sapin qui pousse au Liban (*Abies cilicica*). On voit que cela n'importe pas à notre question. Cèdre, pin ou sapin, c'est toujours en Syrie que les Egyptiens vont chercher ce bois qu'ils estiment à juste titre (Loret, *Quelques notes sur l'arbre âch* dans *Annales du Service des Antiquités de l'Egypte,* XVI, p. 33; cfr. XIV, 1914, p. 1 sqq.; XVII, 1917, p. 25-28).

([3]) Hugo Gressmann, *Altorientalishe Texte und Bilder zum Alten Testamente,* Tübingen 1909, II p. 123, fig. 247.

Un autre bas-relief du même temple montre trois ours attachés par des cordes et, à côté, des vases rouges allongés, au col très haut, tels qu'on en fabriquait en Phénicie (1). Les ours viennent sans doute du Liban. Ce n'est qu'une supposition, le tableau est incomplet, l'inscription manque, mais elle est suggérée par l'ensemble de la décoration de ce temple, toute constituée par des scènes de guerre en Libye et en Asie antérieure.

Les relations commerciales dont nous venons de parler se faisaient par mer et n'amenaient les Egyptiens que sur les côtes. Ils pénétrèrent aussi en Palestine par le désert. Pourtant aucun document de l'Ancien ou du Moyen Empire ne nous les montre allant loin dans cette direction. Avant l'expulsion des Hyksos, ils ne semblent avoir eu aucun désir de conquête. Ils étaient bien chez eux et n'avaient rien à envier aux montagnes de Syrie. Ils se tournèrent vers le Sinaï où ils avaient trouvé de précieux gisements. Du côté du Nord et de l'Est, ils se tinrent sur la défensive et se contentèrent de refouler les Bédouins qui commençaient à les menacer.

2. Les Egyptiens au Sinaï.

Il n'entre pas dans notre plan de décrire les expéditions et travaux des Egyptiens au Sinaï. Si nous en faisons une rapide mention, c'est pour fixer dès à présent nos regards sur cette frontière orientale de l'Egypte où se dérouleront tous les événements qui sont l'objet de ces pages. Région mitoyenne, elle tient à l'Ouest à des plaines fertiles où vit une population agricole, et, à l'Est, au désert ondulé où circulent des tribus errantes. Et le passage d'un côté à l'autre n'est pas large, il est resserré entre les lacs formés au Nord par la Méditerranée, et, au Sud, par la Mer Rouge qui enfonce un bras bien loin dans les terres. C'est la voie des communications. Car autant que nous le sachions, pour aller au Sinaï, les Egyptiens ne franchissaient pas la mer, comme il eût été facile, mais ils prenaient la voie de terre et venaient contourner la pointe nord du golfe Arabique. Ainsi, ils se heurtèrent de très bonne heure aux tribus nomades qui arrivaient d'Asie et descendaient du Negeb. Au reste, c'étaient leurs frères, car un jour, eux aussi, longtemps auparavant, ils avaient suivi la même route, quand, traversant des pays vierges, ils étaient allés occuper la riche vallée du Nil.

C'est, sans doute, par les marchands asiatiques que les Egyptiens connurent les trésors du Sinaï. Toujours est-il qu'ils sont à la péninsule dès la première dynastie. Et dès lors ils s'attribuent le monopole de l'exploitation des mines précieuses. Ce qu'ils cherchaient surtout c'est une pierre qu'ils appelaient *mafkat*, et qui est la turquoise. Ils en exploitèrent deux gisements, un qui n'était pas très loin du rivage, dans la vallée nommée

(1) Gressmann, ibid. p. 122, fig. 248. Les figures 230. 232. 233 sont aussi du temple de Sahoura.

aujourd'hui *Ouadi Maghârah*, « vallée de la caverne », et l'autre plus à l'Est, aux *Sarâbit el-Khâdem*. Dès lors aussi ils prirent l'heureuse habitude de laisser à la postérité, sur les rochers, des traces de leur passage, en y gravant leurs hiéroglyphes et en y sculptant les figures de leurs rois. Pourquoi Abraham et ses enfants n'en firent-ils pas autant partout où ils séjournèrent? Quelle bonne fortune ce serait pour nous !



Fig. 3. Estuaire du « Fleuve du chien ».

Les plus anciens bas-reliefs égyptiens au *Ouadi Maghârah* sont ceux du pharaon *Semerkhet*, de la 1re dynastie (1). Le roi y est représenté trois fois, une fois avec la couronne blanche de la Haute Egypte et son nom d'Horus gravé devant lui, une autre fois avec la couronne rouge de la Basse Egypte, une autre fois avec la couronne de la Haute Egypte frappant de sa massue un bédouin qu'il a saisi par la chevelure. Devant le pharaon marche un homme, un Egyptien, portant dans sa main gauche un arc et des flèches. La droite est cassée. Ce doit être le général qui commandait l'expédition. Ce beau tableau, le plus remarquable de la péninsule, est gravé à 394 pieds au-dessus du sol, il est invisible du pied du rocher. C'est à cette position privilégiée qu'il doit d'avoir échappé au vandalisme des bédouins. Il est encore en place depuis près de 6000 ans. Et c'est le



Fig. 4. La plage syrienne.

(1) Semerkhet est très probablement le même mot que Σεμέμψης des auteurs grecs et *Samsou* du papyrus de Turin. On place ce Pharaon vers la fin de la liste dans la première dynastie. Rien n'empêche d'admettre que ses prédécesseurs l'avaient devancé au Sinaï. Dans la tombe du roi Zer, qu'on croit être le successeur de Ménès, on a trouvé quatre bracelets en turquoise.

seul, paraît-il. Tous les autres bas-reliefs de quelque valeur ont été excisés et transportés au musée du Caire (¹).

La IIIᵉ dynastie est représentée par le pharaon *Si-nakht*, le fondateur de la dynastie. Le roi est debout, devant lui, deux étendards portant son nom d'Horus et l'image sacrée du chacal (²). De la même dynastie est un bas-relief de Zoser dans l'attitude qui va devenir obligatoire, le pharaon battant un bédouin de sa massue.



Fig. 5. Une route au Liban.

A la IVᵉ dynastie appartiennent les plus beaux bas-reliefs du Sinaï et les mieux conservés, ceux de *Snefrou* (³). Sur un rocher, le roi paraît trois fois comme son prédécesseur *Semerkhet* avec les couronnes de la Haute et de la Basse Egypte encore séparées. Sur un autre, il marche orné d'un collier et d'une coiffure spéciale, deux hautes plumes sur deux cornes flamboyantes. Devant lui, son nom d'Horus, *Neb Maât*, « seigneur de vérité » ; au-dessus : *Snefrou, dieu grand, doué de jouissance, durée, vie, santé, joie du cœur toute à jamais!* Et sur une autre colonne : *domptant les bédouins*.





Fig. 6. Le littoral syrien.

Après *Snefrou* viennent *Sahoura* (⁴), *Ranuser* (⁵), *Menkauhor* (⁶) de la Vᵉ dynastie. Il y avait des inscriptions de *Pépi* (VIᵉ dyn.) qui ont été détruites. Puis, c'est la lacune bien connue dans l'histoire d'Egypte, qui va de la VIIᵉ dynastie à la onzième.

(¹) Flinders Petrie, *Researches in Sinai*. London 1906, pl. 45. 46. 47.
(²) Ibid. pl. 48. 49. Musée du Caire, No 93.
(³) Ibid. pl. 50. 51. Musée du Caire, No. 91.
(⁴) Musée du Caire, 94.
(⁵) Musée du Caire, 87.
(⁶) Musée du Caire, 92.

Les *Amenemhat* et les *Sésostris* de la XII[e] dynastie reprirent la route du Sinaï. Leurs monuments ont été retrouvés surtout aux *Sarābit el-Khādem* où ils construisirent un temple commencé déjà sous *Snefrou.* Les *Thoutmès* et les *Ramsès* les y suivirent longtemps après, et, comme partout, ils laissèrent là l'empreinte de leurs victoires et de leur grandeur.

3. Expéditions militaires.

L'exploitation régulière des mines du Sinaï fut pour les Egyptiens une cause constante de conflits avec les tribus nomades du désert, « les habitants du sable », *horiou-sha*, comme ils les appelaient. Il fallait, en effet, protéger la route et les travailleurs. Cependant pour tout l'Ancien Empire, les documents conservés ne font mention que d'une expédition militaire de quelque importance. Elle eut lieu pendant le règne de Pépi I (VI[e] dyn.) et fut dirigée par Ouni, le fameux page de Téti I, puis ministre de deux pharaons, Pépi et Métésouphis. Le tombeau de ce grand homme a été retrouvé par Mariette à Abydos. Il avait accompli de beaux exploits pendant sa vie, il avait reçu de grands honneurs et il eut l'heureuse idée d'en laisser le souvenir à la postérité. Il fit composer son curriculum vitae en un beau langage et le fit graver sur un bloc de calcaire dans son mastaba [1]. Et c'est une des pages les plus intéressantes des annales de l'Ancienne Egypte. Voici le texte concernant la guerre dans la Syrie méridionale, nous y introduisons quelques divisions.

COMPOSITION DE L'ARMÉE.

Guerre que fit Sa Majesté aux Âamou, habitants du désert.
Sa Majesté fit une armée de plusieurs dix-mille,
du Sud en entier jusqu'à Eléphantine et au Nord d'Aphroditopolis [2],
du pays du Nord dans ses deux côtés.
à la Forteresse au milieu des forteresses,
à Irtit des Nègres,
à Madjai des Nègres,
à Amam des Nègres,
à Wawat des Nègres,
à Kaaou des Nègres,
au pays de Timihou [3].

(1) Ce bloc de calcaire a 1 m. 10 de haut et 2 m. 70 de large. Il a été transporté au musée du Caïre. MASPERO, *Guide du Visiteur au musée du Caire,* 1914, No. 85. Le Mastaba est une tombe dont la partie supérieure est construite en maçonnerie de forme rectangulaire, dépassant généralement le sol et se terminant en terrasse. Texte de l'inscription dans SETHE, *Urkunden des Aegyptischen Altertum,* I, 98-110. Traduction dans BREASTED, *Hist. Doc.* I 291-294. 306-315.

(2) Traduction de BREASTED, un peu incertaine.

(3) Pour cette levée de soldats, l'auteur divise l'Egypte en trois parties: 1. Le Sud, Haute Egypte; 2. Le Nord, Basse Egypte; 3. Le pays des Nègres. Ce poète devait être de la Haute Egypte, car il nomme toujours le Sud en premier lieu.

Ouni à la tête de l'armée.

Sa Majesté m'envoya à la tête de cette armée.
Il y avait des princes,
il y avait des chambellans,
il y avait des commandants de places fortes, des amis préférés,
il y avait des gouverneurs, les chefs des villes du Sud et du Nord,
les amis dorés, les chefs des prophètes du Sud et du Nord,
les intendants des temples,
à la tête de leur contingent, du Sud et du Nord, des places, des villes de leur gouvernement, des Nègres de ces pays.
Et c'est moi qui pris leur direction, alors que ma fonction n'était que celle de surintendant des bois de pharaon,
et tout fut bien organisé,
il n'arriva pas que quelqu'un moleste son compagnon,
il n'arriva pas que quelqu'un vole du pain, des sandales sur le chemin,
il n'arriva pas que quelqu'un enlève des provisions de ville quelconque,
il n'arriva pas que quelqu'un dérobe chèvre quelconque à personne quelconque.
Je les place à l'île du Nord, « à la porte d'Imhotep »,
à « Wa'arit d'Horus, seigneur de vérité » (1).

La marche victorieuse.

Cette armée alla en paix, elle hacha le pays des « habitants du désert »,
cette armée alla en paix, elle écrasa le pays des « habitants du désert »,
cette armée alla en paix, elle démolit ses forteresses,
cette armée alla en paix, elle coupa ses figuiers et ses vignes,
cette armée alla en paix, elle sema la flamme dans toutes ses moissons,
cette armée alla en paix, elle massacra ses troupes par myriades,
cette armée alla en paix, elle emmena prisonniers ses gens en grande multitude.
Sa Majesté me loua de cela au-dessus de toute chose.
Sa Majesté m'envoya pour organiser cette armée cinq fois,
pour soumettre le pays des « habitants du désert », chaque fois qu'ils se révoltaient, avec ces armées.
Pour ces exploits, me loua Sa Majesté au-dessus de toute chose (2).

J'ai transcrit en entier ce texte remarquable, en le traduisant directement de l'égyptien, parce qu'il peut servir de prologue aux études qui vont suivre. Il nous fait faire connaissance avec ces tribus de la Palestine

(1) Trois places fortes comme l'indique le déterminatif. Elles étaient à la frontière du Nord-Est. Il se peut que ce *Wa'arit d'Horus* soit Avaris *hat-wa'arit* des Hyksos. Nous avons ici, il est vrai, *wa'arit* et non *hat-wa'arit* « le château de la fuite », mais ce dernier mot est une allusion au mythe d'Horus poursuivant Set en *fuite* après le meurtre d'Osiris, et l'expression *wa'arit d'Horus* semble contenir la même allusion. Cette place forte aurait donc été au site de Péluse.

(2) Sur cette expédition et la carrière d'Ouni, cfr. Maspero, *Histoire Ancienne des Peuples d'Orient*. Paris, 1909, p. 96-98

méridionale que nous verrons affluer vers la vallée du Nil. Maintenant elles sont repoussées par la force des armes, et même avec barbarie, bientôt elles reviendront, nombreuses, pacifiques d'ailleurs, ne demandant qu'un peu de verdure et d'eau, et toute barrière devra céder sous leur pression.



Fig. 7. Les cèdres du Liban.

Nous apprenons d'abord leur nom générique. Ce sont les Âamou (*ʿamū*) « les hommes au boumerang », selon le sens probable du mot. On entendait par là les Arabes du désert, sans distinction. On les appellera plus tard « les Archers » (*Sitiū*). Ils sont qualifiés de *Horiou-sha,* « ceux du sable, ceux du désert ». Les Egyptiens les voyaient, en effet, toujours sortir du désert.



Fig. 8. Gebail (Biblos).
Le petit port avec des colonnes anciennes encastrées dans un mur.

Et pourtant ces tribus n'étaient pas toutes nomades dans la rigueur du terme. Ouni les poursuit jusque dans un pays où il y a des figuiers, des vignes, des moissons, et c'est même une richesse qu'il se vante d'avoir anéantie. L'expédition alla donc assez loin, jusqu'en Palestine assurément, car il n'y avait pas de vigne dans le désert de Pharan. Et si la richesse du pays consistait en moissons et en arbres fruitiers, il y avait là une population sédentaire qui vivait non pas seulement de ses troupeaux mais aussi des produits du sol. Et voilà, à grands traits, le tableau de la vie en Palestine avant les Hébreux et au moment où ils y arrivèrent, tableau si admirablement complété à la XIIe dynastie par l'histoire de Sinouhit. Notons les deux arbres caractéristiques de la Terre Promise, le figuier et la vigne, *unusquisque sub vite sua et sub ficu sua* (1 Reg. 4, 25).

II. PENETRATION ASIATIQUE EN EGYPTE

De la VIe dynastie nous passons à la XIIe (vers 2000). Comme on le sait, pour les temps intermédiaires, l'histoire d'Egypte reste une nuit ténebreuse. Ce fut une époque de troubles qui n'a laissé presque aucune trace sur les monuments. Avec la XIIe dynastie, sous la forte impulsion des grands pharaons Amenemhat et Sésostris s'ouvre une ère de prospérité, de culture et de gloire. Toutes les forces vives d'Egypte se groupent sous la même main et constituent un empire puissant. Au dedans, union et paix, épanouissement de la littérature en de fort beaux poèmes, au point qu'on a appelé cette période l'âge d'or des Lettres, construction de grands monuments; au dehors, guerres victorieuses, dilatation des frontières, c'est un des plus beaux moments de cette histoire si longue et si variée des Pharaons.

C'est alors aussi que les tribus asiatiques commencent à pénétrer dans la vallée du Nil pour avoir une part aux bienfaits de cette terre toujours fertile. Et l'invasion pacifique ira en s'accentuant. Comme le sable du desert sous l'action du vent, elle s'avancera et s'étendra au loin dans les plaines verdoyantes. Les familles patriarcales deviendront des peuples. Alors éclatera le conflit entre Orientaux et Egyptiens. Il y aura guerre et il faudra des années aux Egyptiens pour libérer leur territoire. C'est l'expulsion des Hyksos. Et après celle-ci, c'est l'exode des Hebreux. Penetration lente et pacifique et, après une prodigieuse multiplication, sortie violente ou mouvementée, tels sont les traits saillants de cette mêlée de races à la frontière orientale de l'Egypte

Nous assisterons d'abord au mouvement de pénétration, autant du moins que nous le permettent nos documents plus fragmentaires ici que jamais. Nous les divisons en trois séries de valeur différente mais qui s'éclairent mutuellement.

La première série comprend un groupe de compositions littéraires en beau style, qui avaient assurément un but didactique. Elles parlent des Asiatiques comme les Romains de l'Empire parlaient des Barbares. Les Asiatiques sont un danger pour l'Egypte, ils y descendent avec leurs troupeaux, ils dévastent les plaines, le bon ordre et la prosperité exigent qu'on les éloigne, ce sera la gloire du roi de les repousser et d'empêcher le retour de telles invasions.

La seconde série comprend trois petites inscriptions historiques concernant des expéditions en Asie. Dans la troisième, nous mettons trois documents également historiques qui nous montrent des tribus asiatiques arrivant dans la vallée du Nil.

A. COMPOSITIONS LITTÉRAIRES.

1. Histoire de Sinouhit.

Ce premier document ne présente qu'un détail faisant allusion aux incursions des Asiatiques en Egypte, « le mur du prince construit pour repousser les Bédouins ». Il importe cependant d'en parler car c'est un des plus connus et des mieux caractérisés de la série, il nous offre un point de départ assuré et ferme pour entrer dans le dédale d'autres textes mutilés et moins clairs. En outre, il contient la plus belle description de la vie en Palestine au moment où les Hébreux y entraient (1).

Les aventures de Sinouhit sont-elles une histoire ou un roman? C'est une question discutée parmi les égyptologues. Autrefois on y voyait plutôt une histoire véritable; aussi Maspero, un des premiers déchiffreurs du texte hiératique, l'appelle-t-il « les mémoires de Sinouhit ». De nos jours, on tend plutôt à y voir un roman à cause des analogies évidentes avec d'autres compositions littéraires de la même époque, tel *le conte du naufragé,* qui sont certainement des ouvrages de pure fiction. En tout cas, si c'est un roman tout n'y est pas inventé. Le héros peut être légendaire, le milieu décrit est historique. Les mœurs des Asiatiques qui forment la partie centrale de l'ouvrage sont une peinture réelle, et c'était apparemment le but de l'auteur, d'égayer la famille royale par la description d'une vie si différente de celle d'Egypte.

Sinouhit est un prince de la famille régnante (Aménemhat I puis Sésostris I). Pour une raison qui n'est pas expliquée, il est forcé de s'enfuir.

(1) L'histoire de Sinouhit eut, semble-t-il, un grand succès en Egypte. Il nous en est resté des parties de plusieurs copies:

1. Papyrus hiératique Berlin P. 3022, acheté à la vente de la collection Athanasi à Londres en 1843 pour le musée de Berlin, avec trois autres, P. 3023, P. 3025 *Le paysan,* P. 3024 *Lebensmüde* et *Chant du Berger.* Ces 4 mss. proviennent de la même trouvaille et devaient faire partie du même dépôt. C'est la même écriture. Le P. 3022 est sans doute le plus beau papyrus connu du Moyen Empire. Bien qu'il soit incomplet, il mesure encore 495 cm. de longueur et 16 cm. de hauteur. Il contient 311 lignes. Il avait à l'origine 15 feuilles. Quelques fragments du même papyrus se trouvent dans la collection de Lord Amherst of Hackeney à Didlington Hall.

2. Papyrus hiératique Berlin P. 10499, incomplet, du Moyen Empire comme le précédent.

3. Papyrus Golénischef découvert par le possesseur lui-même en Egypte, incomplet, début de la XIXe dynastie.

4. Ostracon du Caire 27419, XXe dynastie, contient le début.

5. Ostracon 5629 du Br. Mus., XIXe ou XXe dyn., contient la fin.

Les papyrus de Berlin ont été publiés en reproduction photographique par l'Administration des Musées, avec transcription hiéroglyphique par ALAN GARDINER, *Hieratische Papyrus aus den königl. Museen zu Berlin, V. Literarische Texte des Mittleren Reichs, II. Die Erzählung des Sinuhe,* Leipzig 1909. Le texte en entier dans MASPERO. *Bibliothèque d'étude,* I. *Les mémoires de Sinouhit.* Le Caire 1908. Traduction dans Maspero, *Les contes populaires de l'Egypte Ancienne,* et alibi.

Je fis route à pied vers le Nord,
j'atteignis le « Mur du Prince » (1)
construit pour repousser les Bédouins.
Je me cachai dans les blés,
de crainte d'être vu de la garde sur la terrasse,
veillant en son jour.
Je repris ma marche à l'heure du souper,
à l'aurore, j'atteignais Peten.

Son arrivée chez les Bédouins :

Ma gorge est en feu,
je dis : c'est le goût de la mort,
je relève mon cœur,
je recueille mes membres.
J'entendis le bruit du beuglement d'un troupeau,
j'aperçus des « Archers » (2),
me reconnut un chef qui était là,
c'était un Egyptien.
Il se mit à me donner de l'eau,
à me préparer du lait.
J'allai avec lui dans sa tribu,
bien est ce qu'ils firent.
J'allai de pays en pays,
je les quittai à Kepen (3),
Je parvins à Ḳedem,
je passai là une année et demie.

Ses relations avec un grand chef :

Me fit venir Aminenshi,
c'est le prince de Retenou supérieure (4).

(1) Cette muraille s'élevait à la frontière et marquait l'extrême limite de l'empire. MASPERO, *Hist. Anc.* p. 120.

(2) *Archers*, ainsi sont appelés les Asiatiques, parce qu'ils portaient habituellement des arcs pour la chasse.

(3) Alan Gardiner, l'interprète le plus autorisé du texte de Sinouhit, a victorieusement démontré qu'il fallait lire *kepen*, « Biblos » (*Recueil de Travaux*, XXXII, 21, 22). On trouvera étrange que le héros arrive si vite à Biblos en Phénicie. C'est précisément une des raisons pour lesquelles il faut regarder ce récit comme une fiction littéraire. Peu importe la géographie au poète. Il nomme ici Biblos parce que ce nom lui est connu, parce que c'est un nom connu des Egyptiens. C'est là qu'aboutissaient les expéditions maritimes qui allaient chercher le bois de cèdre. Partant de la frontière d'Egypte, Sinouhit avait à traverser nombre de villes avant d'arriver à Biblos. Elles ne sont pas mentionnées. *Ḳedem* du vers suivant est un nom générique pour signifier *Orient*.

(4) En cet endroit et presque partout dans Sinouhit, le texte porte *tenou* sans *r* initial, mais Alan Gardiner a démontré qu'il s'agissait bien de Retenou (*Rec. de Trav.* 32, p. 23). Certains auteurs transcrivent ce mot Lotanou et le rapprochent de Lotan de la Bible (Gen.

Il me dit: Sois le bienvenu!
Tu entendras la langue d'Egypte.
Il dit cela, connaissant ma qualité,
ayant appris ma noblesse.
Avaient témoigné de moi les gens d'Egypte
qui étaient là avec lui.

Ce chef lui donne sa fille en mariage et l'établit dans une de ses provinces.

Ce pays est bon, Aia est son nom.
Il y a des figues et des fèves,
abondants sont ses vins plus que l'eau,
en grande quantité est son miel,
multipliées sont ses huiles,
toutes sortes de fruits sur ses arbres.
Il y a de l'orge et de l'épeautre,
il n'est pas de limite à ses troupeaux.

Et l'auteur continue la description des richesses de ce pays, une vraie Terre Promise, assurément, « où coule le lait et le miel ». Produits du sol, arbres fruitiers, troupeaux, chasse, telles sont les principales sources de prospérité.

Du pain m'était fait chaque jour,
des vins pour l'usage quotidien,
de la viande préparée,
de la volaille rôtie,
sans parler du gibier du désert.

Quant à la vie politique et sociale, c'est le régime des tribus mi-nomades, mi-sédentaires. Sinouhit devient un grand chef, une sorte de patriarche. Il a de nombreux enfants qui sont tous très forts et deviennent des chefs de tribu. C'est déjà quelque chose comme Jacob et ses enfants.

36, 20). Sans rien préjuger de cette question de géographie palestinienne, je conserve la graphie conventionnelle Retenou. D'un autre côté, R. Eisler pense avoir trouvé ce mot dans le terme géographique *Ouadi umm Reḏenneh,* une vallée au Sinaï, et il en fait le nom d'une tribu et d'une région de la péninsule (la partie haute). Il affirme que les gens de Retenou ne sont autres que les Ῥαιϑηνοί nommés dans Ptolémée (5, 17, 3, Müller, II, 993) à côté des *Saraceni,* comme habitant au Sinaï. *Die Ḳenitischen Weihinschriften der Hyksoszeit,* 1919, p. 136-139. C'est possible. Il faut cependant remarquer que le pays décrit par Sinouhit, avec vignes et toutes sortes d'arbres fruitiers ne peut être les hautes montagnes du Sinaï. Il est vrai qu'allant de contrée en contrée et de tribu en tribu, le héros a pu voir toutes les variétés de climat.

Le même auteur met également au Sinaï *Kepen,* dont il est question dans la note précédente (Ibid. p. 138), ainsi que le pays de *Aia* qui fut donné à Sinouhit (139). D'après lui, ce ne serait pas *Gebal* (Biblos), mais *Gebāl* (ar. *ǧibāl*), contrée montagneuse du Sinaï. C'est tout à fait admissible. L'objection précédente serait ainsi sans fondement.

Ces tribus sont parfois en guerre entre elles. On décrit un combat singulier entre Sinouhit et un géant d'une tribu voisine. Et ce combat présente une analogie remarquable avec celui qui eut lieu entre David et Goliath:

Vient un brave de Retenou,
il me provoque dans mon camp,
c'est un géant, il n'a pas son semblable,
il avait dompté Retenou en entier.
Il avait dit qu'il combattrait avec moi,
il avait pensé qu'il me frapperait,
il avait projeté de razzier mes troupeaux.

Il accepte le défi et prépare ses armes:

Au lever du jour, Retenou arrive.
Elle avait rassemblé ses vassaux,
elle avait réuni ses clans des deux côtés,
elle avait médité ce combat.
Tout cœur brûle pour moi,
femmes, hommes sont à crier (1),
tout cœur compatit sur moi,
ils disent: est-il un autre brave pour le combattre?

Il prend ses armes et le combat commence:

Je laisse passer sur moi ses flèches,
deux fois, et c'est en vain,
l'une pénètre dans l'autre.
Il fonce sur moi,
je le frappe d'une flèche,
mon arme lui reste à la nuque,
il pousse un cri et tombe sur son nez.
Je l'achève avec son poignard,
je pousse mon cri de victoire sur son dos,
tous les Asiatiques poussent des cris,
je rends grâces à Monthou (2).
Ses amis se lamentent sur lui.
Le prince Aminenshi veut que je l'embrasse.
Je me saisis de ses richesses,
je m'empare de ses troupeaux,
ce qu'il avait médité de faire contre moi,
je le fis à lui-même,
je pris possession de son camp.

(1) Qu'on remarque que les femmes sont nommées avant les hommes. C'était la politesse égyptienne.

(2) Monthou, dieu de la guerre.

Devenu vieux, Sinouhit laisse en Palestine femme, enfants, tribus et toutes ses richesses et il retourne *seul* en Egypte. On lui fait fête à la cour où il termine sa carrière dans les honneurs. Il se construit une pyramide pour tombeau :

Ma statue est couverte d'or,
son tablier est d'électrum,
c'est Sa Majesté qui la fit faire,
ce n'est pas à un pauvre qu'on en fait autant.
Je suis dans la faveur du roi,
jusqu'à ce que vienne le jour d'aborder.

Cette fin de récit et la manière dont Sinouhit quitte sa famille sans regrets et retourne seul en Egypte, tout cela c'est fiction poétique et non histoire véritable.

Au reste, peu importe, la peinture de la vie palestinienne n'en a que plus de valeur.

2. Discours de Neferrohou.

C'est aussi une composition littéraire du Moyen Empire (1), non plus le récit d'aventures amusantes, mais une sorte de traité d'économie politique et sociale. Nous y distinguons une introduction et un discours.

(1) Manuscrit du Musée de l'Ermitage à Pétrograde, publié la première fois par Golénischeff, *Les papyrus hiératiques* Nos. 1115, 1116 A et 1116 B *de l'Ermitage Impérial de St Pétersbourg,* 1913. Etude et traduction en Anglais par Alan H. Gardiner, *New litterary works from Ancient Egypt* dans *The Journal of egyptian archaeology* I, 1914, p. 100 et p. 20 pour l'étude générale.

Le papyrus 1116 B contient le *Discours de Neferrohou,* le pap. 1116 A est une composition littéraire du même genre, nous en parlons immédiatement après. Ces deux papyrus ont la même provenance. Ils furent écrits par la même main à l'époque de la XVIIIe dynastie et probablement sous le règne de Thoutmès III. Ils appartenaient, sans doute, au même propriétaire, car au dos de chacun d'eux il y a des comptes, au sujet de grains (1116 A) et de bois, d'ivoire et d'autres matières (1116 B). Peut-être qu'à l'origine les deux manuscrits n'en faisaient qu'un seul qui fut coupé en deux pour la copie de ces textes classiques (Gardiner).

Le scribe de la XVIIIe dynastie copiait un texte plus ancien, comme il ressort d'un colophon à la fin du No. 1116 A : *c'est arrivé à une heureuse fin exactement comme il a été trouvé en manuscrit, transcrit par le scribe Khamwèse pour lui-même, le (scribe) silencieux, bien disposé, aimable et bienveillant, qui ne s'est pas tenu sous le regard d'un autre, qui n'était pas querelleur, le serviteur de son maître, le scribe qui rendait compte (?), l'habile dans l'art de Thoth* (*l'écriture*), *le scribe Khamwèse : et pour son frère, son bien-aimé, le silencieux et bien disposé, habile dans l'art de Thoth, le scribe Mahou.*

La composition originale est du Moyen Empire.

Le Discours de Neferrohou, en tout ou en partie, fut copié plusieurs fois :

1. Un ostracon à Liverpool, quelques phrases du début ;
2. Une plaque de calcaire à Flinders Petrie, un passage du milieu ;
3. Une tablette du Musée du Caire, une partie considérable de la seconde moitié (dans Gressmann, *Altorientalische Texte*, p. 204).
4. Une tablette du Br. Mus. 5647, un passage en partie effacé.

INTRODUCTION.

Le roi est assis dans son palais. Il appelle ses conseillers et leur demande de lui trouver un sage pour lui tenir de beaux discours.

Ils lui répondent: « Il y a un grand Lecteur d'Ubast (1), ô roi, notre Maître, qui a nom Neferrohou, un homme au bras vaillant, un scribe habile de ses doigts, un homme riche qui a de grandes possessions parmi ses égaux. Lui serait-il permis de voir Votre Majesté? »

Sa Majesté répond: « Hâtez-vous de me l'amener ». Il entre et se prosterne devant Sa Majesté. Le roi lui dit: « Viens, ô Neferrohou, mon ami, et dis-moi de belles paroles, des discours choisis afin que Ma Majesté se divertisse ».

Le Lecteur Neferrohou répond: « Sera-ce de choses passées ou de choses futures? O roi, mon Maître ». — De choses futures, répond le roi.

Alors le roi étend la main, il prend un papyrus et un roseau pour écrire.

LE DISCOURS.

Titre: *Ce qui fut dit par le Lecteur Neferrohou, cet homme sage de l'Est, qui appartient à Ubast à son lever* (2), *ce natif du nome Héliopolitain, lorsqu'il méditait sur ce qui arriverait dans le pays, et conjurait la condition de l'Est quand les Asiatiques approchent dans leur puissance, et que leurs cœurs ragent contre ceux qui récoltent dans la moisson, et qu'ils enlèvent leurs vaches du labour.*

Deux parties dans le discours: 1. Désolation. — *a*) Etat misérable du pays, désordre, anarchie, pillage. — *b*) Les étrangers, les ennemis, spécialement les Asiatiques descendent en Egypte.

2. Restauration. — *a*) Le roi rétablit l'ordre. — *b*) Il chasse les ennemis. — *c*) Il construit le « Mur du Prince ».

1. Désolation (principales idées).

a) Etat misérable du pays. *Il dit: En haut, mon cœur, et pleure ce pays d'où tu es sorti* (3).

Vois, cela existe dont les hommes parlaient comme d'une chose à redouter. Vois, le grand est tombé dans ce pays d'où tu es sorti. Ne sois pas fatigué. Vois, ces choses sont devant toi, lève-toi contre ce qui est en ta présence.

...Perdu est le pays; personne n'y songe, personne ne parle, personne n'agit... Le soleil est voilé et ne brille pas aux yeux des hommes.

(1) Bubastis, autrefois dans le nome d'Héliopolis.

(2) Du nom de la ville, l'auteur passe au nom de la déesse de l'endroit. Bast ou Bastit était une déesse solaire.

(3) Le Delta Oriental qui est la patrie de l'orateur. Sa description vise non pas toute l'Egypte mais la partie orientale du Delta. C'est ce pays qui est dans la misère à cause de l'invasion des Asiatiques.

...Je parlerai de ce qui est devant moi, je n'annoncerai pas ce qui n'est pas encore arrivé. La rivière d'Egypte est à sec. Les hommes passent l'eau à pied. Les hommes manquent d'eau pour les bateaux et pour naviguer.

b) Les étrangers. *Toutes les bonnes choses sont parties. Le sol est tombé dans la misère à cause de cette nourriture des Bédouins qui traversent le pays. Car des ennemis sont dans l'Est, des Asiatiques descendent en Egypte...*

Les bêtes du désert viennent boire aux rivières d'Egypte et prennent leurs ébats sur leurs rives, personne pour les chasser.

Je te montrerai ce pays sens dessus dessous. C'est arrivé ce qui n'était jamais arrivé.

Je te montrerai le fils comme ennemi, le frère comme adversaire, un homme tuant son père. On arrache le bien d'un homme, on le donne à un étranger...



Fig. 9. Paysage d'Egypte.

2. Restauration.

a) Le roi libérateur. *Un roi viendra du Sud, dont le nom est Amény, fils d'une femme de Nubie, un enfant de Chen-Khon* (Haute Egypte).

Il recevra la couronne blanche (Haute Egypte : *il prendra la couronne rouge* Basse Egypte : *il unira les deux Puissantes* (*Bouto et Nekhbit*, les deux deesses de la Basse Egypte et de la Haute Egypte qui sont sur les couronnes); *il réconciliera Horus et Seth avec ce qu'ils aiment.*

Le peuple en son temps se réjouira, cet homme de noble naissance fera

son nom pour l'éternité. Ceux qui tournent à mal, qui songent à rébellion soumettront leur arrogance par crainte de lui.

b) Les étrangers. *Les Asiatiques tomberont sous son épée, les Libyens tomberont devant sa flamme, et les rebelles devant son courroux, et les indociles devant Sa Majesté. L'uræus qui réside sur son front pacifiera pour lui les insoumis.*

c) La muraille. *Alors sera construit le « mur du prince » pour empêcher les Asiatiques de descendre en Egypte, afin de demander de l'eau, à leur manière habituelle, pour abreuver leurs troupeaux.*

La justice viendra à sa place, et l'iniquité sera chassée (?) dehors. Il réjouira celui qui verra et servira le roi. Et celui qui est prudent me versera une libation quand il verra accompli ce que j'ai dit.

Nous n'entreprendrons pas ici l'étude critique de ce discours. Comme on le voit, l'orateur a employé le genre prophétique. C'était une manière de donner plus de piquant au style et à la pensée. C'était aussi une flatterie plus délicate à l'adresse de Pharaon. Ce pharaon, nommé Aménv, est Amenemhat I, le fondateur de la XII[e] dynastie, le grand réorganisateur de l'Empire Egyptien. L'orateur lui attribue, et à bon droit, la pacification des deux Egyptes sous un même sceptre, la libération du territoire et la construction du « mur du prince ». C'est à la mort d'Amenemhat I que Sinouhit s'enfuit en Asie. La muraille était alors terminée.

En ce qui concerne les Asiatiques, il ressort avec évidence de ce texte, qu'ils exerçaient une pression constante sur la frontière orientale du Delta et qu'ils faisaient de fréquentes incursions en Egypte au grand détriment du pays et des habitants. Car ils venaient avec leurs troupeaux et les troupeaux étaient un fléau pour l'agriculture.

Lorsque Jacob et ses enfants se présentent devant Pharaon, Joseph leur fait dire: nous sommes des pasteurs. De cette manière ils habiteront dans le pays de Gessen, « car tous les bergers sont en abomination aux Egyptiens » (Gen. 46. 34). Nous savons pourquoi. Et le pays de Gessen sera tout avantage pour les Hébreux. Ils y jouiront des richesses de l'Egypte, de ses eaux, de sa fertilité. Et il seront aux portes du désert, sur le chemin de leur patrie, prêts à repartir quand l'heure sera venue.

3. Les Admonitions d'un sage égyptien [1].

On a appelé de ce nom une composition littéraire conservée dans un papyrus très mutilé et dans laquelle on a cru reconnaître des avertissements ou des conseils donnés par un sage à un pharaon. Le nom du sage est probablement Ipouwer; la lecture des signes est un peu indécise. Pha-

[1] GARDINER, *The Admonitions of an Egyptian Sage*, Leipzig 1909. Texte, traduction et commentaire. Papyrus Leiden 344 recto. Le verso contient des hymnes aux dieux. Le papyrus est du Moyen Empire d'après Gardiner.

raon devait être nommé dans la partie disparue du papyrus. C'était, sans doute, un Amenemhat ou un Sésostris.

Pris à part, ce texte n'est qu'un recueil de phrases sans suite. Etudié à la lumière du papyrus précédent (discours de Neferrohou), il s'explique et prend quelque unité. Nous avons là deux discours semblables. Ici, le début manque, mais le manuscrit de Pétrograde nous laisse entendre ce qu'il était. Le roi est dans son salon, il appelle ses conseillers et leur demande de lui trouver un sage. Ils lui indiquent Ipouwer. scribe renommé. Celui-ci entre et répond au roi. C'est par cette réponse que débute le présent papyrus.

Le discours lui-même comporte deux parties : désolation générale dans le pays et restauration de toute chose. Le but manifeste de l'orateur est de faire l'éloge du roi qui a rétabli l'ordre. Ce roi est un des successeurs d'Amenemhat I.

Voici quelques phrases de ce discours tout haché de coupures. Les Asiatiques y sont nommés dans les deux états, dans l'état de misère et dans l'état de prospérité.

LE DISCOURS.

1re partie, DÉSOLATION.

Les Egyptiens sont en guerre et tout le pays est en armes.
On va au labour avec le bouclier...
Un homme regarde son fils comme son ennemi...
Un homme tue son frère...
Le malheur est dans le pays, le sang est partout...
L'enfant d'une femme noble devient le fils de sa servante.

Le Delta envahi par les Asiatiques :

Le désert est dans le pays, les champs sont ruinés.
Les Bédouins sont venus de loin en Egypte...
Le « Pays des marais » (Delta) tout entier n'est pas couvert.
La Basse Egypte peut se vanter de chemins battus...
Les Asiatiques sont habiles dans les travaux du « pays des marais ».
Les Bédouins sont devenus comme des habitants d'Egypte en tout lieu.

Phrases détachées et décousues, mais qui caractérisent bien l'infiltration asiatique dans les riches plaines du Delta oriental.

2me partie, RESTAURATION.

Naturellement elle est attribuée au roi :

Il apporte la fraîcheur à ce qui était chaud.
On dit : c'est le pasteur des hommes.
Il n'y a pas de mal en son cœur.
Si ses troupeaux sont peu nombreux, il passe le jour à les réunir ensemble.
La flamme est dans les cœurs.

Et plus loin, il parle de la suppression des maux, de la destruction dos dommages, d'un retour à la prospérité :

Voici qui est bien, les mains des hommes construisent des pyramides. Des étangs sont creusés. On fait des plantations d'arbres aux dieux.

Dans les lambeaux de phrases qui restent, il n'est pas dit expressément que les Asiatiques ont été chassés, mais le texte complet devait contenir cet éloge inevitable du pharaon. Au reste, voici une phrase qui ne peut s'expliquer que dans ce sens :

Il résulte de là que les Asiatiques connaissent la condition du pays,
et que les Bédouins sont sous sa crainte.

Cette phrase est composée de deux membres parallèles qui se correspondent terme à terme : Asiatiques — Bédouins, condition du pays — sa crainte. Le second membre est clair, *les Bédouins sont sous sa crainte*, ils ont donc été expulsés ou bien ils se sont soumis. Le premier membre, en vertu du parallélisme poétique, a un sens analogue, *les Asiatiques connaissent la condition du pays*, c'est-à-dire, la puissance du pays.

Ainsi, comme Neferrohou, Ipouwer termine son discours en félicitant le roi d'avoir libéré le Delta oriental de l'invasion progressive des Orientaux.

4. Instruction du roi Akhthoi à son fils Mérikéré.

Nous avons decrit plus haut (p. 21) le manuscrit qui nous a conservé cette composition littéraire ([1]). En voici le titre Egyptien :

Instruction que le roi de la Haute et de la Basse Egypte [Akhthoi] fit pour son fils Mérikéré ([2]). Dans la forme qui nous est parvenue, cette instruction est d'un auteur du Moyen Empire, ce qui ressort avec évidence de la comparaison avec plusieurs autres compositions du même genre ([3]). Pourquoi l'auteur aux belles phrases l'attribue-t-il à un pharaon herakleopolitain ? On ne saurait dire que c'est uniquement pour lui donner plus d'autorité. Il aurait choisi un nom plus glorieux. Il est raisonnable d'admettre que le scribe du moyen Empire avait entre les mains un recueil succinct de conseils au

([1]) Musée de l'Ermitage Impérial de St Pétersbourg, Pap. 1116 A. On connait trois copies de ce texte, le papyrus de Pétrograde, le plus complet, des fragments d'une autre copie à Moscou, et quelques passages sur une planchette du musée du Caire.

([2]) Une lacune a fait disparaître le nom du roi. Il est heureusement nommé plus loin. C'est un membre de la famille hérakléopolitaine (IXe et X^e dynastie), un Akhthoi ou Khety, grec Ἄχθοης. Son fils Mérikéré est connu par une inscription dans un tombeau à Assiout, où on décrit ses guerres contre les ennemis du Sud, GRIFFITH, *The inscriptions of Siût and Dér Rîfeh*, pl. 13.

([3]) Quelques exemples : « Instruction du vizir Phtahotep », la première connue et si souvent publiée sous différents titres : Maximes de Phtahotep, etc. Ce Phtahotep était un vizir du roi Assa de la Ve dynastie. C'est à lui qu'on attribue ces maximes dont la rédaction classique est du Moyen Empire. « Instruction de Dawef à son fils Akhthoy », conseils d'un père à son fils en le mettant à l'école chez les scribes. « Instruction du roi Amenemhat à son fils » (papyrus Sallier), sorte de testament politique du fondateur de la XIIe dynastie. Ces ouvrages étaient regardés comme classiques.

nom du roi Akhthoi et qu'il s'en est servi pour composer un discours au goût de son époque éprise de beau style.

Le texte, ici, est encore plus mutilé que dans les manuscrits précédents. Il est difficile d'y trouver un peu d'unité. Le discours est mis sur les lèvres d'un roi instruisant son fils. Les conseils qu'il donne sont empreints de sagesse et ne pouvaient manquer de former un excellent prince : imiter les modèles parmi les anciens, prévoir l'avenir, agir avec justice, se rappeler le jour du jugement, reconnaître le mérite de tous, accomplir ses devoirs religieux, respecter les institutions religieuses, construire des monuments, défendre la patrie.

Le royal précepteur parle ensuite des guerres qu'il a conduites contre les ennemis du pays, les Nubiens au Sud, les Libyens au Nord-Ouest, les Asiatiques au Nord-Est. Tous ont été vaincus.

Il exhorte son fils à être actif, industrieux, il lui montre ses responsabilités, il l'excite à la piété envers Dieu : les hommes passent, Dieu, invisible lui-même, voit tout ce qu'on fait sur terre. Il récompense ceux qui travaillent pour lui. Dieu est le Créateur de toute chose [1].

Il conclut en pressant son fils de tenir compte de ses conseils : *Voici que je t'ai révélé le meilleur de mes pensées. Etablis-les fermement devant toi.*

LES ASIATIQUES.

Après cette brève analyse, voici le passage sur les Asiatiques, qui intéresse plus directement notre sujet. Malgré l'incertitude de plusieurs phrases, on y distingue sans peine deux idées dominantes : 1. Les Asiatiques pénètrent en Egypte ; 2. Le roi se vante de les avoir expulsés.

Les Orientaux sont donc en Egypte. Le roi prétend qu'ils pillent et détruisent, qu'ils molestent les habitants, qu'ils s'emparent du gouvernement des villes, qu'ils imposent toutes sortes de taxes. C'est beaucoup, et il faut faire la part du développement littéraire. Puis il raconte un voyage triomphal. Il a parcouru le Delta et les frontières orientales, il a vaincu les Barbares, il a fait des prisonniers, il a emmené leurs troupeaux. Il a construit des forteresses pour repousser leurs attaques et il les a garnies d'hommes, les meilleurs de la terre. Il exhorte son fils à bâtir de nouvelles fortifications dans le pays du Nord.

LA PALESTINE ET SES HABITANTS.

C'est une belle description qu'il faut citer :

Parle ainsi, en outre, des Barbares.
Voici le malheureux Aamou,
pénible est le pays où il est,

[1] C'est un des exemples assez rares où un auteur égyptien parle de Dieu comme nous en parlons, nous Chrétiens. Il ne dit pas *les dieux*, au pluriel, avec article. Il dit, *Dieu*, tout court, au singulier et sans article Et il en parle admirablement bien. *Dieu est le Créateur et Maître des hommes et des choses. Tous les hommes, même les rois, doivent le servir.* C'est le plus pur monothéisme.

coupé d'eau,
rendu difficile par beaucoup d'arbres,
ses chemins sont pénibles à cause des montagnes ([1]).
Il n'habite pas à la même place,
ses jambes sont toujours en marche.
Il guerroie depuis le temps d'Horus,
il ne conquiert pas, ni il n'est conquis,
il n'annonce pas un jour pour combattre.

Et un peu plus loin, après avoir raconté ses triomphes :

Abomination est l'Aamou en Egypte,
ne t'inquiète pas à son sujet.
C'est un Âamou... sur sa côte.
Il pille un poste séparé,
mais il n'attaque pas une ville populeuse.

Après ces textes littéraires où l'amplification poétique est évidente, abordons une autre série de petits documents plus secs et plus précis au point de vue historique. Il projetteront une nouvelle lumière sur notre sujet et nous montreront que tout n'est pas fiction dans les discours précédents.

B. INSCRIPTIONS.

5. Stèle de Nessoumontou.

C'est une stèle mortuaire datée du règne d'Amenemhat I ([2]). Comme tous les monuments de ce genre, elle porte des textes et des symboles religieux, mais dans un coin se trouve une petite note historique sur la vie de Nessoumontou. On y lit qu'il dirigea des expéditions contre les « gens des sables » et autres Asiatiques. Voïci ce texte :

([1]) C'est la description de la Bible (Deut. 11, 11). « Le pays où tu vas entrer pour le posséder n'est pas comme le pays d'Egypte que tu ensemençais et que tu arrosais avec ton pied comme un jardin potager. Mais le pays où vous allez passer pour le posséder est un pays de montagnes et de vallées, qui est arrosé par la pluie du ciel ». Sur l'arrosage par le pied, voir Vigouroux, *Dict. de la Bible,* art. *Irrigation* par Lesêtre. M. Lesêtre donne à la fin la bonne explication. Il n'existe en Egypte aucune machine hydraulique mue par les pieds. Les *saquieh,* quelle que soit leur forme, tournent par traction animale. Le *chadouf* s'actionne à force de bras. Celui qu'on appelle *chadouf monté*, sur lequel un enfant est monté pour faciliter le mouvement, ne s'emploie qu'en Haute Egypte aux endroits où l'eau est profonde. Le texte Biblique veut dire qu'en Egypte il était facile aux Hebreux d'arroser leurs champs, tandis qu'en Palestine, ils devront attendre la pluie du ciel. La conclusion est qu'ils doivent se confier en Dieu. « Arroser par le pied » signifie donc simplement, comme l'insinue M. Lesêtre, ouvrir et fermer les rigoles avec le pied, sans même se donner la peine de se baisser. C'est ce que font nombre de jardiniers et de fellahs en Egypte.

([2]) Au musée du Louvre à Paris. Texte et traduction dans MASPERO, *Etudes de mythologie* III, p. 153 (*Bibl. égyptologique,* 7), traduction de la note historique dans BREASTED, *Hist. Doc.* I, 469-471.

Pour chaque mot de cette stèle,
c'est la vérité ce qui a eu lieu par mon bras,
cela s'est fait en vérité.
point de vanterie,
point de mensonge en elle.
J'ai écrasé les Anou Asiatiques (Anu Mentiu) (1)
et les « gens des sables ».
J'ai renversé leurs forteresses
comme si elles n'étaient pas.
J'ai couru dans les champs,
j'ai bondi en avant,
(comme ils étaient) derrière leurs défenses.
Il n'y avait pas mon égal.
(ainsi) commandait Monthou.

Il est donc bien certain qu'au début de la XIIe dynastie et sous le règne d'Amenemhat I, les Egyptiens durent prendre les armes pour repousser les Orientaux et qu'ils dirigèrent une expédition assez loin vers la Palestine méridionale. On se souvient du grand lecteur Neferrohou discourant devant Amenemhat I et chantant ses victoires sur les Asiatiques. Son panégyrique était bien basé sur les faits.

(1) Voici deux nouvelles appellations. Les *Anou Mentiou* étaient une peuplade des régions voisines de la frontière orientale d'Egypte, et spécialement du Sinaï. Le terme *Anou* se trouve déjà sur la *pierre de Palerme* (p. 7) dans l'expression stéréotypée « la fête de frapper les Anou ». Cette phrase contient toute une histoire. Elle nous laisse entendre que les Anou occupaient à l'origine la vallée du Nil et qu'ils furent vaincus par des nouveaux venus que nous appelons les Egyptiens. On leur attribue généralement, et à bon droit, la fondation de deux villes très anciennes qui portent leur nom : *On* (Héliopolis) et *Onit* (Dendéra).

Vaincus, les Anou se disloquèrent en trois tronçons : 1. Les *Anou Satit,* en Nubie et dans la région des cataractes ; 2. Les *Anou Tehenou,* à l'Ouest de la vallée, de la Méditerranée jusqu'en Nubie, donc les Lybiens anciens, appelés aussi *Timihou ;* 3. Les *Anou Mentiou,* à l'Est et au Nord-Est, surtout au Sinaï. Cette peuplade asiatique est signalée dans les inscriptions de Snéfrou (p. 12). Elle est différente des Âamou (p. 15) qui vinrent après. On ne trouve jamais le nom des Anou accolé à celui des Âamou. Le terme *Mentiou* semble être plutôt un nom commun signifiant « pasteurs, bédouins ». Voir Ed. Naville, *Rec. de Trav.* XXXII, p. 52.

On a rapproché les Anou des Anamim de la Bible (Gen. 10, 13 ; 1 Par. 1, 11). Voir Vigouroux, *Dict. de la Bible*, art. *Anamim.* Les Anamim, fils de Misraim, apparaissent, en effet, comme une peuplade primitive de l'Egypte et le rapprochement est extrêmement tentant. Il se recommande même des grands noms de Maspero, de Lenormant et de Rougé (voir références dans *Dict. de la Bible*). Quel que soit le poids de ces autorités, il faut pourtant remarquer que, du point de vue philologique, l'identification offre de sérieuses difficultés. Le terme Anamim, est loin de l'égyptien *'anu*, avec un alif.

En réalité, ces deux mots diffèrent par deux radicales et n'en ont qu'une seule de commune *n*. C'est donc une base très fragile à l'identification et celle ci reste tout à fait problématique. Au reste, observons que Maspero la donne comme telle, et nullement comme certaine (*Hist. Anc.*, 1905, p. 16).

6. Stèle de Sebek-khou.

C'est une autre pierre funéraire d'un officier de la XII[e] dynastie (règne de Sésostris III), découverte à Abydos par John Garstang (1). Sebek-khou, appelé Zaa, prit part à une expédition en Palestine et il a tenu à laisser à la postérité le souvenir de ses exploits. C'est heureux, sans lui nous ignorerions cette campagne de son maître, le grand Sesostris III. On connaissait ses guerres victorieuses contre les Nubiens (2), aucun document ne l'avait encore montré franchissant le désert de l'Asie.

La campagne.

Sa Majesté alla vers le Nord
pour abattre les Asiatiques.
Sa Majesté arriva à une contrée,
Sekmem est son nom.
Sa Majesté fit bon chemin
en allant au palais de « vie, prospérité, santé »,
quand Sekmem fut tombée,
avec Reṯenou la misérable,
tandis que j'agissais comme arrière-garde.

Sa valeur.

Alors les Onkhou de l'armée furent engagés
pour combattre les Asiatiques (3).
Alors je capturai un Asiatique
et je fis saisir ses armes par deux Onkhou de l'armée.
Je ne retournai pas du combat,
ma face était au front,
et je ne tournai pas les dos à l'Asiatique.

Sa récompense.

Vivant Sésostris, j'ai parlé en vérité.
Alors il me donna un bâton en électrum dans ma main,
un arc et un poignard travaillé en électrum, avec ses armes.

Où était cette Sekmem ou Sekemm qui tomba au pouvoir de Sesostris ? Il est bien difficile de l'identifier. Sichem est trop loin. La campagne s'arrêta en Palestine méridionale, car avec Sekmem fut prise aussi *Reṯenou la misérable*. Or, ville ou pays, cette Reṯenou est sûrement celle de Sinouhit dans la région palestinienne voisine de l'Egypte (4).

(1) Publiée par lui, J. Garstang, *El-Arabah*, Quaritch, London 1901, pl. IV, V, avec une introduction par Newberry. Traduction dans Breasted, *Hist. Doc.* I, 676-687.

(2) Maspero, *Hist. Anc.* p. 126. Voir encore *The stele of Sebek-khu, the earliest record of an egyptian campaign in Asia* by T. Eric Peet, 1914 (*The Manchester Museum handbooks*).

(3) La section qu'il commandait. C'était le nom d'une arme ou d'une division.

(4) *Reṯenu* est écrit ici avec ṯ et non avec t, mais il ne peut être douteux que c'est le même mot que dans Sinouhit.

7. Scène du tombeau de Thouti-hotep à Deïr el-Bercheh [1].

Thouti-hotep était un prince de la Moyenne Egypte, gouverneur du nome du Lièvre (région de Minia) au temp d'Amenemhat II et de Sésostris II et III. Il se fit tailler à même le roc un fort beau tombeau dans la montagne orientale. Sur une des parois de ce tombeau, il y a une scène malheureusement un peu détériorée où est dépeint le récensement du bétail du nome. Elle comprend 4 registres et 3 lignes d'hieroglyphes.

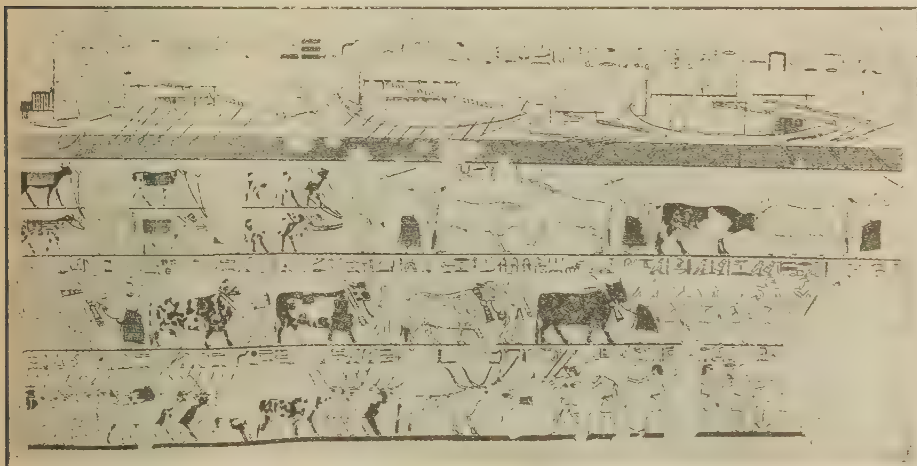


Fig. 10. Le recensement du bétail.
Scène du tombeau de Thouti-hotep, prince du nome du Lièvre, à Deïr el-Bercheh, où il est question des « Troupeaux de Retenou ».
(D'après le *Journ. of Eg. arch.* II, pl. V.)

Au premier registre, on voit les barques sur le Nil; aux trois autres, des veaux qui semblent très gras, des vaches, des taureaux, des bœufs à longues cornes comme ceux de la « campagne romaine ».

Le texte hiéroglyphique est mutile et il est impossible de le retablir en entier. Mais il n'importe à notre sujet. Ce qui nous interesse, c'est qu'on y lit ces mots : *troupeau de Reṯenou* dans une phrase qu'on peut traduire :

Troupeau de Reṯenou dans le recensement,
vous avez foulé le sable,
vous marchez sur l'herbe,
vous broutez le « šenu » (une herbe, p. e. le trêfle).

Remarquons que le premier verbe, *vous avez foulé* est au passé tandis que les autres sont au présent. Le sens est peut-être « vous avez foulé le

[1] Dans Newberry, *El-Bersheh,* I, pl. XVIII et dans *The Journal of egyptian archaeology* II, 1915, p. 13, pl. V.

sable en venant de Retenou et maintenant vous marchez sur l'herbe, etc. ». Quoi qu'il en soit, nous avons là, sur la paroi de ce tombeau, les troupeaux de Retenou. Comment vinrent-ils dans le nome du Lièvre ? Avaient-ils été achetés aux marchands orientaux ? Ce n'est guère probable. L'Egypte si riche n'achetait pas de bétail aux pauvres Palestiniens. Ces troupeaux avaient été enlevés dans une expédition militaire. C'était alors le droit de la guerre, nous l'avons vu dans Sinouhit et dans l'instruction du roi Akhthoi. Thouti-hotep vivait au temps de Sésostris II et de Sésostris III. Ce dernier pharaon fit une campagne en Palestine, Sebekh-khou nous l'a racontée. Est-ce alors qu'il enleva les troupeaux de Retenou ? Peut-être. Ils purent être amenés aussi dans une autre circonstance.

C. TABLEAUX ET RAPPORT.

8. **Caravane Absha** *(Abša)*.

Après les expéditions guerrières, voici quelques documents qui nous montrent des tribus orientales pénétrant pacifiquement dans la vallée du Nil et s'y installant. Et d'abord la célèbre caravane du prince Absha depuis si longtemps connue et si souvent décrite (1). Aussi nous ne nous y attarderons pas. C'est un fort beau tableau peint en couleurs vives dans le tombeau du prince Khmenhotep à Beni Hassan. Il représente une caravane arrivant en Egypte, 37 personnes, hommes et femmes, des Sémites, des Asiatiques (Âamou) au nez aquilin, à la barbe noire et pointue, aux vêtements multicolores, aux armes du désert, arc, javeline, hache, casse-tête, boumerang.

En haut du tableau l'inscription hiéroglyphique : *venir pour porter du henné qu'ont apporté des Âamou au nombre de 37*. Au premier registre, le grand scribe royal (*sut ʿa saḫ*) Nefer-hotep tendant au prince un papyrus où est écrite la demande des Asiatiques. Suit le chef des couleurs (*mir nu*) Khaty, puis le personnage le plus intéressant de tout le tableau le chef de tribu, *hiḳ hosit Abša*, tenant un bouquetin et s'inclinant en signe de respect devant le grand chef (2).

Le prince Khmenhotep vivait au temps d'Amenemhat II. La petite caravane arrive en Egypte vers le milieu de la XIIe dynastie. C'est à peu près l'époque du voyage d'Abraham. Ainsi dut se présenter le patriarche devant Pharaon, ainsi plus tard son petit-fils Jacob.

(1) En particulier dans Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, II, 1065 et V, 194 par C. Lagier.

(2) Nous parlerons plus loin du titre de ce cheikh, mais il importe dès à présent d'y fixer notre attention. Il est composé de deux mots, le premier *hiḳ* signifie « chef ». Le second est le terme si fréquent qui désigne, « les pays étrangers, les tribus Asiatiques, les Bédouins », celui qui est gravé sur les stèles du Sinaï dans l'expression stéréotypée *frappant les Bédouins*. Son équivalence *ḫasit* a été démontrée depuis longtemps. Quant à sa prononciation, nous avons à la chercher, nous y reviendrons. Le titre lui-même ne peut signifier autre chose que *chef de caravane, chef de tribu*.

9. Autre caravane dans le tombeau d'Horemheb.

Dans le tombeau du pharaon Horemheb (dernier roi de la XVIII[e] dynastie) à Thèbes, on a trouvé un bas-relief représentant un haut fonctionnaire égyptien qui reçoit un groupe d'Asiatiques. Ceux-ci sont devant lui, implorant sa faveur en levant les bras au ciel, s'agenouillant, se prosternant tout du long à terre. On les reconnaît à leur barbe épaisse, longue, arrondie, à leur nez allongé, à leurs cheveux épais retenus par une bande qui passe sur l'arrière-front. Un Egyptien les présente au chef, l'autre leur fait signe de se rassurer. En arrière, se tiennent les femmes, debout sur trois rangs, attendant le résultat de l'audience (1).



Fig. 11. Une caravane asiatique reçue par un fonctionnaire égyptien.
Bas-relief du tombeau d'Horemheb à Thèbes. Les Asiatiques se prosternent devant le chef égyptien ; les femmes debout attendent (Musée de Leyde).
(D'après Breasted, *Hist. d'Eg.*, fig. 147).

C'est donc une caravane semblable à celle d'Absha et venue en Egypte pour le même but, y trouver les moyens d'existence. Elle nous intéresserait peu, puisqu'elle paraît sur un monument de la fin de la XVIII[e] dynastie, alors que les Hébreux étaient peut-être déjà sortis de l'Egypte. Elle mérite quand même attention à cause de l'inscription qui accompagne le tableau. Celle-ci est malheureusement très mutilée. C'est le texte du décret royal autorisant ces Asiatiques à s'établir en Egypte : *Des Bédouins, d'autres sont venus en leurs places... dévastant leurs villes, mettant le feu...* (*ont recours*) *à Sa Majesté, le Grand de puissance qui envoie son glaive puissant*

(1) La pierre contenant ce tableau a été transportée au musée de Leyde. Breasted, *Geschichte Aegyptens*, p. 312, fig. 147. Texte de l'inscription dans Bergmann, *Ansiedlung semitischer Nomaden in Aegypten*, (*Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 27, 1889, p. 125).

Un autre bas-relief du même tombeau où Horemheb reçoit l'investiture du collier montre d'autres Asiatiques. Mais ceux-ci sont prisonniers, ils ont les mains liées, et sont menés par des cordes pour être donnés, sans doute, comme esclaves à Horemheb (ibid. fig. 148).

en avant... (disent que) leurs contrées sont dans la disette, qu'ils vivent comme des animaux du désert, et que leurs enfants... (Le roi ordonne) disant: un certain nombre de Bédouins, ne sachant pas comment vivre, sont venus sur (le pays) de Pharaon, conformément à l'usage des pères de vos pères depuis la première fois. Pharaon remet cela entre vos mains pour garder leurs frontières.

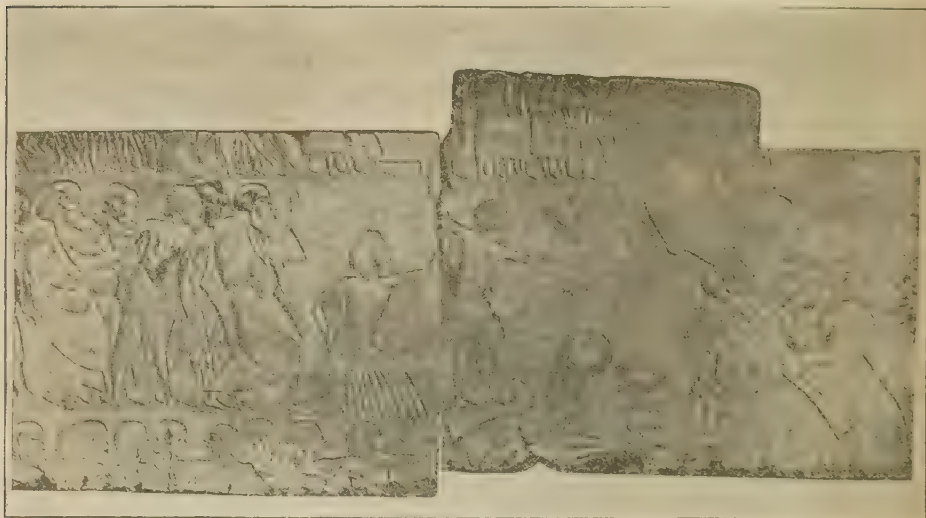


Fig. 12. Horemheb décoré du collier.
Scène du même tombeau montrant des prisonniers asiatiques. (Musée de Leyde).
(D'après BREASTED, *Hist. d'Eg.*, fig. 148).

Ces dernières paroles découvrent un passé lointain. C'était donc un usage ancien d'être hospitalier pour les pauvres Orientaux chassés de leurs montagnes par la famine. La famille Absha avait bénéficié de cet usage, et puis celle de Jacob.

10. Une tribu Edomite sous Ménephtah.

Enfin, uniquement pour mention, citons une dernière tribu pénétrant en Egypte pour s'y fixer. Elle nous est connue par le rapport d'un officier garde-frontière au Ouadi Toumilât [1] : *Autre sujet de satisfaction pour le cœur de mon maître. Nous avons fini de faire passer les tribus des Shasou d'Edom par la « forteresse (khetem) de Meneptah » de Thekou (tku) vers*

[1] Pap. *Anastasi* VI, 4, 15, au British Museum, traduction dans BREASTED, *Hist. Doc.* III 638, et dans BRUGSCH, *Dict. géogr.* p. 642. GARDINER, *The Delta Residence of the Ramessides* dans *The Journal of egyptian archaeology*, V, 1918, p. 268.

les marais de « Pitoum (de) Meneptah » de Thekou, afin de faire vivre eux et leurs troupeaux sur le domaine de Pharaon (1).

Au temps où entraient ces Edomites, les Hébreux étaient déjà sortis de la terre de Gessen. Nous aurons occasion plus loin d'analyser ce texte qui a une certaine importance au point de vue géographique.

III. LES ASIATIQUES ETABLIS EN EGYPTE

Les documents qui précèdent nous donnent une idée du mouvement qui eut lieu à la frontière orientale du Delta durant toute la XIIe dynastie. C'est une pression constante des Asiatiques. Des tribus descendent du Nord, chassées par d'autres ou pressées par la faim, en quête de terres plus riches. Ce n'est pas une marche armée, une invasion violente, c'est le mouvement lent et irrésistible qui entraîne les hommes vers les sources du bien-être.

Ces nomades ont sans cesse les yeux fixés sur la vallée du Nil, parce qu'il y a de l'eau et de bonnes herbes pour leurs troupeaux. Ils y pénètrent parfois. Mais ces hôtes sont incommodes. Les pharaons construisent une muraille pour les arrêter. Peine inutile. Au temps d'Amenemhat I, *le grand lecteur Neferrohou, le scribe aux belles paroles*, se plaint que son pays, l'Egypte orientale, est livré aux mains des Asiatiques. Heureusement, le grand roi y met bon ordre et expulse ces indésirables. Quelque temps après, les choses sont revenues au même point et l'auteur des *Admonitions* attribue la même gloire au Pharaon de son temps. *L'instruction du roi Akhthoi* décrit les deux mêmes alternatives, afflux et reflux de nomades dévastateurs. On dirait un thème à amplification pour les écrivains de l'époque. Et pourtant, tout n'est pas invention, il y a un fond historique. A plusieurs reprises, les Egyptiens sont obligés de recourir aux armes pour repousser les étrangers, et Sésostris III les ramène jusque dans leurs montagnes.

Cette répression violente nous invite à introduire une distinction parmi ces Orientaux. Il y avait tribus et tribus. Il y avait de pacifiques pasteurs qui ne demandaient qu'un coin de verdure et il y avait les tribus guerrières et pillardes. Et les excès de celles-ci nuisaient à celles-là.

En fait donc, il y a pénétration durant toute la XIIe dynastie, mais elle est ralentie par la réaction égyptienne. Les grands pharaons qui s'ap-

(1) Il s'agit bien de Ménephtah, successeur de Ramsès II, et non de Séti I Meremptah. Le pap. *Anastasi* V, 20, 1, mentionne aussi une forteresse (*khetem*) qui semble être celle de Thekou, dont il est question immédiatement avant (19, 8).

pellent Amenemhat et Sésostris sont actifs et puissants. Ils maintiennent l'ordre dans leur empire et ils en dilatent les frontières. S'ils admettent dans leur belle vallée les Cananéens immigrants, s'ils leur concèdent des terres, ils savent au besoin employer la force pour réprimer leurs désordres et ils ne reculent pas devant la mesure extrême de l'expulsion.

Il n'en fut pas de même sous les dynasties suivantes. Avec les Sebek-hotep et les Nefer-hotep (XIIIe, XIVe dyn.), toutes les barrières tombent. La puissance égyptienne marche vers la décadence et bientôt n'est plus qu'un souvenir. Le pays revient à sa division primitive: Haute Egypte et Basse Egypte. C'est l'emiettement du pouvoir et le régime de la féodalité.

Alors l'entrée est libre aux Cananéens. Et ils en profitent. L'une après l'autre, pacifiquement, des tribus s'installent dans le Delta oriental, elles s'y fortifient et s'y multiplient, ce sont les Hyksos. Parmi ces tribus, une des dernières arrivées est celle du Patriarche Jacob.

Il nous faut maintenant mettre sous les yeux du lecteur les documents qui appuyent ces conclusions.

1. Un ministre Asiatique d'Apophis.

En 1898, on trouvait à Saqqarah, dans le temple funéraire de la reine Apouit, un beau cercueil en bois peint, au nom d'un certain *'Abd* ou *'Ebed* un Sémite, évidemment, comme son nom, « serviteur », l'indique. Comment le cercueil de ce riche Oriental était-il parvenu dans une sepulture royale, il importe peu de le savoir. Lui-même n'en jouissait plus. Le sable amoncelé avait écrasé le couvercle, disjoint la caisse en partie, et dispersé les ossements. On ne put trouver la tête.

Dans la boîte, gisait un mobilier funéraire témoignant d'une certaine opulence du propriétaire, en particulier un poignard de fort beau style [1]. Le manche est en bois d'acacia recouvert de feuilles d'or clair ou électrum. Il porte sur une face le titre royal: *Le Souverain des Deux-terres, fils de Ra, Apopi*, et sur l'autre, les mots: *Le Suivant de son maître, Nehemen*. Apopi ou Apophis, est un roi connu par quelques autres monuments. Les anciens égyptologues avaient coutume de le placer dans la XVe ou la XVIe dynastie et d'en faire un Hyksos. Nous aurons lieu d'en parler plus loin. Pour le moment retenons seulement que ce nom royal sert de point de repère pour fixer une date approximative à ce cercueil et à ce poignard. Nous sommes à coup sûr, à la periode « hyksos », entre la XIIIe et la XVIIe dynastie, l'époque des Hébreux.

[1] Au musée du Caire, Daressy, *Un poignard du temps des rois pasteurs* dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Egypte*, 7, 1906, p. 115, avec une planche. Le cartouche royal contient aussi le prénom du roi, malheureusement avec un signe de lecture incertaine.

Par quel hasard ce riche poignard tomba-t-il dans le sarcophage du nommé *ʿAbd*? Peu nous importe. Ce qui nous intéresse, c'est de voir un Asiatique admis à la cour pharaonique et revêtu d'une haute dignité. Car Nehemen est un Asiatique. Son nom l'indique. Nehemen est la transcription égyptienne du nom sémitique du grenadier (ar. *rummān*). Et, en effet, dans l'inscription hiéroglyphique, le nom propre est suivi du déterminatif de plante ([1]).

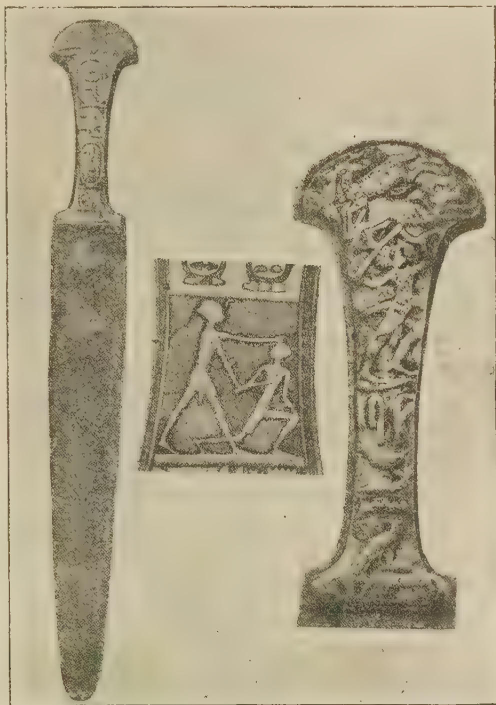


Fig. 13. Un poignard « hyksos » au nom d'Apophis.
A gauche le poignard en entier, à droite le manche, au milieu la scène de la hache d'Ahmosis. (Musée du Caire).
(D'après les *Annales du Serv. des Ant.*, VII).

Cet Oriental porte le titre de *Suivant de son Maître*, c'est-à-dire quelque chose comme « conseiller, aide de camp, ministre », une fonction élevée assurément et qui le mettait aux côtés de ce pharaon. Et ce fait incontestable est une preuve que les Asiatiques étaient alors nombreux dans le Delta et qu'ils jouissaient de l'estime et de la considération des Egyptiens. Dans un pays qui n'est pas le sien, un étranger n'arrive pas à ces hauteurs, si ceux de sa race y sont un objet d'abomination ([2]).

([1]) En outre, au sommet du manche est gravée une scène du désert. On y voit une gazelle, un lion, un individu à la chasse. C'est le propriétaire du poignard. Or, comme l'a fait Daressy, cet individu est à rapprocher d'un autre qui paraît sur une hache d'apparat du roi Ahmosis, le vainqueur des Hyksos, comme nous verrons plus loin. Celui-ci est dans l'attitude du bédouin traditionnel frappé par Pharaon. Les deux personnages offrent une remarquable ressemblance, chevelure épaisse, parsemée de points et formant calotte, pas de barbe, bandes croisées sur la poitrine, collier carcan au cou. Le fait qu'ils ne portent pas de barbe comme leurs frères d'Orient, montre qu'ils sont depuis longtemps en Egypte et qu'ils ont pris l'habitude du pays. La hache de parade d'Ahmosis est au musée du Caire. Maspero, *Guide du visiteur*, p. 415, n. 4035.

([2]) Cette conclusion s'impose *a fortiori* si non seulement Nehemen, mais les Apophis eux-mêmes sont Hyksos, comme nous l'établissons plus loin.

2. Les scarabées « hyksos ».

On a trouvé en Egypte un grand nombre de sceaux en forme de scarabée, on en a recueilli aussi quelques-uns dans les fouilles de Palestine et de Syrie. La plupart sont en terre ou en pierre émaillée. Ils sont de trois sortes: les scarabées amulettes, les scarabées médailles et les scarabées cachets.

Les scarabées amulettes étaient à l'usage des vivants et des morts. Les vivants les portaient au cou avec d'autres objets formant collier. C'était comme un gage de vie et un préservatif contre les accidents. Pour les morts, on les mettait dans leur momie, quelquefois au doigt, mais surtout à la place du cœur, et ce petit objet qui portait, gravée, une prière aux dieux, était comme un acte de foi. Il voulait dire que ce corps inanimé aspirait toujours à la vie.

Les scarabées médailles sont rares. Ils étaient grands et destinés à recevoir une inscription commémorative ou historique. On en connaît cinq différents, tous du règne d'Aménophis III. Un des plus beaux se trouve au musée égyptien du Vatican [1].

Les scarabées cachets sont de beaucoup les plus nombreux et on peut en voir aux vitrines de tous les musées d'Europe. Les plus anciens connus remontent vraisemblablement à la quatrième dynastie (Chéops, Chéphren). Ils se multiplient surtout à partir de la douzième dynastie.

Tout à fait à l'origine — temps préhistoriques, première dynastie — pour sceller et cacheter leurs objets, les Egyptiens employaient non pas des scarabées, mais des cylindres, à la manière des Assyriens. Les cylindres avaient une monture et en roulant ils laissaient une empreinte sur la substance molle. Cet usage se conserva en Assyrie. En Egypte, il disparaît presque entièrement dès la quatrième dynastie. Alors on se sert d'un sceau à face plate où est gravé le nom ou le « chiffre » du propriétaire. Il y a des sceaux rectangulaires avec monture, il y en a en forme d'anneau, mais la presque totalité est en forme de scarabée [2].

Comment classer historiquement ces petits objets trouvés un peu partout? C'est une opération délicate et pleine d'écueils. Pour y arriver, il faut faire appel à toutes les ressources de l'archéologie. Les noms propres, le choix des signes, leur tracé, la décoration, tels seront les principaux indices directeurs. On arrivera ainsi par comparaison à déterminer les caractères distinctifs d'une époque. C'est ainsi qu'on peut reconnaître avec une approximation plus ou moins grande les scarabées de l'époque

(1) Publiés par PERCY E. NEWBERRY, *Scarabs*, London 1908, pl. 32. 33.

(2) PERCY E. NEWBERRY, *Scarabs*, London 1908 (plus d'un millier appartenant à un grand nombre de collections publiques et privées). P. E. NEWBERRY, *Scarab-shaped seals* (Catalogue gén. des Antiq. ég. du musée du Caire) 1907. — FLINDERS PETRIE, *Scarabs and cylinders with names*, London, 1917.

« hyksos » (XIIIe-XVIIe dynastie). Ils sont caractérisés par une recherche exagérée de l'ornementation, par la multiplication et la complication des signes (1). Les trois empreintes que nous reproduisons ici en donneront une idée.

La première (stéatite) est de style nettement « hyksos ». Comme c'était l'usage à cette époque, les signes sont multipliés à profusion. Ici, ils sont disposés sur trois colonnes. Les colonnes de droite et de gauche sont symétriques; tous les signes de ces colonnes sont purement décoratifs. Au centre, devrait être le nom du propriétaire du sceau, comme c'est le cas ordinaire pour ce genre de scarabées. Il se lirait alors *ouaz ka kha neferoui*. Mais il n'est pas du tout sûr qu'il y ait ici un nom propre. Il se peut que tous ces signes, sur le présent scarabée, soient symboliques ou décoratifs comme ceux des colonnes latérales. Il se peut aussi que le nom

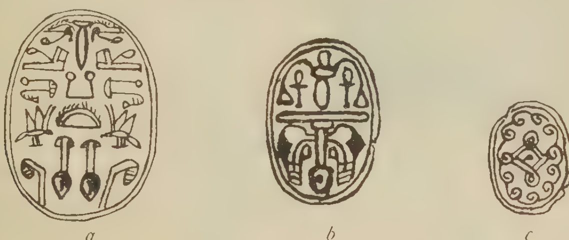


Fig. 14. Scarabées de l'époque « hyksos ».
(Musée de l'Institut Biblique Pontifical).

propre soit formé seulement par les trois premiers mots ou par les trois derniers. La question n'a aucune importance. Le propriétaire de ce sceau n'était ni roi ni prince, c'était un simple particulier, un Asiatique, sans doute.

Ce qui est intéressant à noter, ce sont les traits distinctifs du « style hyksos » sur cette empreinte, choix, facture, disposition symétrique, profusion des hiéroglyphes, grand nombre de signes du Delta où vivaient les Orientaux. Comme signes du Nord, nous avons ici les couronnes (colonnes latérales, deuxième signe, c'est la couronne rouge de la Basse Egypte), les deux touffes de papyrus sur corbeille (colonnes latérales, troisième signe, c'est le nom du Delta), les deux abeilles (emblème héraldique de la royauté de la Basse Egypte). Ces trois signes sont symétriques par rapport au centre. Les deux yeux *ouzait* du sommet et les deux avant-corps de lion du fond sont aussi fréquents sur les scarabées « hyksos ».

La facture des signes est un indice de première valeur. C'est la tendance générale à compliquer, à surcharger, d'une manière grossière et barbare, les beaux hiéroglyphes classiques, spécialement en striant des surfaces qui devraient rester lisses (voyez la chevelure des yeux *ouzait* au sommet, du *kha* au milieu, les stries du papyrus sur corbeille), en

(1) NEWBERRY, *Scarabs*, pl. 22. 23. 24. 25. R. WEILL, *La fin du Moyen Empire égyptien*, I, p. 234-252; II, p. 729-766.

arrondissant en boucles des extrémités qui devraient rester ouvertes (mains du *ka*, crochet des couronnes, clés des luths) ([1]). La forme bizarre de la touffe de papyrus sur corbeille (une tige plus longue que l'autre et recourbée) est assez rare. Elle se trouve sur un autre scarabée de style « hyksos » au nom du roi *Khanofirre Sebekhotep* qu'on a coutume de placer dans la XIII[e] dynastie ([2]).

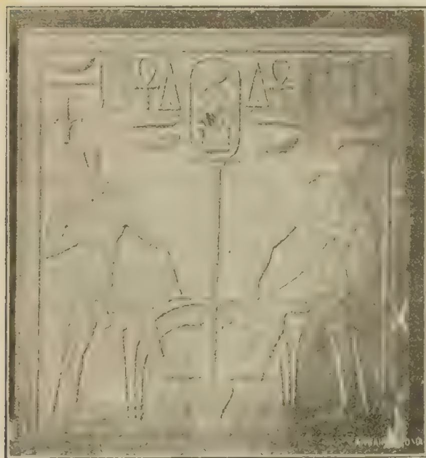


Fig. 15. Horus (droite) et Set (gauche). Tableau symbolique de l'union de la Haute et de la Basse Egypte. Bas-relief du siège de Sésostris I. (Musée du Caire).

Le scarabée suivant (fig. 14*b*) est plus ancien. Il se rapproche de la XII[e] dynastie mais il porte déjà les traces d'une influence étrangère. Il est divisé en deux registres. En haut, au centre, un motif qui devait être une croix ansée et dont le pied a été transformé en boucle. Des deux bras s'élancent deux papyrus qui se recourbent sur les côtés, enveloppant deux petites croix ansées.

En bas, un des motifs les plus anciens et les plus populaires de la décoration égyptienne, le hiéroglyphe *sem* « réunir » entre deux touffes de plantes. Ces deux plantes sont symboliques, l'une est le papyrus qui représente la Basse Egypte, l'autre, une sorte de liseron qui

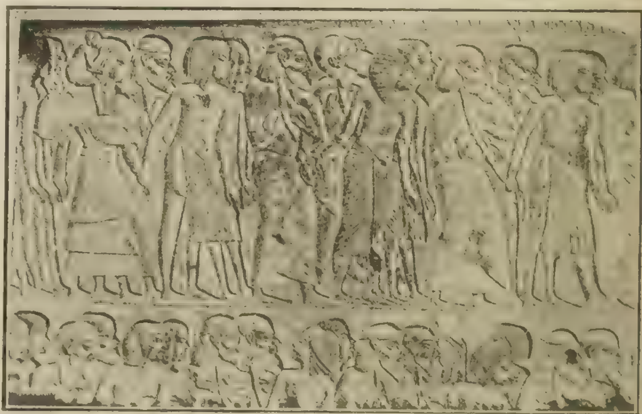


Fig. 16. Prisonniers asiatiques en Egypte.
Scène du tombeau d'Horemheb, suite à fig. 12, à gauche. (Musée de Berlin).
(D'après Breasted, *Hist. d'Eg.*, fig. 116).

([1]) Voir Newberry, *Scarabs*, pl. XX, 19. 28. 31. 34.

([2]) Newberry, *Scarabs*, X, 7; XIX, 18. Le lotus recourbé se voit sur six scarabées de Queen's College, Oxford (Alice Grenfell, *The scarab collection of Queen's college Oxford* dans *The Journal of Egyptian Archaeology*, II, 1915 pl. XXXII, No. 29. 30. 31. 32. 41. 43). Les numéros 29. 30. 31 ont des stries comme le nôtre. Ces scarabées sont aussi de l'époque « hyksos ». Voir encore Grenfell, *The rarer scarabs*, etc., *of the New Kingdom* dans *Rec. de Trav.* XXXII, 113. — Un scarabée semblable mais un peu plus petit a été trouvé à Gezer, Macalister, *Excav. of Gezer*, 1912; pl. XXXV, 23, reproduit dans Weill, *La fin du M. E*, p. 755, 44.

figure la Haute Egypte (1). Sur les bas-reliefs des monuments égyptiens, la différence des tiges et des corolles est toujours nettement marquée. Les deux touffes sont symétriques : trois tiges liées à la base, l'une se recourbe vers le centre, une autre monte tout droit, celle du milieu s'allonge pour faire un nœud au montant du *sem* et retomber en dehors, fleur contre fleur, avec la troisième tige. C'est le symbole de l'union des deux Egyptes.

Ce motif est sculpté en un bas-relief d'une grande perfection de détails sur le siège des deux célèbres statues en diorite de Chéphren, au musée du Caire. S'il nous était resté des statues royales assises plus anciennes, nous l'y verrions sûrement. Il est reproduit avec persévérance sur les deux côtés des sièges royaux du Moyen Empire et du Nouvel Empire. On peut le voir dans tous les musées égyptiens avec des additions et des variantes. Les belles statues de Sésostris I au Caire en offrent de magnifiques spécimens (2). Ici l'emblème est animé.

Horus, dieu de la Haute Egypte, tient le liseron, et Set, dieu de la Basse Egypte, le papyrus. Ces deux anciens adversaires ont fait un double nœud autour de la haste du hiéroglyphe *sem* « réunir », et, appuyant un pied sur la base, ils tirent fortement. Sans figure, ils resserrent les liens de l'union politique des deux pays. C'est la réconciliation dans la paix (3).

Le troisième scarabée que nous reproduisons (fig. 14*c*) est purement décoratif, un losange bouclé avec encadrement à volutes.

3. Les « chefs de tribu ».

Après ces quelques mots sur les empreintes à dessin si nombreuses à l'époque « hyksos », nous en venons à celles qui portent des noms propres

(1) D'après Daressy, ce serait le *convolvulus arvensis*. Un bas-relief de Mentouhotep III (XIe dynastie) provenant d'une chapelle de Dendéra, représente ce roi dans l'attitude traditionnelle du Pharaon frappant ses ennemis de sa massue. Mais ici, chose curieuse et unique, au lieu des ennemis, la main tient les deux plantes symboliques de la Haute et de la Basse Egypte, le papyrus et le liseron enroulés. L'inscription porte : *domptant les Bédouins*, et sur un montant : *soumettant les Bédouins d'Orient*.

Au registre inférieur du même tableau, est dessiné le hiéroglyphe *sem* flanqué de deux divinités liant les deux plantes du Nil. *Annales du Serv. des Antiquités*, XVII, pl. I et p. 226.

Mentouhotep III mena-t il une expédition en Palestine ou au Sinaï ? Aucun document ne le dit expressément. Il semble plutôt que ce Pharaon rétablit en Egypte l'unité de pouvoir brisée depuis l'Ancien Empire, et quand nous lisons qu'il fut vainqueur des Bédouins, il faut, sans doute, comprendre qu'il arrêta leurs invasions et qu'il fut maître chez lui. Maspero, *Hist. Anc.* 1905, p. 110.

(2) Maspero, *Guide du visiteur*, 1914, p. 102, et p. 94 pour une statue d'Amenemhat III.

(3) Autres scarabées à empreinte analogue : Flinders Petrie, *Scarabs and cylinders*, 1917, XXI, 11, au nom de *'Aa-usir-ra*, prénom d'un Apophis. — Newberry, *Scarab-shaped seals*, pl. XI, 36410 (XIIe dyn.). 36367. 36563 (hyksos). 36361. (XVIIIe dyn.). 36402. 36558 (XIIe dyn. ou hyksos). 37171. 37286. 36645 ; pl. XVII, 36246 (hyksos). — Newberry, *Scarabs*, XVIII, 14 ; XX, 20. 21- 22. 23. 24. — Petrie, *Hyksos and israelite cities*, pl. IX, 111. 112.

et qui intéressent spécialement notre sujet. En voici quatre où nous lisons le même titre:

hiq hosit ʿAnat-her (Fig. 18, 11) ([1])

hiq hosit Semqen (Fig. 18, 10) ([2])

hiq hosit Hian (Fig. 17, 20. 21. 22) ([3])

hiq hosit Herit-ʿAnta ([4])

Si nous en jugeons par les documents qui nous sont parvenus, le plus célèbre de ces « chefs de tribu » fut Khian. Des trois autres, nous ne connaissons qu'un seul cachet; pour Khian, nous avons cinq scarabées et un cylindre, et, en plus, un autre scarabée avec le titre ([5]): *hiq neterou Hian*, « le chef des troupes, Khian ». C'est évidemment le même Khian, car les deux cylindres sont de même style, nettement « hyksos », et de même facture, avec répétition du nom propre, dans le cartouche, entre deux colonnes de signes décoratifs. Ce nom si bizarre mais qui n'est sûrement pas égyptien, paraît encore sur plusieurs scarabées et sur divers monuments avec un cartouche et des appellations royales *si ra* « fils de Ra », Khian, *neter nefer* « dieu bon » (Fig 17, 24. 25. 26. 28. 29. 30) ([6]), et même avec une titulature pharaonique: nom d'Horus dans la bannière, puis *neter nefer sousir-en-ra si-ra Hian* ([7]).

Ce dernier personnage fut un Pharaon de la Basse Egypte, peut-être même qu'il étendit son autorité sur la Haute Egypte, car son nom royal a

([1]) NEWBERRY, *Scarabs*, XXIII, 11. A dessein, je transcris le titre, d'une manière uniforme, au singulier, bien que l'égyptien ait la marque du pluriel. D'abord, quelle était la forme vocale du pluriel du mot *hosit*, nous l'ignorons. Ensuite, à mon avis, ce n'est pas ici un pluriel, au moins dans les trois derniers cas, mais un collectif. Et l'on sait que les collectifs, restant au singulier, étaient suivis des signes du pluriel qui alors étaient purement déterminatifs. Dans une note en appendice nous chercherons quelle était la prononciation de ce mot que pour le moment nous présumons être *hosit*.

([2]) NEWBERRY, *Scarabs*, XXIII, 10.

([3]) NEWBERRY, *Scarabs*, XXII, 20. 21. 22; un autre dans NEWBERRY, *Scarab-shaped seals*, p. 8, pl. I; un autre trouvé à Gézer, MACALISTER, *Excavations at Gezer* dans *Quarterly Statement* 1904, p. 225, 16; *Excav. of Gezer* 1912, pl. CCIV 1. 16; un autre trouvé à Tell el Iahoudieh où les Hyksos avaient un camp retranché, PETRIE, *Hyksos and israelite cities*, pl. IX, 124. De plus, un cylindre, NEWBERRY, *Scarabs*, VII, 7.

([4]) FLINDERS PETRIE, *Scarabs and cylinders*, XXI, 1. Le scarabée a une légère cassure au sommet et le premier signe a disparu, mais la restitution est certaine. L'objet est à Oxford, University College. Flinders Petrie sépare les deux mots qui composent le nom propre et lit « Terreur, Antha ».

([5]) NEWBERRY, *Scarabs*, VII, 10.

([6]) NEWBERRY, *Scarabs*, XXII, 24. 25. 26. 28. 29. 30. La question de Khian est bien traitée par WEILL, *La fin du Moyen Empire*, p. 178 sqq.

([7]) Sur le socle de la statue brisée de Bubaste usurpée par ce prince. La statue est de la XII[e] dynastie, MASPERO, *Guide du visiteur*, 1914, p. 149. Ce Khian Pharaon est identifié avec le Iannas que les listes manéthoniennes placent dans la XV[e] dynastie, après Apophis.

été trouvé gravé sur un bloc de granit à Gebelein ([1]). Est-ce le même que le *hiq ḥosit Khian*, un Asiatique, un chef de tribu, qui serait parvenu à s'emparer du pouvoir suprême dans le Delta, c'est une question que l'état des documents ne permet pas de résoudre. Nous en disons un mot plus loin.

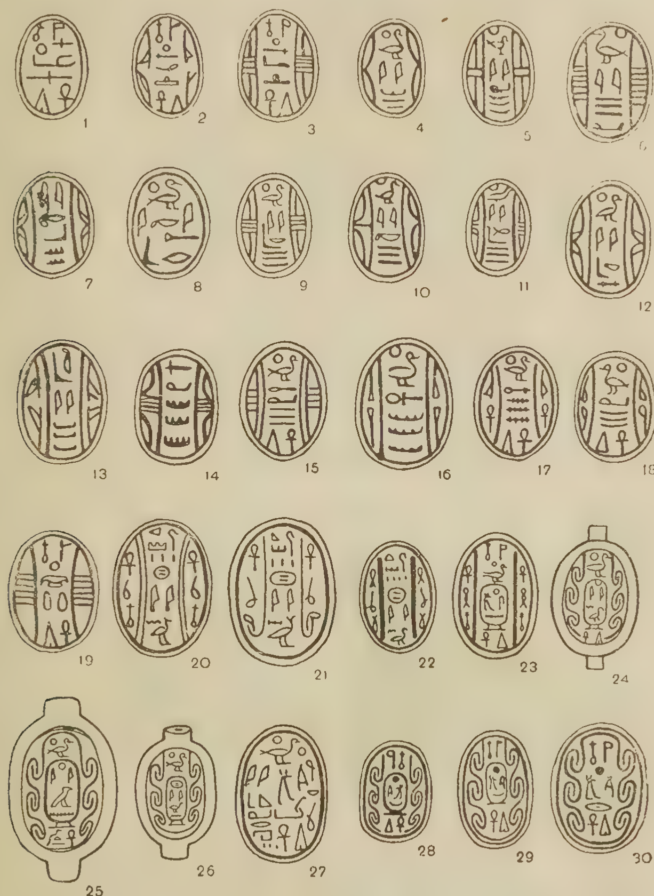


Fig. 17. Scarabées hyksos.

7. Iakeb. - 8. Fils de Ra, Iakebʿr. - 10. 11. 12. Fils de Ra, Iakeb. - 13. Iakeb. - 20. 21. 22. hiq ḥosit Khian - 24. 25. 26. Fils de Ra, Khian. - 23. Le dieu bon, fils de Ra. Ousir-en-ra. - 28. 29. Le dieu bon, Ousir-en-ra. - 30. Le dieu bon, Mer-ousir-ra. - 27. Fils de Ra, Mer-ousir-ra, Iaqob-ʿarh. (D'après Newberry, *Scarabs*, pl. XXII).

Pour le moment, il importe de fixer notre attention sur ces « chefs de clan » que nous avons nommés. Et d'abord, ce sont des Orientaux, des Asiatiques, comme l'indique leur titre *hiq ḥosit*. On s'en souvient, c'est le titre du chef de caravane, Absha, de Beni Hassan. Nous pensons que ce titre n'est autre que le mot grec Hyksos ὕκσος qui désignait les rois de ce peuple que les historiens grecs nous montrent envahissant l'Egypte à l'é-

([1]) Daressy, *Notes et remarques*, LXXXVIII, dans *Rec. de Trav.*, XVI (1894), p. 42.

poque intermédiaire entre le Moyen et le Nouvel Empire [1]. En tout cas, le tableau de Beni Hassan nous montre qu'il s'agit sûrement de chefs de tribus orientales.

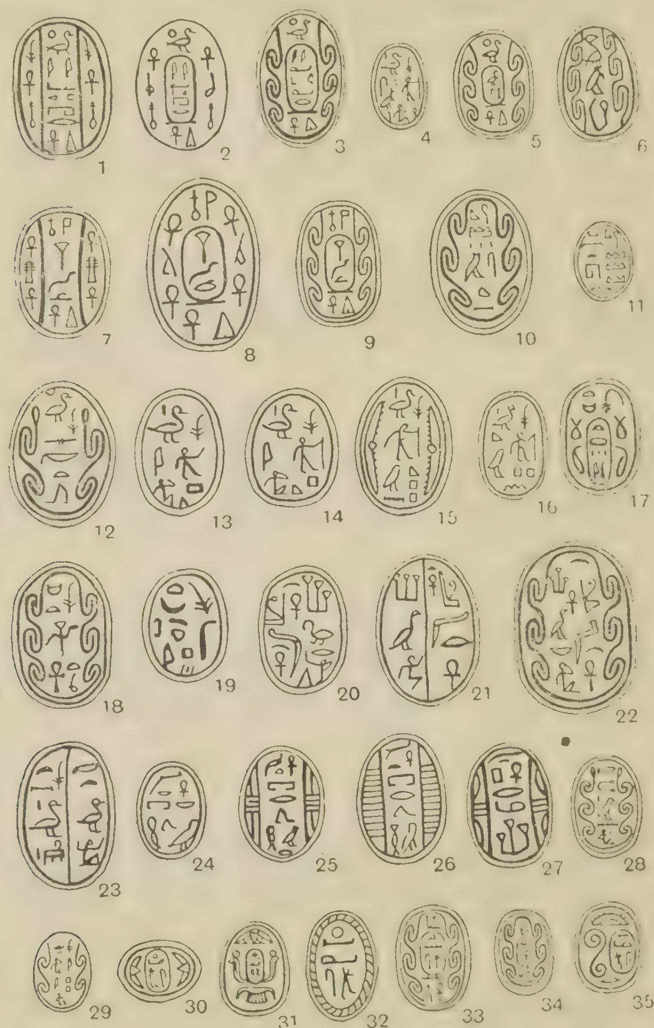


Fig. 18. Scarabées hyksos (*suite*).

1. 2. Fils de Ra, Iaʿqob-her – 3. Fils de Ra, Iaʿqob-ʿar. - 10. Hiq ḫosit, Semqen. - 11. Hiq ḫosit ʿAnat-her. 29. Le fils royal Apopi. (Newberry, *Scarabs*, pl. XXIII).

Un autre indice de leur origine syrienne, au moins pour deux d'entr'eux, se tire de leur nom même: *ʿAnat-her*, *Herit-ʿAnta* [2]. Nous avons

(1) Pour alléger un peu la marche, je renvoie en appendice la note concernant cette identification.

(2) *ʿAnat-her* est un théophore dont le second élément est le radical égyptien *her* « être joyeux, agréer ». il signifierait donc « agrément d'Anat » ou « Anat agrée ». Ed.

là, sous deux formes différentes, *ᶜAnat,* forme cananéenne, et *ᶜAnṯa,* forme araméenne, le vocable d'une déesse qui occupa une certaine place dans les religions sémitiques (1).

La déesse Antha est connue aussi dans les monuments égyptiens. Elle y est représentée sur son trône, coiffée de l'*atef,* ou bien comme guerrière, à cheval, tenant la lance, le bouclier et la hache (2). On la qualifie: *Antha, dame du ciel, reine des dieux* (3).

Antha est une déesse des Hyksos. C'est par eux qu'elle fut apportée dans le Delta. Il serait d'ailleurs exagéré, de dire qu'elle entra dans le panthéon égyptien. Elle resta plutôt dans le vestibule avec ses comparses d'Orient. Il est extrêmement remarquable de la trouver mentionnée sur deux stèles de Ramsès II érigées à la frontière orientale, au seuil de Chalouf, entre les Lacs Amers et la Mer Rouge. Nous décrirons plus loin ces stèles (ch. IX, 4). Sur l'une d'elles, celle du sud, Antha est nommée à côté de Sopdou et de Baal. Sur l'autre, celle du nord, elle est appelée: *Antha, dame du ciel,* et elle voisine avec Soutekh et Sopdou (4). Il était, en effet, de bonne politique — et disons aussi de bon goût — sur cette marche orientale, d'invoquer les divinités de la région.

Nous avons donc cinq chefs de tribu, Absha, Anat-her, Semqen, Khian et Herit-Antha. Suivis d'une nombreuse famille, ils sont descendus en Egypte pour fuir peut-être la famine en Canaan et jouir des présents du Nil. Ils s'y sont installés et y sont restés assez longtemps pour sentir le

Meyer rapproche ce mot de *Jacob-her* et traduit « Anat est satisfaite », *Hist. de l'Ant.* II, trad. Moret 1914, p. 357. R. Eisler réduit ces mots à « Anat-el, Jacob el », en se basant sur le fait que parfois le *hé* égyptien équivaut à l'*aleph* hébreux. Cette hypothèse a peu de vraisemblance. Quand les Egyptiens ont voulu écrire *Jacob-el* (listes géographiques), ils ont employé leur *aleph* et non leur *hé*. En outre, comment expliquer la composition *ᶜAnat-el* (*ᶜAnat* nom féminin de déesse, *el* nom masculin, « dieu »)? *Die ḳenitischen Weihinschriften der Hyksoszeit,* 1919, p. 142, note 4.

(1) *ᶜAnat,* « force des vivants » reçoit une dédicace d'autel dans une inscription trouvée à Lapethos, île de Chypre (*Corpus inscr. sem.* I, 95. — de Vogüé, *Journ. Asiat.* 1867, II, 120. — Lebas-Waddington, *Recueil,* 2778. — Lagrange, *Religions sémitiques,* p. 482). L'inscription est du IVe siècle av. J.-C. Le scarabée « Anat-her » peut remonter au XXe siècle av. J.-C. Comparer *bet-ᶜAnat,* Jos. 19, 38; Jud. 1, 33. *ᶜAntha* se retrouve comme élément du nom propre d'un capitaine de vaisseau au temps de Ramsès II, *Ben-ᶜAntha,* un Oriental de haut rang, dont la fille a épousé le « fils royal » *Si-Monthou,* Louvre, ostracon 2226, 3, publié par Spiegelberg dans *Rec. de Travaux* XVI, 64, cité par Max Burchardt, *Die altkananäischen Fremdwörter und Eigennamen im Aegyptischen,* II, p. 19, No. 343. Le même nom propre au pap. Turin 4, 3. Sur cette déesse, voir Maspero, *Hist. Anc.* II, 158. 159; Müller, *Asien und Europa,* p. 313.

(2) Daressy, *Seth et son animal* dans le *Bulletin de l'Inst. fr. d'arch. or.* XIII (1917), p. 87. Prisse d'Avesnes, *Monuments égyptiens* pl. XXXVII.

(3) Lanzone, *Dizionario di mitologia egizia,* 1881, p. 139.

(4) Jean Clédat, *Notes sur l'isthme de Suez* dans le *Bulletin de l'Inst. fr. d'Arch. or.* XVI, 1919, p. 207. 208. Pour les relations entre Antha et Soutekh, voir encore Pleyte, *Quelques monuments relatifs au dieu Set,* Leyde 1863, p. 41. Un texte appelle Antha, *compagne de Soutekh.*

besoin d'avoir un cachet en écriture du pays. Comme celle de Jacob, leur tribu s'est multipliée rapidement. Ce sont les Hyksos.

Ils ont même cherché à « s'égyptianiser ». Deux d'entr'eux Anat-her et Herit-Antha portent un nom théophore où entre un élément égyptien. Il faut donc supposer qu'ils changèrent de nom après un long séjour dans le Delta ou plutôt qu'ils étaient nés en Egypte. Nous aurions alors un cas semblable à celui de Moïse.

En outre, si leur titre, *hiq ḥosit*, dénote à coup sûr des princes de clans orientaux, il est à remarquer que ce titre est du pur égyptien. Quand les décorateurs des hypogées de Beni Hassan le dessinaient au-dessus du cheikh Absha, ils ne l'avaient pas recueilli sur les lèvres de ces *ʿAamou*, ils l'avaient tiré de leur propre langue. Or, depuis les temps lointains de Snefrou au Sinaï, le terme *hosit* entrait inlassablement dans le protocole de l'éloge royal: *dai ḥosit* « dompter les Barbares ». Il était donc inévitable qu'une nuance péjorative s'attachât à ce mot.

Et voilà que les chefs des nouvelles caravanes ne craignent pas de prendre ce titre qui n'a rien de sémitique, ils le regardent même comme une gloire et le font graver sur leurs cachets. Il y a quelque chose de changé. Ces « Barbares » sont chez eux en Egypte. Ils y sont maîtres.

Ce n'est pas à dire qu'ils soient tous contemporains. Anat-her a pu précéder d'un siècle et plus ses compatriotes. Les scarabées de ces cheikhs sont bien différents. Celui d'Anat-her est de style strictement égyptien, avec des signes très purs, sans aucun encadrement. Il y faut noter surtout le pluriel de *ḥosit* écrit à la manière de l'Ancien Empire, comme au bas-relief de Snefrou au Sinaï, en répétant trois fois le signe, tandis qu'à partir de la XIIe dynastie, le pluriel s'écrit régulièrement au moyen de trois barres. Ainsi en est-il sur le scarabée de Semqen et sur ceux de Khian et Herit-Antha. La tribu Anat-her a été une des premières à demander l'hospitalité à Pharaon et il y a tout lieu de croire qu'elle est restée en Egypte jusqu'à l'arrivée des autres.

Les scarabées Semqen et Herit-Antha sont nettement « hyksos ». Il en est de même des scarabées Khian. Ces trois tribus sont en Egypte entre la XIIIe et la XVIIe dynastie. La grande tribu Khian atteint un haut degré de prospérité. Un chef de son nom arrive à ceindre le diadème des Pharaons. Car si le roi Khian n'est pas le même que le cheikh Khian, il ne peut être douteux que c'est un membre de la même famille. Ce nom est par trop singulier pour être attribué facilement à des personnages sans parenté, et d'ailleurs les monuments qui nous le révèlent sont de même style et de même époque.

4. Scarabées au nom de Jacob.

Ces scarabées sont de même facture et de même graphie que ceux que nous venons d'étudier. Ils sont donc de même époque. L'inscription, nette sur quelques-uns, reste de lecture incertaine sur d'autres. Voici d'a-

bord un Jacob qui se présente en roitelet avec des titres pharaoniques:


(Fig 18, 2) (1)


(Fig. 18, 1) (2)

Il est manifeste que nous avons là le même nom: *si-ra Iaᶜqob-her doi ᶜonḫ*. L'absence du cartouche dans le second cas ne peut faire aucune difficulté, d'autant que sur le scarabée le nom propre est encadré de deux barres à la manière «hyksos». L'équivalence littérale avec יעקב sémitique est parfaite. Sur le second cachet nous avons un *p* au lieu de *b* et l'ordre de ces deux lettres est renversé. Mais ce détail ne peut constituer un nom différent. La permutation de *p* et *b* est trop facile pour mériter attention, et dans la confection des scarabées, les graveurs de l'époque brouillaient souvent les signes.

Ce *Iaᶜqob-her* qui se dit «fils de Ra» et «doué de vie» pour l'éternité, est à rapprocher du cheikh *ᶜAnat-her* que nous connaissons déjà. Les empreintes sont de style différent, nous l'avons dit plus haut (p. 46), mais la composition des deux noms est la même. Anat est une déesse, le parallélisme nous invite à considérer *Iaᶜqob*, Jacob, comme une sorte de dieu cananéen. Le composé s'interprète donc «Jacob agrée» ou «Jacob est satisfait» (3).

Le même nom se lit sur le scarabée suivant qui est évidemment apparenté aux précédents:


(Fig. 18, 3) (4)

Comme on le voit, le second élément du mot est bien différent et il serait arbitraire d'accuser le graveur d'avoir écrit *ᶜr* pour *her*. Nous avons donc là une autre épithète. Flinders Petrie a proposé la lecture: *Si-ra*

(1) Newberry, *Scar.* XXIII, 2.

(2) Ibid. XXIII, 1. Weill cite encore trois autres scarabées de lecture identique, *La fin du Moyen Empire* p. 185. Il se peut que quelques références se rapportent au même objet.

(3) Meyer, *Hist. de l'Ant.* II p. 357. A la vérité, l'existence d'un dieu Jacob est très problématique. Elle n'est confirmée par aucun autre document. Supposons qu'elle fût établie, supposons que Jacob, tout court, fût un nom propre ancien de héros divinisé, il n'en résulterait rien contre l'interprétation donnée par la Bible au nom du Patriarche (Gen. 25, 26). Pour ne citer que le plus remarquable des exemples, le nom de notre Sauveur avait été déjà porté par des personnages de l'Ancien Testament, mais ce fut le Sauveur qui le réalisa dans la plénitude de son sens.

(4) Newberry, *Scar.* XXIII, 3. Le scarabée a été trouvé à Hou en Haute Egypte, mais ces petits objets se transportent facilement et l'on n'en peut rien conclure au sujet du pays habité par le propriétaire.

Iaᶜqob-baᶜal ꜥoi ᶜonḫ ([1]). Et il y a tout lieu de croire que c'est la bonne, il suffit d'admettre l'omission d'un *b*, chose d'autant plus facile que la régularité des lignes dans l'empreinte l'exigeait. Mais cela nous conduit à une nouvelle interprétation. Car, ici le nom de dieu est le second élément, *Baᶜal*, et le premier élémént *Iaᶜqob*, devient une forme verbale dont le sens est à chercher.

A l'appui de cette lecture vient un nom propre semblable connu depuis longtemps, *Iaᶜqob-el* des listes géographiques de Karnak. Il est cité une première fois parmi les villes et pays que soumirent les armées du grand Thoutmès III ([2]), et une autre fois dans une liste dressée à la louange de Ramsès II ([3]). *Iaᶜqob-el* et *Išep-el* (N. 78 de la liste de Thoutmès III) sont des théophores composés de la même manière que plusieurs autres noms sémitiques comme Israël, Ismaël, Jérahméël ([4]). C'était, à l'origine des noms propres de chefs ou fondateurs de tribu. Au moment où Thoutmes III et Ramsès II passèrent en Palestine, ils s'appliquaient déjà à la tribu elle-même, comme il arriva pour Israël, ou bien encore à la région occupée par la tribu.

Iaᶜqob-baᶜal des scarabées est un nom parallèle à *Iaᶜqob-el* des listes géographiques et il s'explique de la même manière. Le Cananéen qui le portait et qui était, paraît-il, un dévot de Baal ([5]), devint grand seigneur en Egypte et ne craignit pas de se faire appeler « fils de Ra ».

Voici un cachet qui accuse des ambitions plus hautes encore:


(Fig. 17, 27) ([6])

([1]) *Scarabs and cylinders*, XXII. On sait que l'égyptien n'a qu'un seul signe pour représenter *r* et *l*. Prenons les trois dernières lettres de l'empreinte, c'est le nom de Baal gravé sur un grand nombre de monuments égyptiens, Heyes, *Bibel und Aegypten*, 1904, 110.

([2]) Mariette, *Les listes géographiques de Karnak*, N. 102.

([3]) Lepsius, *Denkmäler*. III, 144, 9. Voir Vigouroux, *Dict. de la Bible* art. *Jacob*. Le mot est écrit ici *Iaᶜqub-el*, ce qui confirme l'identité avec יַעְקֹב. יַעֲקֹב.

([4]) Nous ignorons quel est le sens historique de *Iaᶜqob-el*. Il faut le chercher, sans doute, dans quelque anthropomorphisme simple et primitif basé sur l'arc ou le talon, peut-être « El tend l'arc » ou bien « El frappe au talon ». En tout cas, il ne s'en suit rien contre l'étymologie populaire donnée par la Bible au nom du Patriarche Jacob.

Nous avons là assurément les noms de Jacob et de Joseph. Mais au temps de Thoutmès III, les Hébreux étaient en Egypte et non en Palestine. On a dit que les *Jacob-el* et les *Joseph-el* soumis par les armées de Pharaon étaient une section lointaine de la famille de Jacob et de Joseph (Vig., *DB*. art. *Jacob*). Pourquoi? N'y eut-il qu'un Jacob et qu'un Joseph en Canaan? Les scarabées nous montrent au contraire que le nom de Jacob était fréquent. Plus probablement, *Iacob-el* et *Joseph-el* des listes n'ont rien à voir avec nos Patriarches.

([5]) Sur Baal dans les monuments égyptiens, voir Daressy, *Seth et son animal* dans le *Bull. de l'Inst. fr. d'arch. or.* XIII, 1917, p. 77. Pleyte, *Quelques monuments relatifs au dieu Set*, Leyde 1863, p. 20. Müller, *Asien und Europa*, p. 309. Maspero, *Hist. An*. II, pp. 185. 186. 569. 570. On cite un *Pet-Baᶜal* qu'on dit être du temps des Hyksos (voir plus loin, chap. V. *Putiphar*).

([6]) Newberry, *Scarabs* XXII, 27. Le cachet a quelques signes décoratifs que nous omettons.

Devant le nom personnel, nous avons ici le nom « solaire » *Mer-ousir-ra*, comme si cet Oriental était monté sur le trône des Pharaons. C'est assurément au même individu qu'appartiennent trois autres scarabées « hyksos » à encadrement imbriqué où nous lisons une fois sans cartouche et deux fois avec cartouche, *Neter nefer Mer-ousir-ra doi ͑onḫ* (Fig. 17, 28. 29. 30) (1). Comme on le voit, le *͑ain* manque après le *iod* dans le nom propre. Par contre, il est gravé après *b* et le mot se termine sur un *h*. L'empreinte est d'assez mauvais travail pour que nous puissions mettre en cause la négligence de l'ouvrier égyptien. Sans aucun doute, ce nom doit être ramené à l'un des deux précédents, à *Ia͑qoh-her* ou à *Ia͑qoh ba͑al*, de préférence à *Ia͑qob-her*, par un simple déplacement de lettres, soit, *Si-ra Mer-ousir-ra Ia͑qob-her doi ͑onḫ*.

C'est encore apparemment le nom de Jacob ou quelque chose de semblable qui doit être lu sur plusieurs autres scarabées « hyksos » où paraissent les mêmes signes mais avec le *͑ain* en moins. Voici un *si-ra iakeba͑al* (Fig. 17, 8) (2) qui est peut-être un *Ia͑qob-ba͑al*, un « fils royal » *Ipeq* (Fig. 18, 13. 14) (3), un « fils de Ra » *Ikeb* (Fig. 17, 9. 12) (4), un *Ikeb* sans titre (Fig. 17, 13) (5), et plusieurs « fils de Ra » de nom identique ou analogue aux précédents (Fig. 17) (6).

Est-il besoin de faire remarquer combien il est intéressant de rencontrer dans le Delta ces Jacob, chefs de famille assurément, précisément à l'époque où selon la Bible y séjournaient le Patriarche Jacob et ses enfants.

5. Autres scarabées « hyksos ».

A côté de ces chefs Asiatiques dûment authentiqués par leur titre ou leur nom, il faut sans nul doute placer nombre d'autres personnages de même origine. Les scarabées « hyksos » retrouvés par centaines nous disent assez que les Cananéens étaient descendus en foule dans le Delta. Cependant pour les petits objets de cette espèce et, plus généralement pour tous les monuments de cette époque, le départ entre Egyptiens et Orientaux est chose extrêmement délicate. Le critère manque de fermeté. Des noms tels que *Ma͑a-ab-ra* (7), *Seket* (Fig. 18, 12) (8), *Qoupepen* (Fig. 18, 15. 16) (9), sont assez étranges, mais ils n'ont rien de nettement sémitique et ils peuvent

(1) Ibid. *Scar.* XXII, 28. 29. 30.

(2) Ibid. *Scar.* XXII, 8.

(3) Ibid. *Scar.* XXIII, 13. 14 et plusieurs autres cités par WEILL, *La fin du Moyen Empire*, p. 185.

(4) Ibid. *Scar.* XXII, 9. 12; XLIII, 21. 22.

(5) Ibid. *Scar.* XXII. 13.

(6) Ibid. *Scar.* XXII. WEILL, *La fin du Moyen Empire*, pp. 186, 187.

(7) NEWBERRY, *Scarabs*, XXI, 1-8. Ce *Ma͑a-ab-ra* s'attribue des insignes pharaoniques, il relève son blason d'un cartouche, il s'intitule *neter nefer doi ͑anh* « dieu bon, doué de vie ». Ces scarabées sont de style « hyksos », mais il est plus probable que c'était un seigneur égyptien qui s'était déclaré indépendant dans ses domaines. Il en est de même d'un certain *Ouazd* qui a des scarabées de tout point semblables aux précédents (*Scar.* XXIII, 7-9).

(8) *Scar.* XXIII, 12. *Seket* se dit « fils de Ra ».

(9) *Scar.* XXIII, 15. 16. Celui-ci est « fils royal ».

appartenir à des indigènes. Le style de l'empreinte ne fournit aucune indication. La mode était alors au style « hyksos ». Les Egyptiens en étaient aussi férus que les Cananéens. Les scarabées du roi Nehsi offrent la même décoration, la même facture que ceux des chefs de tribu Semqen et Khian, et pourtant Nehsi est un Egyptien (Fig. 18, 4. 6) (1).

D'ailleurs, les signes, tracés d'une manière barbare, sont souvent incertains, la lecture reste flottante (2). Les nombreux scarabées « hyksos » que Weill lisait Anra (3), Flinders Petrie les lit *du-en-ra* « donné par Ra » (4), et rien n'empêche de les lire autrement, si brouillés et si mal venus sont les hiéroglyphes! Aurait on un nom purement égyptien, il est difficile d'en tirer un argument solide pour la nationalité de son possesseur. Les Asiatiques qui se disent « fils de Ra » devaient regarder de bon ton de donner des noms égyptiens à leurs enfants.

IV. LES CONDITIONS POLITIQUES EN EGYPTE DU MOYEN AU NOUVEL EMPIRE

Après avoir fait connaissance avec ces chefs orientaux qui ne sont autres que les Hyksos de l'histoire, nous allons les suivre dans les plaines du Delta où ils sont venus chercher une vie un peu moins dure que celle de leurs steppes. Ils s'y installent d'abord avec la bienveillance des pharaons débiles et languissants de la treizième et de la quatorzième dynastie,

(1) *Scar.* XXIII. 4-6. Sur Nehsi et ses monuments, voir Weill, *La fin du Moyen Empire*, p. 195.

(2) Ainsi un nom qui revient sur plusieurs scarabées (*Scar.* XXI, 9-18) avait été lu *Šeši*. Un cachet très bien gravé de la XVIIIe dynastie prouve qu'il faut lire *Pepi*. Ce dernier nom est une forme apocopée d'Apopi (Apophis). Petrie, *Scar. and cyl.* 24. Newberry dans les *Proceedings of the Soc. of bibl. arch.* XXXV, 1913, p. 117-122. Les *si-ra Pepi* des scarabées seraient donc des Apophis.

(3) *La fin du Moyen Empire*, pp. 191, 741.

(4) *Quarterly Stat.* Janvier, 1919, p. 46. La lecture *du-en-ra*, peut être appuyée par la considération de quelques scarabées analogues qu'il faut lire *hetep-en-ra*, « paix de Ra ». Newberry, *Scar.* XXIV, 6. 8. 22. 24. 27. 28. Il est d'ailleurs manifeste que sur bon nombre de ces scarabées, les signes diversement combinés *r*, *n* et par fois *le bras tendu*, sont purement décoratifs. Ainsi ils sont employés comme encadrement d'un nom propre qui est probablement celui de Thoutmès IV sur un scarabée trouvé à Sebastîeh en Palestine. (Weill, *La fin du Moyen Empire*, p. 739).

Au jugement de Petrie, tous ces scarabées du type « hyksos » auraient été fabriqués en Egypte, même ceux qu'on a trouvés en grand nombre en Palestine. Pourquoi? A la XVIIIe et à la XIXe dynastie, les Egyptiens parcoururent la Syrie et la Palestine dans tous les sens et y établirent plusieurs garnisons. N'était-il pas naturel qu'ils y introduisissent, en partie du moins, leur civilisation? En fait, des scarabées ont été retrouvés dans tous les sites anciens de Palestine. Macalister en donne une liste de 397 pour Gezer seul (*Excav. of Gezer*, 1912, II, p. 314-329). Il n'y a pas de doute qu'ils sont l'œuvre de graveurs palestiniens.

les Sebek-hotep et les Nefer-hotep qui n'ont plus qu'une ombre de pouvoir. Puis, il semble qu'ils y deviennent maîtres et que, revêtus de la dignité royale, ils étendent leur autorité sur toute la Basse Egypte. Comment se comportent-ils? Méritent-ils le reproche que leur adressèrent plus tard les Egyptiens, d'être des impies et des barbares, ennemis des dieux et des hommes? Ce sera la première question. Nous assisterons ensuite à la seconde phase de leur épopée égyptienne. La guerre éclate entre le Sud et le Nord, guerre civile d'abord, puis guerre pour l'indépendance et la libération du territoire. Les Orientaux sont refoulés par les Thébains, assiégés dans leur dernière forteresse, Avaris, aux limites du désert, réduits à la capitulation et finalement expulsés d'Egypte et rejetés dans leurs montagnes. Alors s'ouvre, avec le jeune vainqueur Ahmosis, le Nouvel Empire égyptien, l'empire des conquêtes lontaines.

Ce n'est pas une histoire détaillée que nous voulons entreprendre. Nous nous garderons de nous engager dans l'inextricable maquis des problèmes hyksos et des listes dynastiques. Il y faudrait une étude spéciale. C'est une vue d'ensemble que je voudrais présenter, un cadre que je voudrais esquisser, le cadre où se déroulèrent les destinées du peuple de Dieu.

Parmi les tribus orientales qui se sont fixées en Egypte, celle de Jacob occupe une place à part. Confinée dans le territoire de Gessen qui lui a été concédé, elle s'adonne à l'agriculture et à l'élevage des troupeaux. Elle ne s'immisce pas dans les affaires politiques, elle ne prend pas part à la guerre. Aussi tandis que les autres sont expulsées par la force des armes, continue-t-elle à jouir en paix des bienfaits du Nil.

1. Caractère de l'occupation « hyksos ».

L'image traditionnelle des Hyksos représentés comme pillards sanguinaires est due à l'historien Manéthon. Son texte a été conservé par Josèphe (1). L'auteur vient de nommer un roi Toutimaios qui n'a pas été identifié. Il poursuit:

Sous son règne, je ne sais pourquoi, la colère divine souffla contre nous. Alors qu'on ne s'y attendait pas, des hommes d'une race inconnue, venus d'Orient, envahirent notre pays, s'en emparèrent facilement et sans combat, firent prisonniers les chefs, puis brûlèrent sauvagement les villes, saccagèrent les temples des dieux, et maltraitèrent durement les habitants, égorgeant les uns, réduisant en servitude les autres avec leurs enfants et leurs femmes.

Enfin, ils firent roi l'un d'eux, nommé Salatis. Il résidait à Memphis. Il imposa tribut au Nord et au Sud et mit des garnisons dans les places les meilleures. Il fortifia particulièrement la frontière de l'Est, prévoyant que les Assyriens, devenus un jour plus puissants, auraient le désir d'envahir par là son royaume.

(1) *Contra Apionem*, I, 75-77. Müller-Didot, *Fragm. Hist. Graec.*, II, 567. Edition Niese (1889), V, p. 13. Th. Reinach, *Textes relatifs au Judaïsme*, p. 20. Weill, *La fin du Moyen Empire* p. 71. Je suis la traduction de Weill qui a fort bien analysé tout le passage.

Ayant trouvé dans le nome Séthroite une ville très avantageuse, située à l'orient de la branche bubastite, et nommée d'après un mythe ancien Avaris, il la rebâtit, la fortifia de murailles solides et y installa une garnison de 240,000 fantassins. Il y venait en été, tant pour distribuer le blé et payer la solde, que pour exercer assidûment les troupes afin d'inspirer de la crainte aux étrangers.

Il mourut après un règne de 19 ans. Son successeur Béon régna 44 ans ([1]). Après lui. Apakhnas régna 36 ans et 7 mois; Apophis, 61 ans; Iannas, 50 ans et 1 mois; enfin Assis, 49 ans et 2 mois. Tels furent les six premiers rois de cette famille, qui semblaient vouloir de plus en plus arracher la racine du peuple égyptien.

Ici vient l'étymologie du mot hyksos que nous discutons en appendice, puis une citation indirecte sur les successeurs des rois Pasteurs, leur guerre avec les rois Thébains, leur retraite à Avaris, leur capitulation et leur départ pour la Palestine. Cette campagne victorieuse fut conduite d'abord par un certain roi Misphragmouthosis, puis poursuivie jusqu'à son heureuse conclusion par son fils Toummosis.

Dans cette seconde partie, soucieux de la gloire de ses ancêtres, les Hébreux, Josèphe mêle au récit ses propres idées ou plutôt ses désirs, mais il tire intégralement de Manéthon le sombre tableau de la conquête asiatique. Que penser de ce tableau? Les premiers égyptologues le tenaient pour une image exacte de la réalité historique. Une saine critique y découvre pourtant des traits douteux qui révèlent une composition artificielle. Et il ne s'agit pas seulement des expressions de l'indignation personnelle de Manéthon contre ces hommes de race obscure ἄσημοι qui veulent déraciner le peuple égyptien, il est question aussi du document ou des documents qu'il avait sous les yeux. Car, on le sait, Manéthon composa son histoire sur les textes égyptiens.

Une simple remarque sur le nom du roi vainqueur nous met en garde contre la valeur de la source hiéroglyphique du tableau manéthonien. C'est ici Misphragmouthosis et son fils Thoutmosis dans lesquels, selon toute vraisemblance, il faut reconnaître Thoutmès III et Thoutmes IV ([2]). Or, nous savons par l'inscription authentique d'Ahmosis, fils d'Abana, qu'Avaris fut prise et que les Hyksos furent expulsés par le pharaon Ahmosis, un siècle avant Thoutmès III. Cette erreur manifeste nous amène à supposer que le document utilisé par Manéthon était un hymne à Thoutmès IV, ou du moins une composition littéraire, plus ou moins romantique, à la gloire de ce pharaon lui attribuant l'honneur de la grande victoire sur les Aamou maudits. On connaît aujourd'hui un grand nombre d'exemples de ce procédé peu scrupuleux des scribes « aux doigts habiles » ou des poètes officiels. Nous les prenons sur le fait au moins deux fois précisément dans le cas des Hyksos *impies* à Avaris.

Une inscription bien connue, gravée au *Speos Artemidos* de Beni Hassan, fait dire à la reine Hatshepsit ([3]):

([1]) Ou Bnon d'après Eusèbe et Africain.

([2]) La démonstration dans Weill, *La fin du Moyen Empire*, p. 88-95.

([3]) Temple taillé dans le roc à Beni Hassan et dédié à la déesse Pakhit. Les Arabes l'appellent « l'écurie d'Antar » *Istabl 'Anṭar*. Il fut construit sous la royauté commune de

J'ai restauré ce qui était en ruine, j'ai relevé ce qui avait été négligé, depuis que les ʿAamou étaient dans Avaris du Nord, et que les Shemaou (¹) *parmi eux détruisaient ce qui avait été fait. Ils régnèrent sans Ra, et on n'agissait pas selon l'ordre du dieu, jusqu'à ce que vînt Ma Majesté* (²).

On le voit, l'honneur de la restauration nationale est ici attribué à Hatshepsit un demi-siècle après le triomphe d'Ahmosis, et il semble que le scribe poète n'a fait que démarquer un hymne composé depuis longtemps.

Le même mérite est décerné au roi Set Nakht, prédécesseur de Ramsès III, dans les annales de ce dernier conservées dans le grand papyrus Harris :

Le pays d'Egypte était aux mains des grands et des princes des villes, chacun tuait son prochain parmi les grands et les petits. D'autres temps vinrent ensuite, des années de détresse où se fit chef un Syrien, parmi eux, comme prince ; le pays en entier payait le tribut devant lui. Chacun s'unissait à son voisin et pillait ses biens. Ils agissaient avec les dieux comme avec les hommes. Il n'y avait plus d'offrandes dans les temples.

Mais lorsque les dieux tournèrent leur esprit vers la paix, pour remettre le pays en sa situation, conformément à ses justes destinées, ils établirent leur fils, sorti de leurs chairs, comme prince de tout le pays, sur leur grand trône, le roi Set-Nakht (³).

Et le discours ne manque pas de dire que ce roi prédéstiné remit tout en ordre, rouvrit les temples, renouvela les sacrifices *si bien qu'on rendit aux cycles divins les hommages traditionnels.*

Le procédé est saisi sur le vif. Il est simple et conforme aux mœurs des antiques monarchies absolues. Chaque nouveau Pharaon doit être un sauveur, un père. Avant le règne, impiété, anarchie, misère ; aussitôt que brille le nouvel astre, c'est la paix, la prospérité, la religion. On pourrait multiplier les preuves qui appuient cette assertion (⁴). Et ce n'était pas

---

Thoutmès III et de la reine Hatshepsit. Je transcris ainsi ce nom à dessein parce que les trois barres du pluriel qui l'accompagnent ne sont, à mon avis, qu'un déterminatif et que le second terme *shepsit* est en réalité au singulier. Nous traduirions en français « la très belle », mot à mot « le plus haut point de la splendeur » ou « palais de la splendeur », *shepsit*, « splendeur » avec déterminatif du pluriel, ou mieux de collection, comme *neferit* « le beau », en copte ϯ-ⲛⲟϥⲣⲓ « l'utilité ».

(¹) Autre nom des Asiatiques en usage au nouvel Empire. Le déterminatif est toujours un homme en marche portant un objet indéterminé au moyen d'un bâton sur l'épaule droite. Cette attitude est celle des bergers en Orient. Le mot a passé en copte sous la forme ϣⲉⲙⲙⲱ « étranger ».

(²) Texte et traduction dans Weill, *La fin du Moyen Empire,* p. 37. Traduction nouvelle avec les références dans *Journal of eg. arch.* V, p. 55.

(³) Texte et traduction dans Weill, *La fin du Moyen Empire,* p. 39, voir Maspero. *Hist. Anc.* (1905), p. 312.

(⁴) Weill, *La fin du Moyen Empire,* p. 37-68. On a accusé Weill de dépasser les limites d'une critique raisonnable et de tout mettre en doute. Assurément, on ne saurait le suivre dans tous les détails, mais le principe de son raisonnement est appuyé de faits certains et ne peut être contesté.

seulement le fait des poètes du Nouvel Empire. Ils avaient reçu cet héritage de leurs devanciers du Moyen Empire. Ainsi agissait « le grand lecteur » Neferrohou, et l'auteur des *Admonitions*, et celui de *l'Instruction du roi Akhthoi* (1).

Il y a donc lieu d'appliquer une critique sobre à ces compositions littéraires et de chercher à y démêler la part de la fiction, ou pour mieux dire, du « cliché », et celle de la vérité. C'est dans cet esprit, croyons-nous, qu'il faut lire le texte de Manéthon sur les Hyksos en le confrontant avec les quelques rares documents égyptiens afférents à ces princes et à ces peuples.

Et d'abord, rien n'autorise, pas même Manéthon, à admettre une invasion en masse et à main armée. C'est plutôt la pénétration pacifique de plusieurs tribus qui se succèdent ou s'appellent l'une l'autre, qui demandent l'hospitalité à la riche et généreuse Egypte afin d'échapper à la famine ou à la servitude de voisins trop puissants (2). Elles s'installent dans le Delta, s'y multiplient et s'y fortifient. Leurs chefs deviennent des roitelets et jouissent d'une certaine autonomie. C'est le régime patriarcal transféré en un pays qui est lui-même très divisé (3).

On les accuse d'impiété, de « saccager les temples » (Manéthon), de proscrire le culte de Ra (Hatshepsit). La calomnie est évidente. Ils sont si peu ennemis de Ra qu'ils se disent tous « fils de Ra » et qu'ils font graver ce titre sur leurs cachets. Et quand ils parviennent à une dignité d'aspect pharaonique, au moment où ils pourraient faire sentir le poids de leur autorité aux cultes indigènes, c'est encore le nom de Ra qu'ils introduisent dans leur protocole, tels S-ousir-en-Ra Khian et Mer-ousir-Ra Jacob-her.

(1) Voir plus haut, p. 21-28.

(2) Cela ressort du texte même de Manéthon : « Ils envahirent notre pays, s'en emparèrent facilement et sans combat ». On a depuis longtemps remarqué la contradiction manifeste de cette phrase avec le reste du tableau qui les montre brûlant les villes et égorgeant les habitants. Pourquoi cette barbarie contre des gens qui se soumettent sans combat ? On sent le « cliché » traditionnel de la désolation.

(3) Nous n'avons pas à rechercher ici leur origine. A cette époque, 20e-17e siècle avant Jésus-Christ, un mouvement de peuplades se manifeste en Asie. On l'a appelé la migration cananéenne. Il faut pourtant se tenir en garde contre les théories trop absolues de certains auteurs qui font sortir tous les Sémites de l'Arabie par grandes vagues périodiques. « Un premier mouvement aux temps préhistoriques a peuplé, dit-on, de Sémites la Babylonie septentrionale. Par une nouvelle vague, dans la seconde moitié du troisième millénaire, la Palestine reçoit une population sémitique. On place vers 1500 et dans les siècles suivants, la troisième vague, et l'on en fait sortir les Araméens. L'origine des Nabatéens est expliquée par la quatrième migration. Enfin on passe au septième siècle de notre ère, et l'on trouve dans la conquête islamique un exemple frappant de l'expansion des Arabes ». (ALBERT CONDAMIN, *Bulletin des religions babyl. et assyr.* dans *Recherches de science religieuse*, 1920, p. 128). Cette théorie célèbre est combattue par M. A. T. CLAY, *The Empire of the Amorites*, 1919. M. Clay fait justement remarquer que l'expansion des Arabes de Mahomet est due, non à un trop plein de l'Arabie, mais à des motifs d'ambition et de cupidité. Les autres migrations ne sont que « de pures hypothèses, sans appui dans les monuments historiques, ou même en contradiction avec le témoignage des inscriptions ». Tel est aussi le sentiment de A. CONDAMIN.

Cette simple remarque est le témoignage irréfutable de leur largeur d'esprit et du respect qu'il gardèrent aux religions nilotiques. Une autre preuve est dans leur culte de Set (1). En effet, Set est un des dieux primitifs de l'Egypte. Il ne fut nullement apporté par les Orientaux, comme on l'a dit parfois. Ceux-ci honorèrent Set parce que c'était le dieu de la Basse Egypte et en particulier de la région d'Avaris, leur capitale (2). Ils apportèrent, sans doute, quelques-uns de leurs dieux, Baal, Astarté, Antha, mais ils se gardèrent d'en imposer le culte.

Amis de Ra et de Set, les Hyksos n'apparaissent pas, non plus, comme ennemis du peuple qui les accueillait. Ils cherchèrent au contraire, à *s'égyptianiser* et à faire oublier, s'il était possible, leur origine orientale. Ils ont des cachets en hiéroglyphes, ils prennent des noms formés à l'égyptienne, comme Anat-her, Jacob-her, Herit-Antha, ils se font gloire d'un titre, *hiq-ḫosit*, que leur donnent les indigènes. Ils comprennent donc la langue du pays. Leurs scarabées sont de tout point semblables à ceux des princes autochtones. Quelques-uns révèlent un art fin et délicat, d'autres sont frustes et grossiers, indice d'une époque de décadence, mais non de barbarie (3). Adoptant les usages, les institutions, la civilisation, auraient-ils organisé la chasse aux habitants ? Auraient-ils enchaîné les princes et les rois ?

(1) Le papyrus *Sallier I* parle d'un grand temple dédié à Setekh (variante de Set) dans la ville d'Avaris au temps des Hyksos (voir plus loin). Les Apophis ont aussi le nom de Set dans leur protocole, et les Apophis étaient des Hyksos.

L'identité de Setekh (ou Soutekh, Soutesh) et de Set est admise par tous les égyptologues. La différence entre les deux mots n'était qu'une question de dialecte, B. Gunn et A. Gardiner, *The expulsion of the Hyksos* dans *Journ. of eg. arch.* V. p. 44. Daressy, *Seth et son animal* dans le *Bull. de l'Inst. fr. d'arch. or.* XIII, 1917, p. 87. Pleyte, *Quelques monuments relatifs au dieu Set*, Leyde 1863. Meyer, *Hist. de l'Ant.* II, 350. La graphie Setekh se trouve déjà à la XIIe dynastie, avant l'arrivée des Hyksos. Le mot est purement égyptien. Une étude complète sur les variantes du nom de Set par Günther Roeder dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache,* 30, 1912, p, 84-86. Elles se rangent ainsi : *stš sth̠, suth̠, suti, sti, st,* d'où le grec Σηθ et notre mot Seth, Set.

(2) Voir p. 42 Horus et Set (Haute Egypte et Basse Egypte) sur les sièges des grands pharaons. L'auteur de la légende que contient le papyrus *Sallier I* dit d'Apophis à Avaris : *Alors le roi Apophis prit Setekh pour son seigneur, et il ne servit pas d'autre dieu dans tout le pays si ce n'est Setekh. Et il lui construisit un beau temple près de son palais et il allait chaque jour lui offrir des sacrifices* (*Journal of eg. arch.* V. p. 40). C'est là une simple querelle de clocher et l'indice d'une secrète jalousie des prêtres de Thèbes. Apophis d'Avaris, Egyptien ou Asiatique, n'était pas à même de bâtir des temples à tous les dieux d'Egypte. Au reste, l'accusation d'exclusivisme porte à faux. Nous avons vu que les Hyksos étaient aussi bons adorateurs de Ra que les Thébains.

Plus tard, quand Ramsès II édifia et embellit sa résidence de Basse Egypte, *Pi-Ramessé*, sur l'emplacement même d'Avaris ou tout près, il se garda bien de négliger le dieu de l'endroit, Setekh : *Son côté Ouest est là maison d'Amon, son côté Sud, la maison de Setekh. Astarté est à l'Orient et Bouto au Nord.* (Pap. *Anastasi VI,* 6, traduit par. A. Gardiner, *The Delta residence of the Ramessides* dans le *Journ. of eg. arch.* V, 187). Un temple à l'étrangère Astarté, que diraient les prêtres d'Amon ?

(3) On avait longtemps attribué aux Hyksos quelques monuments d'un art assez étrange qui proviennent presque tous de Tanis : 1. Quatre sphynx découverts par Mariette, actuellement au musée du Caire ; un d'eux porte en surcharge à l'épaule droite le nom martelé

2. Rois Egyptiens et rois Hyksos.

Quels rois trouvèrent les Asiatiques en descendant dans la vallée du Nil? A la suite des puissants Amenemhat et Sésostris vient sur la liste une treizième dynastie qui siège encore à Thèbes et qui comprend une soixantaine de rois. Beaucoup sont des inconnus, mais plusieurs ont laissé des traces de leur activité sur les monuments, en particulier à Tanis où l'on a retrouvé leurs inscriptions et leurs statues [1]. Ils avaient donc encore quelque puissance dans l'Egypte entière et ils la maintinrent peut-être trois quarts de siècle. Suit une ère confuse où, dans les changements rapides de trône, les révolutions, les usurpations, sombre le prestige de la couronne pharaonique. La Basse Egypte reprend son indépendance sous le sceptre d'une famille originaire de Xois, dans le Delta (XIVe dynastie). Les 21 rois de cette famille n'ont laissé que des noms qu'on a peine à déchiffrer sur le papyrus de Turin. Ils se succèdent rapidement et s'usent dans les dissensions pour une ombre de pouvoir. A côté d'eux, d'autres princes se lèvent dans les grandes villes et se déclarent autonomes. La Haute Egypte est également divisée en plusieurs principautés.

---

d'un Apopi, probablement Aaqnenra, tous usurpés plus tard par Menephtah, puis par un roi tanite de la XXIe dynastie, Psioukhanou. Ces sphynx sont de la XIIe dynastie et représentent Amenemhat III (Maspero, *Hist. Anc.* 1905, p. 200; *Guide du visiteur,* 1914, No. 500-503, p. 141). — 2. Un groupe de deux porteurs d'offrandes, Maspero, *Guide*, No. 504, p. 143. — 3. Un torse découvert à Mit Farès (Fayoum) par Mariette en 1864. — 4. Le buste Ludovisi au musée *dei Termini* à Rome, tout semblable aux porteurs pour la tête, l'énorme perruque à tresses, la barbe ondulée, connu dans les guides sous le nom de *roi pasteur*. — 5. Un autre fragment de porteurs où l'on ne voit plus qu'une partie des offrandes, poissons, fleurs, et une partie de la cuisse d'un porteur.

Tous les savants s'accordent aujourd'hui à dire qu'il n'y a rien d'hyksos dans ces monuments. Mais ils sont très partagés quand il s'agit d'établir leur nature et de leur fixer une époque. Jean Capart les attribue à l'art primitif et les place avant la IVe dynastie (*Les monuments dits hyksos,* Bruxelles, 1914 dans *Recherches d'art égyptien*). D'après Petrie et Meyer, on peut les fixer à l'époque intermédiaire entre la VIe et le XIe dynastie. Enfin G. Daressy en fait honneur à la XVIIIe dynastie (*L'art tanite* dans les *Annales du Ser. des Ant.* XVII, 164-176). La figure la plus énigmatique est celle des porteurs D'après Daressy c'est le roi en costume de procession apportant à son père Amon les produits du Nil. Il est en double pour figurer la Haute et la Basse Egypte.

[1] Deux statues colossales de Mirmasha « le Général » érigées dans le temple de Phtah à Tanis, usurpées plus tard par Ramsès II, actuellement au musée du Caire. — Une statue de Neferhotep I, et plusieurs inscriptions du même à Abydos, à Thèbes et sur les rochers de la région des cataractes. — Quatre statues de Sebekhotep IV dont l'une provient de Tanis, deux de Bubaste (une de celles-ci au musée du Louvre à Paris), et une quatrième qui fut transportée plus tard dans l'île d'Argo, en Haute Nubie (reproduction dans Breasted, *Geschichte Aeg.* 1911, fig. 98). Meyer, *Hist. de l'Ant.* II, 336. 337. — Maspero, *Hist. Anc.* 1905, 144.

Pour les rois et l'étude de cette période, de la XIIIe dynastie, voir Weill, *La fin du Moyen Empire égyptien,* p. 817-880.

A la faveur de ces désordres intérieurs, l'infiltration asiatique s'est développée sans réaction, et a couvert tout le Delta oriental. En un demi-siècle ou plus, elle a amené en Egypte plusieurs milliers d'Orientaux. Les chefs de tribus (*hiqou-ḫosit*) sont devenus de puissants seigneurs, rivalisant en richesse et en magnificence avec leurs voisins, les roitelets égyptiens. De là à l'usurpation du pouvoir suprême, il n'y avait qu'un pas à faire, et on comprend qu'ils le firent « facilement et sans combat », selon l'aveu de Manéthon (1). Fallut-il pour cela enchaîner quelques-uns des princes plus redoutés ? C'est de l'histoire de tous les temps.

Manéthon nomme six rois Hyksos, Salitis, Béon (ou Benon), Apachnan, Apophis, Iannas, Assis (ou Aseth) (2). Puis, dans le résumé conservé par l'Africain, vient une autre dynastie (la XVIIe) où règnent simultanément 43 Pasteurs et 43 Thébains. Les chiffres donnés pour ces règnes dépassent les 900 ans, ce qui prouve qu'ils ne méritent aucune créance, pas plus que le nombre des rois. En fait, quels furent les pharaons Hyksos, quel fut leur nombre, quelle fut la durée de leur empire? Les documents historiques ne le disent pas.

D'après le texte manéthonien, le fondateur, Salitis, créa une nouvelle capitale, à Avaris. Et ce détail conforme à la réalité prouve que la source de l'historien n'était pas sans valeur. Selon les plus grandes probabilités, Avaris était située à l'embouchure de la branche bubastique du Nil, à l'endroit même où plus tard, Ramsès II édifia sa merveilleuse résidence, *Pi-Ramessé le-Grand-en-victoires*, et où s'éleva la fameuse Péluse. Nul emplacement ne convenait mieux, car c'était à la fois la porte de l'Egypte et la porte de l'Orient (3).

Les noms de Salitis, Béon (ou Benon), Apachnan, Assis (ou Aseth) ne sont pas connus des textes égyptiens et se refusent à toute identification. Par contre, les monuments nous révèlent au moins trois Apophis ʿAa-ousir-ra Apopi qui fit graver son cartouche sur un linteau de calcaire

(1) Il ressort du récit de Manéthon, cité plus haut, que les Hyksos n'arrivèrent au pouvoir qu'après un long séjour en Egypte. C'est après l'invasion qu'*enfin* (πέρας) ils font roi l'un d'eux.

(2) Sur les noms de ces rois, voir quelques tentatives d'explication assez aventurées dans R. EISLER, *Die Kenitischen Weihinschriften der Hyksoszeit*, 1919, p. 142-143.

(3) Avaris, *hat wʿarit*, « maison de la fuite », est une allusion au mythe ancien de Set et d'Horus. Set, meurtrier du juste Osiris, poursuivi par le fils de celui-ci, Horus, s'enfuit en Orient. Les deux adversaires arrivent cependant à un compromis. Set garde la Basse Egypte et Horus se contente de la Haute Egypte. Quand un grand pharaon réussit à unifier les deux pays sous le même sceptre les deux dieux sont figurés sur son trône avec le symbole de l'union (voir plus haut).

On voit pourquoi Avaris vouait un culte spécial à Set (ou Setekh) et l'on trouve étrange que les Thébains aient fait un grief aux Hyksos des honneurs qu'ils rendaient à ce très ancien dieu du pays.

Sur la position d'Avaris, voir A. GARDINER, *The defeat of the Hyksos by Kamose* dans le *Journ. of eg. arch.* III, 1916, p. 99-101. Une tablette d'Edfou dit d'un officier: *ayant fait sa limite Nord à Avaris et sa limite Sud à Koush.* Avaris était donc à l'extrémité Nord de l'Egypte. C'est ce qui ressort aussi du texte de Manéthon cité plus haut.

à Gebelein ([1]), Nib-Khopesh (?)-ra Apopi, celui qui avait pour ministre l'Oriental Néhémen (p. 36), et Aaqnen-ra Apopi qui usurpa les statues du Mirmasha de Tanis ([2]). Les noms, les monuments de ces rois sont strictement égyptiens et ne trahissent rien d'étranger. Aussi en a-t on conclu qu'ils n'étaient pas Hyksos mais de vrais Egyptiens ([3]). Cette assertion est sans fondement ferme puisque l'on sait que les Asiatiques, avec leur étonnante facilité d'adaptation — qu'ils ont gardée jusqu'à nos jours — s'étaient admirablement assimilé la civilisation de leur nouvelle patrie.

En outre, le papyrus *Sallier I* qui raconte le début des hostilités, entre le Sud et le Nord, met en opposition Seqnenra, prince de Thèbes, et Apophis, prince d'Avaris, ville des Asiatiques. Et ce Seqnenra est le père du pharaon Ahmosis qui triompha définitivement des étrangers. Apophis d'Avaris est donc un des derniers rois Hyksos, sinon tout à fait le dernier.

Le papyrus *Sallier I* dit de lui qu'il se prit Setekh pour dieu et qu'*il lui construisit un temple en beau et éternel travail près de son palais* ([4]). Rapprochons de ce texte l'inscription hiéroglyphique de la table d'offrande du musée du Caire : *L'Horus Sehoteptooui, le dieu bon Aaqnenra a fait ce monument à son père (Set), seigneur d'Avaris, parce qu'il a mis tous les pays sous ses sandales*, et le protocole gravé sur la statue du Mirmasha de Tanis : *le dieu bon Aaqnenra, fils de Ra, Apopi, doué de vie, aimé de Set* ([5]).

C'est de part et d'autre le même culte de Set, seigneur d'Avaris. L'Apophis du papyrus n'est donc autre que Aaqnenra Apopi des monuments ([6]).

Nous sommes ainsi ramenés à trois Apophis qui ont pu être séparés par plusieurs règnes intermédiaires puisque Manéthon en met un aux débuts de la domination étrangère ([7]).

Après cet Apophis vient un Iannas dans lequel on reconnaît Sousiren-ra Khian des scarabées et des monuments (voir plus haut). C'est peut-être avec ce roi que l'empire Hyksos atteignit son apogée. On a trouvé son nom gravé sur un petit lion en basalte qui était dans le commerce à Bagdad, sur un couvercle d'albâtre à Knossos, en Crête, et

([1]) Cet Apophis est connu aussi par plusieurs scarabées, Newberry, *Scar.* I (un fort beau cachet « hyksos » avec monture) ; XXIII, 30-35 ; XXIV, 35.

([2]) Weill, *La fin du Moyen Empire*, p. 167-177.

([3]) Weill, *loc. cit.*, contre presque tous les égyptologues.

([4]) *Journ. of eg. arch.* V, p. 40.

([5]) Weill, *La fin du Moyen Empire*, 168-170.

([6]) C'était depuis longtemps l'opinion de Maspero, *Hist. Anc.* 1905, p. 209. — Meyer pense de même, *Hist. de l'Ant.* II, 358.

([7]) Avec Maspero, *Hist. Anc.* 1905, p. 209, on peut les classer ainsi : 1. Nib-Khopesh (?)-ra Apopi, celui du poignard, après Apachnan ; 2. Aa-ousir-ra Apopi, après Khyan, à une distance plus ou moins grande ; 3. Aaq-nen-ra Apopi, vers la fin, au temps de Seq-nen-ra de Thèbes.

sur quelques scarabées sortis des fouilles de Gezer, en Palestine (¹). Ces objets ont pu être pris en Egypte et transportés au loin, mais il est certain que Sousirenra Khian fit exécuter des constructions à Gebelein, au Sud de Thèbes, comme l'atteste un bloc de granit à son nom. Au même endroit on a lu aussi le nom d'Aaousirra Apopi. On est donc fondé à croire que pendant un certain temps les Asiatiques étendirent leur domination sur toute l'Egypte. C'est à ce groupe de souverains qu'appartient Mer-ousir-ra Jacob-her dont nous avons parlé antérieurement. Ses scarabées sont de même style et de même facture que ceux de Sousirenra Khian et



Fig. 19. Les bords du Nil.

d'Aaousirra Apopi, et son nom de couronnement Mer-ousir-ra est formé sur le même modèle.

Cette souveraineté sur la Thébaïde fut de courte durée, car au début de la guerre d'indépendance nous trouvons déjà Seqnenra Tioua établi à Thèbes comme prince et gouverneur, et traitant d'égal à égal avec Apophis d'Avaris.

En fait, les principautés du Sud n'avaient jamais été supprimées par les Septentrionaux. Autonomes ou vassales, elles avaient traversé les mauvais jours de l'occupation étrangère, se préparant dans le silence à libérer leur patrie humiliée.

(¹) Se basant sur ces faits, Meyer pense que l'Empire des Hyksos s'étendit au loin en Asie et peut-être jusqu'en Babylonie, mais que d'ailleurs il fut éphémère comme celui des Huns ou des Mongols (*Hist. de l'Ant.* II, p. 355).

3. Guerre de l'indépendance.

Quelle occasion alluma la guerre entre le Sud et le Nord? Il serait futile de le chercher. Elle jaillit des profondeurs du sentiment patriotique.

Trois documents de valeur bien inégale marquent les trois étapes de l'offensive victorieuse des Thébains contre les Avarites: le papyrus *Sallier I* qui met en scène les chefs des deux camps, Seqnenra de Thèbes et Apophis d'Avaris; la *tablette Carnarvon I* qui nous montre le roi du Sud, Kamès, avançant le front jusqu'aux portes de Memphis; enfin l'inscription biographique d'Ahmosis, fils d'Abana, à El-Kâb, qui décrit le siège et la prise d'Avaris par Ahmosis, fils de Seqnenra.

Le papyrus *Sallier I* est un conte populaire où quelques éléments historiques sont noyés dans la fiction (1). Nous en donnons un bref résumé qui suffira à notre but.

Il arriva que le pays d'Egypte était en proie à la calamité parce qu'il n'y avait pas de Souverain comme chef suprême. Seqnenra est prince à Thèbes, Apophis est prince à Avaris des Asiatiques et tout le pays lui paie tribut. Il construit un beau temple à son dieu Setekh et ses officiers y entrent portant des guirlandes et des fleurs, comme on fait dans le sanctuaire de Phra Harmakhis. Et le désir du roi Apophis est de chercher querelle au roi Seqnenra.

De longs jours après, Apophis réunit ses conseillers. Ils lui disent: ô roi, il y a un étang d'hippopotames dans la cité du midi (Thèbes) et ils ne nous laissent dormir ni jour ni nuit. Envoie donc un messager dire au roi Seqnenra: chasse les hippopotames de l'étang. Et le roi fit ainsi. Le messager arrive à la cour de Thèbes et, introduit devant le prince, lui dit: Le roi Apophis m'envoie te dire: chasse les hippopotames de l'étang, car ils ne me laissent dormir ni jour ni nuit. Et le prince de Thèbes ne sut que répondre, et il renvoya le messager chargé de présents. Puis il réunit tous ses conseillers pour leur demander leur avis.

La copie s'arrête là, laissant le récit interrompu. C'était une énigme qu'Apophis proposait à son adversaire de Thèbes et celui-ci dut lui répondre, plus tard, en lui en envoyant une de même saveur (2).

Des deux personnages mis en scène, nous connaissons déjà celui du Nord, Aaqnenra Apophis des monuments. Seqnenra de Thèbes n'est pas, non plus, un simple héros de légende, il est dûment placé dans

(1) Maintenant au British Museum. La meilleure et plus complète traduction par B. Gunn et A. Gardiner dans le *Journ. of eg. arch.* V, 1918, p. 40-42. Autre traduction par Maspero, *Les contes populaires,* p. 288-294. — Le papyrus fut écrit vers le milieu ou vers la fin de la XIXe dynastie, Maspero, *Hist. Anc.* 1905, 203.

(2) Voir Maspero. *Hist. Anc.* 1905, 204.

l'histoire par plusieurs textes égyptiens ([1]), en particulier par l'inscription d'Ahmosis, fils d'Abana, à El-Kâb. Ce général ou amiral nous dit qu'il accomplit sa carrière militaire sous quatre rois, Seqnenra, Nibpahtira (Ahmosis), Djéser-ka-ra (Aménophis I), et Kheper-ka-ra (Thoutmès I).

Ce texte rigoureusement authentique fait de Seqnenra le prédécesseur d'Ahmosis, le vainqueur des Hyksos, et l'on admet généralement que c'est son père. Commença-t-il lui-même la guerre que son fils devait si brillamment terminer? Peut-être que les hostilités étaient déjà ouvertes avant lui. Sa qualité de prince de Thèbes accuse un recul des Septentrionaux et il ne craint pas de s'intituler « roi du Sud et du Nord ».

Son successeur immédiat serait Nibpahtira Ahmosis d'après le *curriculum vitae* d'El-Kâb. Cependant presque tous les égyptologues sont d'accord à intercaler entre deux un roi Kamès connu par plusieurs monuments, en particulier par une inscription de Toshkeh en Basse Nubie ainsi libellée ([2]) :

Le roi du Sud et du Nord Ouaz-khopir-ra, fils de Ra, Kamès.
Le roi du Sud et du Nord Nib-pahti-ra, fils de Ra, Ahmès.

Ce texte et d'autres analogues ont amené certains savants à admettre que Kamès était le frère aîné d'Ahmès et qu'il porta la couronne avant lui, mais peu longtemps ; ce qui expliquerait son omission au tombeau d'El-Kâb ([3]).

Ce système met en harmonie les monuments et la composition littéraire conservée sur la *tablette Carnarvon I.* Celle-ci est la description poétique d'une guerre conduite, l'an III de son règne, par « le roi du Sud et du Nord », Kamès, contre les Asiatiques (ʿAamou) ([4]). L'action se passe en Moyenne Egypte autour de Cusae *(El-Qouṣîeh)*. Les ennemis sont bien

([1]) Toutes les références et tous les textes dans Weill, *La fin du Moyen Empire,* 161-163. 232. 233. Tombeau du roi à Draâ Aboulnegga près de Thèbes. Les textes semblent même révéler trois Seqnenra dont les noms personnels seraient Tiouâ, Tiouâ-â et Tiouâ-qen. Mais il est plus probable que ces trois formes ne sont que des variantes du même nom et qu'il n'existe qu'un seul roi Seqnenra Tiouâ, père d'Ahmosis, le vainqueur d'Avaris. Weill, *La fin du Moyen Empire,* 164. 165. 233. On remarquera que les noms solaires de Seqnenra Tiouâ et d'Aaqnenra Apophis sont composés sur le même type et ne diffèrent que par l'élément du début. C'est une nouvelle preuve qu'ils sont contemporains. C'est aussi un indice de la largeur d'esprit d'Apophis « aimé de Set », puisque à son couronnement il rehaussait son cartouche du nom de Ra.

([2]) Weigall, *Ant. of Lower Nubia,* 1907, pl. LXV ; Gauhtier, *Livre des Rois,* II, 1910, p. 167. Weill, *La fin du Moyen Empire,* 152 ; autres textes, p. 151-157.

([3]) Maspero, *Hist. Anc.* II, p. 79. Weill qui est si avare pour Seqnenra se montre ici prodigue et hésite à admettre que le Kamès des monuments soit le même que celui de la planchette Carnarvon (*La fin du Moyen Empire,* 155). En général, on tient pour un seul Kamès, Gardiner, *Journ. of eg. arch.* V, 1918, p. 47.

([4]) Traduction nouvelle et complète par B. Gunn and A. Gardiner, *The expulsion of the Hyksos* dans le *Journ. of eg. arch.* V, 1918, p. 45-46. Tout à fait à la fin, il est fait allusion aux chevaux des Asiatiques C'est apparemment la plus ancienne mention de cet animal dans les documents égyptiens et la preuve qu'il fut amené d'Orient par les Hyksos.

les Orientaux d'Avaris. *Un prince est dans Avaris*, dit le début, *un autre dans Koush; je me trouve joint à un Asiatique et à un Nègre, chacun tient sa poignée de l'Egypte.* Leur général est un certain Teti, fils de Pépi, un Hyksos évidemment, à nom égyptien. Le roi ennemi n'est pas nommé directement, mais il n'y a presque pas de doute que c'était le père du général, Pépi. Ce dernier nom est une abréviation d'Apopi, c'était donc Apophis d'Avaris ([1]). La victoire est aux Méridionaux:

A l'aurore, je suis sur lui, comme un faucon;
au temps de parfumer la bouche, je le renverse,
je détruis son rempart,
je massacre ses gens,
je fais descendre sa femme sur la rive.
Mes soldats sont comme des lions avec leur butin,
avec des esclaves, des troupeaux, de la graisse, du miel,
ils partagent leurs biens,
leur cœur est joyeux.
Le district de Nefrousi est tombé ([2]).

Sous ces belles phrases du scribe poète ne se cache-t-il pas un fond de vérité, un lambeau d'histoire? Ces combats en Moyenne Egypte servent heureusement d'anneau entre la querelle de Seqnenra Tiouâ avec Apophis et le siège du dernier boulevard des Hyksos à la pointe extrême du Delta oriental. Aucune allusion dans les textes aux batailles qui se livrèrent sûrement en Basse Egypte, à Léontopolis (Tell-el-Iahoudîeh) où Petrie a reconnu un camp retranché hyksos ([3]), à Tanis, une de leurs grandes villes.

([1]) Percy E. Newberry, *Notes on the Carnarvon tablet* N. 1 dans les *Proceedings of the Soc. of Bibl. arch.* XXXV, 1913, p 117-122. L'auteur établit que Pepi des scarabées hyksos (*Scarabs*, pl. XXI) est Apopi (pl. XXIII, 29), donc aussi Pepi de la tablette Carnarvon.

([2]) Nefrousi, localité au Nord de Schmoun (Hermopolis).

([3]) Petrie, *Hyksos and Israelite cities*, 1906. Petrie dit avoir reconnu à Héliopolis un autre camp retranché hyksos de tout point semblable à celui de Tell el-Iahoudîeh, remparts en sable et terre battue, forme carrée avec coins arrondis (*Heliopolis, Kafr Ammar and Shurafa*, 1915, pl. I). Chose étrange, ce camp aurait enveloppé le temple.

Le 8 Avril 1920, je faisais une rapide excursion à Tell el-Iahoudîeh, au Nord d'Heliopolis. Les ruines se divisent en gros en trois parties: la forteresse « hyksos » à l'Ouest, la ville et le temple d'Onias au coin Nord-Est de la forteresse, le cimetière à un demi-mille à l'Est de la ville.

A la forteresse, l'épais rempart en terre battue est par endroits bien conservé, en particulier à l'Est où se voit encore l'entrée en pente douce. Au Nord et au Sud, une moitié est complètement rasée. A l'Ouest, il se reconnaît à peine. Le camp est à peu près carré avec 460 mètres de côté (mesure extérieure). Le remblai d'enceinte avait environ 15 m. à la base et au sommet qui était en plate-forme, il atteignait 6 m. de hauteur. Tout était d'abord en sable et en terre battue, plus tard on employa la brique et les pierres. A l'intérieur, c'est actuellement un champs de cailloux, de poteries et de décombres que les habitants du village voisin continuent à passer au crible pour en extraire le *sebakh* si précieux pour engraisser leurs champs.

Et nous en arrivons à l'épisode final de l'offensive, la prise d'Avaris par le roi Ahmosis. Un des officiers qui y prit part et s'y couvrit de gloire, Ahmosis, fils d'Abana, nous en a heureusement conservé une brève description dans une notice biographique qui couvre les murs de sa tombe à El-Kâb, en Haute Egypte (1).

Lorsque j'eus fondé maison (2), *je fus nommé sur le bateau « Septentrional », parce que j'étais brave. J'accompagnais le Souverain à pied dans ses courses sur son char* (3) *On mit le siège devant Avaris, j'y déployai de la bravoure, à pied, devant Sa Majesté. Alors je fus promu au bateau « Splendeur en Memphis ».*

On fut à combattre sur l'eau (du canal?) Pzodkou d'Avaris, j'y fis une capture et pris une main. Ce fut répété au héraut royal, et on me donna l'or de la valeur.

On combattit de nouveau en cette place, et je fis une seconde capture, je pris une main. Et l'or de la valeur me fut donné de nouveau.

On combattit en Egypte, au Sud de cette ville (Avaris), j'amenai prisonnier un homme vivant. Je descendis dans l'eau — il avait été fait prisonnier du côté de la ville — et je fis la traversée avec lui sur l'eau. Ce fut répété au héraut royal, et voici que je reçus une nouvelle récompense d'or.

Alors on pilla Avaris et je pris ma part de butin; un homme, trois femmes, au total quatre têtes. Et Sa Majesté me les donna comme esclaves.

On mit le siège devant Sharouhen (4) *pendant trois ans. Et quand Sa Majesté la pilla, je pris ma part de butin: deux femmes et une main. Et on me donna l'or de la valeur. Et voici, on me donna les personnes que j'avais prises comme esclaves.*

Ayant abattu les Mentiou d'Asie, Sa Majesté vogua au sud vers Khenit-hen-nefer pour briser les Anou de Nubie.

Cette brillante victoire libéra définitivement l'Egypte de la domination étrangère. Elle ouvrit aux pharaons le chemin de l'Orient. Ils y reviendront. Mis en goût de conquêtes, ils imposeront à leur tour le joug de la dépendance aux peuples de Canaan. Et de proche en proche, de royaume en royaume, ils iront jusqu'aux bords de l'Euphrate dresser les monuments de leur orgueil.

Au Tell des Juifs, il ne reste plus que le monticule en terre battue qui supportait la ville et le temple.

Au cimetière, on a déblayé des tombeaux de famille creusés dans le sable durci et de tout point semblables à ceux de Palestine. Un escalier mène à une salle commune autour de laquelle sont creusés les *loculi,* deux ou trois à chaque paroi. On ramasse là des monnaies ptolémaïques et impériales.

Sur cette colonie juive fondée vers 154 av. J.-C., au temps de la persécution d'Antiochus Epiphane, par le général et grand prêtre Onias, voir JOSÈPHE, *Guerre des Juifs,* VII, X, 3. 4; *Antiq. jud.* XIV, 8, 1; XIII, 3; *Contr. Ap.* II, 5.

(1) Traduction nouvelle et complète par B. GUNN and A. GARDINER dans le *Journ. of eg. arch.* V, 1918, p. 48 53.

(2) Expression ordinaire pour dire « se marier ».

(3) Il a déjà dit plus haut que ce roi est Nibpahtira (Ahmosis).

(4) Sharouhen, ville de la tribu de Siméon, dans la Palestine du Sud, mentionnée dans *Josué* 19, 6.

V. LES HÉBREUX. — JOSEPH

1. Les Hébreux dans la littérature alexandrine.

L'historien Josèphe arrange à sa façon la prise d'Avaris dont il avait le récit sous les yeux dans un texte manéthonien. D'après lui, le roi égyptien fut forcé de lever le siège, les Orientaux traitèrent néanmoins avec lui, puis ils s'en allèrent en Judée où ils fondèrent la ville de Jérusalem (¹). C'étaient donc les Hébreux. Josèphe l'entend ainsi et c'est pour mieux les honorer qu'il leur attribue une retraite triomphante. Peine inutile, les Hyksos ne sont pas les Hébreux (²).

Ce détail nous montre que les Juifs lettrés d'Alexandrie se préoccupaient de trouver dans l'histoire les traces de leurs glorieux ancêtres. Le grand travail de la Version des Septante, un des plus beaux efforts scientifiques de l'antiquité, avait attiré l'attention sur les Livres Saints. La lecture en était rendue accessible à tous dans la traduction grecque. La partie égyptienne de l'histoire patriarcale avec les nobles et sympathiques figures de Jacob, Joseph et Moïse, devait en particulier exciter la curiosité et exercer la sagacité des Alexandrins. Les savants païens eux-mêmes s'intéressaient à ces problèmes.

Pour Josèphe et ses amis, les Hébreux, c'étaient les Hyksos qui, malgré leur défaite finale, avaient pourtant joué un rôle glorieux en Égypte. D'autres racontaient une histoire toute différente, moins belle que la précédente, que l'historien Juif rapporte au long pour la réfuter. C'est ce qu'on a appelé l'histoire des « Impurs ». On la trouve déjà avant Manéthon dans Hécatée d'Abdère. En voici la partie essentielle (³):

Une maladie pestilentielle s'étant autrefois déclarée en Égypte, le vulgaire attribua la cause du fléau à la colère de la divinité. Le pays, en effet, était plein d'étrangers nombreux et de toute espèce, qui pratiquaient en matière de religion et de sacrifices, des rites parti-

(¹) *Contra Apionem* I, 14, édition NIESE, V, 84-91, p 15.

(²) On avait cru autrefois reconnaître les Hébreux dans une certaine catégorie d'étrangers nommés *ʿAperu* par les textes et qui paraissent sous Thoutmès III (XVIIIᵉ dyn.), Ramsès II, Ramsès III et Ramsès IV. Sous Thoutmès III, ils sont en Phénicie, dans le roman de la prise de Joppé par des guerriers cachés dans des cruches. Avec Ramsès II, ils sont employés à extraire de la pierre pour un temple de Memphis. Sous Ramsès III, ils forment une colonie à Héliopolis. Enfin Ramsès IV faisant une visite aux carrières de Hamamat est accompagné de 800 *ʿAperu*, HEYES, *Bibel und Aegypten*, 1904, p. 146-158. On voit de suite que ces gens ne sont pas les Hébreux de la Bible puisqu'ils sont en Égypte à la XXᵉ dynastie, alors que depuis longtemps les Fils d'Israël avaient quitté ce pays de leur servitude.

(³) Je cite d'après WEILL, *La fin du Moyen Empire*, p. 104.

culiers, en faveur desquels le culte national avait été négligé. Les indigènes se persuadèrent, en conséquence, que, s'ils n'expulsaient pas ces étrangers, ils ne se délivreraient jamais de leurs maux. Aussitôt, on procéda à l'expulsion... La masse de la plèbe émigra dans la contrée appelée aujourd'hui Judée... A la tête de cette colonie était un personnage nommé Môsès... qui fonda dans le pays, entre autres villes, celle de Hiérosolyma.

Il est facile de reconnaître dans ces lignes une déformation païenne de l'histoire de l'exode. Cette maladie pestilentielle, ces fléaux qui frappent les Egyptiens, ce sont les dix plaies. On dit justement qu'elles sont un effet de la colère de la divinité et qu'elles ne cesseront qu'avec le départ des étrangers. Ceux-ci pratiquent une religion spéciale. Il est vrai que les dieux irrités sont les dieux Egyptiens délaissés et jaloux, il est vrai aussi que le départ est présenté comme une expulsion, mais ce sont là des nuances expliquables à une si grande distance des faits et qui, d'ailleurs, n'altèrent pas le fond du tableau.

Manéthon a connu cette histoire et il la place sous un roi Aménophis, fils d'un Rampsès, et père d'un Sethos-Ramessès ([1]). Ces filiations sont fictives. Les Aménophis sont dans la XVIII[e] dynastie et les Ramsès dans la XIX[e]. Et c'est une preuve que la source de Manéthon était troublée et mêlée d'éléments légendaires. On voit pourtant que la date indiquée concorde avec la Bible. Les Hébreux sortirent d'Egypte longtemps après les Hyksos. C'est le seul détail à retenir du fantastique récit conservé par Josèphe. Autant celui d'Hécatée d'Abdère est clair et sobre, autant celui-ci est confus et cousu d'incohérences.

Les fléaux, lèpre et autres maladies atteignent, non les Egyptiens, mais les étrangers, les « Impurs », on les enferme au nombre de 80000 dans les carrières de la rive orientale du Nil, et pourtant ces pauvres gens, ces miséreux, arrivent à effrayer le grand Pharaon qui s'enfuit avec toute son armée en Ethiopie et leur abandonne sans combat son beau et riche pays!! Les « Impurs »; ont pour chef un prêtre d'Héliopolis, Osarsiph, qui, plus tard, se fit appeler Moïse. C'est treize ans après seulement — alors qu'ils ont eu le temps de se fortifier! — que le roi fugitif revient de l'exil et se met en devoir de les chasser. Conte bleu, dans lequel nous pouvons cependant cueillir les traits essentiels du récit primitif, fléaux dans le pays, intervention de la divinité irritée, et, de plus, apparition d'un devin ou prophète qui rappelle le rôle de Moïse et d'Aaron devant Pharaon.

L'écho des mêmes souvenirs se perçoit encore dans des auteurs postérieurs, dans Posidonius d'Apamée où les lépreux sont les ancêtres des Juifs ([2]) (vers 150 av. J.-C.), dans Trogue Pompée où la gale et la lèpre affligent les Egyptiens ([3]), dans Chérémon d'Alexandrie où reparaissent

([1]) Cité par JOSÈPHE, *Contra Apionem,* 26-27, édition NIESE, V, p. 40-44. Voir MASPERO, *Hist. Anc.* 1905, p. 311.

([2]) TH. REINACH, *Textes relatifs au Judaïsme,* p. 14. WEILL, *La fin du Moyen Empire,* 104.

([3]) REINACH, *Textes,* p. 253. WEILL, *La fin du Moyen Empire,* 105.

les événements étranges décrits par Manéthon ([1]), enfin dans Lysimaque ([2]), Tacite ([3]) et Apion ([4]) qui placent les faits au temps de Bocchoris (vers 720 av. J.-C.).

Tous ces auteurs ont en vue les Hébreux et leur sortie d'Egypte, mais leur témoignage est trop déformé et trop encombré d'éléments parasites pour fournir quelque appoint aux études bibliques. Surtout, il est trop éloigné des faits (mille ans d'intervalle, au moins), et, dans l'état actuel des sources, nous ignorons quels anneaux constituent cette tradition, et par quelle voie — si toutefois ce n'est pas la Bible elle-même — leur parvint le souvenir des fils d'Israël et de leurs démêlés avec Pharaon. Manéthon eut-il sous les yeux des documents hiéroglyphiques ou hiératiques à sa fantastique histoire des « Impurs », rien en Egypte ne l'a révélé ([5]).

Durant toute la guerre de l'indépendance, tandis qu'Egyptiens et Hyksos se livraient les furieux combats dont nous avons un faible écho dans la sèche monographie d'Ahmosis, fils d'Abana, les Hébreux, tranquilles pasteurs, protégés par une neutralité absolue, gardaient leurs troupeaux et cultivaient leurs champs dans les fertiles plaines de Gessen ([6]). Mais avant de les y suivre, il nous faut revenir un peu en arrière et nous attacher un moment à celui qui les avait précédés en Egypte et qui, par une fortune inespérée et providentielle, devenu ministre de Pharaon, se servit de son pouvoir pour leur préparer une heureuse installation.

Joseph.

On l'a dit avec raison, « Joseph est une des figures les plus attachantes de l'histoire. Il réunit en sa personne tout ce qui est le plus propre à intéresser et à toucher ([7]) ». Son innocence, son heureux caractère, l'injustice

([1]) Cité par Josèphe. *Contra Apionem* I, 32, édit. Niese, V, p. 49. Reinach, *Textes*, p. 115; Weill, *La fin du Moyen Empire*, p. 105. — Notons ici un détail. Dans Manéthon, les « Impurs » réoccupent Avaris restée déserte depuis les Hyksos, dans Chérémon, ils sont à Péluse, nouvelle preuve que ces deux villes furent au même endroit ou, du moins, dans la même région.

([2]) Cité par Josèphe, *Contra Apion.* I, 34, édit. Niese, V, p. 50. Th. Reinach, *Textes*, p. 117-120; Weill, *La fin du Moyen Empire*, p. 107.

([3]) Th. Reinach, *Textes*, p. 302-305; Weill, *La fin du Moyen Empire*, p. 107.

([4]) Th. Reinach, *Textes*, p. 126-127; Weill, *La fin du Moyen Empire*, p. 107.

([5]) D'après R. Weill (*La fin du Moyen Empire*, p. 130), l'histoire des « Impurs » n'est qu'un doublet péjoratif de l'histoire des Hyksos appliquée malicieusement aux Hébreux par les Grecs antisémites d'Alexandrie. Il est vrai, aucun indice de mauvaise foi ou de malice ne paraît dans Manéthon ni dans Hécatée d'Abdère, mais, dit-on, le « tour était déjà joué » avant eux. Et ces hommes simples et naïfs n'y ont rien vu, et ils ont pris pour faits authentiques et dignes d'être consignés dans un livre sérieux, des racontars qui n'étaient que de méchantes plaisanteries!

([6]) L'Ecriture Sainte ne fait aucune allusion à une participation quelconque des Hébreux à une guerre. Il peut sembler étonnant qu'ils n'aient pas été expulsés avec les autres Orientaux, mais le jeune vainqueur ne pouvait d'un coup dépeupler tout le Delta oriental. En outre, la difficulté s'atténue si l'on admet que c'est lui qui commença aussitôt l'oppression et la persécution.

([7]) Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, II, p. 1.

dont il est victime, sa résistance héroïque devant la plus dangereuse des sollicitations, sa patience dans l'adversité, sa sagesse et sa modération dans l'exercice du pouvoir, tout contribue à faire de lui un homme parfait, digne de la plus franche admiration et de la plus haute estime.

Aussi aimerions-nous à voir l'Egypte et ses monuments s'unir à la Bible pour lui rendre le tribut de louanges et de reconnaissance qu'il mérite. Joseph, ministre de Pharaon, avait ses cachets, ses scarabées, des bijoux, des objets de luxe pour son service et son agrément; nous regrettons de ne pas retrouver son nom parmi tant d'antiquités qui nous sont parvenues de son époque. Ce n'est pourtant pas nécessaire pour établir qu'il fut un personnage historique et non pas un héros de roman, comme le prétendent quelques auteurs hypercritiques. Depuis que l'Egypte est mieux connue, tous les savants proclament sans réserve l'admirable exactitude du récit biblique et sa parfaite harmonie avec les usages, les institutions, la civilisation du temps et du pays.

Nous ne voulons pas reprendre ici ce long et minutieux travail, nous nous arrêtons seulement à quelques points essentiels de l'histoire de Joseph.

2. Pharaon de Joseph.

Il est généralement admis que Joseph fut vendu en Egypte au temps des rois Hyksos. Une tradition recueillie par Syncelle indique même un pharaon Apophis (1). Pratiquement, ce témoignage est pour nous sans valeur, car nous ignorons sur quels documents il s'appuie, mais l'opinion a toutes les vraisemblances. Nous avons vu qu'un Apophis, celui que nous avons placé le premier dans l'ordre chronologique, avait pour ministre un Asiatique, un certain Nehemen. Au reste, il en fut sûrement de même pour tous les rois Pasteurs. Il n'est donc nullement besoin de nous attacher à l'un plutôt qu'à l'autre. De préférence, nous indiquerions les débuts de la domination étrangère. En effet, Joseph ne peut être trop éloigné d'Abraham dont il est l'arrière-petit-fils et il n'est pas possible de le reculer au-dessous du 17e centenaire avant Jésus-Christ. Il serait même plutôt à placer au siècle précédent.

Il n'y a même aucun inconvénient à sortir de la période des rois Hyksos proprement dits et à introduire Joseph à la cour des princes de la XIIIe ou de la XIVe dynastie. Sans doute, l'exaltation de ce jeune étranger par un grand pharaon égyptien, tels que ceux de la XIIe ou de la XVIIIe dynastie, serait un contresens historique, mais il n'en est pas de même à l'époque intermédiaire où le pays est divisé, le pouvoir affaibli, et où les Orientaux, riches et bien vus, font figure de seigneurs égyptiens. C'est dire que l'exégète a la plus grande latitude pour situer dans le cadre de l'histoire les faits authentiques racontés par la Bible.

(1) SYNCELLE, *Chronographie*, édit. Dindorf, 1829, p. 204. — JEAN D'ANTIOCHE dans *Hist. graec. fragm.*, fragment 30, édit. Didot IV, p. 555.

La désignation de la capitale se rattache à celle du pharaon et en suit les incertitudes. Memphis, Héliopolis, Xois? Plutôt, semble-t-il, Bubaste ou Tanis où les Hyksos ont laissé les traces de leur passage. Le mariage de Joseph avec la fille du grand prêtre d'Heliopolis est un indice que la résidence royale était dans le voisinage de cette ville.

3. Les songes.

Ils occupent dans la vie de Joseph une place importante, presque troublante. Ils sont d'abord cause de la jalousie de ses frères et, par con-



Fig. 20. Le songe de Pharaon.

séquent, de son premier malheur et de son voyage forcé en Egypte, puis quand il est en prison, c'est grâce au double songe de l'échanson et du panetier qu'il en est retiré, et finalement le songe de Pharaon est l'occasion de son exaltation.

Tous ces songes sont prophétiques. Sous une forme énigmatique, ils annoncent des faits futurs qui échappent à la science humaine.

Ceux de Joseph lui-même, dans les plaines de Dothaïn, présagent une destinée si glorieuse que ni lui, ni son père, ni ses frères n'y entendent rien (Gen. 37, 6-12). Ils les comprirent plus tard quand ils en virent la réalisation.

Dans les cachots de Pharaon, des visions mystérieuses sont données à l'échanson et au panetier, non pour leur utilité à eux, mais en vue de

l'élu de Dieu, pour faire éclater sa science infuse et sa sagesse surnaturelle. Les prisonniers lui exposent leurs songes. Joseph, guidé par une lumière spéciale, les interprète. C'est le point de départ de sa délivrance. Tout s'accomplit comme il l'a annoncé. Le panetier est pendu. L'échanson rentre en grâce et c'est lui qui parlera de Joseph à Pharaon (Gen. 40).

Les songes du roi sont également prophétiques. Dans l'ordre de la Providence, leur but n'est pas d'instruire le souverain sur l'avenir de son pays, mais de faire briller la prudence de Joseph et de l'amener au pouvoir. Les songes des prisonniers préparent l'interprète, ceux de Pharaon le mettent en lumière. Tout se tient, tout s'enchaîne, c'est une merveilleuse unité.

Ces sortes de révélations par figures appartiennent au côté providentiel et surnaturel de la vie de Joseph. Elles sont du domaine de la science sacrée, non de l'histoire profane.

Aussi bien, le problème de leur explication est plus ample et s'étend à plusieurs autres cas de l'Ecriture Sainte. Tels sont les célèbres songes, prophétiques aussi, de Nabuchodonosor si habilement expliqués par Daniel (Dan. 2, 1-46), tel aussi celui de Mardochée annonçant la gloire d'Esther (Esther, 10, 5-11; 11, 2-12). C'est donc une question d'ordre exégétique que nous n'avons pas à traiter ici. Nous ferons seulement deux remarques sur le *naturel* de la structure extérieure de ces songes et sur la différence qui les sépare du genre littéraire *songe* connu des scribes égyptiens.

Le naturel des songes.

Le récit est court, sobre, simple, sans recherche du merveilleux, sans surcharge inutile. Il a sa couleur locale et égyptienne. Remarquons la manière élégante dont l'auteur passe des raisins mûrs au vin dans la coupe. Entre ces deux états, il y a une longue série d'opérations à faire. Mais qu'importent ces opérations à la signification des songes? Poids inutile, elles sont supprimées et du raisin on passe immédiatement au vin coulant dans la coupe royale. Ce détail convient admirablement à une vision prophétique. Un narrateur ordinaire nous aurait montré des pressoirs, des cuves et des bouteilles pour arriver au vin prêt à boire.

Les songes de Pharaon sont de petits chefs-d'œuvre parfumés de poésie. Ils nous mettent sous les yeux les bords du Nil et les plaines d'Egypte. Le cadre est à souhait. Le fait est merveilleux, sept vaches maigres dévorant sept vaches grasses, sept épis brûlés par le vent engloutissant sept épis pleins! Mais c'est nécessaire, car c'est un symbole, l'annonce énigmatique de sept années d'abondance et de sept années de sécheresse.

Dans un récit si condensé, relevons ce détail des épis brûlés par le vent d'Orient (Gen. 41, 6). C'est le fameux *khamassin* qui souffle au printemps et qui déverse sur l'Egypte les flammes du désert arabique.

Le nombre sept est essentiel à la signification du songe. Aussi est-il oiseux de chercher des représentations analogues sur les monuments égyptiens. Il y a dans le « Livre des Morts » une vignette qui montre sept

vaches et un taureau ([1]). C'est une rencontre fortuite et aucun rapprochement n'est à faire. Le « Livre des Morts » n'a rien à voir avec l'Ecriture Sainte. Il en est de même du conte des deux frères ([2]) inventé longtemps après Joseph pour amuser les princes du Nouvel Empire. La vertu n'était pas le monopole des enfants d'Israël. Les Egyptiens en avaient aussi quelque notion et quelque estime. Ils comprenaient en particulier que l'adultere était un crime affreux et ils en voulurent à Abraham d'avoir douté en ce point de leur valeur morale (Gen. 12, 18-20). Pourquoi leur cacher que Sara était sa femme? Ils n'auraient jamais pensé à la lui enlever. Il n'est pas étonnant que leurs écrits reflètent plus ou moins leur droiture naturelle. Laissons-leur donc les qualités et les mérites que Dieu leur a donnés et gardons-nous de mêler leurs romans quelque amusants ou moraux qu'ils soient aux récits inspirés, d'une beauté incomparablement plus pure et d'une dignité infiniment plus haute.

Les songes dans la littérature égyptienne.

Avec un peu de patience, on peut trouver dans les textes égyptiens plusieurs narrations ou descriptions sous forme de songe. C'est un fait. Le genre était connu des scribes poètes et panégyristes.

Une stèle découverte sous le sable, entre les pattes du grand sphinx de Guizeh, raconte que Thoutmès IV parcourait un jour sur son char la lisière du désert, chassant gazelle et lion. Le sphinx était alors complètement sous terre. Or, il arriva qu'à midi Sa Majesté, fatigué de la course, s'arrêta pour se reposer et s'endormit.

Et ce grand dieu lui parla de sa propre bouche, comme un père parle à son enfant, disant: Vois, ô mon fils Thoutmès, je suis ton père, Harmachis-Khopri-Ra-Atoum qui t'a donné la royauté.

Et il lui demande de le désensabler afin qu'il puisse revoir la beauté du soleil ([3]).

Cette stèle est criblée de fautes et rédigée en un style barbare. Aussi faut-il admettre, avec l'égyptologue Adolf Erman, qu'elle n'est pas du temps de Thoutmès, mais d'époque bien postérieure ([4]).

La grande inscription de Karnak qui celèbre la victoire de Menephtah sur les Libyens et les peuples de la Méditerranée décrit aussi une vision du même genre:

Alors Sa Majesté vit en songe comme si une image de Phtah se tenait debout devant Pharaon . . . Il lui dit: « Prends-le » tandis qu'il lui tendait le glaive, « et bannis de ton cœur toute crainte » ([5]).

([1]) Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes,* II, p. 112.

([2]) Raconté au long par Vigouroux, *Ibid.,* p. 42-55.

([3]) Texte dans Erman, *Aeg. Chrestomathie,* p. 81.

([4]) Ibid. *Commentaire,* p. 38.

([5]) Breasted, *Hist. doc.* III, 582. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes,* II, p. 60, cite ce songe mais avec le contresens des premiers égyptologues. D'après eux, Phtah aurait défendu au roi de marcher avec son armée; au contraire, il l'exhorte à avancer et à ne pas craindre.

Ces songes transmettent des ordres; en voici un qui prend une allure prophétique. Il est raconté dans ce qu'on a appelé précisement la *stèle du songe.*

En 1862, on trouva à Natapa, en Ethiopie, dans les ruines d'un temple dédié à Amon, plusieurs stèles égyptiennes qui avaient été érigées dans ce sanctuaire par les rois du pays. La plus célèbre est la grande et belle inscription du pharaon Piankhi qui régna sur toute l'Egypte, dans laquelle il raconte en détail ses exploits et ses expéditions (1).

Une de ces stèles, beaucoup plus courte, parle du songe d'un roi. Ce roi n'est pas connu autrement que par cette pierre (2). Son nom même n'est lisible qu'en partie. Maspero lit: Nuat (Mei)-Amon et il calcule qu'il régna peut-être entre 664 et 656 avant Jésus-Christ. Ce roi a donc fort peu d'importance dans l'histoire. Voici le passage du songe:

L'année de son apparition comme roi, Sa Majesté eut un songe la nuit: deux serpents, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Quand Sa Majesté s'éveilla, il ne les trouva pas. Il dit: qu'on m'explique ces choses sur le champ. Et ils les lui expliquèrent disant: « Tu auras les pays du Sud et tu saisiras ceux du Nord. Et les deux couronnes seront placées sur ton front. Il t'est donné d'avoir la terre en toute sa largeur et en toute sa longueur, personne autre comme toi en pouvoir ». Et Sa Majesté monta sur le trône cette année.

Il est évident que ces songes sont une fiction du poète ou du panégyriste. C'est un artifice de langage pour faire intervenir les dieux et donner plus de force et d'attrait à la narration. C'est un genre littéraire. Celui qui est attribué à Thoutmès IV est probablement un faux de quelque prêtre d'époque tardive pour engager le souverain de son temps à imiter la prétendue bonne action de son ancêtre. Ménephtah guerroyait autour de Memphis, il fallait bien mettre en scène le dieu du pays et lui décerner à lui aussi quelques lauriers. Le songe de l'Ethiopien est d'une lamentable pauvreté et déguise mal une basse flatterie. Il était glorieux pour ce roitelet que les dieux aient pris soin de lui annoncer à lui-même son prochain avènement. Deux serpents, l'uraeus de chacune des deux couronnes! Ce scribe courtisan n'avait vraiment pas d'imagination.

Il y a donc une différence immense entre ces inventions des littérateurs égyptiens (3) et les visions si nobles, si belles, si riches en couleurs que raconte la Bible. Nous ne nions pas, certes, que les Egyptiens aient eu des songes. Tout le monde en a. Nous ne nions même pas que les Anciens aient parfois tiré des présages certains de visions qui les avaient hantés pendant leur sommeil. Mais où trouvera-t-on un ensemble de vues prophétiques comme celles qui constituent la trame de la vie de Joseph? Dire

(1) Actuellement au Musée du Caire.

(2) Texte dans Mariette, *Monuments divers*, pl. 7, 8. Traduction dans Maspero. *Bibl. égyptologique,* VII, p. 217.

(3) Hérodote raconte un songe d'un certain roi qu'il appelle Séthon (II, 141, Didot, p. 118). Mais nous ne savons ce qu'il y a de fondé dans un récit qui est si éloigné des événements.

qu'elles sont une création de l'auteur sacré qui avait beau jeu ensuite pour les interpréter, c'est faire de toute l'histoire du patriarche un roman et tomber dans le domaine de l'arbitraire.

4. Elévation de Joseph.

Interprète victorieux des songes de Pharaon, Joseph est elevé à la haute dignité de premier ministre (1). L'étendue de son pouvoir se mesurait à celle de son maître. Celui-ci régnait-il sur le Delta seulement ou sur l'Egypte entière, nous l'ignorons. L'une et l'autre hypothèse s'accorde avec l'histoire et avec le texte sacré. La Bible fait dire au roi: « Voici que je t'établis sur tout le pays d'Egypte » (Gen. 41, 41). Ces paroles indiquent tout le pays qui lui est soumis. Nous avons vu, en effet, que la domination hyksos avait été de courte durée dans la haute Thébaïde.

On a depuis longtemps constaté combien l'historien hébreu est parfaitement instruit des affaires et des usages d'Egypte. La tradition du collier et de l'anneau en est une des preuves les plus remarquables. Quiconque a parcouru un musée d'antiquités égyptiennes, aura remarqué que presque toutes les statues, hommes ou femmes, portent un large collier fait de plusieurs rangées de perles. Il y avait, à certaines occasions, une investiture officielle du collier. On en connaît au moins trois exemples. Un des

(1) « Joseph était âgé de trente ans lorsqu'il se présenta devant Pharaon, Roi d'Egypte » (Gen. 41, 46). Naville écrit à ce propos: « Je ne pense pas que ces trente ans doivent être pris littéralement comme se rapportant à l'âge actuel de Joseph. Son emploi consiste à imposer à nouveau les taxes dans toute l'étendue du pays en vue des années d'abondance suivies de sept années de famine. Ces impôts, comme nous le savons par diverses inscriptions, étaient levés à la fin de la période appelée *Sed*, après la célébration de la fête *Sed*. La période *Sed* durait généralement trente ans. On était à la fin d'une de ces périodes de trente années quand Pharaon investit Joseph dans ses nouvelles fonctions. Ceci paraît être l'explication égyptienne du passage » (*Archéologie de l'Ancien Testament*, p. 98).

Il n'y a aucune raison d'imputer une si grossière méprise à l'auteur sacré, partout ailleurs si bien informé. Il n'est, d'ailleurs nullement établi qu'à l'époque des Hyksos le renouvellement des impôts se faisait régulièrement tous les trente ans. La Bible ne laisse en rien supposer que Joseph profita de cette occasion pour augmenter les impots. L'occasion, ce furent les songes de Pharaon annonçant l'abondance et puis la disette. Au reste, il ne s'agit d'impôts ayant un caractère durable, qu'à la fin des sept années de famine (Gen. 47, 24). Auparavant, ce sont des levées extraordinaires, non pour les besoins de l'Etat, mais en vue de la famine prochaine.

Par contre, très intéressante est la remarque de Naville au sujet des « cent dix ans » de Joseph (Gen. 50, 22 et 26): « Plusieurs inscriptions égyptiennes nous enseignent que la limite extrême de la vieillesse était pour les Egyptiens cent dix ans. C'est l'âge qu'ils espèrent atteindre ... Je ne pense pas que les Egyptiens de l'époque de Moïse connussent leur âge beaucoup plus exactement que ceux d'aujourd'hui. Un homme très avancé en âge et rassasié de jours était appelé un homme de cent dix ans. C'est sans doute le cas de Joseph: il avait atteint la limite extrême de la vieillesse » (p. 99). Autre exemple de 110 ans comme âge suprême qu'ambitionnait d'atteindre un Egyptien, sur une statue trouvée à Tell-el-Iahoudieh (Nouv. Emp.), DARESSY, *Annales* XX, 1920, p. 162.

plus curieux est représenté dans les tombes de Tell El-Amarna. Le roi Aménophis IV, entouré de sa famille, est au balcon de son palais lançant les récompenses. Le grand personnage est dans la cour et des serviteurs lui passent les colliers au cou. Ainsi sont honorés Aï (1) et Parennefer (2).

Avant de ceindre la couronne, le prince Horemheb fut investi du collier (3), et une stèle du Louvre (C. 213) nous montre Séti I à son balcon tendant les mains vers son favori Horkhem pendant qu'on fixe au cou de celui-ci le collier d'or (4).

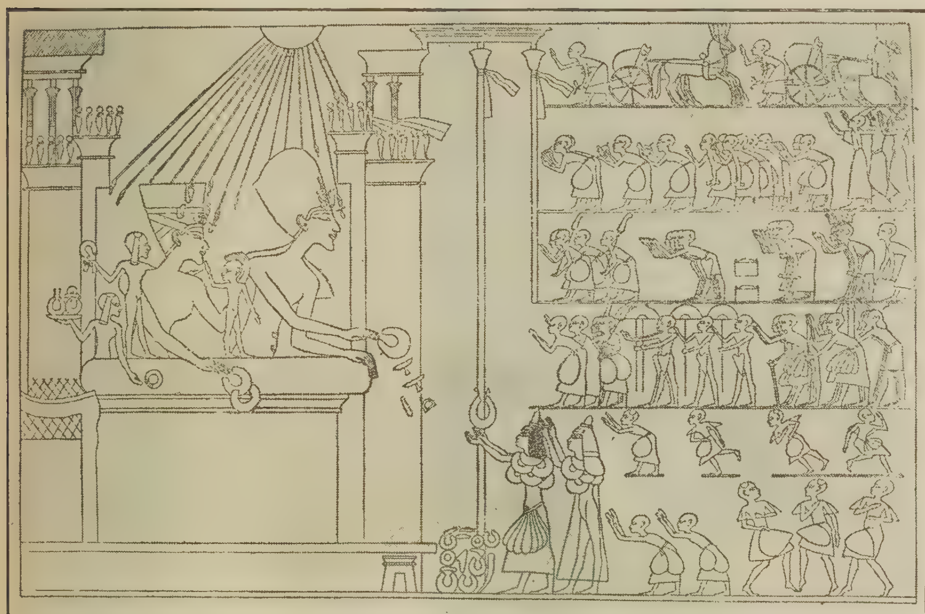


Fig. 21. Aménophis IV et sa famille distribuant des colliers du haut de son balcon. Tombeau d'Aï à Tell el-Amarna. (Esquisse d'après Breasted, *Hist. d'Eg.*, fig. 140).

On a retrouvé plusieurs colliers faits de perles de grande valeur, or et pierres précieuses, aux formes les plus diverses. Ils appartiennent tous, semble-t-il, au trésor royal des Sésostris et des Amenemhat de la XIIe dynastie. Ces colliers avec un grand nombre d'autres objets précieux, couronnes, pectoraux, scarabées, sont au musée du Caire dans la salle des bijoux.

Là aussi, on peut voir des anneaux en argent et en or, sertis de pierres précieuses, lapis-lazuli, jaspe, cornaline, turquoise (5). L'anneau, comme le collier, était donc un ornement de haute distinction.

(1) Davies, *The Rock-tombs of El-Amarna*, VI, pl. XXIV. XXXVIII. XLII. XLIII.

(2) *Ibid.* pl. IV.

(3) D'après un bas-relief de son tombeau, Breasted, *Gesch. Aeg.* p. 316 fig. 148.

(4) Vigouroux, *La Bible et les déc. mod.*, II, p. 128. Ledrain, *La stèle du collier d'or* dans le *Correspondant* du 1er Octobre 1876.

(5) Vernier, *Bijoux et orfèvreries* (*Catalogue gén.*) 1909.

Revêtu de tous ses insignes, Joseph sortit sur un char de parade tandis qu'un héraut courait devant lui en criant *Abrek* (1). On sait qu'au Caire un équipage d'apparat comporte un ou deux coureurs qu'on appelle *saïs*. Selon le rang du maître, ils restent silencieux ou bien ils crient pour avertir les gens de se ranger. Tous les manuels bibliques rapprochent le *saïs* cairote du héraut de Joseph. Il n'est pourtant pas établi que cet usage soit hérité de l'ancienne Egypte, il est, au contraire, bien plus probable qu'il est d'origine arabe ou musulmane. Nous avons vu plus haut que les Hyksos introduisirent le cheval en Egypte, et donc aussi le char de promenade ou de guerre. La Bible est sur ce point d'accord avec l'histoire. Mais parmi les milliers de bas-reliefs, de tableaux et de dessins qui représentent la vie égyptienne sous tous ses aspects, les plus vulgaires comme les plus nobles et les plus solennels, il n'en est pas un qui nous montre un coureur devant une voiture au trot (2). Le triomphe de Joseph n'était d'ailleurs pas une promenade mais la



Fig. 22. Les « saïs » du Caire.

(1) Nous n'avons rien de nouveau à dire sur ce mot énigmatique. Tant d'interprétations ont été proposées qu'on peut voir dans les dictionnaires bibliques! Le plus simple, semble-t-il, serait encore de s'en tenir au radical sémitique *barak*. L'Egyptien ne donne rien de satisfaisant.

(2) On renvoie à certain tableau de Tell el-Amarna où Pharaon parait sur son char de parade « précédé de ses coureurs » (NEWBERRY, *Rock-tombs of El-Amarna*, II, pl. XIII. XV. XVI. XVII, cité dans VIGOUROUX *Dict. de la Bible*, V, col. 201. 202). Un examen attentif montre qu'il n'y a pas de coureurs précédant le char, mais plutôt une escorte militaire. Représentation analogue dans I, pl. X et sur le bas-relief d'un particulier de l'Ancien Empire, (MASPERO, *Guide du Visiteur*, 4e édition, p. 31, fig. 9). Je dois ces détails à Léon Munier.

prise de possession de sa haute charge et une sorte de présentation au peuple. Le héraut n'était pas là comme un ornement à son équipage mais pour avertir effectivement les habitants de l'installation d'un nouveau ministre. L'idée était donc bien différente de celle du saïs moderne et il est probable que la démonstration n'eut lieu qu'une seule fois.

5. Les noms propres.

Pharaon changea le nom de Joseph. Les Hyksos, nous l'avons vu, avaient adopté la civilisation égyptienne. Si quelques-uns, comme Khian et les Jacob, avaient gardé leur nom sémitique, d'autres, comme Anat-her, Herit-Antha, Mer-ousir-ra Jacob-her, se montraient bons admirateurs de la langue de leur nouvelle patrie. Les Apophis qui étaient très probablement Asiatiques, étaient allés plus loin et avaient pris un nom du pays. C'était un moyen de faire oublier leur origine. La conduite de Pharaon envers Joseph était donc à la fois prudente et conforme à la tradition, et l'on ne saurait trop admirer l'auteur sacré qui n'a pas voulu omettre ce détail, en lui-même de si peu d'importance.

Le nom qui nous a été conservé dans le texte hébreu *Ṣafnat Pa ʿaneḥ*, constitue un petit problème des plus délicats, d'autant qu'il se complique de deux autres noms propres, Aseneth et Putiphar qui sont de même époque et doivent être traités ensemble. Personne ne conteste que ces noms ne soient du pur égyptien. Au contraire, ils sont formés sur un patron bien caractéristique qui se retrouve dans un grand nombre d'autres vocables et l'on prétend qu'ils datent, comme ceux-ci, d'une époque bien postérieure aux Hyksos. Et voilà, dit-on, un point de repère chronologique pour la rédaction de la Genèse ou, au moins, d'un des documents de la Genèse (E). Voyons d'abord les faits (1).

1. Le nom Egyptien de Joseph צָפְנַת פַּעְנֵחַ (Gen. 41, 45), *Ṣafnat Paʿaneḥ*, est assurément la transcription littérale du composé



ḏe(d) pnet(er) efʿonḥ « Dieu dit: il est vivant (2) ». On dirait en copte ϫⲉ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉϥⲟⲛϩ, ce qui explique la chute des lettres mises entre parenthèses. L'équivalence philologique est incontestable et, de fait, incontestée.

Nombreux sont les noms formés sur le même type, tel *ḏe Isit efʿonḥ* « Isis dit: il est vivant », *ḏe Mut efʿonḥ*, *ḏe Amon efʿonḥ*, *ḏe Khonsu*

(1) Je crois superflu de reproduire ici toutes les explications proposées par les auteurs. Je m'en tiens à l'essentiel. Voir l'article de E. Lévesque, *Les mots égyptiens dans l'histoire de Joseph* dans la *Revue Biblique*, 1899, p. 412-419.

(2) Etymologie proposée par Steindorff, *Zeitschrift für Aegypt. Sprache und Altertumskunde*, XXVII, 1889, 42; XXX, 1892, 50-52, et adoptée par la plupart des savants.

ef'onh ([1]). Ils apparaissent à la XX[e] dynastie et deviennent fréquents à la XXII[e]. La seule objection élevée contre la reconstruction proposée, est que l'on insère, non pas un nom propre de dieu, comme dans tous les cas connus mais le nom de Dieu tout court. Et l'on prétend que jamais les Egyptiens ne parlaient ainsi. Non, c'est faux. Voici quelques exemples du contraire: « Une génération d'hommes passe, et Dieu qui discerne les caractères, reste caché »; « travaille pour Dieu afin qu'il fasse de même pour toi »; « Dieu est reconnaissant pour qui travaille pour lui ([2]) ». Il faut plutôt admirer l'extrême délicatesse de Pharaon. En bon Hébreu qu'il était, Joseph n'adorait pas les divinités égyptiennes et son nouveau nom était une marque de respect pour sa religion monothéiste.

Les autres explications sont tout à fait fantaisistes et ne reposent sur aucun fondement sérieux ([3]). Il ne suffit pas d'inventer des noms, il faut encore établir qu'ils étaient portés, car, assurément, on ne donna pas à ce nouveau ministre un nom complètement inconnu dans le royaume.

2. Le nom de la femme de Joseph, Aseneth, אָסְנַת Ἀσενέθ ou Ἀσεννέθ (Gen. 41, 45) est l'égyptien *As-Net* ou *As-en-Net* avec *n* d'apposition (les deux formes étaient également en usage), « appartenant à Neith » ([4]).

Les mots de cette formation, *Af-en-Amon*, *Af-Khonsu*, etc. sont très nombreux. Ils apparaissent déjà à la XVIII[e] dynastie ([5]).

([1]) Lieblein, *Dict. des noms hiérogl.* II, 2397. 2376. 2388. 2290.

([2]) Gardiner, *New litterary works from Ancient Egypt* dans le *Journ. of Eg. Arch.* I, 1914, p. 33. 34. Ces phrases sont empruntées à l'*Instruction du roi Akhthoi à son fils Mérikéré* composition littéraire du Moyen Empire que nous avons décrite plus haut.

([3]) Telle, en particulier, l'hypothèse de quelques anciens égyptologues mentionnée par Vigouroux, *La Bible et les déc. mod.*, II p. 132, note 2, et reproduite par Lévesque, *Revue Biblique* 1899, p. 414, sans être approuvée, d'ailleurs. Il s'agit du nom d'Horus du Pharaon Kamès dont nous avons parlé plus haut. Il se lit *s-def-towi* « approvisionnant les deux pays » (la Haute et la Basse Egypte). — Autre composé analogue, *s-her-towi* « réjouissant les deux pays », de la même époque et probablement du même roi. On voit que nous sommes loin du nom biblique.

Voici l'explication proposée par Naville (*Archéologie de l'Anc. Test.*, p. 93): « La seconde partie, *Paenéach*, est la transcription littérale d'un mot signifiant: l'école des hiérogrammates, le collège sacré .. Tsaphnath n'est qu'une légère altération due à la prononciation sémitique d'un mot égyptien voulant dire *chef de*, *maître de*. Tsaphnath-Paeneach signifie donc le chef de l'école des hiérogrammates, du collège sacré. Ce titre se trouve dans des inscriptions égyptiennes ».

On lit, en effet, au décret de Canope (lig. 18. 32. 36. W. Budge, *The decrees of Memphis and Canopus*, III, 58. 77. 83), *saḫ n pi-'onḫ* « écriture de la maison de vie » c'est-à-dire apparemment « de l'école de l'académie ». L'explication de Naville dériverait de *ṯsu n pi-'onḫ* « chef du Pi-'onḫ ». On voit que la philologie aurait peine à s'en accommoder. En outre, existait-il un *pi-'onḫ* « une école » des scribes au temps de Joseph? Naville veut que Joseph ait porté un nom en relation avec sa fonction. Or, Joseph n'avait rien à voir avec les scribes, il était chargé de gouverner l'Egypte, non de diriger une école.

([4]) Spiegelberg dans *Zeitschrift für aeg. Sprache*, XLII, 1905, p. 84-85.

([5]) Lieblein, *Dict. des noms hiérogl.*, I, 577. 578. 1355, etc. C'est l'explication la plus probable, les autres offrent de sérieuses difficultés pour l'équivalence philologique. Lieblein

On trouve aussi des composés en *nis-Net* de même sens, mais ils sont plus rares et s'éloignent d'avantage de la forme biblique.

3. On s'accorde à regarder comme identiques le nom du chef des gardes de Pharaon, Putiphar, פוטיפר (Gen. 37, 36), et celui du grand prêtre d'Héliopolis פוטי פרע (Gen. 41, 45) (1). Le grec et le copte donnent d'ailleurs les mêmes formes pour les deux cas : Πετεφρῆ, copte, **ⲡⲉⲧⲉⲫⲣⲏ ⲡⲉⲧⲫⲣⲏ**. Il est manifeste que nous avons là l'égyptien *Pa-di-pa-Râ* « Celui que donne Phra (ou Ra) ». On connaît un très grand nombre de noms composés de manière analogue (2), *Pa-di-Amon*, *Pa-di-Bastit* Πετοβάστις, *Pa-di-Isit* Πετεῆσις *Pa-di-Khonsu* Πετεχῶνσις, *Pa-di-Asar* Πετοσῖρις, etc. etc. Ils se rencontrent à la XXe dynastie et se multiplient sous la XXIIe et après.

Deux scarabées de la XVIIe dynastie appartiennent à un certain *Pa-di-Râ* (3).

On objecte que dans *Pa-di-pa-Ra* nous intercalons l'article devant le nom du dieu, ce qui n'a pas lieu ailleurs. L'objection est nulle car on n'ignore pas que le nom de Ra, « le soleil », prenait souvent l'article. Les exemples abondent pour la XVIIIe et la XIXe dynastie (4). On a essayé d'accréditer d'autres interprétations, mais c'est résister à l'évidence et abandonner un terrain ferme pour le sable mouvant des hypothèses (5).

---

propose *Snt*, nom de femme assez fréquent de la XVe à la XVIIIe dynastie, mais ce mot aurait donné quelque chose comme *Sent* ou *Sonet*. D'après Lévesque (*R B*, 1899, p. 415), ce serait *Asneth* « demeure de Neith ».

(1) D'après les critiques, la première forme est du Iahviste, la seconde plus savante est de l'Elohiste. Dans le Grec, l'*Alexandrinus* lit πετρεφῆ. Il est manifeste qu'il y a là une métathèse pour πετεφρῆ lu par le *Bodleianus Geneseos*.

(2) Lieblein, *Ibid.* passim ; Grenfell and Hunt, *The Hibeh papyri*, part I, 1906 ; Spiegelberg, *Aeg. und griech. Eigennamen aus Mumienetiketten der römischen Kaiserzeit*, 1901.

(3) Petrie, *Scarabs and Cylinders with names*, London 1917, pl. LVII, OP. G. 90. La lecture offre pourtant quelque incertitude, car le nom est suivi du faucon et c'était peut-être *Pa-di-Hor*.

(4) Voir entre autres, Gardiner, *The Delta Residence of the Ramessides* dans le *Journ. of eg. arch.*, V, 1918, p. 257 : « le temple de Phra » — « les eaux de Phra », et p. 259. « la fondation de Phra ». Toutes ces citations concernent précisément le Delta Oriental.

(5) Voir Vigouroux, *Dict. de la Bible*, art. *Putiphar* par C. Lagier. Les interprétations différentes sont de Naville et de Lieblein.

Naville a résumé sa pensée dans un de ses derniers ouvrages, *Archéologie de l'Ancien Testament* (trad. Segond), p. 97. Il n'admet pas une étymologie identique pour les deux noms Potiphar (Gen. 37, 36) et Potipheraʿ (Gen. 41, 45). Voici son texte : « La syllabe finale est le nom d'un dieu différent. Potiphar est en égyptien *P hotep Har*, le don ou l'offrande d'Horus, et Poti-phera, *P hotep Ra* le don ou l'offrande de Ra. Ra est la grande divinité d'Héliopolis (On) et il est naturel que le grand prêtre porte un nom contenant celui de son dieu. *Hotep Ra*, sans l'article *P*, se rencontre dans diverses occasions comme le nom du grand prêtre d'On par exemple, sur la magnifique statue trouvée à Meidoum, que l'on suppose appartenir à la troisième ou au début de la quatrième dynastie et où le grand prêtre est représenté assis à côté de sa femme »

Ces étymologies ont contre elles des difficultés insurmontables. On ne connaît pas de

En résumé, les trois noms propres qui se groupent autour de Joseph, *Ṣafnat Pa'aneḥ*, *Asenat* et *Potiphera'* sont composés suivant les lois de la plus pure morphologie égyptienne. Ils entrent dans des cadres qui s'affirment surtout à partir du XIe et du Xe siècle avant Jésus-Christ, assez longtemps donc après les Hyksos. A-t-on le droit d'en tirer une conclusion ferme pour la date de la rédaction du texte sacré? Ce serait une exagération évidente et un accroc manifeste à la saine logique. Ainsi pensent

---

noms propres composés sur le modèle que propose Naville. *Hotep* entre dans un grand nombre de vocables à la XVIIIe dynastie et avant, mais alors il n'y a pas d'article et le nom de dieu est en tête, tels : Amen-Hotep 'Αμενώϑης, Ra-Hotep, Har-Hotep, Ah-Hotep, Nefer-Hotep Sebek-Hotep, etc. A l'époque Hyksos on trouve le nom divin à la fin mais avec *n* du génitif et toujours sans article : Hetep-n-Ra (NEWBERRY, *Scar.* XXIV, 6. 8. 27), Di-n-Ra (*Ibid.* 1. 20), Ousir-n-Ra (*Ibid.* 35). C'est ce que reconnaît Naville lui-même. Alors comment expliquer la présence de cet article qui est une faute manifeste contre la grammaire égyptienne? C'est la principale objection, il y en a d'autres. Comme le montrent les mots Amenôthès, Amenôphis, dans ces composés, l'accent tonique était sur le second élément et le premier s'abrégeait. On aurait donc un nom comme « Hetep-Ra », « Hetep-Hor », cfr. Hathor.

Voici comment Naville explique la forme grecque πετεφρῆ : « Les Septante ne font aucune différence entre les deux noms. Ils doivent avoir été semblables dans le document araméen duquel ils furent traduits . . . Evidemment à l'époque des Septante, il n'y avait plus un Hotep Ra comme grand prêtre, et les traducteurs donnèrent aux deux personnages un nom d'une forme alors usitée, qui se lirait Héliodore (p. 97) ». C'est donc par une série de suppositions qu'on arrive à πετεφρῆ. Mais le moins qu'on puisse dire est que la base, le document araméen, clé de tout le système, est une pure invention de l'auteur.

Sur ce libre de Naville et la théorie étrange qu'il développe, voir un excellent résumé et une courtoise réfutation par SÉBASTIEN RONZEVALLE dans *Recherches de Science Religieuse*, 1917, p. 353-417.

LIEBLEIN, *Mots égyptiens de la Bible* dans *Proceedings* XX, 1898, p. 208, et, *L'Exode des Hébreux*, ibid, XXI, 1899, p. 58, veut retrouver Potiphar dans , nom d'un individu qui, selon toute vraisemblance, vivait au temps des Hyksos et était préposé aux scribes d'Amon. PIERRET, *Etudes Egyptologiques*, 1874, pp. 50-55, stèle 50 du Louvre. Pour Lieblein, ce nom est composé comme ceux dont nous avons parlé, du préfixe *pet-pa-di* et de Ba'ar = Ba'al, « celui que donne Baal ».

Disons, dès l'abord, que cette composition, si elle était sûre, rendrait impossible toute assimilation avec *Potiphar*, aussi bien qu'avec *Potiphera'*. Car, l'auteur Sémite aurait reconnu de suite le nom sémite, Ba'al, du dieu si célèbre en Palestine et si fréquemment mentionné dans la Bible. Il l'aurait transcrit lettre par lettre en *Potiba'al*.

Mais il n'y a aucune probabilité que Petbâr soit à lire *Pa-di-Ba'al*. La stèle qui a conservé le nom de ce personnage est dédiée à un de ses descendants qui était contemporain d'Aménophis I, le successeur du vainqueur des Hyksos, Ahmosis. La généalogie fait remonter Petbâr à la sixième génération en ligne directe, près de deux cents ans avant Aménophis I, donc aux premières années des Hyksos, ou peut-être même avant.

Quel était donc l'Egyptien qui songeait alors à prendre Baal pour dieu protecteur? Et notre homme est Egyptien, et Egyptien de Thèbes puisqu'il était préposé aux scribes d'Amon. Sa femme *Aberkar*, son fils *Atou* n'ont rien d'oriental.

En outre, la première partie du mot *Peth* n'est pas l'équivalent de *pa-di*, car il n'y a aucun exemple, à ma connaissance, montrant que le verbe *di* « donner » était parfois écrit avec le *th* tout seul.

des savants qui ne se guident que sur l'histoire et la raison (1). Nous ne connaissons pas le tout de l'Egypte et de nouvelles découvertes, en particulier celle de la nécropole des grands prêtres d'Héliopolis (2), peuvent nous apporter d'agréables surprises. Des noms nouveaux peuvent paraître qui confirmeront explicitement l'exactitude biblique.

En outre, le problème de la composition de la Genèse — même limité à un seul document — est si vaste et si sérieux qu'il ne peut se résoudre par la considération de trois noms propres, au sujet desquels, d'ailleurs, la discussion reste toujours ouverte.

6. L'administration de Joseph.

La vie et les actes de Joseph, ministre de Pharaon, appartiennent également à l'histoire d'Egypte et à celle du peuple de Dieu. La Bible n'a en vue que cette dernière, aussi est-elle sobre de détails sur l'administration du jeune Hébreu qui, par une disposition de la Providence, tenait entre ses mains le sort d'un grand pays. Elle se contente d'indiquer brièvement comment, pendant une période d'abondance et une période de disette, se réalisèrent les songes qu'il avait si sagement interprétés. Puis, elle se cantonne aux faits qui concernent la famille de Jacob.

Nous sommes portés à trouver quelque chose d'artificiel dans la répartition en sept années de richesse et sept années de misère. Mais c'est peut-être nous qui imposons au texte sacré une division trop mathématique. Car, il n'est pas dit qu'avant Joseph il n'y avait pas abondance et ainsi la première période n'a pas de limite fixe à son début. Il ressort seulement du texte qu'à partir des songes de Pharaon jusqu'à une grande disette sept années s'écoulèrent et qu'elles furent riches en moissons. Il n'est pas dit non plus que la stérilité fut absolue pendant les sept années qui suivirent. La crue ne s'arrête pas deux étés de suite au même niveau, surtout quand ce niveau est au-dessous de la moyenne Une partie des terres fut inondée et ensemencée. Les moissons ne furent pourtant pas suffisantes, il y eut de la gêne, et il fallut faire appel au blé des magasins. Mais avant d'entrer dans le détail, il ne sera pas hors de propos d'indiquer quelques idées générales sur la vie économique dans la vallée du Nil.

La richesse de l'Egypte, c'est la fertilité de son sol, et le sol est fer-

(1) Tel W. M. Müller dans *Encyclopaedia Biblica,* art. *Potiphera II* « Nos matériaux ne sont pas assez complets pour autoriser des affirmations si précises ». Tel encore Sayce cité par Lagier dans *Dict. de la Bible,* V, col. 885.

(2) Le Service des Antiquités de l'Egypte est sur la piste de cette nécropole. Il a déjà exhumé les tombeaux de quatre de ces grands prêtres, ils portent les noms de Merou, Sebeki (deux), Khou-en-Her. Les tombeaux étaient le long des murs extérieurs de l'enceinte du temple, vers le coin Sud du côté oriental (Daressy, *Annales du Serv. des Ant.*, XVI, 1917, p. 193 sqq.).

tile s'il est arrosé. Là où cesse l'arrosage, commence le désert, sans la moindre transition. Le désert est aux portes du Caire. Pour arroser, il n'y

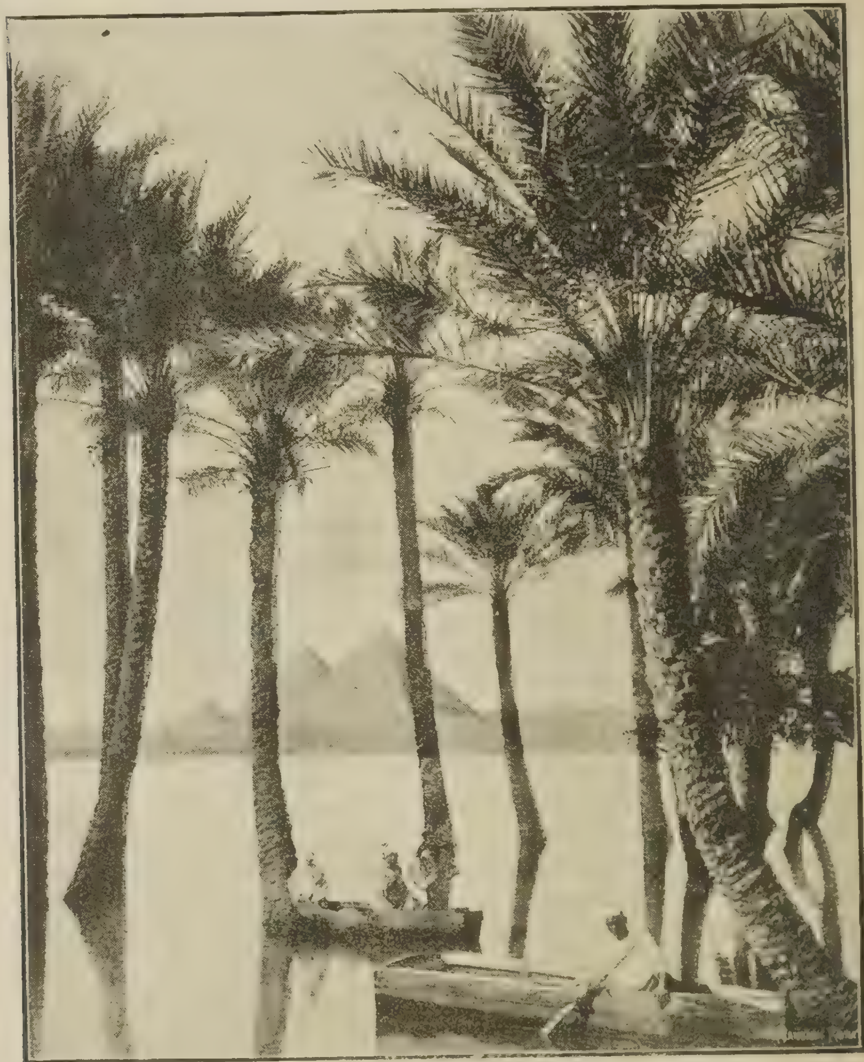


Fig. 23. L'inondation.

a qu'une seule source d'eau, c'est le Nil. Hérodote disait: L'Egypte est un présent du Nil. Et depuis, on n'a pas trouvé plus heureuse expression.

Avec le progrès des sciences appliquées, les ingénieurs modernes sont arrivés à capter les eaux du fleuve dans d'immenses réservoirs [1] et, par

[1] Je fais allusion aux barrages du Nil. Les principaux sont celui du Delta construit dans le dernier quart du XIXe siècle, celui d'Assiout et celui d'Assouan, construits en 1898-1902.

d'innombrables canaux, à les diriger dans toute la plaine. La culture ne chôme jamais, ni été, ni hiver. Le Service d'irrigation a centuplé la production des terres. A l'étiage même, de grandes étendues sont arrosées. Autant qu'il est au pouvoir de l'homme, le fléau de la sécheresse est écarté de l'Egypte.

Il n'en était pas de même aux temps anciens. Sans doute, des canaux amenaient déjà partout les eaux bienfaisantes que le fellah avec sa saqieh ou son chadouf déversait dans son champ. Mais la vallée était à la merci du fleuve. Etait il généreux, la crue était-elle haute? C'était l'abondance. Etait-il une année avare, laissant ses eaux basses dans le lit profond? Alors l'inondation était limitée à une faible partie des terres. Les autres restaient improductives et c'était la disette.



Fig. 24. Le labourage en Egypte.

Cependant une administration intelligente n'était pas complètement désarmée devant l'alternative redoutée, elle avait les moyens de la prévenir et d'en atténuer les terribles conséquences. Nous connaissons quelques grands personnages qui se glorifient d'avoir écarté la tamine dans des années de mauvais Nil.

Une composition littéraire attribuée au pharaon Amenemhat I de la XIIe dynastie contient ce passage:

J'ai donné au pauvre,
j'ai nourri l'orphelin,
j'ai admis celui qui n'était rien
comme celui qui était quelque chose.
J'ai envoyé à Eléphantine,
j'ai atteint le Delta,
j'ai été aux deux côtés du pays,
j'ai inspecté l'intérieur,
j'ai porté au loin ses frontières
par ma bravoure et mes exploits.
J'ai été quelqu'un qui favorise la culture du blé,
et qui aime le dieu des moissons.
Le Nil me saluait dans toute la vallée.
Il n'y eut pas d'affamé en mon temps
et personne n'eut soif.

6

On habita en paix à cause de ce que je fis, en parlant de moi.
Tout ce que je commandais était bien (1).

Cette courte description, avec allusion à une culture intense et au fléau de la disette évité, c'est, à grands traits, une image de la sage administration de Joseph. Un tableau plus complet nous est offert dans la notice biographique d'Améni, prince du nome du Lièvre, en Moyenne Egypte, au temps de Sésostris I.



Fig. 25. Le labourage en Syrie.

CAMPAGNE EN NUBIE.

Je suivais mon Maître quand il partait pour aller abattre ses ennemis, les peuples barbares.

Je partis comme fils du prince, général en chef des armées du nome de la gazelle, comme on remplace son père âgé, quand il est l'objet de la faveur de la Maison Royale, et de l'amitié du Palais.

Je traversai l'Ethiopie, voguant vers le Sud, j'élargis les frontières du pays, j'apportai du butin à mon Maître. Ma louange atteignit le ciel.

Sa Majesté revint en paix après avoir abattu ses ennemis dans la misérable Ethiopie. Je vins à sa suite, en heureuse destinée sans aucune perte pour mon armée.



Fig. 26. Labourage en Palestine, région de Jérusalem.
(Photographie de la Colonie Américaine).

VOYAGE AUX MINES D'OR DE NUBIE.

Je partis pour apporter du minerai d'or et d'argent à Sa Majesté le Roi du Sud et du Nord, Kheper-Ka-Ra (2), *vivant à jamais. Je partis avec le*

(1) BREASTED, *Hist. doc.*, I, 478-483; MASPERO, *Bibl. égypt.*, VII, 169. Voir plus haut, quelques remarques sur des compositions analogues.

(2) Sésostris I.

prince héréditaire, « fils royal ancien de sa personne » (1), *Améni, vivant, sain et sauf!*

Je partis à la tête de 400 hommes, l'élite de mon armée. J'allai en paix. Ils n'eurent pas de perte. J'apportai les métaux précieux, et j'en fis hommage à la Maison Royale. Le fils royal me remercia.

Voyage au désert de Coptos.

Je partis pour apporter du minerai à la ville de Coptos, avec le prince, gouverneur de ville, le vizir Sésostris, vivant, sain et sauf! Je partis à la tête de 600 hommes, tous des braves du nome de la gazelle. J'allai en paix, mes soldats saufs, ayant accompli tous les ordres que j'avais reçus.

Sa bonne administration.

J'ai été prince d'agrément, semant l'amour; seigneur aimant sa ville. Car j'ai gouverné des années le nome de la gazelle. Tous les travaux de la Maison Royale étaient entre mes mains.

Le commandant chef des pasteurs du nome de la gazelle me donnait trois mille taureaux par paires; j'en faisais hommage à la Maison Royale, chaque année de l'impôt sur le bétail.

Je portais leur contribution à la Maison Royale. Pas d'arriéré à mon débit dans sa chancellerie.

Je cultivais le nome de la gazelle jusqu'à ses frontières pour accroître ses produits.

Fille de paysan je n'ai jamais humiliée, veuve je n'ai jamais maltraitée, agriculteur je n'ai jamais rudoyé, pasteur je n'ai jamais chassé, « chef de cinq » je n'ai jamais pris de force ses hommes à la corvée.

Il n'y eut pas de miséreux à mon époque, pas d'affamé en mon temps.

La famine.

Arrivait-il des années de famine, je labourais tous les champs du nome de la gazelle, de sa limite Sud à sa limite Nord, pour nourrir les habitants et faire des provisions. Aussi pas d'affamé dans le nome.

Je traitais la veuve comme la femme marchant avec son mari, je n'exaltais pas le grand au-dessus du petit, en toutes mes actions.

Les Nils étaient-ils hauts, apportant le blé, l'orge, apportant toutes choses; je ne réclamais pas l'arriéré de l'impôt (2).

Ce texte n'est pas une amplification littéraire, c'est une biographie gravée dans une tombe. Il demande donc à être pris au sérieux. C'est

(1) Un titre princier.

(2) Texte dans Newberry, *Beni Hasan* I, 8 (*Archaeological Survey* I) et dans Erman, *Aegyptische Grammatik,* 1911, *Lesestücke,* 11-16.

une peinture authentique où se reflète le récit de la Genèse. Améni est un prince d'un heureux caractère, une figure sympathique. Par sa douceur, sa bonté à l'égard des faibles, sa fidélité à son Souverain, sa prévoyance, son activité aux mauvais jours, il ressemble à Joseph. Il fut son précurseur.

Joseph n'introduisit pas en Egypte des méthodes nouvelles, il ne créa pas de toute pièce un système économique. Il avait eu d'heureux et sages devanciers, il ne fit que les imiter. Son mérite, son grand mérite est d'avoir prévu la longue sécheresse qui allait affliger le pays, et de l'avoir prévue assez tôt pour en prévenir les redoutables conséquences. La Providence l'avait choisi pour jouer ce rôle de bienfaiteur de ses contemporains. Une grâce spéciale de lumière et de prudence l'accompagnait, c'est son honneur d'y avoir été toujours fidèle.

Une grande abondance marqua les débuts de son administration, les plaines se couvrirent de moissons dorées (Gen. 41, 47-50). C'était alors le blé, le beau blé qui plus tard remplit les greniers de Rome. En ces derniers temps, depuis Méhémet-Ali, de nouvelles cultures, plus riches, la canne à sucre, le coton, surtout le coton toujours plus recherché, ont été acclimatées en Egypte et ont singulièrement accru la prospérité du pays. Les anciens ne connaissaient pas tout ce luxe.

Joseph fit emmagasiner l'excédent des moissons dans les greniers publics. Chaque ville, chaque village constitua ainsi d'immenses dépots de grains, les tenant en réserve pour les mauvaises années (1).

Il y a au musée égyptien du Caire (salle F, N°. 3274. 3275 et 4 autres sans numéro), quelques greniers en réduction (2). C'étaient des greniers funéraires qu'on a retrouvés dans les tombeaux (quelques-uns à Saqqara, Ancien Empire) où ils avaient été déposés avec les mille autres objets qui formaient le mobilier du défunt. Dans l'un d'eux gisaient encore les débris de divers grains.

Ils sont faits de pièces de bois retenues par des chevilles. Ils représentent une construction bien simple: quatre murs élevés, avec des pignons aux quatre coins, déterminant une cour rectangulaire; une porte sur un angle. L'enceinte est partagée en deux dans la longueur, la première partie reste vide, sur la seconde sont construits les greniers adossés au mur, simples chambres, avec de minces séparations et couvertes en terrasse. Dans un coin de la cour, une rampe monte et mène à la terrasse. Là une

(1) Sur un rocher de l'île de Sehel près d'Assouan, on a lu une inscription parlant d'une famine de sept ans survenue aux temps éloignés du roi Zoser de la troisième dynastie. Il a été reconnu que l'inscription est un faux de l'époque des Ptolémées et qu'elle ne présente aucun caractère historique. On y dit, en effet, que le roi voyant le pays réduit à toute extrémité, s'adressa au dieu Chnoum, patron de la région, que le dieu l'exauça et mit fin au fléau, et qu'en reconnaissance, Zoser donna au temple la dixième partie des produits de la contrée. C'est le stratagème d'un sacerdoce avide et peu scrupuleux pour se créer un titre à percevoir la dîme, HEYES, *Bibel und Aegypten*, 280-281.

(2) Un au Musée du Louvre à Paris, reproduit dans VIGOUROUX, *La Bible et les déc. mod.*, II, p. 169; et *Dict. de la Bible*, III, 345 art. *grenier*.

ouverture est pratiquée, correspondant à chaque chambre. Les ouvriers représentés ici par des figurines en bois, montent par la rampe, portant sur leur épaule gauche le couffin de blé qu'ils versent dans le grenier. Un scribe accroupi compte les couffins. Dans la cour, un surveillant, bâton en main, active les travaux (1). Le Maître est assis contre le mur. A chaque chambre, une porte en guillotine s'ouvre au ras du sol pour extraire le grain.

Dans un modèle, il y a les portes et au-dessus de chaque porte une fenêtre figurée d'un trait rouge. Dans les autres modèles on ne voit que cette baie figurée à une légère hauteur au-dessus du sol. Elle est parfois arrondie en cintre, généralement rectangulaire avec une barre transversale.

Deux modèles trouvés à Saqqara offrent une variante. La porte d'entrée est au milieu du petit côté de la construction. Les greniers sont à droite et à gauche, laissant un couloir au milieu, avec l'escalier au côté opposé à la porte.

Sans doute, ces petits greniers à l'usage des morts, nous offrent une image fidèle de ce qu'étaient les grands greniers d'Egypte.

Dans les textes, il est souvent fait mention des greniers (*šenūt*) et des préposés aux greniers (*mir šenūt*). Une inscription funéraire de la XIIe dynastie dit : « *Le dévot qui donne des offrandes sacrées aux dieux et qui compte le blé des deux greniers, le grand majordome Renenutet* (2) ».

La famine n'atteignit pas seulement l'Egypte, elle s'appesantit sur tout le pays de Canaan. La Bible nous en donne deux descriptions séparées par le long récit des voyages des frères de Joseph et de l'établissement de Jacob et de sa famille en Gessen.

Ces descriptions sont attribuées par les critiques à deux documents différents, la première (Gen. 41, 52-57) à l'Elohiste, la seconde (Gen. 47, 13-26) au Iahviste. Elles ne sont pourtant pas des doublets. La première, courte et sobre, parallèle au tableau de l'abondance (Gen. 41, 47-50), est nécessaire à la marche de l'histoire, elle indique la cause qui amena les fils de Jacob, puis le patriarche lui-même en Egypte.

La seconde est, pour ainsi dire, un hors-d'œuvre. Elle est encastrée dans l'histoire d'Israël et n'y ajoute rien. On pourrait la supprimer, le récit général n'en souffrirait pas. Cependant, elle n'est pas dépourvue d'intérêt, c'est un éloge de l'administration de Joseph pendant la disette. Ce passage, simple et naïf, avec ces dialogues si énergiques entre Joseph et la foule, est empreint d'une suavité populaire et primitive. Joseph fit assurément autre chose que d'attendre à son palais les Egyptiens à bout de ressources. Comme Améni, le sage administrateur de la Moyenne Egypte, il parcourut

(1) Nous avons là les deux chefs de corvée dont parle la Bible (Ex. 5, 6) les *nōgesim*, « surveillants, exacteurs », et les *šoṭerim* « scribes ».

(2) K. Piehl, *Inscriptions hiéroglyphiques*, III, pl. XVI, S. *Commentaire*, p. 13. Le titre « préposé aux greniers » dans Petrie, *Memphis* I, pl. XIX (XVIIIe dynastie).

le pays, ouvrant de nouveaux canaux, développant l'irrigation et prenant tous les moyens pour obtenir de bonnes récoltes. Et nous avons vu qu'on pouvait toujours y arriver, au moins en partie. Le texte dit qu'il acquit tous les troupeaux (Gen. 47, 17), mais il les rendit aussitôt. Car, outre qu'il n'eût su qu'en faire, ils étaient nécessaires à la vie même de la nation et le premier devoir du souverain est de sauver la nation.

L'auteur veut en venir à la conclusion que tout le pays devint la « propriété de Pharaon » (Gen. 47, 20). Il est évident qu'il ne faut pas entendre ces mots au sens du droit et des législations modernes. En ces temps anciens, l'Egypte n'avait pas son code écrit, Sésostris ou Aménemhat. Les relations sociales en matière de justice étaient déterminées par la tradition, les usages, et surtout par la loi imprescriptible de la conscience. Nul autre peuple de l'antiquité, semble-t-il, n'eut un sentiment plus vif de la justice et ne porta plus loin le respect du bien d'autrui. La terre était aux habitants et chacun, plus ou moins, en avait sa part. Cette propriété privée n'empêchait pas dans le souverain une sorte de *dominium altum* qui n'est plus connu dans nos sociétés démocratiques. Ce droit existait chez tous les peuples anciens, et plus, peut-être, en Egypte qu'ailleurs. Il est incontestable que tout le pays était aux mains de Pharaon, « le dieu bon, le fils de Ra ». Comme le remarque justement Vigouroux, ce que fit Joseph était moins « une innovation qu'une sanction légale des faits existants [1] ».

Au reste, nous aimons à le noter avec le même auteur [2], « l'écrivain sacré ne dit point que le Pharaon eut la propriété effective et absolue des terres des Egyptiens; il les laissa à leurs anciens propriétaires en exigeant seulement qu'ils lui payassent comme impôt la cinquième partie du revenu. Cette mesure équivalait donc seulement à une élévation de tribut ».

Et c'est le fond de la pensée de l'auteur. Elle se ramène à deux points: les terres sacerdotales étaient exemptes d'impôt, les autres payaient le cinquième.

La première affirmation dénote chez l'auteur une connaissance sérieuse des affaires d'Egypte, elle est, en effet, nettement établie par les documents hiéroglyphiques [3]. Par terres sacerdotales, il faut entendre les domaines affectés aux temples des dieux et aux temples funéraires des Pharaons. Ces immenses propriétés constituaient l'apanage des prêtres qui, en retour, avaient la charge d'assurer l'exercice du culte. Or, nous savons que ces domaines sacrés, serfs et terres, étaient exempts de toute sorte d'impôt, corvée ou contribution à titre quelconque. Il en était ainsi déjà à l'Ancien Empire. On en a la preuve dans quelques chartes d'immunités qui avaient

(1) VIGOUROUX, *La Bible et les déc. mod.*, II, p. 188.

(2) *Ibid.* p. 182.

(3) Les critiques disent que l'Elohiste est le mieux informé des choses d'Egypte. C'est possible. On lui attribue les songes et le passage des noms propres (Gen. 41, 45-47). Des détails si précis et si savants prouvent que l'auteur avait séjourné en Egypte. Le Jahviste, on le voit, connaissait aussi le pays qu'il décrivait.

été concédées par les pharaons et qu'on a retrouvées gravées sur pierre. L'une d'elles concerne la fondation funéraire de la reine Apout à Coptos, une autre, les pyramides de Snefrou à Meidoum et à Dahshour [1].

Il en était *a fortiori* de même pour les fondations sacrées des dieux.

L'auteur sacré nous dit que la loi attribuant le cinquième du produit des terres à l'Etat, subsistait encore de son temps et il en fait honneur à Joseph (Gen. 47, 26).

C'était assurément un impôt très lourd. Aucun texte égyptien n'en établit l'existence pour une époque donnée. Mais il serait téméraire d'affirmer que la tyrannie des pharaons n'est jamais allée jusque-là. Qui donc a écrit, règne par règne, l'histoire des impôts? Les corvées imposées par les constructeurs des grandes pyramides n'étaient-elles pas plus que le cinquième du revenu? Les Ramessides étaient-ils donc plus tendres que les Chéops et les Chéphren?

Les impôts en nature existaient avant les Hyksos, c'est manifeste, et la Bible ne dit pas le contraire. La biographie d'Améni de Béni Hasan nous en donne une idée. Ils étaient déjà lourds, les Hyksos ont pu les aggraver.

Cependant une comparaison de textes s'impose. En expliquant les songes de Pharaon, Joseph dit: « Que Pharaon établisse des intendants sur le pays, pour lever un cinquième (des récoltes) du pays pendant les années d'abondance » (Gen. 41, 34). Et il n'est pas question de ce cinquième aux années de disette (Gen. 41, 53-57). C'est plus naturel et plus vraisemblable. Une assertion ne détruit pas l'autre et les deux peuvent s'admettre sans ombre de contradiction. Rien n'empêche, non plus, d'attribuer une plus grande précision à un document, et à l'autre une manière plus populaire de comprendre l'administration de Joseph.

7. Momification.

L'Ecriture Sainte nous dit que Joseph fit embaumer le corps de son père Jacob par les médecins qui étaient à son service. « Ils y employèrent quarante jours, car c'est le temps que l'on met à embaumer; et les Egyptiens le pleurèrent soixante-dix jours » (Gen. 50, 3). Puis, Joseph et ses frères prirent le corps du patriarche ainsi momifié à la manière égyptienne, et l'emportèrent à Hébron où ils l'ensevelirent dans la caverne de Macpéla à côté des ancêtres, Abraham et Isaac.

Sans aucun doute, Joseph lui-même eut les honneurs d'une momification princière. Sa dignité de ministre de Pharaon l'exigeait. Mis à l'abri de la destruction, son corps put attendre les jours encore lointains du

(1) A ce sujet, voir Weill, *Les décrets royaux de l'Ancien Empire égyptien*. Paris 1912. — A. Mallon, *Bulletin d'histoire de la religion égyptienne* dans les *Recherches de science religieuse* 1914, p. 103. — Moret, *Chartes d'immunités dans l'Ancien Empire égyptien* (*Journ. Asiatique* Juillet-Août 1912, p, 73-113).

retour au pays des Pères. A l'exode, Moïse eut soin de le faire prendre (Ex. 13, 19) et d'après Jos. 24, 32, il fut déposé non pas au tombeau de famille à Hébron, mais à Sichem, près du puits de Jacob.

La momification est une des pratiques les plus connues et les plus célèbres de l'Egypte ancienne. Quel est le musée archéologique au monde où l'on ne puisse voir quelque momie sortie de ces tombeaux que leurs maitres croyaient avoir scellés pour l'éternité? En comparaison d'autres objets, ces momies ne sont pas très anciennes. Une étude attentive entreprise par le savant anglais Elliot Smith a établi qu'il n'y a ni au grand musée du Caire ni au British Museum aucune momie antérieure à la XVIIe dynastie (¹). Ce n'est pas à dire que les temps plus anciens ignoraient cet usage. D'après le même auteur, on le suit à des indices certains jusqu'à l'Ancien Empire et aux premières dynasties. On sait qu'au moment de la momification on retirait les viscères et les principaux organes du corps et qu'on les déposait dans quatre vases rituels appelés canopes. Or, on a retrouvé ces vases dans des tombes qui remontent à la plus haute antiquité. Tombes et canopes étaient vides, mais on ne peut douter que le corps avait été embaumé à la manière de l'époque classique.

Au reste, de nouvelles recherches ont fourni des preuves convaincantes. En 1906 une tombe de la XIIe dynastie fut ouverte près des pyramides de Lisht en Moyenne Egypte. Le sarcophage était là avec le corps enveloppé de bandelettes. Elliot Smith l'examina sur place et reconnut les incisions faites par les embaumeurs pour la momification. Mais malgré toute l'habileté des praticiens, l'inévitable corruption avait fait son œuvre et cette matière humaine qu'ils avaient cru doter d'éternité tombait en poussière. Deux momies plus anciennes encore, de la Xe dynastie, croit-on, furent trouvées à Saqqara la même année et dans les mêmes conditions de destruction. A l'Ancien Empire, peut-être V^e dynastie, on attribue une momie d'un genre spécial sortie en 1892 des fouilles de Petrie près de la pyramide de Meidoum (²). Enfin quelques restes humains provenant d'un cimetière de la IIe dynastie à Saqqara portent les marques d'un travail d'embaumement. Ainsi un de ces débris avait des bandelettes qui faisaient seize fois le tour du corps.

La pratique de la momification remonte donc aux débuts de la civilisation égyptienne. Il est manifeste d'ailleurs que les méthodes passèrent par un grand nombre de variations. Elles furent d'abord simples et rudimentaires. Elles se perfectionnèrent à partir du Nouvel Empire. Et c'est ce qui explique, avec le temps inexorable et parfois l'impiété des hommes, que les momies des temps anciens ne soient pas parvenues jusqu'à nos jours.

Hérodote qui visita l'Egypte au milieu du Ve siècle avant Jésus-Christ,

(¹) *Journ. of eg. arch.*, 1914, p. 189-196.
(²) Actuellement au musée du *Royal College of Surgeons* à Londres.

nous a donné une magnifique description du procédé employé à cette époque. Je reproduis ici la traduction latine (II, 86, Didot, p. 98), en y introduisant quelques divisions:

Les embaumeurs et les trois manières.

Sunt autem qui hoc ipso occupantur et artem hanc condiendi mortuos exercent. Hi ubi illis oblatum est cadaver, ostendunt his qui illud offerunt exemplaria lignea cadaverum, pictura verum imitantia. Et praestantissimam quidem condiendi rationem dicunt eius esse, cuius nomen in tali re effari nefas duco.

Monstrant vero et exemplar alterius quae huic inferior est et minus pretiosa; denique tertiam vilissimam.

Quibus expositis, quaerunt ex illis quonam genere parari velint cadaver.

La première manière.

Tum hi, postquam de mercede convenit, abeunt; et illi, suis in aedibus manentes, si praestantissima ratione condiendum cadaver fuerit, rem ita peragunt.

Primum incurvo ferro per nares extrahunt cerebrum, et partem quidem cerebri ita extrahunt partim vero infusis medicamentis. Deinde acuto lapide aethiopico circa ilia incidunt cadaver et totam alvum exenterant, et purgatam eluunt vino palmeo, iterumque tritis aromatibus extergunt. Tum trita purissima myrrha et casia aliisque odoribus, thure excepto, alvum complent, atque completam rursus consuunt.

His ita factis, nitro condiunt conduntque cadaver per dies 70; nec enim licet plures condiendo insumere. Elapsis 70 diebus lavant cadaver et totum corpus sectis ex sindone byssina fasciis involvunt, gummi illo sublitis, quo pro glutine maxime utuntur Aegyptii.

Inde ubi cadaver receperunt propinqui, capsam conficiendam curant hominis figura cui includunt cadaver, atque inclusum reponunt in conditorio sepulcrali, rectum statuentes ad parietem.

Haec est ratio adparandi ea cadavera quae pretiosissime condita volunt.

Les deux autres manières que décrit ensuite rapidement Hérodote étaient un embaumement sommaire à l'usage des pauvres. Elles comportaient toujours le bain de 70 jours au natron.

Hérodote dit fort bien que les sarcophages étaient anthropomorphes; c'est ce que l'archéologie a confirmé pour cette époque tardive. Il ajoute qu'on les disposait droits le long des parois dans les tombeaux. Cependant on les trouve généralement étendus et couchés dans la position normale des morts.

Après la momification par immersion dans le natron, le corps était entouré de bandelettes et de linge fin imprégné de baume. Des traces de ce parfum précieux ont été reconnues sur plusieurs momies en particulier sur celle de Menephtah [1].

On extrayait la cervelle et, à sa place, on introduisait du linge fin avec du baume. Les narines étaient bouchées avec une pâte résineuse. On étendait la même pâte sur la bouche et les oreilles.

Les organes et les viscères étaient extraits et déposés dans les vases canopes.

(1) Dans l'état actuel de momification, Menephtah mesure 1m, 71; Ramsès II, 1m, 73; Séti I, 1m, 66.

« Les splendides momies des rois et des reines de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie marquent le point culminant de l'art des embaumeurs en Egypte, bien que plus tard, en particulier à la XXI[e] dynastie, le procédé fût devenu plus difficultueux et plus complexe car alors les embaumeurs avaient acquis une telle confiance en leur habileté que non seulement ils restauraient dans le corps les parties qu'ils avaient enlevées durant la momification pour le rendre complet en lui-même, mais aussi en bourrant la matière sous la peau, ils s'efforçaient de lui restituer la forme qu'il possédait pendant la vie. Ainsi la momie était un représentant de tout le corps du défunt, c'était lui-même transformé en statue-portrait. Dans ce but on y insérait des yeux artificiels, on modelait le corps dans sa forme naturelle en usant comme bourre de matières étrangères variées, on raccommodait proprement tous les défauts de la peau, et on remplaçait soigneusement toutes les parties manquantes, par exemple la chevelure chez les femmes par une perruque ou quelque autre expédient » ([1]).

Ces soins extrêmes des Egyptiens pour préserver les corps de la corruption et leur assurer l'intégrité étaient un acte de foi dans l'autre vie et l'indice d'une vague espérance en une certaine résurrection.

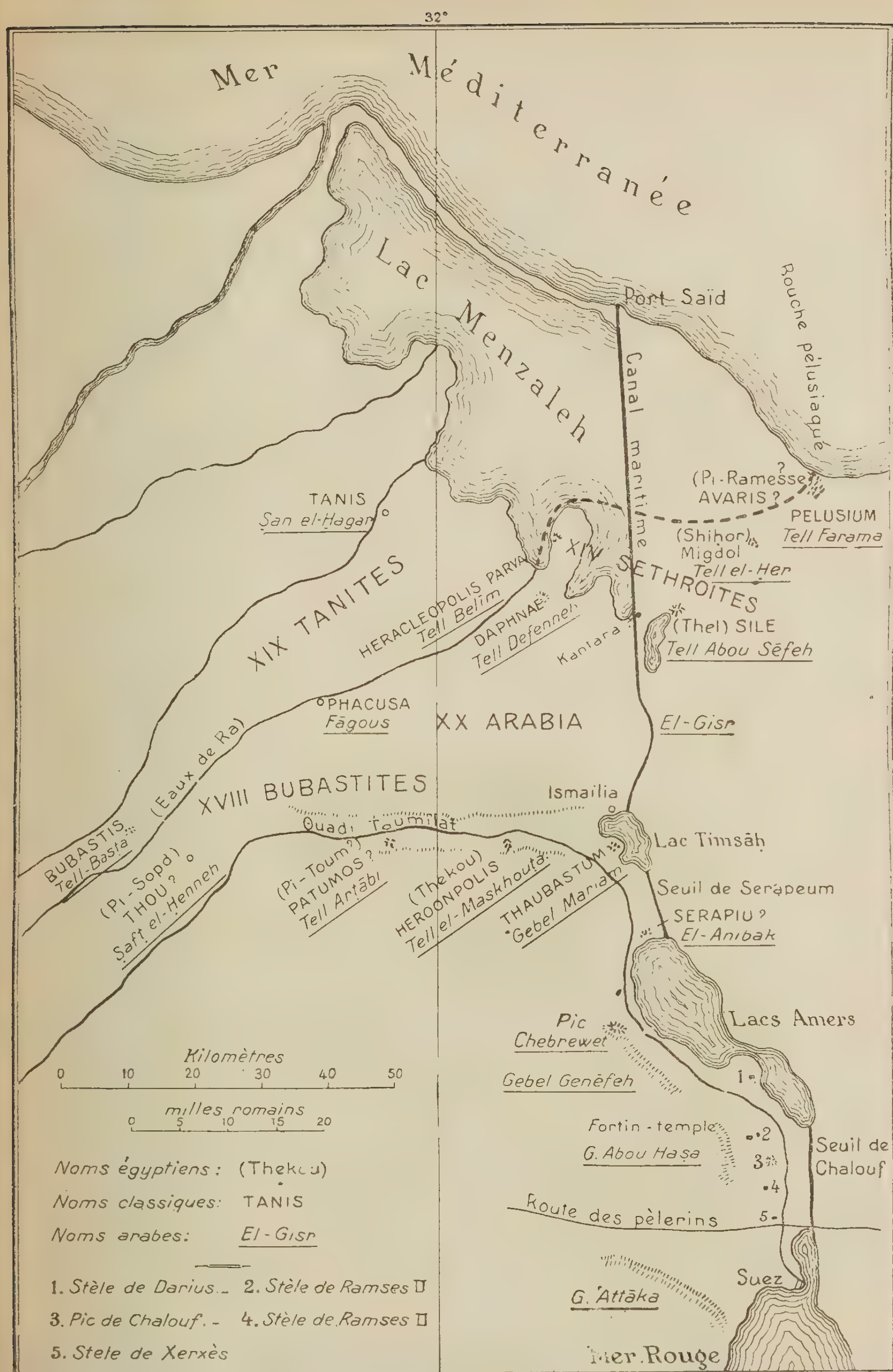
VI. LA TERRE DE GESSEN

Lorsque Joseph disparut, chargé d'années, la tribu élue était fortement établie dans les plaines d'Egypte où la Providence l'avait conduite. Comme une plante transportée dans un sol fertile, elle s'y était accrue et multipliée, La terre de Gessen est le second berceau d'Israël. Il y entra simple famille patriarcale ruinée par une longue disette, il en sortit peuple riche et puissant, doué d'une vie nationale, assez solidement organisé pour se défendre contre de nombreux ennemis et se tailler un beau royaume au milieu des vieilles populations d'Orient. Aussi est-il d'un grand intérêt pour l'histoire sacrée de connaître avec quelque précision cet heureux pays qui fut la patrie provisoire des Hébreux et le théâtre de tant de merveilles au moment de leur départ.

1. Etat de la question.

Où était la terre de Gessen? Depuis que des recherches méthodiques ont été faites dans le Delta oriental, une opinion s'est formée qui a pris une certaine consistance. La terre de Gessen se trouvait, dit-on, à l'entrée du Ouadi Toumilat, à peu près dans le triangle formé par Bu-

([1]) Elliot Smith, *Journ. of eg. arch.* 1914, p. 193.



La région de l'isthme de Suez.

baste, Belbeis et Tell el-kebir avec Ṣafṭ el-Ḥenneh comme centre. Elle comprenait ainsi les parties cultivées du Ouadi Toumilat jusqu'aux lagunes du lac Timsaḥ.

La première idée de cette théorie revient à Richard Lepsius qui y fut amené par la recherche de la route de l'Exode (1). Lepsius opinait qu'en partant, les Hébreux avaient suivi le Ouadi Toumilat. Il plaçait Pithom à l'entrée de la vallée vers Tell abou-Soleiman, et Ramsès aux ruines de Tell el-Maskhouta.

Héritier de ces idées, son disciple Edouard Naville est celui qui a le plus contribué à accréditer cette hypothèse. En 1883, il exécutait pour le compte de l'*Egypt Exploration Fund*, de larges fouilles à Tell el-Maskhouta, et, se basant sur quelques inscriptions, il établissait que ce tell était le site de l'ancienne Pithom. Sur les mêmes monuments, il lisait plusieurs fois le nom égyptien de *Thekou*. Aussitôt jaillissait l'idée que ce mot était le prototype de l'Hébreu Soccoth (Ex. 12, 37; 13, 20), localité où campèrent les Hébreux. Soccoth et Pithom étaient donc deux noms différents d'une même ville située à Tell el-Maskhouta. Par la même occasion, Naville étendait ses études à la terre de Gessen et la fixait autour de Ṣafṭ el-Ḥenneh comme nous avons dit plus haut (2).

Depuis la publication de Naville, les commentateurs catholiques, d'une manière générale, se sont rangés à cette opinion (3). Il en est à peu près de même des exégètes indépendants (4).

Enfin en 1906, Flinders Petrie fouillait le monticule de Tell Arṭābī, à une quinzaine de kilomètres à l'Ouest de Tell el-Maskhouta, et bien qu'il n'eût trouvé aucun document péremptoire, diverses inscriptions de Ramsès II laissaient supposer que c'était là l'emplacement de la Ramsès biblique (5).

(1) *Über die Lage von Pithom (Sukkoth) und Ramses (Heroonpolis)* dans la *Zeitschrift für aeg. Sprache*, 21 (1883), p. 41-53.

(2) E. Naville, *The Store-city of Pithom*, 4e édit. 1903. — *The Shrine of Saft el-Henneh and the Land of Goshen*, 1888 (mémoires de l'*Egypt Exploration Fund*).

(3) Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 1896, II, p. 216-231. L'auteur écrit (p. 226): « L'endroit que nous venons de décrire (Tell el-Maskhouta) était donc, selon toutes les vraisemblances, le centre du pays de Gessen, de cette contrée où Jacob passa les dernières années de sa vie et où se multiplièrent ses enfants ».

Opinion différente dans Vigouroux, *Dict. de la Bible*, III, 218-221, art. *Gessen* par Lesêtre: « La terre de Gessen est le pays compris entre la branche la plus orientale du Nil ou branche pélusiaque et le désert ». Cette définition ouvre de vastes espaces et nous mène jusqu'à Péluse et à la Méditerranée. C'est celle que nous admettrons en la modifiant un peu. L'auteur reproduit néanmoins dans sa carte le fameux triangle de Naville (*The Shrine of Saft el-Henneh*, 1888, p. 15).

(4) Hastings, *Dict. of the Bible*, art. *Goschen* par Griffith; Max Müller, art. *Goshen* dans *Encyclopaedia Biblica*.

(5) J'adopte l'orthographe *Tell Arṭābī* qui est basée sur la prononciation des gens du pays. On trouve dans les livres deux autres formes Tell Rotab et Tell er-Retabeh. Je pense que ces variantes tiennent à ce que la vraie prononciation des indigènes n'avait pas été bien saisie. Le peuple et les gens instruits disent bien *Tell Arṭābī*.

L'hypothèse est simple, vraisemblable, harmonieuse. Au surplus, elle s'étaie sur plusieurs autres indices.

On identifie le Gošen biblique (Γέσεμ des Septante, **ⲅⲉⲥⲉⲙ** copte) avec la région ou ville égyptienne qu'on lit *Qosem* et qui est à localiser à Saft el-Ḥenneh ou dans le voisinage. Ce point est singulièrement appuyé par l'addition des Septante ἐν γῇ Γέσεμ Ἀραβίας (Gen. 45, 10). Le nome gréco-romain d'Arabie (ancien 20e nome égyptien de la Basse Egypte) était, en effet, situé à l'Est de la branche bubastique du Nil, au Sud du nome tanite (19e). En outre, ce nome avait pour capitale Phacusa Φακουσα mot qu'on dit composé de l'ancien égyptien *Qes*, variante, d'après Naville, de *Qosem*. Et l'on place Phacusa à Saft (1).

C'était, ajoute-t-on, l'opinion des Septante. Outre l'importante indication d'*Arabia* que nous venons de mentionner, ils disent que Joseph alla à la rencontre de son père Jacob à Héroonpolis dans le pays de Ramessé (Gen. 46, 28), et l'historien Josèphe rapporte la même tradition (2). Or. Héroonpolis est Pithom. La terre de Gessen était donc dans cette vallée ou dans le voisinage.

Enfin, la combinaison cadre à merveille avec le récit de l'Exode. Le point de départ, Ramsès, il est vrai, est encore à trouver (s'il n'est pas encore à Tell Arṭabī), mais ensuite tout est simple et clair. Le premier campement a lieu à Soccoth qui est Thekou, à Tell el-Maskhouta, et de là les Hébreux se dirigent vers la Mer Rouge. Dès lors, la terre de Gessen est naturellement à chercher dans le Ouadi Toumilat ou à son entrée.

Telle est, à grands traits la position prise de nos jours par le plus grand nombre des auteurs. Il est juste de remarquer que cette théorie ne dépasse pas les limites d'une opinion et n'atteint aucun degré de certitude. Avant de la soumettre à un examen détaillé, indiquons les éléments d'une autre tradition qui semble plus ancienne. En histoire et géographie biblique, nous sommes si pressés et si avides de trancher toutes les questions que nous courons parfois après n'importe quel mirage de preuve et nous nous donnons à nous-mêmes l'illusion d'une démonstration solide. La loyauté exige que nous ne négligions aucune lumière.

Quand Joseph veut faire attribuer à ses frères le pays de Gessen, il leur demande de dire à Pharaon qu'ils sont pasteurs. « De cette manière vous habiterez dans la terre de Gessen, car tous les bergers sont en abomination aux Egyptiens » (Gen. 46, 34). Cette dernière phrase nous amène à conclure que la terre de Gessen n'était pas dans l'Egypte proprement dite, mais plutôt à la frontière, en une région peu fréquentée des Egyptiens et où dominaient les étrangers. Or, ce n'était certainement pas le cas pour les belles plaines de Bubaste si enfoncées dans le Delta et si bien arrosées par les eaux de la branche pélusiaque.

(1) Naville, *The Shrine of Saft el-Henneh*, 1888, p. 14-20.
(2) *Ant. Jud.* II, 7, 5 (éd. Niese, II, 184).

Le psaume 78, 12, décrivant les merveilles opérées en Egypte dit:
« Devant leurs pères, il avait fait des prodiges,
Au pays d'Egypte, *dans les campagnes de Tanis* ».

Et le même détail se retrouve au verset 43. Ces prodiges sont ceux qu'opérèrent Moïse et Aaron devant Pharaon et dans le pays qu'il habitait. Il n'est pas dit, il est vrai, que c'était en terre de Gessen, mais nous voyons par l'histoire de Moïse enfant, exposé sur le Nil, que les Hébreux se trouvaient dans la région voisine de la résidence royale.

Enfin le Targum de Palestine ou Pseudo-Jonathan traduit ainsi le passage de la Genèse 47, 11: « Et il leur donna une propriété dans le pays d'Egypte, dans la meilleure partie du pays, dans le territoire de Pilousin », et Exode 1, 11: « Ils construisirent des villes fortes pour être les magasins de Pharaon, Tanis et Pilousin ». On voit que Pilousin-Péluse remplace Ramsès de l'Hebreu. Le Targum de Jérusalem a la même interprétation [1].

D'après ces indices, la terre de Gessen serait plus haut, vers les abords du lac Menzaleh. Nous n'attribuons pas à cette hypothèse plus d'autorité qu'elle n'en a. Pour le moment, nous nous contentons de la signaler.

Parmi les auteurs modernes, elle a été peu en faveur. Et la raison principale en est qu'elle fut fâcheusement compromise par son plus célèbre protagoniste, l'égyptologue allemand Heinrich Brugsch. D'après lui, Ramsès était à Tanis et la terre de Gessen, le long de la branche pélusiaque, au *Fâqous* actuel et vers le Nord. Brugsch tomba manifestement dans l'erreur quand, voulant déterminer la route de l'Exode, il fit marcher les Hébreux vers le Nord-Est et les fit passer entre les lagunes du lac Sirbonis et la Méditerranée. Il sacrifiait ainsi toute la tradition biblique qui met le passage miraculeux à la Mer Rouge [2].

Il n'y a pourtant pas connexion entre les deux parties. Les Hébreux ont pu habiter les plaines de Tanis et de Péluse et sortir de l'empire égyptien par la Mer Rouge. D'autant que Dieu les conduisait au Sinaï. La direction à prendre était donc, dans tous les cas, le Sud et le golfe arabique, et, pour le miracle, peu importe le point de départ. Un fait semble acquis, c'est qu'ils campèrent à Thekou-Soccoth (Tell el-Maskhouta), mais qu'ils vinssent de l'Ouest ou du Nord, cette localité était sur leur chemin et constituait un rendez-vous tout indiqué avant de s'engager dans les lagunes et les déserts.

Avant d'aborder de front le problème, il faut l'alléger de quelques surcharges qui, dans le cours des siècles, l'ont malencontreusement alourdi.

(1) Dans les passages Ex. 12, 37, et Num. 33, 3-6, le targum palestinien remplace aussi Ramsès par Pilousin.

(2) Sur le système de Brugsch, voir un exposé détaillé et une longue réfutation dans Vigouroux, *La Bible et les déc. mod.*, II, 1896, p. 370-382. On trouvera là aussi toutes les références.

2. Additions des Septante.

Pourquoi le texte grec que nous ont livré les traducteurs Alexandrins diffère-t-il en maints endroits de l'hébreu de nos Bibles, nous n'avons pas à le rechercher ici. Outre les raisons d'ordre général qui concernent toute leur œuvre, dans la question que nous traitons, il y en a une toute spéciale. Il s'agit de géographie égyptienne. La curiosité de l'interprète devait naturellement s'éveiller et le porter à identifier les régions et les villes qu'il rencontrait dans sa version. Ce travail de réflexion personnelle a laissé dans le texte des traces discrètes.

Les deux premières fois que se présente l'expression, *terre de Gessen*, il traduit pour situer ce pays d'une manière générale: *terre de Gessen d'Arabie* ἐν γῇ Γέσεμ Ἀραβίας (Gen. 46, 10); ἐν γῇ Γέσεμ Ἀραβίᾳ (Gen. 46, 34), puis il s'en tient au texte sacré.

Il n'était pas besoin de longues études pour inférer de la seule lecture de la Bible que le territoire alloué par Pharaon aux Hébreux se trouvait à la marche orientale du Delta. La tactique de Joseph faisant déclarer à ses frères qu'ils étaient éleveurs de troupeaux, la mention des villes de Ramsès et Pithom, et l'ensemble du récit, tout convergeait vers la même conclusion. C'est tout ce que voulut dire l'interprète Alexandrin par l'expression *terre de Gessen d'Arabie*. Car, tel était alors le sens du mot *Arabia* appliqué à une partie de l'Empire Egyptien. Le témoignage de Strabon ne laisse aucun doute à ce sujet: « La région qui s'étend entre le Nil et le golfe arabique, c'est l'Arabie, Ἀραβία μὲν ἐστί, et à son extrémité est situé Péluse (XVII, 1, 21) [1].

On voit combien imprécis était le terme. Il désignait en général tout le pays à l'Est de la branche la plus orientale du Nil, de Memphis jusqu'à la Méditerranée, et Péluse lui-même, selon Strabon, était en Arabie. Nos expressions actuelles, chaîne arabique désert arabique, ont un sens analogue. L'appellation était ancienne. Elle se trouve déjà dans Hérodote qui dit que Patoumos (Pitoum) était une ville d'Arabie [2].

Il est vrai, à l'époque gréco-romaine, cette immense région fut divisée en quatre nomes dont l'un reçut le nom spécial d'*Arabia* avec Phacusa comme capitale. Mais les Septante avaient-ils en vue cette division purement administrative, et même celle-ci existait-elle avec ce nom de leur temps? Nous ne sommes pas en droit de l'affirmer. Employant le mot *Arabia* sans restriction, il est bien plus probable qu'ils lui laissent toute sa portée géographique. En tout cas, rien ne nous autorise à la restreindre.

Au surplus, Ptolémée énumère ainsi, du Nord au Sud, les quatre nomes situés à l'Orient de la branche pélusiaque: « Ab orientali parte Bubastici fluvii:

(1) Texte complet en appendice III, 4.
(2) II, 158, appendice III, 1.

Sethroites nomus et metropolis Heracleopolis parva,
Arabiae nomus et metropolis Phacusa,
Bubastites nomus et metropolis Bubastis,
Heliopolites nomus et metropolis On (Heliopolis) » ([1]).

Cette simple liste montre que le nome d'Arabie s'étendait beaucoup plus au Nord-Est que le fameux triangle Bubaste-Belbeis-Tell el-kebir, où Naville voulait enfermer la terre de Gessen.

Une addition, en apparence plus importante, est dans le passage qui décrit l'arrivée de Jacob en Egypte et sa rencontre avec son fils Joseph (Gen. 46, 28-31). Quelle était la teneur de l'original que l'interprète avait sous les yeux? Nous l'ignorons. Les deux textes offrent ici des divergences plus accusées. Voici les deux traductions ([2]).

Hébreu: *Jacob avait envoyé Juda devant lui vers Joseph pour préparer son arrivée en Gessen. Et ils vinrent dans la terre de Gessen. Et Joseph fit atteler son char et y monta pour aller en Gessen à la rencontre d'Israël son père.*

Septante: *Et il envoya Juda devant eux vers Joseph pour venir à sa rencontre à Héroonpolis dans la terre de Ramessé. Et Joseph ayant attelé son char, monta à la rencontre d'Israël, son père, à Héroonpolis.*

La version saʿidique nomme aussi Héroonpolis dans les deux cas

([1]) *Geogr.* IV, 5, 53. Phacusa est la moderne *Fāqous* sur le canal du même nom au N.-E. de *Tell Basta* (Bubaste), GARDINER, *Journ. of. eg. arch.* 5 (1919) p. 219 note 1. La philologie et le texte de Ptolémée sont en parfaite concordance. Quelques auteurs ont voulu la mettre à Ṣafṭ el-Ḥenneh en se basant sur Strabon qui dit que le canal de la Mer Rouge se détachait du Nil à Phacusa (XVII, 1, 26, appendice III, 4). Mais, comme le fait remarquer Gardiner, cette indication où se mêle le village inconnu de Philon est sujette à caution, et elle ne peut prévaloir contre l'identité philologique et l'énumération si précise de Ptolémée. En outre, est-il vraisemblable que deux provinces (Arabia et Bubastique) aient eu leurs capitales si rapprochées (à peine dix kilomètres)?

([2]) La comparaison des deux textes est suggestive. L'hébreu a ici trois fois *gošen*, une fois *terre de gošen* « et ils vinrent dans la terre de Gošen », et deux fois *gošen* tout court, au locatif *gošnah*. Ce sont les deux seuls endroits où ce mot est ainsi employé tout seul, partout ailleurs il se trouve dans la formule *terre de Gošen*. Or, ce sont aussi les deux seules fois que les Septante rendent ce mot par Heroonpolis. Partout ailleurs ils ont *terre de Gessen* γῆ Γέσεμ (les deux premières fois, Gen. 46, 10. 34, ils ajoutent Ἀραβία). Dans l'apocope, *et ils vinrent dans la terre de gošen*, ils suppriment le verbe et ils remplacent *terre de gošen* par *terre de Ramessé*. Il est manifeste qu'ils ont pris *gošnah* pour un nom de ville et ils ont pensé que cette ville était l'ancienne Thekou devenue Héroonpolis pour les Grecs. Le fait qu'ils écrivent Héroonpolis qui était pour eux un nom moderne et non pas Thekou qui était le nom ancien, montre assez qu'ils étaient préoccupés de topographie bien plus que de traduction stricte.

Mais comment ont-ils trouvé Héroonpolis dans *gošnah?* Auraient-ils cru que *Gošen* était une appellation ancienne de la célèbre Heroonpolis de leur temps? C'est le plus probable. Une recension grecque portait néanmoins Pithom, puisque ce mot a passé dans la version bohaïrique. Dans l'Exode (1, 11), Pithom se présenta en toutes lettres à l'interprète, et il écrivit simplement Πειθώ. Se demanda-t-il si c'était la même ville que celle que la Genèse avait appelée Héroonpolis? Nous proposons précisément plus loin de les distinguer et de localiser Pithom à *Tell Arṭābī*.

(ⲕⲁⲧⲁ ϩⲩⲣⲱⲱⲛ ⲡⲟⲗⲓⲥ), la version bohaïrique remplace Héroonpolis par Pithom (ϩⲁ ⲡⲉⲑⲱⲙ ϯⲃⲁⲕⲓ ϧⲉⲛ ⲡⲕⲁϩⲓ ⲛ̀ⲣⲁⲙⲉⲥⲥⲏ).

Une autre addition des Septante est dans l'Exode 1, 11: *Et ils construisirent des villes fortes à Pharaon, Pithom, Ramessé et On qui est Héliopolis*, τήν τε Πειθὼ καὶ Ῥαμεσσὴ καὶ Ὦν ἥ ἐστιν Ἡλίου πόλις. L'hébreu porte: *Il bâtit des villes pour servir de magasins à Pharaon, Pithom et Ramsès.*

On a dit souvent que ces variantes ou additions représentent une tradition recueillie par les Septante et discrètement introduite dans le texte sacré. Rien n'est plus contestable. La construction d'Héliopolis par les Hébreux n'a aucune chance d'avoir jamais fait l'objet d'une tradition. Si cette ville est mentionnée ici, c'est sans doute sous l'influence du souvenir de Joseph qui reçut en mariage Aseneth, la fille du grand prêtre d'Héliopolis.

L'indication d'Héroonpolis doit s'expliquer d'une manière analogue, par le désir d'une plus grande précision topographique. Cette ville était pour l'auteur un point de repère. Située dans l'extrême enfoncement du golfe arabique, selon l'expression de tous les auteurs ἐν τῷ μυχῷ τοῦ Ἀραβίου κόλπου, elle communiquait avec la Mer Rouge par le canal de Darius. C'était le grand port de l'Egypte pour ses relations commerciales avec les Indes, et le centre le plus important de cette région qu'avec les géographes de l'époque, l'auteur vient d'appeler *Arabia*. dans la formule *terre de Gessen d'Arabia*. Rencontrant *Gošen* tout court, il aura pris ce mot pour un nom de ville, le nom de la grande cité commerciale du Delta oriental, Héroonpolis. Après cela, il ne pouvait écrire, comme portait son original, *dans la terre de Gessen*, ce qui eût été une tautologie, il remplaça donc cette péricope par son équivalent, *terre de Ramsès* (Gen. 47, 11).

En fait, où se rencontrèrent Jacob et Joseph, nous ne pouvons le préciser. Mais, ni le texte hébreu, ni la géographie des anciennes routes ne nous mènent à Héroonpolis. Jacob était déjà en Gessen quand Joseph le rejoignit. Or, assurément, les sables du Ouadi Toumilat ne ressemblent guère à la belle et fertile propriété concédée aux Hébreux « dans la meilleure partie du pays » (Gen. 47, 11). On prétend que c'était alors une riche contrée, arrosée par le Nil et couverte de végétation (1). Mais rien n'est moins sûr. Les textes qu'on apporte au sujet de la ville de Ramsès ne concernent pas ces parages. Quant au fameux canal, nous l'exposons longuement plus loin, aucun document n'en établit l'existence avant Nékao et Darius. Allons plus loin, ce canal y fût-il au temps de Jacob comme il y est aujourd'hui, il ne pouvait transformer en prairies ces contrées arides. La dépression est trop profonde, les eaux sont trop basses, elles ne peuvent

(1) Vigouroux, *La Bible et les déc. mod.* II (1896), 225-234. On peut alléguer en ce sens le papyrus *Anastasi VI,* cité plus haut, où des tribus édomites pénètrent *avec leurs troupeaux* dans le Ouadi Toumilat, au temps de Ménephtah. Mais les conditions sont-elles les mêmes? Est-il dit qu'on donna à ces tribus *la meilleure partie* de l'Egypte? Est-il établi surtout que ces tribus restèrent et séjournèrent dans ce pays et qu'elles s'y multiplièrent et s'enrichirent? Le texte dit plutôt qu'elles *passèrent* à Thekou qui est Tell el-Maskhouta, se dirigeant vers les marais de Pitoum. Elles allaient donc vers l'Ouest et nous ne savons pas où elles se fixèrent ni où se trouvait ce domaine de Pharaon dont il est question.

se répandre sur de grandes plaines, elles sont ramenées par la pente dans les bas-fonds et dans le canal. Aussi, la culture dans le Ouadi Toumilat est pauvre et maigre. Ce n'est qu'un mince ruban de verdure entre deux déserts. Ce pays ne convient nullement à des éleveurs de troupeaux, comme étaient les Hébreux. De quoi auraient vécu ces brebis et ces chèvres amenées de Canaan? (Gen. 46, 6. 32).

Ajoutons qu'au Moyen et au Nouvel Empire, il y avait dans le Ouadi Toumilat deux villes égyptiennes assez importantes, l'une à *Tell el-Maskhouta,* l'autre à *Tell Artabi.* Dans l'une et l'autre, Ramsès II restaura. à grands frais, en granit de Syène, le temple dédié au dieu Atoum. Ces travaux supposent une population égyptienne assez nombreuse. Dès lors, où trouver de la place pour les Israélites?

Aussi bien, n'est-ce pas là que Naville et les auteurs modernes situent la terre de Gessen, mais beaucoup plus à l'Ouest, dans les riches plaines de Ṣafṭ el-Ḥenneh. Mais alors intervient la difficulté des routes. Celle qui venait de Palestine et descendait vers Bubaste n'allait pas faire le tour par Thekou-Heroonpolis Au sortir du désert. elle aboutissait au site de Peluse, alors Avaris, ou à Thel (Sile), près du Kantara actuel. A Avaris, on trouvait une branche du Nil, et, par eau ou par la chaussée, on pénètrait au cœur de l'Egypte. A Thel, un canal rejoignait le Nil vers Daphnae (*Tell Defenneh*). C'est le chemin, qu'en sens inverse suivit Ethérie lorsqu'après avoir traversé le Ouadi Toumilat d'Orient en Occident, elle se rendit à Péluse, et elle ne tarit pas sur la richesse des plaines qui bordent ce bras du Nil ([1]). Un vrai paradis terrestre, et, pour elle, c'est la terre de Gessen.

Héroonpolis n'était donc pas sur la route de Jacob. Il est vrai, une voie secondaire fait aujourd'hui ce détour. Elle se détache de l'autre un peu avant *Tell Abou-Sĕfeh,* se dirige vers le Sud, passe à El-Gisr et pénètre dans le Ouadi Toumilat ([2]). Mais rien ne prouve que cette voie était alors ouverte et pratiquée. En outre, elle est beaucoup plus longue et plus pénible, elle n'est suivie de nos jours que par les caravanes qui vont directement au Caire et qui veulent éviter les chemins trop fréquentés. Ce n'était pas le cas de Jacob et de sa famille.

Ainsi, la mention d'Héroonpolis par les Septante ne peut être regardée comme l'indice d'une tradition. Il en est de même pour l'historien Josèphe qui dépend des Septante.

3. Le nom hébreu de Gošen et son prétendu prototype égyptien.

Un autre élément parasite bien plus nocif à la question qui nous occupe que l'Héroonpolis des Septante, est le terme geographique egyptien lu *Qosem,* et qu'on donne comme l'équivalent de l'hébreu *Gošen.* Le grec Γέσεμ vient à propos former l'anneau intermediaire. Cette forme nominale

([1]) Texte en appendice, III, 9.

([2]) Autrefois par le milieu du seuil; depuis le creusage du canal, à bac, à la pointe Nord du lac Timsaḥ.

ne fut-elle pas adoptée par les interprètes alexandrins uniquement parce qu'elle était plus ressemblante à l'original ?

Ces idées furent émises pour la première fois par l'égyptologue Heinrich Brugsch (1), et reprises plus tard avec beaucoup de conviction par Ed. Naville (2). On les a regardées depuis, en général, comme l'expression de la vérité et un acquêt de la science (3). Elles ne sont pourtant pas basées sur l'évidence, et le fondement qui les soutient est loin d'être sans fissure. Il est même d'une étonnante fragilité.

Quelle est la lecture et la signification du mot égyptien qui sert de point de départ à toute la théorie ? Un des maîtres de la philologie égyptienne, Alan Gardiner, a fort bien traité cette double question dans un article de la grande revue anglaise d'égyptologie (4). Je ne fais que résumer son étude.

A lire le mot, il n'y a d'hésitation possible que dans la première lettre. Elle provient d'une confusion ancienne entre le signe *šs* et le signe très voisin *g*. Les hiéroglyphes des premiers temps distinguaient ces deux signes, mais l'écriture hiératique les confondit et finalement la *boucle* fut seule retenue. Il faut remarquer cependant que le signe était beaucoup plus fréquent que l'autre, et qu'ayant par lui-même la valeur bilittérale *šs*, toutes les fois qu'il est accompagné de *s* complémentaire, il est normalement à lire *šs*. Et c'est le cas du groupe discuté qui régulièrement doit se transcrire *šsmt* (*šesmet*). Toute autre lecture demande une preuve ferme, et ne peut se contenter de conjectures (5).

Le terme se rencontre dans les listes géographiques de l'époque gréco-romaine. Un tableau du temple d'Edfou montre Ptolémée XI offrant à Horus le nome de Sopd, comme l'explique la légende : *Il t'apporte le nome de Sopd avec ce qu'il produit, et Šesmet avec ce qui est en elle.* Une scène analogue se voit au temple de Dendéra avec ces paroles : *Il t'apporte Šesmet d'Orient.*

Dans le premier cas, *Šesmet* est accompagné du déterminatif de ville, c'était donc apparemment la capitale de la province offerte à Horus par le roi. Cette métropole était généralement appelée *Pi-Sopd* « la demeure de Sopd ». Ce dernier nom lui-même subsiste encore dans l'arabe Ṣafṭ

(1) *Dictionnaire géogr.* p. 427. 876. 1348. *Geogr. Inschriften*, I (1857), p. 129. 140. *Die Götter des Nomos Arabia* dans la *Zeitschrift für aeg. Sprache*, 19 (1881), p. 15-18.

(2) *The Shrine of Saft el-Henneh and the Land of Goshen* 1888.

(3) Ces idées sont enregistrées dans les trois dictionnaires bibliques de Vigouroux, Hastings et Cheyne.

(4) *The supposed egyptian equivalent of the name of Goshen* dans le *Journ. of eg. arch.*, 5, (1918), p. 218-223.

(5) Alan Gardiner (*loc. cit.* p. 221, note 3) ne connaît que deux exemples où le signe en question *g* est suivi de *s*, le nom de la ville de Cusae et celui d'une place non identifiée, mentionnée dans les *textes des Pyramides*. Pour le groupe *šs*, comparer les deux mots hébreux שֵׁשׁ « lin », de l'ég. *šes*, copte ϣⲉⲛⲥ « lin », et שַׁיִשׁ « albâtre », de l'ég. *šes* avec le déterminatif de *pierre*.

(el-Henneh), à l'Est de Bubaste, qui marque l'emplacement de l'ancienne ville. Les fouilles qu'y a executees Naville en 1885 montrent bien que c'était la cité du dieu Sopd et le centre de son culte (¹). Le plus bel objet exhumé est un splendide naos dédié au temple per le dernier pharaon egyptien, Nectanébo (358-341). On y lit ces phrases qui contiennent l'ancien nom de l'endroit: *Quand Sa Majesté vint à Šesmet pour propicier ce noble dieu Sopd, seigneur de l'Orient* (pl. VI, 2), et, plus loin: *Ce fut ce dieu lui-même qui fit graver les figures des dieux de Šesmet sur ce naos* (pl. VI, 3) (²).

Un dernier exemple nous offre le même mot au masculin avec un sens un peu différent, dans un hymne à Sésostris III (XII[e] dyn.). Parmi beaucoup d'autres comparaisons dont quelques-unes sont pleines de charme, le poete emploie celle-ci:

Grand est le seigneur de sa ville,
Il est rempart comme un mur de cuivre de Šesem (³).

Šesem désigne donc ici le pays d'où provenait le cuivre, le Sinaï très probablement. Le déterminatif *étranger* qui suit le mot confirme cette interprétation.

Voici maintenant une seconde série de textes où se lit, en toutes lettres cette fois, un mot *šesmet* qui est évidemment le même que le précédent. C'est d'abord une stèle de la XII[e] dynastie provenant de Ouadi Gasous sur la Mer Rouge (⁴). On y voit le dieu Sopd — toujours celui de Saft el-Henneh — couronné des deux hautes plumes d'Amon, avec cette légende: *Sopd, seigneur de Šesmet, seigneur de l'Orient.*

Les *textes des Pyramides* contiennent plusieurs fois le terme *šesmet.* En deux passages (456. 1784), c'est un nom de pays sans autre indication; ailleurs (567), c'est un minerai vert associé à la turquoise, *mafkat.* La même association se trouve d'ailleurs dans des textes plus récents (⁵), toujours en relation avec *Sopd, seigneur de l'Orient, seigneur des pays étrangers.*

En outre, les *textes des pyramides* donnent nombre de fois à Horus l'épithète *šesemti* « celui de *Šesmet* ». C'est une des quatre formes de ce dieu appelé: *Horus des dieux, Horus de l'horizon, Horus de l'Orient, Horus de Šesmet* (⁶).

(¹) Ed. Naville, *The Shrine of Saft el-Henneh* 1888. *Šesmet* était un nom très ancien. Les textes ptolémaïques d'Edfou l'emploient comme beaucoup d'autres, par *archaïsme.*

(²) Naville lisait le nom de la ville, *Kes.* Alan Gardiner (*loc. cit.* p. 219) démontre que le dernier signe n'est pas un déterminatif mais le phonétique bilittéral *mt, mr,* et que le groupe est donc à lire *šsmet* (*šesmet*) comme à Edfou et à Dendéra.

(³) Griffith, *Hieratic papiri from Kahun and Gurob,* 1898, pl. II, ligne 14. Je donne la traduction d'Alan Gardiner (*loc. cit.* p. 219). La comparaison est forte. Il paraît pourtant que c'était un lieu commun en littérature égyptienne.

(⁴) Birch, *Catalogue of the... Egyptian Antiquities at Alnwick Castle,* pl. IV. p. 269.

(⁵) Sethe, *Urkunden,* IV, 875-6.

(⁶) Les mêmes textes appellent aussi Horus, *sopd* « le prêt, le prompt » (330. 632. 1636), de sorte que le dieu Sopd ne semble être autre qu'Horus de *Šesmet.* Tous les deux sont dits *seigneurs de l'Orient.* Sopd, « le prêt, le prompt », est une variante d'Horus.

De cette poussière de citations (1), il se dégage que *Šesmet* était un nom ancien du Sinaï et d'un minerai vert exploité dans ce pays en même temps que la turquoise. Or, Ṣafṭ el-Ḥenneh était le point de départ des caravanes pour le Sinaï. Le dieu Sopd, *seigneur de l'Orient, seigneur de Šesmet*, était honoré au Sinaï, sa patrie d'origine, et à *Pi-Sopd*, sa demeure d'adoption, capitale du nome qui lui était consacré. C'était toujours *celui de Šesmet* (*šesemti*). Le nom finit par s'appliquer à la ville elle-même (2).

Sans atteindre la certitude ni être indiscutables, ces conclusions se présentent avec les marques d'une sérieuse probabilité. Pour le mot qui nous occupe, elles établissent avec solidité la lecture *šesmet*. Dès lors, il ne semble pas possible de retrouver dans ce mot ni l'hébreu *gošen* ni le grec Γέσεμ. D'abord le prototype supposé est au féminin (une seule fois au masculin, dans l'hymne à Sésostris III), et l'on sait que, même après la chute du *t*, la terminaison féminine se manifeste toujours par la présence d'une voyelle finale (ex. *nofrit*, copte ϯ-ⲛⲟϥⲣⲓ). De plus, l'hébreu *gošen* différerait en deux lettres de l'original. Le grec Γέσεμ en serait moins éloigné, mais il ne faut pas oublier que les Septante rencontrant *gošen* tout court, l'ont traduit par Héroonpolis (Gen. 46, 28). Dans le composé γῆ Γέσεμ qu'ils ont gardé partout, ils n'avaient donc pas en vue un nom ancien de Pi-Sopd, *Ṣafṭ el-Ḥenneh*.

Quelle est donc l'origine du mot Γέσεμ? A mon avis, ce n'est autre chose que la transcription de l'hébreu *gošen*. Mais pourquoi Γέσεμ et non Γέσεν? De même, on peut se demander pourquoi ils ont transcrit *Ṣafnat paʿaneḥ* Ψομθομ Φανήχ. Passant dans une autre langue, il est si facile qu'un nom propre peu connu soit déformé. On en trouverait bien d'autres exemples.

Quant à *gošen*, le plus simple est d'en faire un nom sémitique, d'autant que le terme existe en hébreu, désignant une région (Jos. 10, 41; 11, 16) et une ville (Jos. 15, 51). On objectera peut-être que l'appellation *terre de gošen* était égyptienne puisqu'elle est connue de Joseph et de Pharaon et qu'elle s'attache à une partie de l'empire. Mais remarquons aussi que c'était une région frontière, peu ou pas du tout habitée par les Egyptiens de race, exploitée donc par les Orientaux. Les Hyksos étaient alors maîtres du Delta, sinon de toute la vallée du Nil. Les hommes de leur race et de leur langue formaient, de beaucoup, la majorité de la population à la marche égypto-syrienne. Il est tout à fait plausible que le nom de *gošen* ait été donné par les Asiatiques eux-mêmes à une partie de cette région mitoyenne.

(1) Pour être complet, mentionnons encore la déesse à tête de lion, *Šesemtit* « celle de Šesmet », et une sorte de tablier ou pagne, *šesmet*, que portaient sans doute les naturels du Sinaï, et dont est revêtu le dieu Sopd sur la stèle de Ouadi Gasous.

(2) De même, *Behdet*, nom d'une petite localité du Delta, berceau du culte d'Horus, passa à Edfou où ce dieu toujours appelé *celui de Behdet* (*behedti*) était spécialement honoré.

4. Habitat des Hébreux.

Après avoir éliminé du problème les éléments parasites, nous nous trouvons, pour arriver à une solution, en face du seul texte primitif. La lumière qui s'en dégage suffira-t-elle pour éclairer notre marche et nous préserver de tout écart ?

Disons de suite que la question a assez peu d'importance, car les Hébreux ne tardèrent pas à déborder du pays où Pharaon avait voulu d'abord les cantonner, et à se répandre au loin dans les riches plaines du Delta. Evolution normale. Au début, étrangers, nomades, suivis de nombreux troupeaux, il leur fallait une région écartée, analogue à leurs montagnes de Palestine ; mais dès qu'ils eurent pris racine et se furent multipliés, ils ne pouvaient manquer de se livrer au commerce et à l'industrie et d'aller s'enrichir dans les villes égyptiennes.

Ce mouvement d'expansion se reflète clairement dans le texte biblique. Des critiques ont même prétendu y retrouver les indices de deux manières de voir contradictoires ([1]). Certains passages confinent les Hébreux dans la terre de Gessen, terre isolée où la famille de Jacob (70 personnes, Gen. 46, 27) gardera ses usages de vie pastorale sans incommoder les Egyptiens (Gen. 46, 34; 47, 6. 27). Au moment des plaies, quand les scarabées infestent les maisons des Egyptiens, le pays de Gessen où habitent les Israélites en est exempt (Ex. 8, 22). Egalement, quand la grêle tomba sur *tout le pays d'Egypte*, seule la terre de Gessen échappa au fléau (Ex. 9, 26).

D'autres textes montrent, au contraire, les Hébreux mêlés aux Egyptiens. Tel le récit de Moïse enfant exposé sur le Nil et sauvé par la fille de Pharaon (Ex. 2, 1-10). La sœur de l'enfant dit à la noble Egyptienne : « Veux-tu que j'aille te chercher une nourrice parmi les femmes des Hébreux pour allaiter cet enfant ? ». Les fils de Jacob s'étaient donc établis dans la ville de la résidence royale et ils y étaient nombreux. Devenu grand, Moïse sortit du palais vers ses frères, il tua un Egyptien qui frappait un Hébreu. Le lendemain, il *sortit* encore et chercha à mettre la paix entre deux Hébreux qui se querellaient (Ex. 7, 11-14). Tout cela se passe dans le voisinage du palais.

A la peste du bétail, les troupeaux d'Israël et les troupeaux des Egyptiens semblent être dans le même pays (Ex. 9, 4-7). Mais le mélange des deux peuples est surtout manifeste à la dixième plaie et à la manducation de l'agneau. Hébreux et Egyptiens sont voisins et habitent porte à porte (Ex. 11, 2-9). Les premiers marquent leur maison du sang de l'agneau et

([1]) Driver sur le passage Ex. 8, 22, dans *Cambridge Bible for schools*. On attribue la première manière de voir (Hébreux isolés) au Iahviste, et la seconde (Hébreux mêlés aux Egyptiens) à l'Elohiste. Cependant les versets Ex. 12, 22-23 qui affirment le mélange sont généralement attribués au Iahviste per les critiques.

quand le Destructeur passe, il respecte les portes marquées et ne frappe que les Egyptiens (Ex. 12, 7-15. 23-25). Le lendemain, ceux-ci pressent les Israélites de partir sans retard et leur abandonnent même leurs objets d'argent et d'or (Ex. 12, 32-37).

Il est facile de remarquer que le mélange s'affirme surtout pour les derniers temps du séjour en Egypte, au moment de la plus grande expansion des Hébreux. Au reste, même en ces dernières années, un noyau de la descendance de Jacob était resté au berceau primitif de la nation, dans cette belle propriété qu'avait concédée Pharaon en terre de Gessen, ce qui explique les deux alternatives constatées pour les fléaux. Il est donc hors de propos de parler de contradiction. Des Hébreux, il y en avait isolés en Gessen, il y en avait mêlés aux Egyptiens dans les villes. C'est ce que nous dit expressément le livre de l'Exode (1, 7): « Les enfants d'Israël furent féconds et multiplièrent; ils devinrent nombreux et très puissants, et *le pays en fut rempli* ».



Fig. 28. Aux bords du Nil.

Le mouvement d'expansion suivit vraisemblablement la branche pélusiaque du Nil, en la remontant, depuis Avaris sur la mer, jusque peut-être vers Bubaste, en poussant une pointe à Tanis, une des métropoles du Delta. Avaris, la ville des Hyksos, ne pouvait qu'attirer les nouveaux venus d'Orient. Ils y trouvaient des hommes de leur langue, des amis, des frères. A Migdol (*Tellel-Ḥēr*), un peu au sud, à Taphnis (*Tell Defenneh*), les Juifs reviendront plus tard, au temps des rois et des prophètes (Jer. 44, 1; 46, 14). Ezéchiel connaît Bubaste פִּיבֶסֶת (30, 17) (1).

Le Nil pélusiaque sur les bords duquel les enfants de Jacob avaient vécu des jours heureux, resta dans les souvenirs du peuple. Il en retint le nom précis *Šiḥor* שִׁיחוֹר qu'avaient si souvent prononcé les ancêtres. Car ainsi s'appelait en égyptien ce bras célèbre du grand fleuve (*iar-ʿa,* copte

(1) C'est l'exacte transcription de l'égyptien *Pi-ba(r)set* qui fut une des appellations de la ville nommée plus généralement *Pi-bastit,* d'où Bubastis. Je cite ce nom uniquement comme point de repère pour fixer de manière approximative les limites possibles de l'habitat des Israélites. Au même passage, Ezéchiel cite encore On (Héliopolis), il est évident que les Hébreux ont pu s'avancer jusqu'à cette ville.

ιαρο). Ce n'etait d'ailleurs qu'un des noms de son long cours ([1]). Dans la région de Bubaste, les textes l'appellent *Ity*; aux plaines de Phacusa et de Daphnae qu'il arrosait, c'était « les eaux de Ra » (*pa-mou en pa-Ra*); enfin dans son cours inférieur, vers Heracleopolis parva et jusqu'à la mer, c'était « les eaux d'Horus » (*Ši-Ḥor*).

L'hébreu a admirablement conservé le mot, שִׁיחוֹר. Les divers passages où il se trouve, convergent aussi au même sens :

Josué 13, 2-3 : « Tous les districts des Philistins et tout le territoire des Gessuriens, depuis le Šiḥor qui coule à l'Orient de l'Egypte jusqu'à la frontière d'Accaron, vers le Nord » ([2]).

Isaïe 23, 2-3 : « Le marchand de Sidon, qui parcourt la mer, dont les messagers sont sur les grandes eaux, le grain de Šiḥor, la moisson du Nil, sont son revenu » ([3]).



Fig. 29. Barques sur le Nil.

Jérémie 2, 18 : « Et maintenant, qu'as-tu à faire avec le chemin d'Egypte, pour aller boire l'eau du Šiḥor ? ».

En venant de Palestine, les premières eaux qu'on rencontrait étaient bien celles du Nil pélusiaque.

1 Chroniques 13, 5 : « David assembla tout Israël, depuis Šiḥor d'Egypte jusqu'à l'entrée de Ḥamath ».

([1]) Textes et références dans GARDINER, *The Delta residence of the Ramessides* dans le *Journ. of eg. arch.* 5 (1918), p. 258 pour *Ity*, p. 257 pour « les eaux de Ra », p. 251, 252 pour « les eaux d'Horus » (*Ši-Ḥor*). Ce dernier nom se trouve au pap. *Anastasi III* (Nouvel Empire) et dans les documents d'époque gréco-romaine. « Les eaux d'Horus » (*Ši-Ḥor*) sont toujours mises en relation avec le XIVe nome (Sethroïte) qui était le dernier au Nord-Est du Delta. Pour comprendre l'expression « eaux d'Horus » ou « fleuve d'Horus », il faut se rappeler qu'Horus est souvent appelé *seigneur de l'Orient*, et que c'est au Delta oriental que, selon la légende, il poursuivit Set, le meurtrier de son père. La route de Palestine portait aussi le nom significatif de « *chemins d'Horus* ».

([2]) C'est le seul endroit où ce mot a l'article. En égyptien, il se trouve aussi avec et sans l'article, *pa ši-Ḥor* et *ši-Ḥor*.

([3]) On le voit, il n'y a aucune raison de retrancher *ior* « le fleuve, le Nil », comme le voudraient certains critiques (cfr. A. CONDAMIN, *Le livre d'Isaïe*, sur ce passage). Les deux mots *šiḥor* et *ior* n'ont pas le même sens. Par l'expression *grain de šiḥor*, il faut sans doute entendre les blés d'Egypte que des bateaux apportaient sur les eaux de la branche pélusiaque à la Méditerranée et de là à Sidon.

On le voit, dans ces divers endroits, le sens du mot en question concorde admirablement avec l'égyptien (1). Et il est extrêmement intéressant de constater que dans les deux passages historiques, la Terre Promise s'étend jusqu'à la ligne orientale du Delta. Au temps de Josué, ce n'est qu'un projet, mais sous le règne de David, il semble qu'en réalité il y avait des Juifs au-delà de Bersabée et jusqu'à Péluse. C'était ainsi la jonction entre la patrie palestinienne et l'ancienne patrie égyptienne.

Avec le psaume 78, 12. 43, nous franchissons le Nil et nous assistons aux prodiges opérés *dans les campagnes de Tanis* בִּשְׂדֵה צֹעַן, au moment de l'exode (2). Ce témoignage est précieux. C'est le plus ferme et le seul franchement indiscutable. Bien qu'il soit de beaucoup postérieur aux faits, il se présente comme l'écho fidèle de la tradition. Le poète aurait-il nommé au hasard *les campagnes de Tanis*, alors qu'il connaissait tant d'autres villes du Delta ?

Nous l'avons vu plus haut, les Hébreux habitaient dans le voisinage de la résidence royale, où Moïse et Aaron accomplirent les merveilles chantées par l'auteur inspiré. Ils avaient donc pénétré dans les *campagnes de Tanis*. Ce n'est pas à dire que le palais de Pharaon fût à Tanis elle-même. Cette ville avait été un des centres des Hyksos, mais au temps de Moïse, les Hyksos n'étaient qu'un souvenir abhorré. Les nouveaux Pharaons de la XVIIe et de la XVIIIe dynastie avaient rétabli la capitale à Thèbes. Nous savons pourtant qu'ils menèrent de longues guerres en Palestine et en Syrie, ils passèrent donc très souvent par le Delta oriental et nul doute qu'ils y avaient un pied-à-terre.

Nous verrons bientôt que les Ramessides (XIXe dyn.) avaient créé une splendide résidence à Avaris qui dès lors prit le nom de *Pi-Ramessé*. Les pourparlers entre Moïse et Pharaon eurent donc lieu dans cette région, soit à Pi-Ramessé elle-même soit dans les environs. Or, *champs de Tanis*, était une expression égyptienne qui désignait ce qu'on appelait le *pehou* ou hinterland du nome sethroïte qui eut pour capitale ancienne Thel (Sile) et pour nouvelle Heracleopolis parva sur le Nil pélusiaque. Les plaines ainsi nommées se trouvaient donc à l'Est de Tanis, sur les bords du fleuve, dans la direction de Pi-Ramessé, peut-être aussi près d'une ville que de l'autre. Et nous savons que les prodiges ne furent pas limités à une ville mais s'étendirent au loin. C'est donc sur les deux rives de la branche pélusiaque, du Šiḥor, que les Hébreux s'étaient répandus, et c'est là que Dieu fit éclater sa puissance pour les libérer de la servitude pharaonique.

(1) On ne voit pas quel rapport il y a entre le *šiḥor* d'Egypte et *šiḥor libnat* de la tribu d'Azer (Jos. 19, 26).

(2) Septante, ἐν πεδίῳ Τάνεως, copte sa'idique ϩⲛ̅ ⲧⲥⲱϣⲉ ⲛ̅ⲧϫⲁⲁⲛⲉ, boḥaïrique ϧⲉⲛ ⲧⲕⲟⲓ ⲛ̀ϫⲁⲛⲏ. Il s'agit donc bien de Tanis. Il est extrêmement intéressant de retrouver la même expression « champs de Tanis », *sokhet ḍa'anet* et *sokhet ḍa'*, dans les textes égyptiens. Ces textes, il est vrai, sont d'époque tardive (IVe s. av. J.-C. et époque gréco-romaine), mais l'expression devait être ancienne. ALAN GARDINER, *The Delta residence of the Ramessides* dans le *Journ. of eg. arch.* 5 (1918) p. 199. 200. 247.

5. Territoire de Ramsès.

Après avoir ainsi fixé le champ de l'expansion israélite dans le cadre souple et docile que nous indiquent les documents, il faut en rechercher le berceau et le point de départ. Le texte hébreu l'appelle *terre de Gošen* et *Gošen* tout court (Gen. 46, 28-29). Nous avons vu que nous sommes désarmés pour situer ce pays et que tout au plus nous pouvons tenir pour certain qu'il se trouvait dans la région dénommée *Arabie* par les anciens géographes, sur le côté oriental de la branche pélusiaque.

Une autre donnée biblique parallèle à la précédente est du plus grand intérêt: « Joseph établit son père et ses frères, et leur assigna une propriété dans le pays d'Egypte, dans la meilleure partie du pays, dans le territoire de Ramsès, ainsi que Pharaon l'avait ordonné » (Gen. 47, 11). Ce passage est attribué par les critiques au « code sacerdotal » (P), tandis que tous ceux qui lisent *Gošen* appartiendraient au Iahviste ou à l'Elohiste. Nous n'avons pas à discuter ici cette distinction de documents. Quelle que soit la date qu'on lui attribue, le verset en question est historique et nous transmet l'écho d'une tradition ancienne. Il serait même spécialement intéressant s'il provient d'une source différente, car il est seul à nommer, par *anticipation*, le pays de Ramsès. Plus loin dans un texte attribué au Iahviste, il est parlé aussi de la ville de Ramsès, à propos de la persécution (Ex. 1, 11). Il n'y a aucun doute qu'il s'agit de la même ville dans les deux cas. « Terre de Ramsès », c'est-à-dire territoire de la ville de Ramsès, et c'est apparemment la raison qui porta les Septante à prendre aussi *Gošen* pour une ville.

Où était cette Ramsès que les Hébreux construisaient en même temps que Pithom, sous la férule des surveillants égyptiens? Dans le système de Naville trop facilement adopté par les exégètes, Pithom serait à Tell el-Maskhouta, dans le Ouadi Toumilat, et Ramsès à Tell Arṭābi, à quelques kilomètres à l'Ouest. Sans preuve sérieuse d'ailleurs, au moins pour la seconde identification.

La ruine de Tell Arṭābi fut fouillée par Petrie en 1906. Il y avait là une ville très ancienne. Une simple énumération des objets trouvés donnera une idée des générations qui s'y sont succédées [1]:

1. Des vases en pierre, de l'Ancien Empire;
2. Des poids et scarabées allant de la IXe à la XIIe dynastie;
3. Des scarabées hyksos;
4. Des scarabées et une grande maison de la XVIIIe dynastie;
5. Un temple dédié par Ramsès II au dieu Atoum;
6. Les restes d'un rempart de Ramsès III;
7. Divers objets, scarabées, poteries, des dynasties suivantes;
8. Des poteries d'art étranger spécialement chypriote.

La ville etait fortifiée. Petrie y a reconnu trois murs d'enceinte, d'é-

[1] Fl. Petrie. *Hyksos and israelite cities*, 1906, p. 28-34.

poques différentes. Ils étaient construits en briques. Le deuxième et le troisième mur coïncidaient à peu près ou suivaient des lignes parallèles.

Le premier rempart, le plus ancien, était moins étendu que les deux autres et entourait une place forte beaucoup plus petite. Il avait des bastions par endroits, en particulier aux angles. Au commencement des travaux, il était complètement enfoui sous des monceaux de sables et de décombres à une profondeur variant de trois à cinq mètres au-dessous des constructions de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie. En creusant jusqu'aux fondations, à l'angle sud-ouest, on tomba sur un ouvrage d'un genre nouveau. D'abord une pile de briques ainsi disposées : cinq en bas, puis quatre, puis trois et deux au sommet. Rien sous ces briques, mais tout à côté, vers l'Est, parallèle au mur, parut une petite tombe voûtée contenant le corps d'un petit enfant, étendu en longueur, la tête à l'Orient. Les ossements tombèrent aussitôt en poussière. Il n'y avait aucun autre objet. D'après Flinders Petrie, cette tombe aurait eu un caractère rituel et annoncerait un sacrifice humain pour inaugurer la construction des murs.

Cette coutume n'existait pas en Egypte. On n'en a trouvé aucune trace ailleurs. Par contre, elle était en vigueur en Syrie comme il ressort de l'exploration récente. Le sacrifice humain fut remplacé plus tard par une lampe qu'on éteignait en l'enfouissant.

Le mur ancien fut donc construit, non par des Egyptiens mais par des Orientaux. Petrie en conclut que cette localité était une place forte des Asiatiques qui occupèrent cette région frontière de l'Egypte. Cette occupation aurait eu lieu après la VI[e] dynastie.

Le second rempart est de Ramsès III. Il fut bâti sans doute après la grande victoire de ce roi sur les peuples ligués des îles et des côtes de la Méditerranée, pour prévenir une invasion des Syriens. Il englobait la ville nouvelle qui débordait l'ancienne. Enfin, le troisième rempart est d'époque bien postérieure et marque un léger retrait de l'agglomération.

A l'intérieur de ces murs, Petrie trouva les fondations d'une grande maison qu'il attribue à la XVIII[e] dynastie. Il y ramassa, en effet, des scarabées de cette époque, quelques-uns en particulier au nom d'Aménophis III et de Thoutmès III. Chose curieuse, il y avait là des urnes contenant de l'argent, mais cet argent avait été fondu, il ne portait absolument aucune trace d'empreinte.

A peu de distance de cette maison, en face de l'ancienne porte de la ville, la fouille amena à la lumière les débris du temple de Ramsès II. Sur le pylone de gauche, on voit Ramsès II dans l'attitude traditionnelle, frappant un Syrien devant le dieu Atoum. Un fragment au côté droit laisse deviner une scène semblable devant Set. Du même pharaon, la partie inférieure d'une grande stèle en granit rouge (pl. XXVIII. XXXII) et un groupe représentant le roi à côté du dieu Atoum (pl. XXXII) ([1]).

([1]) Petrie pense que c'est cette dyade que vit Ethérie, la prenant pour Moïse et Aaron (*Peregrinatio Silviae*, texte en appendice III, 9). Nous établissons plus loin que la dyade vue par Ethérie se trouvait et se trouve encore à *Tell Basta*, l'ancienne Bubastis.

Les inscriptions sont très fragmentaires. En dehors du cartouche du roi Khéty (IX[e] dynastie) sur un poids, elles sont toutes du temps de Ramsès II ou de Ramsès III. Je cite celles qui offrent quelque intérêt pour notre sujet:

1. Sur le pylone du temple, à côté de la figure d'Atoum: *Atoum, seigneur de Thékou* (¹).

2. Sur la stèle de Ramsès II, citée plus haut: *Le grand en pouvoirs, puissant en terreurs dans les pays... sur les Barbares au loin, le roi Ramsès Mériamon, doué de vie. Sa terreur est grande au pays des Shasou, il s'est emparé de leurs forteresses, il a massacré leurs chefs, il a construit des villes pour son nom à jamais.*

3. Sur un fragment de montant qui avait appartenu à la porte d'une tombe: *Le chef archer, intendant des greniers (mir šenut), intendant du palais, Ousir-Maat-Ra-nakht-en-Thekou*, et sur une colonne parallèle: *Le chef archer, intendant des greniers de To-Noutir, Ousir-Maat-Ra-nakht-en-Thekou.* Cette pièce est une des plus suggestives de la fouille. Elle provient du tombeau d'un officier qui commandait la garnison d'archers établie en cette localité. C'était, en effet, un poste garde-frontière. Il vivait au temps de Ramsès II, car il faut évidemment reconnaître son nom dans les derniers signes identiques des deux colonnes, et ce nom est un composé signifiant *Ramsès puissant à Thékou.* Il est intendant des greniers de *To-Noutir* (Arabie, Orient), c'était donc là un entrepôt des marchandises, gommes, résines, bois de construction et de menuiserie, venant d'Orient (Petrie, pl. XXXI).

4. Petit fragment provenant très probablement du temple: *Atoum, seigneur de Thékou* (pl. XXXI).

On le voit, le seul nom qui ressort clairement de ces textes est celui de Thekou, et, à s'en tenir à ces documents, il serait logique de l'attribuer à la très ancienne ville que marque la ruine de Tell Arṭabi. Il est pourtant admis généralement que Thekou désignait le site voisin de Tell el-Maskhouta ou encore toute cette région du Ouadi Toumilat. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

L'agglomération de Tell Arṭabi fut-elle jamais appelée Ramsès, même temporairement, à cause des quelques travaux que les pharaons de ce nom y firent exécuter (restauration du vieux temple d'Atoum par Ramsès II, remparts de Ramsès III)? C'est possible, mais il n'est pas un seul texte qui le dise explicitement ou même l'insinue. Le fragment de stèle mentionné plus haut chante Ramsès II *construisant des villes pour son nom à jamais.* Ce n'est pas à dire que toutes les villes où son nom était gravé avaient adopté, même en second, l'appellation de Pi-Ramessé.

Dans une série d'articles richement documentés, Alan Gardiner a fait une enquête approfondie et qui semble exhaustive au sujet de tous les

(¹) Le texte a *ṯu*, il est manifeste qu'il faut lire *ṯku*; le *k* aura été omis par le graveur.

toponymes où entre d'une manière ou de l'autre le nom de Ramsès [1]. Ce nom, auréolé de gloire par le grand roi bâtisseur, fut attaché à des monuments, à des temples de Thèbes, de Memphis et d'ailleurs (*hat-Ramessé* ou bien *pi-Ramessé*; le préfixe *per* « maison » était déjà prononcé *pi*), à des propriétés sacrées relevant des temples (*pi-Ramessé*), à des postes militaires, à des villes (*ʿat-Ramessé* une seule fois, généralement *pi-Ramessé*, deux fois *Ramessé pa-dimi*, comme nous dirions « Ramsès-ville »). Les villes sont moins nombreuses qu'on ne suppose: une, la plus célèbre, vers l'embouchure de la branche pélusiaque, dont nous avons à parler; une autre à l'Ouest du Delta, au village appelé encore *Ramsīs* par les indigènes, près des ruines de Naucratis [2]; une station près de Kantara, sur la route d'Asie, la même, semble-t-il, qui précédemment était *la demeure du lion* [3]; l'agglomération d'Abou-Simbel en Basse-Nubie [4], et peut-être celle de Derr [5], encore plus au Sud. Ajoutons une localité au nom de Ramsès III sur la lisière du désert libyen [6] et une autre, non identifiée, en Zahi (Phénicie) [7].

A une trentaine de kilomètres à l'Est de Port-Saïd, sur le bord de la mer, sont les buttes de *Tell Farama*. Du sable, des cailloux roulés, des poteries en miettes, des murs éboulés, à peine y reconnaît-on une ruine. Une désolation irrémédiable règne sur ce qui fut autrefois la célèbre Péluse, et, plus anciennement, la non moins fameuse résidence des Ramessides. Depuis que le bras du Nil qui envoyait ses eaux fertilisantes dans ces parages, a été coupé, le désert a repris son bien et dévoré les richesses apportées et accumulées par des milliers de générations. Peu de cités antiques ont été rasées à ce point. De tant de monuments, de palais et de temples, il ne reste que quelques pierres informes. Un poids au nom de Nectanébo, un fragment de sarcophage de la même époque, un débris d'un temple des Ramessides, c'est tout ce qui subsiste des splendides constructions des Pharaons [8].

(1) *The Delta residence of the Ramessides* dans le *Journal of egyptian archaeology*, 5 (1918) 127-138. 179-200. 242-271. Cette étude est un modèle de recherche topographique. Avec une admirable maîtrise, l'auteur a dépouillé tous les textes et relu tous les papyrus hiératiques de la XIXe et de la XXe dynastie, époque des Ramessides, sans négliger les documents postérieurs. Toutes les traductions antérieures sont soigneusement révisées et très souvent améliorées. Gardiner dresse d'abord le catalogue de toutes les localités ayant porté le nom de Ramsès. Il s'attache ensuite aux nombreux textes qui décrivent la plus importante et la plus célèbre, la résidence royale de Pi-Ramessé dans le Delta oriental. Trente-neuf références sont citées et discutées. Je ne donne ici qu'un très court résumé de cette admirable étude.

(2) Gardiner, *loc. laud.*, A. B. C. D, p. 129-131.

(3) *Ibid.*, H, p. 132.

(4) *Ibid.*, K, p. 133.

(5) *Ibid.*, L, p. 133.

(6) *Ibid.*, M, p. 134.

(7) *Ibid.*, F, p. 131.

(8) *Recueil de travaux*, XXXVII, 33-34. Les ruines de Péluse ont été décrites par Griffith dans *Nebesheh and Defenneh* de Petrie, p. 99-101 et par Clédat dans les *Annales du Service des antiquités de l'Egypte*, 13, p. 79-85. Voir Gardiner, *The Delta residence, loc. laud.* p. 253.

Et, pourtant, il est hors de doute que c'est là l'emplacement de la belle et riche Pi-Ramessé que décrivent les scribes de la XIX[e] et de la XX[e] dynastie. L'honneur de la fondation est attribué à Ramsès II, mais comme le vainqueur de Darius à Alexandrie, le grand roi ne fit que s'emparer d'un site ancien pour le transformer en une ville nouvelle qui prit son nom.

De son vivant, c'était *Pi-Ramessé Miamon Grand-en-victoires*, après sa mort, on modifia la seconde partie du titre et on dit: *Pi-Ramessé Miamon Grand Esprit de Ra-Horus à l'horizon* (1).

Cette ville était à Péluse ou dans le voisinage. La preuve en est fournie par une série d'indices convergents que Gardiner a le mérite d'avoir dégagés de textes obscurs.

Pi-Ramessé est située à la frontière du Delta oriental, entre l'Asie et l'Egypte (2); elle est *la porte de toute contrée étrangère* et *l'extrémité de l'Egypte* (3).

On y va et on en revient par eau (4), et le bras du Nil qui y coule s'appelle *les eaux de Ra* et *les eaux d'Horus* (5). Les *eaux de Ra*, c'est la branche pélusiaque dans son cours moyen ainsi appelée à cause d'Héliopolis, la ville de Ra, où s'amorce la bifurcation; les *eaux d'Horus* (*pa Ši-Ḥor*), c'est la même branche dans son cours inférieur et vers son embouchure.

Elle a un port, *ses bateaux vont au loin et reviennent au port* (6), elle offre un abri aux marins (7).

Elle honore d'un culte spécial Set qui était le dieu d'Avaris, et Avaris était là.

La localisation est donc précise et garantie par des documents dignes de foi (8).

On entrevoit d'ailleurs facilement les raisons qui portèrent Ramsès II ou ses prédécesseurs (9) à choisir cette position. Elles étaient à la fois d'ordre militaire et commercial. Les Hyksos avaient déjà établi là leur place forte d'Avaris, à cheval, pour ainsi dire, sur leur pays d'origine et sur leur nouvelle patrie. C'était à la fois la clé de l'Orient et la clé de l'Egypte, une base de première valeur pour s'élancer à d'autres conquêtes

(1) On sait que dans la religion égyptienne, l'âme des Pharaons d'abord, puis celle de tous les justes, était censée monter au firmament azuré pour y briller avec le Soleil, dans la barque de Ra, en compagnie des dieux. Cfr. *Christus*, seconde édit. p. 673.

(2) Papyrus *Anastasi IV*, 6, 1: *Entre la Phénicie* (*Zahi*) *et l'Egypte* (*To-meri*). *Zahi* désignait toute la côte méditerranéenne jusqu'au Delta. GARDINER, *loc. laud.* p. 187.

(3) Papyrus *Anastasi III*, 7, 2. GARDINER, *loc. laud.* p. 186.

(4) Textes et discussion dans GARDINER, *loc. laud.* p. 182. 189.

(5) GARDINER, *loc. laud.* p. 251. 252. 257. 258.

(6) *Ibid.* p. 185.

(7) *Ibid.* p. 187. Cfr. 260; ce port s'appelait *le port de Ramsès* ou simplement *le port.*

(8) D'autres indices jailliront encore des textes que nous avons à citer.

(9) Il se peut que le travail de reconstruction de la ville ait été commencé par Ramsès I (GARDINER, p. 260). Et peut-être aussi que les pharaons de la XVIII[e] dynastie avaient déjà là une résidence.

ou pour maintenir sous le joug les peuples déjà soumis. En langage moderne, pour l'Etat égyptien comme pour une Puissance orientale, c'était une tête de pont. De là, les armées pharaoniques, bien équipées, bien ravitaillées, partaient pour exécuter leurs raids en Palestine et en Syrie; là, au retour de leurs expéditions, elles trouvaient un abri rapproché et sûr. Inversement, l'Asiatique qui aurait occupé ce poste, aurait tenu toute l'Egypte sous sa menace.

C'était donc un point stratégique d'exceptionnelle importance. Après en avoir expulsé les Hyksos, les rois de Thèbes ne pouvaient le négliger. Tout les portait à s'y établir fortement et à le retourner contre leurs anciens ennemis [1].



Fig. 30. Séti I offrant à Osiris une statuette de la désse Vérité.
Bas-relief de son temple à Abydos.
(D'après Breasted, *Hist. d'Eg.*, fig. 153).

Pi-Ramessé était aussi un centre commercial. Les richesses de l'Orient, résines, parfums, bois de construction et de menuiserie, y affluaient par voie de terre et par voie de mer. De là, par l'artère bubastique, elles parvenaient sans aucune peine au cœur et aux extrémités de l'Egypte. C'était, par avance, le grand marché de Péluse. Aussi cette cité connut-elle des jours de gloire et de prospérité.

C'est dans ses splendides palais que fut ratifié le traité — qui doit donc porter dans l'histoire le nom de *traité de Pi-Ramessé* — entre Ḫattušili, roi des Hittites, et Ramsès II, pharaon d'Egypte. C'était l'an 21 du pharaon. Le texte du pacte déjà arrêté fut apporté gravé sur une table d'argent par les ambassadeurs du roi Hittite. Une traduction en fut faite en égyptien. Après

(1) Une stèle de l'an 35 de Ramsès II, à Abou-Simbel, s'exprime ainsi: *J'ai fait pour toi (?) une belle résidence afin de fortifier la frontière des Deux-Pays, Pi-Ramessé; elle est affermie sur la terre comme les quatre piliers du ciel.* Gardiner, p. 181.

de longues années de guerre, les relations pacifiques étaient rétablies et l'alliance était jurée par tous les dieux du ciel et de la terre [1].

Une description poétique et enthousiaste de Pi-Ramessé, composée du vivant même de Ramsès II, nous donnera une idée du développement qu'avait pris cette ville et de l'éclat qui l'environnait. C'est une lettre emphatique du scribe Pibesa à son maître Aménemopé. Elle est connue depuis longtemps, mais à cause de son importance, il ne sera pas inutile d'en reproduire ici une traduction nouvelle [2]:



Fig. 31.
Tête de Ramsès II.
Statue en granit noir au musée de Turin.

Autre motif de joie à mon maître, et c'est que je suis arrivé à Pi-Ramessé Aimé d'Amon, et l'ai trouvée extrêmement florissante.

(C'est) une belle ville, il n'y en a pas de pareille. Elle ressemble à Thèbes, c'est [Ra qui l'a fondée] lui-même.

C'est une résidence où la vie est agréable, ses campagnes sont pleines de bonnes choses, elle est munie d'abondantes provisions chaque jour.

Ses eaux sont (pleines) de poissons et ses marais (?) *d'oiseaux. Ses prairies sont verdoyantes d'herbage. La verdure y atteint une coudée et demie (en hauteur), les fruits ont le goût du miel dans les champs cultivés* (?). *Ses greniers sont pleins de froment et d'épeautre, ils s'élèvent jusqu'au ciel.*

Des oignons et des poireaux dans... Des grappes et des fleurs dans les bosquets (?). *Des grenades* (?) *des pommes et des olives. Des figues dans les vergers. Le doux vin de Kenkémé* [3] *qui surpasse le miel.* [Ici une énumération de plusieurs sortes de poissons].



Fig 32. Ramsès II sur son char de guerre.
Scène du temple d'Abou Simbel en Basse Nubie.
(D'après Petrie, *A hist. of Eg.* 3, fig. 20).

(1) Langdon and Gardiner, *Treaty between Hattušili and Ramesses II* dans le *Journal of egyptian archaeology*, 6 (1920) p. 185-194.

(2) Gardiner, *The Delta residence*, p. 185-186. La traduction de Gardiner est faite sur le papyrus *Anastasi III*, avec les variantes d'un duplicata parmi les papyrus Rainer de Vienne et d'un ostracon de Queen's College, Oxford. Vigouroux (*La Bible et les découvertes modernes*, 2, 1896, p. 266-268) donne la traduction de Maspero (*Du genre épistolaire chez les anciens Egyptiens*, p. 103-106). Il applique cette description à une ville du Ouadi Toumilat. On ignorait encore la vraie situation de Pi-Ramessé.

Autres références: Heath, *The Exodus Papyri*, p. 68 et pp. 73-75; Chabas, *Mélanges égyptologiques*, deuxième série, pp. 131-134; Goodwin dans *Records of the Past*, 1re série, p. 11-16; Brugsch, *Geschichte Aegyptens*, 1 édit. 1877, pp. 547-549. - *Steininschrift und Bibelwort*, pp. 189-192; Maspero, *Hist. Anc.* II, pp. 388-389.

(3) Kenkémé, un célèbre vignoble dans le voisinage de Pi-Ramessé.

Les « eaux d'Horus » (ši-Ḥūr) rapportent du sel et du natron. Ses bateaux vont au loin et retournent au port. Il y a abondance de vivres chaque jour. On se réjouit d'y habiter, pas de désir à exprimer. Les petits y sont comme les grands.

Allons, célébrons pour elle ses fêtes du ciel et ses commencements de saisons. Les marais lui produisent des papyrus et les « eaux d'Horus » des roseaux. Les plantes Seber (1) *viennent des jardins, les guirlandes des vignes.*

On lui apporte (?) *des oiseaux de la région des cataractes, et ils marchent sur... La mer (est pleine?) de poissons* [deux espèces sont nommées]. *Les marécages lui offrent leur...*

Les jeunes gens de Grand-en-victoires (2) *sont en vêtements de fête tous les jours, avec de l'huile parfumée sur leurs têtes et des cheveux frisés de frais. Il se tiennent à leurs portes, les mains chargées de feuillage, avec des rameaux verts de Pi-Hathor, des bouquets des (eaux de) Peḥer.*

Jour d'entrée d'Ousimara Setpenra (Ramsès II), Monthou des Deux-Pays, au matin de la fête de Choiak. Chacun est comme son voisin pour adresser ses requêtes.

Doux breuvage (?) *de Grand-en-victoires* [trois espèces sont nommées]. *Bière de Cilicie (venant) du port, vin des vignobles, doux onguent des (eaux de) Segebyn, guirlandes des bosquets* (?), *doux chanteurs de Grand-en-victoires formés à Memphis.*

Demeure, sois heureux, et marche librement, ne t'éloignant pas de là, ô Ousimara Setpenra, Monthou des Deux-Pays, ô Ramsès Aimé d'Amon, ô toi dieu.

Le même papyrus contient un panégyrique de Ramsès II, adapté plus tard à Ménephtah. Un passage fait ressortir l'importance militaire de Pi-Ramessé (3).

Combien heureux est un jour en ton temps, combien douce ta voix quand tu parles, voyant que tu as construit Pi-Ramessé Miamon, la porte de tout pays étranger, l'extrémité de l'Egypte, la (cité) aux beaux balcons, aux salles éblouissantes de lapis-lazuli et de turquoise!

(C'est) la place régulatrice de tes cavaliers, le point de ralliement de tes soldats, son port est le refuge de tes marins. On t'y apporte des tributs.

Sois loué quand tu arrives au milieu des régiments des archers, (hommes) aux airs farouches, aux doigts brûlants, qui avancent (?) *quand ils contemplent le Prince debout et combattant, et que les montagnes ne peuvent se tenir devant lui!*

Est-il besoin de faire remarquer que ces détails conviennent admirablement au site de Péluse, base à la fois navale et terrestre pour les expéditions lontaines en Asie?

(1) Une plante indéterminée.

(2) Epithète de Pi-Ramessé, voir plus haut.

(3) GARDINER, *l. l.* p. 186. 187; CHABDS, *Etudes sur l'ant. hist.* p. 219-20; MASPERO, *Genre épistolaire*, 77-8; BRUGSCH, *Steininschrift und Bibelwort*, 200-1.

Citons encore un autre papyrus qui donne de très interessants details sur les temples et sur la population de Pi-Ramessé [1]:

Sa Majesté s'est construit une citadelle dont le nom est Grand-en-victoires. Elle est située entre le Zahi et l'Egypte et elle est remplie de vivres et de provisions.

Elle est comme On de Haute Egypte (Erment), et sa durée est comme celle de Memphis. Le soleil se lève à son horizon, et se couche en elle. Chacun quitte sa ville et s'établit sur son territoire.

Sa partie occidentale est la maison d'Amon, sa partie méridionale est la maison de Setekh. Astarté est à son côté Est, et Bouto à son côté Nord.

La mention d'un temple d'Astarté est significative. Ce temple, à l'Orient de la ville, n'était pas pour les Egyptiens qui avaient, outre les trois temples nommés ici, celui de Phtah et celui de Ra. Il était pour les Orientaux, nombreux dans cette cité limitrophe. Comme les villes maritimes modernes de Port-Saïd et d'Alexandrie, Pi-Ramessé était le rendez-vous des nations. *Il y a en elle des gens de tout pays*, s'écrie un poète du temps de Ramsès III [2]. Le plus fort contingent d'étrangers venait assurément de Palestine et de Syrie.

Pi-Ramessé continua à jouir d'une grande prospérité sous la XXe dynastie. Elle était résidence royale et siège du gouvernement pour le Delta. Thèbes restait la capitale pour la Haute Egypte. Le site était à souhait comme base stratégique et centre commercial, mais comme capitale, il était trop excentrique et trop près de l'ennemi. Aussi la XXIe dynastie transféra-t-elle le siège du gouvernement à Tanis. Dès lors, Pi-Ramessé commença à décroître et à disparaître. Elle renaquit, pour ainsi dire, de ses cendres à l'époque gréco-romaine, sous le nom de Péluse. Elle se perpétua aux âges coptes. On l'appelait alors **ⲡⲉⲣⲉⲙⲟⲩⲛ** qui est sûrement une survivance de l'égyptien *Per-Amoun* « maison d'Amon » [3].

Enfin ce dernier nom conserve encore une ombre d'existence dans l'arabe *Tell Farama.*

Ce site de Pi-Ramessé était habité bien avant les Ramessides. Là, très probablement, s'élevait Avaris, la ville des Hyksos. Un nom plus ancien encore du même endroit est *Sin* ou *Sain.* On le lit déjà dans les *textes des pyramides* comme lieu de provenance d'un bon vin, le vin de Kenkeme, sans doute. Il reparaît dans les Annales d'Assourbanipal où il est parlé d'un certain Šarludari, prince de Sin, soumis avec d'autres chefs du Delta par les Assyriens. Il se retrouve au temps des Ptolémées dans les docu-

(1) GARDINER, *l. l.* 187; CHABAS, *Mél. égypt.*, 2e série, p. 151 sqq.; — *Etudes sur l'ant. hist.*, 2e éd., p. 277-8: MASPERO, *Genre épistolaire*, p. 102; BRUGSCH, *Steininschrift*, p. 192-4; ERMAN, *Aegypten*, p. 242-3. Cité par VIGOUROUX, *La Bible et les déc. modernes*, 2, 1896, p. 266.

(2) *Grand papyrus Harris*, 8, 2, GARDINER, *Delta residence*, p. 194.

(3) Dans *Per-Amoun*, *r* s'est conservé sans doute parce qu'il était devant une voyelle. Autres exemples: Hermonthis, *(p)er-Monthou*, « maison de Monthou »; **Φορωρ** *per-Hor*, « maison d'Horus »; Pharaon, *per-ʿaa*, « la grande maison ». GARDINER *l. l.* p. 138.

ments démotiques où Pétoubastis traverse « *les provinces d'Egypte depuis Eléphantine jusqu'à Soun* » qui représente ainsi l'extrémité Nord ([1]).

C'est le *Sin* סִין d'Ezéchiel 30, 15. 16:

« Je répandrai mon courroux sur Sin, force de l'Egypte,
Et j'exterminerai la multitude de No.
Je metterai le feu à l'Egypte,
Sin se tordra de douleur. No sera forcée ».



Fig. 33. Un village égyptien.

Le prophète nomme deux villes célèbres, aux deux extrémités de l'Egypte: No (ou No-Amon), Thèbes, au Sud; Sin, l'ancienne Pi-Ramessé, au Nord. La Vulgate traduit fort à propos *Sin* par Péluse. Au verset 15, les Septante transcrivent *Sin* par Σάιν qui est peut-être la vraie prononciation. Au verset 16, ils transcrivent Συήνη comme s'ils avaient en vue Syène en Haute Egypte. D'après tout ce qui précède, il est facile de voir qu'il faut donner raison à S[t] Jérôme, puisque *Sin* était un nom très ancien de Péluse ([2]).

([1]) Gardiner, *Delta residence*, p. 253.

([2]) Telle est l'opinion de C. Lagier dans le *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux au mot *Péluse;* de Griffith dans le *Dictionary of the Bible* de Hastings, au mot *Sin;* de Spiegelberg dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, vol. 49 (1911) p. 81-84. Dans l'*Encyclopaedia biblica*, au mot *Sin*, Max Müller se prononce plutôt contre, mais il écrivait avant l'article de Spiegelberg sur *Sin* d'après les documents hiéroglyphiques et démotiques.

Pour l'histoire de Péluse à l'époque gréco-romaine et aux temps chrétiens, voir un excellent résumé par Lagier dans le *Dict. de la Bible* de Vigouroux.

Nous avons dit plus haut que les targums de Jérusalem et de Palestine traduisent Ramsès (Gen. 47, 11; Ex. 1, 11) par *Pilousin*. On ne saurait expliquer pareil accord par une coïncidence fortuite, il est bien plus probable que c'est l'écho d'une tradition ancienne.

6. Ramsès biblique.

Après cette digression nécessaire sur Pi-Ramessé pharaonique, revenons à la Ramsès biblique. Les deux villes sont-elles identiques? Pour avancer plus sûrement et sans brouiller les questions, je considère d'abord le *territoire de Ramsès* où se fixèrent les Hébreux à leur arrivée en Egypte (Gen. 47, 11). Nous envisagerons ensuite la ville de même nom qu'ils construisirent en même temps que Pithom (Ex. 1, 11) (¹).

Or, au point où nous sommes arrivés de la discussion, il faut admettre sans hésitation, je crois, que la Ramsès biblique près de laquelle s'établit la famille de Jacob, n'est autre que Pi-Ramessé des textes égyptiens, à l'embouchure du Nil pélusiaque (²). En effet, les documents historiques ne connaissent pas d'autre cité de ce nom dans le Delta oriental; et si notre information actuelle est incomplète, si, en réalité, quelque autre agglomération s'honora du grand pharaon, il est manifeste que la chose n'eut aucun retentissement et ne laissa pas de souvenir dans la mémoire des écrivains. Par ailleurs, l'auteur sacré, racontant l'histoire d'Israël plusieurs siècles après la descente en Egypte, veut assurément donner à ses lecteurs une indication géographique de quelque relief et de quelque notoriété. D'autant qu'il s'agit d'une campagne dans le territoire d'une ville, où les distances doivent donc être prises avec une certaine latitude.

Supposons que la propriété concédée fût dans le Ouadi Toumilat ou dans les plaines de Bubaste, le narrateur, qui connaît fort bien l'Egypte et qui veut être compris du grand nombre, l'aurait située en fonction de noms connus et celebres, il aurait indiqué Pithom, Thekou, Bubaste, Pi-Sopd, villes anciennes et glorieuses, prospères en son temps comme au temps de Jacob. Nous n'arrivons pas à comprendre pourquoi il aurait plutôt choisi une appellation — purement hypothétique pour nous — qui n'existait pas

On a remarqué depuis longtemps qu'il y a analogie ou même identité de sens entre Sin et Péluse, Πηλούσιον. D'après Strabon (XVII, 1, 21, voir texte en appendice III, 4), ce dernier mot vient de πηλός « boue », car, paraît-il, c'était le pays des marais et de la boue. Or, l'égyptien *sin* a le même sens « boue, fange », et c'est aussi le sens de l'araméen *seyān* « boue ». En outre, il y a encore à l'endroit une colline que les indigènes appellent *borg eṭ-Ṭîneh* « la tour de la boue ». La persistance de ces mots de même sens tient évidemment à la nature fangeuse du sol de cette région. Quant à l'araméen *seyān*, ce n'est probablement autre chose que l'égyptien *sin*, tandis que Pelusium en serait la traduction.

(¹) Il est manifeste que la Ramsès qui est le point de départ des Hébreux au moment de l'Exode (12, 37) s'identifie avec celle où ils habitaient.

(²) Voici un témoignage concordant de Saint Jérôme: *Ramesses... quae in extremis Aegypti finibus erat.* (*Lettre à Fabiola*, édit. des Bénéd. II, p. 588). Ce détail convient à merveille au site de Péluse.

à l'arrivée de Jacob, et si fuyante qu'elle n'a laissé aucune trace dans l'histoire (1), avec danger inévitable de confondre cette petite Pi-Ramessé avec la grande Pi-Ramessé du Nord.

Pour compléter sa pensée, il ajoute que cette proprieté était *dans la meilleure partie du pays* בְּמֵיטַב הָאָרֶץ. Sans doute, ce détail doit être entendu largement et *cum grano salis*, mais pour les sables et les bas-fonds du Ouadi Toumilat, cet éloge serait vraiment par trop déplacé et friserait le paradoxe. De fait, en considération des services rendus par Joseph, son brillant ministre, Pharaon veut certainement privilégier Jacob et sa famille, et la concession qu'il leur octroie n'est pas un leurre. Le souvenir qu'en gardèrent les descendants est celui d'un beau et bon pays où ils étaient heureux.

Or, les précédentes citations nous ont assez décrit la fertilité et les richesses de la campagne de Pi-Ramessé. Pour une petite tribu d'une soixantaine de personnes fuyant les montagnes affamées de Palestine, c'était un paradis terrestre. Pourquoi aller chercher plus loin? Pourquoi leur imposer encore des journées de marche vers les lagunes de Pithom? Le territoire de Pi-Ramessé n'avait-il pas une place libre, en bordure des jardins et des vignes, pour cette humble famille d'Orientaux?

La considération de l'époque nous fournit un indice concordant. Selon toute probabilité, c'était alors le règne des Hyksos, et la ville, restaurée, fortifiée par eux, s'appelait Avaris. Bien plus que Pi-Ramessé plus tard, Avaris était le rendez-vous des Asiatiques. N'y étaient-ils pas chez eux? Et la famille de Jacob pouvait-elle trouver ailleurs un milieu plus accueillant et plus sympathique? C'était bien là leur place, à eux, éleveurs de troupeaux, loin des centres purement égyptiens, « *Vous habiterez dans le pays de Gessen, car tous les bergers sont en abomination aux Egyptiens* » (Gen. 46, 34). Autour d'Avaris, la ville des étrangers, ces paroles entrent dans une parfaite clarté.

Contrée de pâturages par excellence, régulièrement arrosée par les eaux du Shiḥor, on n'y voyait pas encore les splendeurs, les jardins et les vignes de l'âge ramesside, et les troupeaux s'y mouvaient à l'aise. Le désert lui-même leur fournissait, l'hiver et au printemps, un excellent pacage. Là erraient déjà les troupeaux de Pharaon dont nous parle l'Ecriture (Gen. 47, 6). Aujord'hui encore y paissent des troupeaux de chameaux.

Et l'on entrevoit sans peine pourquoi l'auteur sacré ne nomme pas Avaris. Depuis l'expulsion des Hyksos, ce nom sonnait mal en Orient, et, d'ailleurs, il avait été effacé par le rayonnement de Pi-Ramessé Grand-en-victoires. Après les merveilles de la métropole pharaonique, qui donc avait encore souvenir de la petite Avaris?

Cette solution est claire et simple. Elle ne se heurte à aucun obstacle. Elle se base sur l'existence historiquement certaine d'une ville de Ramsès

(1) La remarque prend encore plus de valeur si le verset qui nomme Ramsès (Gen. 47, 11), attribué à P per les critiques, est, en effet, d'une source distincte. Ici on veut évidemment donner une indication plus connue que le *Gošen* indéterminé des autres.

en un endroit qui cadre à souhait avec le récit biblique. Les Egyptiens désignaient même parfois cette résidence de leurs rois par le nom de Ramsès, tout court, comme fait le texte hébreu. Nous en avons vu deux exemples plus haut. Le scribe ajoute, il est vrai, le mot *dimi* « ville », mais c'est une addition par écrit que le parler ordinaire ne connaissait pas.

Depuis longtemps la grande cité qui porta les noms de Sin, Avaris, Pi-Ramessé, a sombré, avec ses monuments et sa couronne de verdure, sous les sables du désert. Et c'est la raison pour laquelle les auteurs modernes n'ont pas pensé à cet endroit dans la question de Ramsès biblique et de la terre de Gessen (1). Puisqu'aucun document authentique, ni sacré, ni profane, ne nous invite à la placer ailleurs, il est naturel et logique de s'arrêter à cette solution.

La terre de Gessen se trouvait dans la zone d'Avaris, plus tard Pi-Ramessé et Péluse. Pour les géographes grecs, c'était encore l'Arabie. Strabon le dit expressément : « La région qui s'étend entre le Nil et le golfe arabique, c'est l'Arabie et, à son extrémité, est situé Péluse » (2). Le détail topographique des Septante *dans la terre de Gessen d'Arabie* (Gen. 45, 10; 46, 34) reçoit donc pleine vérification (3).

Préciser davantage est impossible et serait, d'ailleurs, de peu d'intérêt, car nous savons que les Hébreux ne tardèrent pas à déborder de leur domaine et à se répandre le long du Nil vers les plaines de Tanis (4).

Reste la question de la ville de Ramsès construite par les Hébreux en même temps que Pithom (Ex. 1, 11). A la rigueur, on pourrait admettre

(1) Pourquoi les autres passages de la Bible emploient-ils toujours l'expression si fuyante pour nous de *terre de Gošen?* Il serait superflu de le chercher longuement. Peut-être étaitelle précise pour eux, et s'ils la maintiennent sans faire allusion ni à Avaris ni à Pi-Ramessé, c'est peut-être par respect pour la tradition qui ne leur livrait pas d'autre nom.

(2) XVII, I, 21, texte entier en appendice III, 4.

(3) Est-il à propos de faire intervenir le *Gošen* dont il est question dans le livre de Josué ? Assurément ce n'est pas le même pays, mais le sens du terme pourrait projeter quelque lumière sur la question. *Gošen* est employé là deux fois (Jos. 11, 16; 10, 41) pour désigner un pays intermédiaire entre la *montagne* et la *plaine*, donc un pays de *coteaux* (cfr. Jos. 12, 8). Dans un troisième passage (Jos. 15, 51), *Gošen* est une ville de Juda mais toujours dans la région des *coteaux*. Le mot a une fois l'article (Jos. 11, 16). Avait-il une signification primitive de *coteau, versant de montagne?* Il aurait alors été appliqué par les Sémites aux légères ondulations de terrain qui régnaient autour d'Avaris. Simple hypothèse que l'identité des deux termes dans *Gošen* de Palestine et *Gošen* d'Egypte autorise à hasarder, surtout après avoir établi avec quelque probabilité que dans le second cas, *gošen* ne se rattache pas à un radical égyptien.

(4) Une remarque faite depuis longtemps par VIGOUROUX (*La Bible et les déc. mod.*, 2, p. 217-220, notes), trouve ici son application. C'est le souvenir des poissons que les Hébreux avaient à volonté dans leur terre de Gessen. Dans leurs murmures au désert il disaient : « Il nous souvient des poissons que nous mangions pour rien en Egypte, des concombres, des melons, des poireaux, des oignons et de l'ail » (Num. 11, 6). Or, le lac Menzaleh, sur les bords duquel vivaient les Hébreux, a toujours été célèbre par la variété, la qualité et l'abondance de ses poissons. Aujourd'hui, comme autrefois, c'est une des richesses de cette région.

qu'elle était distincte de l'autre, et maintenir l'*opinion* courante qui la place à *Tell Arṭābi* dans le Ouadi Toumilat. Mais on voit combien difficultueuse serait une pareille position. Reposant sur la supposition gratuite que ce site porta autrefois le nom de Ramsès, elle se trouve privée de son appui principal, que ce pays était la terre de Gessen. Dès lors que les Hébreux vivaient autour de Pi-Ramessé pharaonique, il est naturel de voir en cette ville celle que les maîtres impérieux les obligèrent à bâtir. On ne saurait arguer non plus du voisinage de *Tell Arṭābi* et de *Tell el-Maskhouta*. Dans l'ancien système, cette proximité constituait plutôt un motif de doute. Etait-il vraisemblable que Pharaon eût construit deux cités-magasins en des points si rapprochés et sur une même route ? Si ces magasins devaient servir au ravitaillement des armées partant pour la Palestine ou plutôt pour le Sinaï, était-il besoin de les diviser et n'était-il pas plus prudent de centraliser les dépôts et de les placer sous une même garde ? Et la remarque ne se retourne pas contre nous, car dans la nouvelle solution, Pithom est la base pour les expéditions au Sinaï, et Pi Ramessé, pour les expéditions en Palestine. Ainsi nous évitons le double emploi.

D'autre part, au point de vue historique, l'unification de ces trois Ramsès prend une importance inattendue. Voilà, apparemment, résolu par le fait même le problème du pharaon persécuteur et de la date de l'Exode. Nous l'avons vu plus haut, Ramsès II est bien le fondateur de la fameuse métropole qui porta son nom. Ce serait donc sous son long règne que les Hébreux auraient construit à la corvée ces temples et ces magasins de Pi-Ramessé que célèbrent les scribes enthousiasmés. Gardons-nous pourtant d'arriver dès maintenant à cette conclusion et réservons pour un chapitre spécial la question historique.

On pourra objecter encore que cette solution nuit au récit de l'exode et qu'il est plus facile de faire partir les Hébreux du Ouadi Toumilat que des régions lontaines de Tanis et de Péluse. Le voyage eût été un peu plus court pour eux, en effet. Mais, franchement, qu'était ce petit trajet à côté des quarante ans qu'ils avaient à errer dans les déserts ? Et puis, il nous faut les prendre là où ils étaient, et non là où il nous plairait de les mettre.

VII. LA PERSÉCUTION

1. Vue d'ensemble.

« Les fils d'Israël furent féconds et multiplièrent, dit l'Ecriture Sainte (Ex. 1, 7), ils devinrent nombreux et très puissants, et le pays en fut rempli ». Cette proverbiale fécondité et cette rapide multiplication était encore favorisée par la douceur du climat, une prospérité matérielle qui allait toujours croissant, et la protection des princes qui gouvernaient alors le Delta. Nous avons vu plus haut que c'étaient les Hyksos, des amis, des

frères pour les enfants d'Abraham. Peut-être qu'un des chefs de ceux-ci parvint à quelque puissance et marcha de pair avec les nombreux roitelets que nous font connaître les scarabees. Heureux jours, âge d'or pour Israël qui gardera longtemps le souvenir de ces plaines où « assis devant des marmites remplies de viandes », il mangeait à satiété (Ex. 16, 3), où il n'avait qu'à tendre la main pour prendre des poissons et cueillir des fruits (Num. 11, 5). Les humiliations et les souffrances de la persécution ne parviendront pas à lui faire oublier ces temps de vie facile et de tranquilles jouissances

Le règne des Hyksos fut pour les Hébreux l'époque de l'accroissement, de l'expansion, de la richesse. Alors ils devinrent un peuple comptant pour quelque chose en Egypte. Nous l'avons déjà dit, ils ne prirent aucune part à la grande guerre qui aboutit à l'expulsion de leurs protecteurs. L'Ecriture Sainte n'y fait aucune allusion. Objectera-t-on que la solution que nous avons admise pour la terre de Gessen, les met, sur le Nil pélusiaque et spécialement à Avaris, dans la zone des hostilités ? Quel inconvénient à cela ? Ce n'était pas alors la guerre de tranchées. Lorsqu'en 1917, marchant sur les traces des anciens Egyptiens, les alliés ont refoulé les Turcs et pris Jérusalem, la population civile n'est-elle pas restée sur place ? Et qu'étaient les armées et les batailles de jadis en comparaison de celles de nos jours ? Rappelons-nous le fameux Ouni, général de Pépi I de la VI[e] dynastie, se vantant d'avoir conduit une grande expédition en Syrie sans que ses soldats aient volé, sur le chemin, à qui que ce soit ni un pain, ni une paire de sandales, ni une chèvre (p. 14). Restés prudemment neutres, les Hébreux continuèrent à cultiver leurs champs tandis que passait le tourbillon militaire.

Les Hyksos expulsés et le vainqueur rentré en Egypte, jouirent-ils longtemps encore de la paix ? La persécution fut-elle inaugurée par le nouveau maître du pays unifié ? « Il s'éleva sur l'Egypte un nouveau roi qui n'avait pas connu Joseph », nous dit le texte sacré (Ex. 1, 8), et c'est ce roi qui commence à opprimer Israël « Voici que les enfants d'Israël forment un peuple plus nombreux et plus puissant que nous. Allons, prenons des précautions contre lui, empêchons-le de s'accroître, de peur que, une guerre survenant, il ne se joigne à nos ennemis pour nous combattre, et ne réussisse à sortir du pays » (Ex. 1, 9-10).

Quel est le pharaon qui parlait ainsi ? Répondre à cette question serait du même coup, dans une certaine mesure du moins, fixer une date à l'exode. Or, c'est le problème le plus obscur et le plus controversé de l'histoire des Hébreux en Egypte. Et, sur ce point, il faut l'avouer dès l'abord, nous n'avons aucun document nouveau à verser au débat. Les deux hypothèses principales sont connues, exode sous un Amenophis vers la fin de la XVIII[e] dynastie, exode sous le règne de Menephtah, successeur de Ramsès II. Le début de la persécution variera selon qu'on adoptera l'un ou l'autre système.

Avant d'entrer dans les détails de la discussion et de nous attacher à

des noms propres, envisageons la persécution en elle-même, telle que nous la racontent les Saintes Lettres ; de cette étude, il jaillira peut-être quelque lumière pour la solution historique.

2. Les origines.

Elles sont indiquées dans le passage de l'Exode que nous venons de citer (1, 8-10). Le passage est suggestif et demande réflexion. Il ne serait pas prudent de trop appuyer sur les conditions politiques de l'Egypte qu'il *semble* révéler. La Bible est l'histoire du peuple de Dieu, non des peuples païens parmi lesquels il eut à vivre. Dans la pensée de l'auteur, les paroles *nouveau roi qui n'avait pas connu Joseph,* ont simplement pour but d'annoncer un changement de conduite *à l'égard des Hébreux*. Elles veulent dire que si ce roi avait eu connaissance des précieux services rendus par Joseph à l'Egypte, il n'aurait pas songé à écraser les enfants de sa famille. Elles ne signifient pas que ses prédécesseurs immédiats avaient connu Joseph. Elles peuvent donc s'appliquer à n'importe quel pharaon de la XVIIIe ou de la XIXe dynasti e. à Ahmosis, le vainqueur des Hyksos comme à un de ses successeurs.

Le discours du roi est également composé, non pour l'histoire égyptienne, mais en vue des Hébreux et en fonction des récits qui vont suivre et que l'auteur *prévoit*. Ainsi il parle déjà du grand événement vers lequel tout va converger, la sortie d'Egypte. Pharaon avait-il si tôt quelque soupçon de ce denouement lointain qui ne se produira qu'après plusieurs règnes ? Les intéressés eux-mêmes n'y pensaient pas alors, bien que le retour au pays des ancêtres leur eût été clairement prédit (Gen. 50, 24-25). Pourquoi y auraient-ils pensé ? Ils étaient si bien en Egypte. Et c'est précisément pour les détacher des délices de l'Egypte que la Providence va leur ménager une longue persécution. Sans le savoir, Pharaon travaillera contre lui-même et pour accomplir les desseins de Dieu. Par sa dureté et sa cruauté, il inspirera aux Israélites le désir de sortir enfin de ce pays d'esclavage, et quand, de par Dieu, Moïse leur en donnera l'ordre, ils n'auront pas de peine à obéir ([1]).

La mention d'une guerre possible et d'ennemis redoutés ne fournit, non plus, aucune indication pour caractériser le pharaon, dans les dynasties qui suivent les Hyksos. Elle a pour but de fournir un prétexte à l'oppression des Hébreux. Les rois thébains du Nouvel Empire furent tous, plus ou moins, en guerre avec les Asiatiques, et la présence d'une tribu puissante dans le Delta oriental devait à tous inspirer quelque défiance. Quelques auteurs ont fait de Ramsès II l'inaugurateur de la persécution et lui

([1]) Une autre raison providentielle de la persécution était de détourner les Israélites de l'idolâtrie égyptienne et de les maintenir dans la religion de leurs pères. VIGOUROUX, *La Bible et les déc. mod.*, 2, 6e éd. 1896, p. 251.

ont attribué le petit discours rapporté par la Bible ([1]). C'est bien à tort, dans tous les cas, et quel que soit le système qu'on adopte. Il suffit d'un calcul bien simple pour le démontrer. Moïse avait 80 ans quand il se présenta devant Pharaon — Ménephtah, par hypothèse — (Ex. 7, 7). C'était peu de temps après la mort de Ramsès II. Le règne de celui-ci coïncide donc tout entier avec la vie de Moïse. D'autre part, quand Moïse enfant fut exposé sur le Nil, la persécution battait son plein et il y avait longtemps que les Hébreux gémissaient dans la servitude. Donc, au début de la persécution Ramsès II n'était pas encore né.

Le mirage de Ramsès II écarté, nous aurons toute liberté pour choisir, parmi ses prédécesseurs, le premier oppresseur d'Israël. Ahmosis ? Aménophis I ? Thoutmès I ? Thoutmès III ? Ramsès I ? Tous ces pharaons guerroyèrent en Syrie. Pour le moment, nous n'avons aucune raison de nous attacher à l'un plutôt qu'à l'autre de ces grands noms, si ce n'est toutefois au premier. Quel est, en effet, le motif allégué pour réduire les Hébreux en esclavage sinon leur accroissement extraordinaire au point d'inquiéter le maître de l'Egypte. Et c'est évidemment le vrai. Nous n'en voyons pas d'autre, et les mesures prises dans la suite contre les trop puissants étrangers n'en laissent pas soupçonner de différent. Or ce motif n'existait-il pas au temps d'Ahmosis ? Les Hébreux ne constituaient-ils pas alors le même danger que plus tard ?

Il faut pourtant nous garder de chercher trop de logique et trop d'unité dans la politique des pharaons. Il convient de compter avec leur arbitraire. Au demeurant, le restaurateur de la monarchie égyptienne ne pouvait tout d'un coup corriger tous les abus, relever toutes les ruines, redresser au sens national toutes les condescendances ou toutes les compromissions des règnes précédents. Il avait peut-être des œuvres plus urgentes à accomplir que de tracasser une tribu de pacifiques pasteurs, répandus sur les frontières de son grand royaume.

3. Phases et durée.

La simple lecture du texte montre que la persécution eut une durée considérable et qu'elle se poursuivit sous plusieurs pharaons. On peut y distinguer trois phases principales. Dans la première, les Hébreux sont accablés par toute sorte de corvées et travaux pénibles; en particulier, ils construisent les villes-magasins de Pithom et Ramsès (Ex. 1, 11-12). Les deux versets suivants ne sont qu'un développement de ce qui précède et n'indiquent pas un mode différent ([2]). Le but de Pharaon, clairement annoncé dans le discours, était de diminuer le nombre des Israélites, ou au moins d'arrêter leur prodigieux accroissement. Les corvées n'y firent rien.

([1]) Ed. Naville, *Archéologie de l'Ancien Testament*, p. 108-112.

([2]) Ces remarques sont faites indépendamment de la distinction des critiques qui attribuent les versets 8-12 au Iahviste et 13-14 au Code sacerdotal (P).

Alors il eut recours à une mesure barbare et inhumaine qui eût été radicale si elle avait été appliquée avec rigueur : « Vous jetterez au fleuve tous les fils qui naîtront, et vous laisserez vivre les filles » (Ex. 1, 22). Ce fut la seconde phase. La troisième a lieu après le retour de Moïse du Sinaï, et c'est une recrudescence dans l'oppression et la rigueur de l'esclavage (Ex. 5, 6-23). C'est alors qu'on oblige les Hébreux à aller chercher eux-mêmes la paille pour fabriquer les briques.

La troisième période fut de courte durée, un an au plus, semble-t-il. Elle fut provoquée par la demande de Moïse de laisser partir Israël (Ex. 5, 4-6). La Providence permit qu'il en arrivât ainsi afin d'achever de détacher les Hébreux et de les préparer à quitter ce pays où ils avaient été heureux mais qui leur devenait par trop hostile. La seconde fut longue. Elle comprend toute la vie de Moïse (80 ans, Ex. 7, 7), et il est probable qu'elle avait commencé avant la naissance du grand libérateur et que déjà un grand nombre de petits Israélites avaient péri dans les eaux du Shihor. D'après cela, on peut inférer que la première aussi dura plusieurs dizaines d'années. Avant d'en arriver à la mesure sauvage qui supprimait tous les enfants mâles, les rois d'Egypte qui n'étaient cruels ni par tempérament, ni par tradition, durent patienter longtemps. Le texte lui-même le laisse entendre. « Plus on accablait Israël, plus il multipliait et s'accroissait » (Ex. 1, 12). Or, il n'en est pas d'un peuple comme des fleurs au printemps. Tenant compte de la mortalité, pour constater une sérieuse augmentation, il faut des années, un quart de siècle au moins. D'autant qu'alors cet accroissement se calculait à vue d'œil et non par des recensements précis.

Durant cette première période, les Hébreux construisirent Pithom et Ramsès Ce fut un long travail. L'épisode des sages-femmes, si bonnes pour les enfants d'Israël, prit aussi du temps. On y lit ce détail significatif : « Et Dieu fit du bien aux sages-femmes et *le peuple devint nombreux et extrêmement fort* » (Ex. 1, 20). Il ne s'agit donc pas de quelques mois. A moins d'être vides de sens, ces paroles supposent un long intervalle de paix relative et de prospérité. Un pareil développement exige de nombreuses années.

Ainsi, il n'est nullement exagéré d'attribuer à cette première phase une durée aussi longue qu'à la seconde. C'est, pour toute la persécution, un siècle et demi au moins, et peut-être pas loin de deux siècles. On voit de suite qu'elle fut l'œuvre de plusieurs pharaons et qu'il n'est ni juste ni historique de la mettre tout entière à la charge de Ramsès II. Ce roi ne l'inaugura pas, ce ne fut pas même lui qui porta l'odieux décret contre les enfants mâles. A la naissance de Moïse, il avait cinq ou six ans, car il vécut 84 ans et — par hypothèse — il venait de mourir (Ex. 2, 23) quand le libérateur, âgé de 80 ans (Ex. 7, 7), entama les négociations avec son successeur. En outre, il passa les vingt premières années de son règne à guerroyer en Syrie contre ses puissants ennemis, les Hittites, et ce ne fut que la 21ᵉ année qu'il conclut avec eux le traité de paix [1]. Durant

[1] Voir plus haut, p. 111. 112.

ces longues campagnes, avait-il la tête à tourmenter de loyaux et pacifiques habitants de son empire? Ce n'est pas à dire qu'à son heure il fut plus humain et plus doux que ses prédécesseurs. Son ambition démesurée, jointe à une autorité sans contrôle ni contrepoids, le porta à abuser des Hébreux, soumis et patients, pour des constructions qui devaient assurer l'immortalité à son nom. Et c'est peut-être son amer souvenir qui transperce encore à travers les lignes indignées de l'auteur sacré. Soit, mais



Fig. 34. A travers la plaine inondée.

dans toutes les hypothèses, c'est à un autre que revient l'initiative de la politique d'asservissement.

Après ces remarques générales, étudions plus en détail chacune des phases.

4. Ramsès et Pithom.

La première période est caractérisée par la construction de Pithom et de Ramsès. Evidemment, les Hébreux travaillèrent ailleurs et à d'autres villes. Celles-ci sont mentionnées comme exemples, et parce que, dans la mémoire des descendants, leur nom évoquait plus vivement les souvenirs de misère et de souffrance légués par les anciens [1].

Nous avons parlé de Ramsès dans le chapitre précédent et nous avons conclu que, selon toutes les probabilités, c'était la Pi-Ramessé pharaonique,

(1) Les Septante mentionnent encore Héliopolis.

au site de Péluse. Ajoutons seulement que dans tous les systèmes, même en cet endroit, la ville est nommée par anticipation, comme à l'arrivée de la famille patriarcale en Egypte (Gen. 47, 11). Les Hébreux y peinaient, en effet, longtemps avant le décret sur les enfants, donc également avant la naissance de Ramsès II. Au reste, aucune difficulté en cela. Pi-Ramessé était une grande ville, avec cinq ou six temples et d'immenses magasins ([1]). Le travail de construction, commencé à une date que nous ignorons, se poursuivit pendant plusieurs règnes et — dans la seconde hypothèse — jusqu'au temps de Ménephtah.

Il est vrai, dans les documents égyptiens, il n'est fait aucune mention de Pi-Ramessé avant Ramsès II. C'est à lui que les scribes panégyristes attribuent l'embellissement de la ville et c'est son nom qu'elle porte. A bon droit, semble-t-il, car il y fit exécuter de grands travaux et il aimait à y séjourner. Il y signa le traité de paix avec les Hittites. C'était bien sa ville, sa résidence privilégiée. Mais il n'est dit nulle part qu'il fut le premier à y construire en vue d'une installation de la Cour et du Gouvernement. D'après plusieurs indices, la famille ramesside était originaire du Delta oriental, peut-être d'Avaris, et il est tout à fait vraisemblable que Séti I et Ramsès I avaient déjà entrepris de faire de ce site merveilleux la seconde capitale de l'Egypte ([2]). C'était d'ailleurs l'intérêt du pays, comme nous l'avons indiqué plus haut.

Simultanément, les Hébreux construisaient les magasins de Pithom. Dans le texte sacré, cette dernière localité ne se rattache pas à la terre de Gessen. Car, il est évident que Pharaon a pu envoyer les dociles fils d'Israël travailler bien loin de leur centre principal. Nous avons donc toute liberté pour la chercher là où nous conduiront les documents égyptiens. Il est généralement admis parmi les auteurs modernes de la placer aux ruines de Tell el-Maskhouta dans le Ouadi Toumilat. Un égyptologue que nous avons nommé souvent et dont l'autorité s'impose, Alan Gardiner, incline plutôt pour le site voisin de Tell Artabi, réservant pour Tell el-Maskhouta le toponyme beaucoup plus fréquent de Thékou ([3]). A dire vrai, au point de vue biblique, la question a peu d'importance. Elle se double cependant de deux autres éléments. Dans l'opinion commune, Thékou serait Soccoth de la Bible (Ex. 12, 37; 13, 20), où les Hébreux établirent leur premier campement. En outre, il faut identifier Héroonpolis que les Septante ont introduit dans leur texte (Gen. 46, 28) et on s'accorde à y voir le nom grec de Pithom. Il y a donc lieu de s'arrêter un moment à ce petit problème de géographie.

([1]) Voir plus haut, p. 110-116. Au moment où écrivait l'auteur sacré, le grand nom de Pi-Ramessé avait effacé tous les autres.

([2]) A. Gardiner, *The Delta residence* dans le *Journal of eg. arch.* 5, 1918, p. 260, note 4. Une des raisons qui militent en faveur de cette opinion est le culte spécial voué par cette famille royale au dieu Set, principal patron d'Avaris et de sa région. Le nom de Set entre dans le protocole de deux pharaons de la XIXe dynastie, Séti I, Séti II; Ramsès II et Ménephtah sont souvent dits « Aimés de Set ». Le père de Ramsès I s'appelait probablement Séti.

([3]) *The Delta residence* dans le *Journal of eg. arch.*, 5, 1918, p. 268. 269.

Nous passons rapidement en revue, dans l'ordre historique autant que possible, les documents concernant la question.

1. *Papyrus du Nouvel Empire.* Ils parlent de Thekou et de sa forteresse (*khetem*) [1]. Voici le plus remarquable. Nous l'avons déjà cité plus haut (p. 34), nous le reproduisons ici pour la commodité du lecteur: *Nous avons fini de faire passer les tribus bédouines d'Edom par la forteresse (khetem) de Ménephtah de Thekou, vers les marais de Pitoum [de] Ménephtah de Thékou* [2]. Si nous débarrassons ce texte de ses éléments parasites, il se simplifie ainsi: « Nous avons fini de faire passer les tribus par la forteresse de Thekou vers les marais de Pitoum de Thékou ». Nous ne prétendons pas que le sens de cette phrase soit clair. De quelque manière cependant qu'on l'explique, il est difficile d'en tirer que Pitoum et Thekou désignent la même localité. Il semble plutôt que Thekou est une région assez étendue dans laquelle il y a une place forte, un *khetem*, qu'on appelle « la forteresse de Thékou », et une ville qui porte le nom de « Pitoum de Thekou ». D'autre part, dans un sens restreint, Thekou est aussi une ville, comme l'indique le déterminatif qui accompagne ce mot.

2. *Inscriptions lapidaires trouvées à Tell Artabi et à Tell el-Maskhouta.* Nous avons cité plus haut (p. 108), celles de Tell Artabi. Il en ressort, ce qu'ont d'ailleurs prouvé les fouilles, qu'il y avait là un grand temple dédié à Atoum, un *pi-toum* « demeure de Toum » [3], et que le dieu s'appellait *Atoum, seigneur de Thékou* ».

Les fouilles de Tell el-Maskhouta ont également établi que cette ville possédait un temple d'Atoum avec le même titre: *Atoum, seigneur de Thékou* [4]. Mais ici, il y a un peu de variété dans le formulaire. Le lieutenant d'Osorkon II (22e dynastie) s'intitule: *Archiviste du temple de Toum* (*pi-toum*), *seigneur de ʿAnou* (pl. 4 C). Ce dernier terme de *ʿAnou* qui reparait dans les textes ptolémaïques, indiquait tout le territoire du 8e nome, dans le Ouadi Toumilat. Le même monument parle encore deux fois du temple de Toum. Trois fragments de statues probablement d'époque saïte (26e dynastie) contiennent des formules analogues: *Tous les prêtres qui entrent dans la demeure sacrée de Toum, dieu grand au milieu de Thékou* (pl. 5 A); *le préposé au magasin, le scribe de la demeure sacrée de Toum* [*de*] *Thékou; ton nom avec ta statue reste dans la demeure sacrée de Toum, dieu grand et vivant* [*de*] *Thékou* (pl. 7 A); *prêtre de l'horizon (temple) de Toum de Thékou* (p. 40).

Le monument le plus considérable sorti des fouilles est une grande stele de Ptolémée II Philadelphe [5] (285-247), érigée dans le temple luimême, l'an 21 du roi, *en face de son père Toum, dieu grand et vivant de Thékou* (ligne 28). On y décrit en un style ampoulé plusieurs visites du

(1) Voir plus loin, le texte du pap. *Anastasi V.*

(2) Pap. *Anastasi VI*, 4, 15, voir les références plus haut, p. 34.

(3) Le nom de ce dieu s'écrit Atoum ou Toum.

(4) Naville, *The Store-city of Pithom*, 1903. Fragment du naos de Ramses II, pl. 3 A.

(5) Naville, *The Store-city of Pithom*, 1903, p. 18-21, pl. 8-10.

pharaon à la ville, ses libéralites envers le grand dieu Toum et son temple, et quelques autres belles actions accomplies dans cette région. La formule stéréotypée *Toum, dieu grand et vivant de Thékou*, s'y répète avec une fatiguante uniformité. Je recueille quelques passages un peu plus expressifs pour notre but. *Ils voguèrent, vinrent à Thékou et s'y reposèrent* (l. 14). Les dieux rapportés de Perse *vinrent devant les dieux du pi-toum* [*de*] *Thékou* (1), *leurs statues s'y reposèrent pour toujours* (l. 13). A la ligne 10, on énumère les dons offerts au *pi-toum*. Dans ces deux derniers cas, le mot *pi-toum* est suivi du déterminatif de ville et Naville veut y voir le nom religieux de Thékou. Il paraît bien étonnant que sur une même stèle, la même localité reçoive deux noms différents. D'ailleurs, en prenant le composé dans son sens ordinaire, *demeure de Toum*, on obtient un sens bien préférable. Quant aux déterminatifs, l'inscription est trop négligée pour qu'on y attache une sérieuse importance (2).

3. *Textes géographiques des temples de Dendéra, Edfou et Philae* (3). Tous ces temples furent construits au temps des Ptolémées. On y figura sur les parois, de manière symbolique, toutes les provinces d'Egypte. C'est une procession qui s'avance vers le roi, chaque personnage représente une province, il en porte sur la tête le signe hiéroglyphique avec le nom de la capitale. Il est censé l'offrir au pharaon avec tous ses produits. Une légende accompagne le tableau et l'explique. Nous avons déjà fait remarquer avec Gardiner, en parlant du prétendu prototype égyptien du mot *gošen*, que ces textes gravés à cette époque tardive sont assez défectueux et qu'ils contiennent souvent des noms rares et très anciens qui n'étaient certainement plus en usage, tel *Šesmet*, nom ancien de Pi-Sopd.

D'après ces représentations, le Ouadi Toumilat formait alors le huitième nome de la Basse Egypte avec Thékou comme capitale (4). Il y est question aussi de *Pi-Toum dans Ro-iebt* « la porte de l'Orient » (5), et, au moins deux fois, de *Ha-Toum* « la demeure de Toum » (6). Mais rien n'in-

(1) A. Gardiner, (*The Delta residence*, p. 268) traduit : *les dieux de Pithom et Thékou*, comme s'il s'agissait de deux localités différentes. Il ne semble pas que ce soit nécessaire, car, dans les inscriptions de Tell el-Maskhouta, le signe du génitif *n* est souvent omis (pl. 7 A. pl. 5 A, pl. 8 *fronton de la stèle*). Au reste, il faut traduire ici : *le temple de Toum de Thékou.*

(2) Le déterminatif de ville est employé au fronton de la stèle (pl. 8), après *ro-ieb* « porte de l'Orient », avec le déterminatif des pays étrangers, après Pi-ḳerehet avec l'uraeus, après le nom du nome « le harpon oriental » (ligne 1, pl. 9 et ailleurs). Il est donc manifeste que sur cette stèle, il n'est pas restreint à l'idée de ville, mais qu'il s'étend à l'idée générale de pays, endroit, lieu, localité. Dès lors, comment peut-on assurer que *pi-toum* suivi de ce signe veut dire « ville de Pitoum ? ».

(3) J. Dümichen, *Geographische Inschriften altägyptischer Denkmäler*. Leipzig 1865-1866, 4 vol. — Mariette, *Dendérah*. Paris 1870-1874. — De Rougé, *Inscriptions et notices recueillies à Edfou*.

(4) Dümichen, I, pl. 62 ; III, 19, 34. De Rougé, pl. 145.

(5) Dümichen, I, pl. 98, ligne 12. — Mariette, *Dendérah*, IV, 75, 12 ; avec le déterminatif de ville.

(6) Dümichen, I, pl. 64 ; III, pl. 46 : « Dit par Toum, dieu grand, habitant dans Ha-Toum ». Je dois toutes ces références à M. Henri Munier.

dique que ces termes désignaient Thékou. et il est bien plus logique de les entendre d'une autre localité de la même province [1]

Après cette rapide énumération des documents, la conclusion se dégage indiscutable sur certains points, hésitante sur d'autres Thékou était le nom ordinaire de la ville égyptienne située à Tell el-Maskhouta. Pi-toum est un composé signifiant « le temple de Toum » aussi bien à Tell Artabi que dans la cité voisine, et il est naturel d'admettre que, par extension, ce terme religieux s'est appliqué à l'une et à l'autre des deux villes. Avec une différence, pourtant. A Tell el-Maskhouta, l'appellation sacrée de Pi-toum est secondaire et accidentelle, elle s'efface devant le nom ancien de Thékou. A Tell Artabi, elle est unique, donc commune et ordinaire, autant du moins qu'on peut en juger à la lumière si faible des documents. C'est, en effet, une énigme que cette ville. Elle est beaucoup plus ancienne que sa voisine, sa rivale peut-être, Thékou. Elle plonge ses racines dans l'Ancien Empire, elle voit les gloires de la XIIe et de la XVIIIe dynastie, elle brille au temps de Ramsès II qui restaure son grand temple, elle s'entoure de murs avec Ramsès III, elle se maintient encore quelques siècles, puis elle sombre dans l'oubli. Aucune trace ni des Ptolémées, ni des Grecs, ni des Romains n'y a été retrouvée. Elle n'était donc plus rien au temps d'Alexandre. Elle avait disparu devant Thékou toujours grandissante [2].

Quel nom lui donner? Nous n'en voyons d'autre que Pitoum. Relisons le passage cité du papyrus *Anastasi VI: Nous avons fini de faire passer les tribus bédouines d'Edom par la forteresse de Thékou vers les marais de Pitoum de Thékou* (ou *qui est de Thékou*). Malgré l'obscurité du sens, il est naturel de placer la seconde localité à l'Ouest de la première, donc à Tell Artabi. Et l'expression, *Pitoum qui est de Thékou*, s'éclaire singulièrement à la lumière des inscriptions qui, à Tell Artabi, appellent Toum, *seigneur de Thékou*. C'est nous dire qu'à cette époque, le nom de Thékou

[1] Les textes géographiques et la stèle de Ptolémée Philadelphe, qui sont d'ailleurs de même époque, donnent à peu près les mêmes termes. Outre Thékou, le doublet Pitoum-Hatoum, et le nom du nome « le harpon oriental », on trouve des deux côtés *Ro-iebt* et *Pi-ḳerehet*. *Ro iebt* « la porte de l'Orient » est une qualification géographique de la région, qu'il est facile de comprendre. Quant à *Pi-ḳerehet*, on ne sait trop qu'en faire ni où le prendre. La stèle dit (pl. 8): « Osiris, seigneur de *Ro-iebt*, habitant *Pi-ḳerehet* », et plus loin (ligne 7): « Sa Majesté vint au temple de *Pi-ḳerehet* (*hat nit Pi-ḳerehet*) ». Ce mot est toujours suivi de l'uraeus, c'est donc « le temple du serpent ». A la ligne 27, on énumère les offrandes faites à ce temple et ici le mot est suivi du déterminatif de ville. Où était ce temple? A l'Orient ou à l'Occident de Thékou? Le même terme désignait-il une localité de quelque importance? Naville, (*Store-city*, p. 24. 25) pense que *Pi-ḳerehet* était le nom égyptien de la ville dont on voit les ruines au pied du Gebel Mariam, près d'Ismaïlia, et que c'est aussi le *Phihaḥirot* de la Bible (p. 30), ainsi que le Serapiu de l'*Itinéraire* d'Antonin. Nous traitons plus loin cette question.

[2] C'est, sans doute, l'ouverture du canal du Nil à la Mer Rouge, au temps de Darius, qui assura la prépondérance à Thékou plus rapproché de l'embouchure et qui devint un grand port commercial sous le nom de Héroonpolis.

dominait celui de la bourgade occidentale et rayonnait déjà dans toute cette vallée ([1]).

Jusqu'ici nous avons tablé sur les documents égyptiens. A l'époque gréco-romaine, un nom nouveau paraît qui éclipse tous les autres, c'est Héroonpolis, Ἡρώων πόλις ([2]). Nous l'avons déjà dit, tous les géographes placent cette ville dans l'extrême enfoncement du golfe arabique, ἐν τῷ μυχῷ τοῦ Ἀραβίου κόλπου. Il n'y a pas de doute que c'est Tell el-Maskhouta. Un peu au Nord du temple de Toum, tout près du canal actuel, Naville a retrouvé des constructions beaucoup plus récentes qui sont les ruines d'une petite cité gréco-romaine. C'est ce que prouvent, entr'autres, les monnaies ptolémaïques et impériales qu'on y a ramassées en grand nombre, et, mieux encore, les inscriptions lapidaires découvertes par Naville. En voici la partie essentielle : ([3])

A) POLIS
ERO
CASTRA

B) . . . .
AB ERO IN CLVSMA
M VIIII Θ

Le début de la seconde nomme les *Imperatores* Maximien et Sévère et les *Caesares* Maximin et Constantin. D'après Naville, l'inscription est de 306 ou 307 après Jésus-Christ. Comme le remarque justement le même auteur, ces deux pierres furent gravées par les soldats romains qui occupaient ce poste. Nous y lisons deux fois le nom de l'endroit, Ero, d'où les Grecs tirèrent Héroonpolis « la ville des héros ».

La seconde inscription crée une sérieuse difficulté. « D'Ero à Clysma, 9 milles ». Or, Clysma est à Suez ([4]), à 69 milles d'après l'Itinéraire d'Antonin (voir appendice, III, 3). Naville supprime cette distance et met un second Clysma, un petit Clysma, à 9 milles de Tell el-Maskhouta, près du lac Timsaḥ. C'est conforme à sa théorie d'après laquelle, au temps de l'Exode, la Mer Rouge s'avançait jusqu'aux plaines de Nefîcheh, à l'Ouest du lac actuel (p. 24. 25). Une autre opinion soutenue autrefois par Dillmann et Mommsen (p. 22. 23) tient que la pierre a été déplacée, qu'elle avait été érigée à 9 milles à l'Est de Tell el-Maskhouta et qu'elle fut rapportée à la ville pour servir à quelque constructiom. Naville combat énergiquement cette opinion et la déclare sans fondement.

Alan Gardiner propose une solution beaucoup plus élégante ([5]). Ero était à Tell Artabi, et la pierre, *in situ* à Tell el-Maskhouta, marquait le 9e mille sur la route d'Ero à Clysma. C'est la solution que nous devrions admettre, puisqu'avec Gardiner nous avons localisé Pitoum à Tell Artabi.

([1]) Alan Gardiner a été le premier à différencier Pithom de Thékou et à le localiser au site de Tell Artabi (*Delta residence*, p. 268 et carte, pl. XXXV). Il y met aussi Héroonpolis que je crois devoir maintenir à Tell el-Maskhouta.

([2]) Je garde cette forme qui est celle de tous les auteurs grecs.

([3]) Naville, *The Store-city of Pithom*, pl. 11.

([4]) Tout près de cette ville, se voit un monticule que les indigènes appellent encore *Tell Gismel* (ou *Kismel*). Le mot *Gismel* est une survivance de Clysma.

([5]) *The Delta residence*, p. 269.

Mais à cela s'oppose une insurmontable difficulté. Il n'y eut pas de ville gréco-romaine à Tell Artabi.

C'est Petrie qui nous le dit (1). Force nous est donc de laisser Ero à Tell el-Maskhouta, quitte à chercher une autre explication de l'enigmatique milliaire. Celui-ci ne peut prévaloir contre l'ensemble des faits et des documents (2).

Mais l'identification Pitoum-Héroonpolis ne se retourne-t-elle pas contre nous ? En aucune façon. Héro, disent les savants, était un nom secondaire du dieu Toum. Héroonpolis est donc la traduction de Pi-toum (3).

Une simple comparaison suffira pour mettre les choses au point. Les Grecs appelèrent Heliopolis la ville qui était On pour les Egyptiens, parce que Ra (le Soleil) y était le dieu principal. De même, ils appelèrent Heropolis (par corruption, Héroonpolis) la ville qui était Thékou pour les Egyptiens, parce que le dieu local était Héro (Toum). Le nom de temple Pitoum n'entre donc pour rien dans la formation du grec Héroonpolis (4).

(1) *Hyksos and Israelite cities,* p. 28.

(2) Même si de nouvelles fouilles venaient à révéler une occupation romaine à Tell Artabi, il faudrait maintenir Héroonpolis à Tell el-Maskhouta. Il se trouvait là une ville gréco romaine et nul autre nom ne lui convient mieux que celui d'Héroonpolis. D'après les géographes, Héroonpolis était le point de départ pour la navigation vers la Mer Rouge, et la première ville importante que rencontraient les bateaux arrivant d'Orient et s'enfonçant dans le golfe arabique. Comment brûler le poste si favorable de Tell el-Maskhouta et aller à quinze kilomètres plus loin en une localité abandonnée déjà sous les Ptolémées ?

La solution de Gardiner offre un autre point faible. Elle fait d'Ero le point de départ, la tête de route pour Clysma. C'est bien pour Tell el-Maskhouta, mais pour Tell Artabi qui n'était rien alors ? Ajoutons que ce milliaire eût été de peu d'utilité s'il n'avait fait qu'indiquer la distance *parcourue* entre deux points assez rapprochés. Ce que le voyageur veut savoir, c'est la distance qu'il lui reste encore à parcourir. Et avouons que, *pour nous*, sur cette pierre, l'indication n'est pas claire puisque les savants ne s'accordent pas à la reconnaître.

Je pense qu'on a tort d'attacher une si grande importance à une pierre gravée seulement au IVe siècle alors que depuis longtemps les Grecs et les Romains voyageaient sur ces routes. La première inscription est évidemment très négligée. On dirait un amusement de désœuvré (Naville, p. 21). La seconde avait-elle une valeur officielle ? Cette petite plaque sans base était-elle un vrai milliaire ? N'y a-t-il pas erreur dans les chiffres ? D'ailleurs, l'opinion de Naville n'est pas dénuée de valeur et c'est peut-être la vraie. Voir plus loin un texte contemporain de S. Athanase semblant mettre un Clysma sur les bords du lac Timsaḥ.

(3) D'après Naville (*Store-city*, p. 10). Héro est le mot égyptien *ʿar* signifiant « sphinx, lion ». Or le lion était l'emblème du dieu Toum. Il fallait assurément que ce nom fût assez communément répandu pour être adopté par les Grecs. La forme régulière et primitive serait donc Héropolis, et ce fut par un jeu de mot qu'on arriva à Héroonpolis « la ville des héros ». On disait aussi couramment Hero, Ero, comme Heliu (pour Héliopolis). Telle est du moins la forme qui se trouve dans les inscriptions citées plus haut, dans l'Itinéraire d'Antonin, dans la *peregrinatio Silviae*, dans Etienne de Byzance, *De urbibus et populis,* p. 298. Voir article *Phithom* dans Vigouroux, *Dict. de la Bible.*

Un dieu Ἥρων était honoré au Fayoum (Lefebvre dans *Ann. du Serv. des Ant.* 20 (1920), p. 237), mais il ne semble pas que ce fût le dieu Hero (Toum) de Thékou.

(4) La version boheirique a πεθωμ là où la version saʿidique porte ϩⲩⲣⲱⲱⲛ ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ Qu'en conclure ? Sinon que le traducteur de la Basse Egypte sait que Héroonpolis signifie « ville de Héro » qui est Toum ? Et comme apparemment il n'aime pas les mots grecs, il emploie le nom égyptien qu'il connait. Au reste, nous l'avons dit, le terme Pitoum a pu s'appliquer aussi à Thékou, à cause du temple de Toum.

Par ailleurs, aucune confusion entre les deux cités voisines n'était, semble-t-il, possible. Quand Tell Artabi (Pitoum) était quelque chose, les Grecs l'appelaient Πάτουμος (Hérodote, II, 158). Cette ville s'efface, un nom tout à fait différent est donné à la rivale victorieuse (1).

Cette longue discussion se résume donc ainsi : à Tell el-Maskhouta, Thékou, puis Héroonpolis ; à Tell Artabi, Pitoum, puis Patoumos. Par extension, Pi-toum « le temple de Toum » a pu s'appliquer aussi à la ville de Thékou à une époque où Tell Artabi n'était plus habité.

Au point de vue biblique, il importe peu que les Hébreux aient travaillé à l'un ou à l'autre endroit. Dans les deux villes, les inscriptions parlent de greniers ; dans les deux villes, le temple de Toum fut restauré par Ramsès II, et, de part et d'autre aussi, les prédécesseurs de ce grand roi ont pu entreprendre des constructions. Je crois cependant qu'en plaçant le Pithom de l'Exode (1, 11) à Tell Artabi, nous obtenons une interprétation un peu meilleure. Car, nous évitons ainsi l'inconvénient de faire donner par le même Livre, et à peu de distance, deux noms différents à une seule et même ville (Pithom, Ex. 1, 11 ; Soccoth (2), Ex. 12, 37). D'autant que dans la mémoire des Hébreux, les villes de Ramsès et de Pithom étaient inséparablement unies comme emblèmes de servitude. Si donc pour l'auteur sacré, Soccoth avait été Pithom, il aurait dit plutôt : « Les enfants d'Israël partirent de Ramsès pour Pithom » (Ex. 12, 37). Il y avait, en effet, une spéciale satisfaction à chanter la délivrance sur les touches mêmes de l'esclavage.

5. **Les enfants noyés** (Ex. I, 22), **Moïse.**

Nous ne nous arrêterons pas longtemps à cet horrible mode de destruction, le plus barbare assurément de toute la persécution dirigée contre les Hébreux (3). Il faut dire à l'honneur des Egyptiens qu'il ne fut ni gé-

(1) Si Patoumos d'Hérodote avait désigné Thékou, on ne voit pas pourquoi les géographes postérieurs auraient rejeté ce nom si simple et si expressif, pour en forger un autre d'un radical égyptien si peu connu.

(2) Si toutefois Soccoth est Thékou, comme on l'admet généralement. Nous dirons un mot de cette identification dans le chapitre sur la route de l'exode. Il est vrai aussi que les critiques attribuent Ex. 1, 11 à J et Ex. 12, 37 à P. Mais la distinction des documents a ici peu d'importance. Pour tout historien israélite, quel que fût son lieu d'origine, le souvenir de Ramsès devait amener celui de Pithom. Ajoutons que la Genèse dit Héroonpolis (46, 28-31 Septante) et l'Exode, Pithom (1, 11, Septante Πειθω), comme s'il était question de deux villes différentes.

(3) Je passe sur l'épisode des sages-femmes. Il n'a rien de spécifiquement égyptien. Je note seulement la dernière phrase : « Et il leur fit des maisons » (21). On a voulu y reconnaître l'expression égyptienne *gereg per* « fonder maison », c'est-à-dire « se marier ». Ce rapprochement n'est pas à retenir. Les deux formules ne se touchent que par le mot « maison qui dans toutes les langues signifie aussi « famille ». Elles ont d'ailleurs des sens assez différents. « Il leur fit des maisons », c'est-à-dire des familles, une nombreuse postérité (Cfr. Deut. 25, 9 ; Ruth, 4, 11). L'expression égyptienne veut dire simplement « se marier ». En outre, elle garde toujours le mot « maison » au singulier.

néral ni de longue durée. Si le décret ne fut pas rapporté, du moins, il resta bientôt sans effet, et, même dans les corvées, Israël continua à s'accroître et à se multiplier. Quatre-vingts ans au moins s'écoulèrent depuis la naissance de Moïse jusqu'à l'Exode. Si, pendant ce temps, tous les enfants mâles avaient péri dans les eaux du Nil, il ne serait resté que des octogénaires et des femmes âgées. Le texte sacré ne fait aucune allusion à une diminution de la population. Au départ, la proportion entre hommes, femmes et enfants est normale. Il est donc manifeste que la mesure infanticide fut locale et transitoire. Episode insignifiant dans la vie des Hebreux en Egypte, elle n'est mentionnée, semble-t-il, que pour amener l'histoire de Moïse.

Cette histoire si touchante, si pleine des plus beaux sentiments du cœur humain, et qui a inspiré tant d'artistes, a été l'objet d'attaques multiples et diverses que n'a pas toujours guidées l'amour de la vérité. Elle est si belle qu'on a voulu y voir une légende. Il faut pourtant remarquer qu'elle n'arrive pas comme un épisode isolé sans lien avec le contexte, ou comme un conte charmant destiné à amuser le lecteur. Elle est un anneau de la chaîne, elle tient aux faits passés et aux faits à venir. Elle est au point culminant d'une persécution qui allait toujours en s'aggravant, elle est un trait des mesures odieuses prises pour étouffer le peuple d'Israël. Elle annonce aussi et prépare le grand rôle de chef, conducteur, libérateur, que va jouer Moïse. A ce maître, il fallait une éducation royale; à cet envoyé de Dieu auprès de Pharaon, il fallait un certain usage de la cour. Il y passe les quarante premières années de sa vie. Quand il y reviendra plus tard, après un changement de règne, il saura s'y mouvoir avec assurance, il s'y retrouvera chez lui (1).

Ajoutons que cet admirable récit ne donne nullement l'impression d'une création poétique. L'auteur a vu l'Egypte et ses canaux au cours si lent et aux bords garnis de roseaux. Il sait qu'une corbeille de joncs déposée parmi ces roseaux peut y flotter longtemps avant d'être emportée au loin. Il sait qu'une jeune fille peut, sans aucun danger, prendre un bain dans ces eaux tranquilles. Il est au courant des mœurs égyptiennes. Sa narration est un chef-d'œuvre.

Où se passe la scène? Dans le Delta oriental assurément, et sur un des canaux ou des bras du Nil qui arrosaient la terre de Gessen. Pour préciser davantage, après ce que nous avons établi plus haut, il est tout indiqué de nommer Pi-Ramessé vers l'embouchure du Nil bubastique (2). Il est vrai que la naissance de Moïse nous reporte à une date antérieure à la fondation de la nouvelle ville par Ramsès II — et cela dans toutes les hypothèses, puisque ces deux grands hommes étaient à peu près du même

(1) Pour le détail des objections et la réponse à y faire, voir Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 2, 1896, p. 281-287. *éducation de Moïse.*

(2) Un des poètes que nous avons cités plus haut parle des roseaux du Shiḥor (Nil pélusiaque).

âge. Mais, nous l'avons vu, il y a des raisons de croire que déjà les prédécesseurs du Pharaon constructeur avaient entrepris des travaux au site de Pi-Ramessé et y avaient fixé leur résidence. Ce fut donc une de leurs filles qui sauva le petit Moïse exposé dans sa corbeille de joncs sur les eaux du Shiḥor. (1).

Le nom de Moïse מֹשֶׁה n'est probablement autre chose que l'égyptien *mośou* « l'enfant », mot conservé dans des composés comme Ah-mosis (enfant d'Ah, dieu lunaire), Thout-mosis (enfant de Thot). Il est, en effet, vraisemblable que la fille de Pharaon n'ait pas donné un nom spécial à ce petit inconnu, fils d'une race étrangère, et qu'elle se soit contentée de l'appeler « l'enfant » (2).

Moïse reste une quarantaine d'années au palais royal. Les Hébreux, ses frères, se trouvent dans la région avoisinante, continuant à peiner à la corvée. Ces détails nous ramènent toujours à Pi-Ramessé. C'était là qu'était la résidence pharaonique, et c'est assurément cette « ville de Ramsès » que construisaient les fils d'Israël sous la « courbache » d'impitoyables surveillants. A cette date, des changements s'étaient produits à la cour. Après quelques règnes de courte durée (Ramsès I, 2 ans; Séti I, 9 ans), un jeune prince, brillant et ambitieux, était monté sur le trône. C'était Ramsès II, Miamon. Il venait de conclure à Pi-Ramessé même, après vingt-et-un ans de guerre, un traité avantageux avec le puissant roi des Hittites. Une ère de paix s'ouvrait Actif, intelligent, autoritaire, aveuglément obéi, il avait les mains libres pour presser l'agrandissement et l'embellissement de « sa ville » et pour construire de splendides temples aux dieux sur toute la surface de son royaume; c'est alors que les Hébreux sentirent le poids de

(1) Ce ne fut certainement pas une fille ou une femme de Ramsès II, comme on l'a dit parfois, VIGOUROUX, *l. l.* Il faut se garder de tout attribuer au même pharaon.

(2) Cette étymologie est donnée par NAVILLE, *Store-city of Pithom*, 1903, p. 7. Elle est approuvée par GARDINER, *Journal of egyptian archaeology*, 5, 1918, p. 221; par H. GRESSMANN, *Mose und seine Zeit*, p. 432. C'est la plus probable. Le passage du *sin* au *šin* est chose trop facile et trop fréquente pour faire difficulté. Au reste, dans *mośou*, le *sin* était une lettre dont la prononciation tendait plutôt à se rapprocher du *šin* (comparer *śefeḫ* « sept » avec l'hébreu שֶׁבַע; *śedem* « entendre » avec שָׁמַע). L'interprétation donnée par l'auteur sacré se rattache au radical hébraïque מָשָׁה « tirer » (Ex. 2, 10).

On a proposé d'autres étymologies qui sont toutes influencées par l'explication populaire que donne l'Exode. Voici celle de l'historien Jcsèphe (Ant. Jud. II, 9, 6; cfr. Ap. I, 31) τὸ γὰρ ὕδωρ μῶυ Αἰγύπτιοι καλοῦσιν, ἐσῆς δὲ τοὺς [ἐξ ὕδατος] σωθέντας. Il est, vrai, en effet, qu'en égyptien « eau » se dit *môou* et *mou* dans les composés et c'est ce qui a fait le succès de cette interprétation parmi les exégètes. Mais comment se tirer d'affaire à la seconde partie? Pour l'historien Josèphe, l'explication donnée est une pure supposition, sans aucune preuve, d'autant qu'il s'attache au grec et non à l'hébreu *mošé*. On le voit, ce mot est trop court pour être un composé. On ne peut trouver un radical égyptien signifiant *tirer, sauver*, dont le participe passé se réduise à la syllabe *šé*. Il est donc préférable de s'en tenir au mot simple *mośou* « enfant ». L'arabe *mūsā* en est la transcription.

Est-il besoin de faire remarquer que le nom *égyptien* de Moïse est une preuve éclatante de l'authenticité de cette histoire? Sa mère ou son père lui auraient-ils donné un nom qui n'était pas de leur langue?

la corvée égyptienne, alors, que Moïse, sortant du palais de Pi-Ramessé et s'avançant jusqu'aux chantiers, au bord du désert, « fut témoin de leurs pénibles travaux » (Ex. 2, 11) (¹).

Après avoir tué l'Egyptien qui brutalisait un Hébreu, pour échapper aux poursuites de Pharaon, Moïse s'enfuit dans la terre de Madian, vers les régions sinaïtiques. Ce pays était le refuge des fugitifs. Nous avons vu plus haut Sinouhit, un homme de cour aussi, redoutant quelque vengeance d'un nouveau pharaon, prendre la même direction et se fixer parmi les tribus nomades de la Palestine méridionale ou peut-être du Sinaï. Les analogies ne manquent pas entre ces deux récits. Large et généreuse hospitalité du chef de la tribu, mariage avec une de ses filles, vie pastorale, ces belles mœurs que décrit le poète de la douzième dynastie revivent dans le texte biblique. A plusieurs siècles de distance, c'est la même vie patriarcale et errante.

6. Les briques et autres corvées.

Dès le commencement de la persécution, les Hébreux travaillèrent à la corvée, et ce fut leur sort jusqu'au jour de la délivrance. Les pharaons de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie avaient, en effet, besoin d'une main-d'œuvre considérable pour les immenses travaux qu'ils accomplirent. Après les bouleversements de la période hyksos, après les guerres victorieuses qui affermirent le Nouvel Empire, tout était à relever. Une ère de grande prospérité s'ouvrait pour l'Egypte, l'unité était rétablie, les richesses affluaient d'Orient, la paix et la tranquillité régnaient sous un pouvoir à la fois ferme et débonnaire. Le moment était favorable aux constructions.

Comme il ressort du texte (Ex. 1, 11-14), c'est surtout à des travaux de bâtisse que furent employés les Hébreux. L'auteur ne mentionne que Pithom et Ramsès, mais il est plus que probable qu'ils travaillèrent aussi ailleurs, en particulier à Tanis. Façonner des briques, faire et porter du mortier, c'est une tâche d'ouvrier, qui n'a rien de plus fatiguant qu'une autre. Pour les enfants d'Israël pourtant, elle fut très lourde parce qu'elle tourna vite à la servitude et à une servitude qui se prolongea pendant près de deux siècles. Aussi en gardèrent-ils un très amer souvenir.

Le tableau de leurs tribulations est si bien pris sur le vif qu'il pourrait servir de commentaire à quelqu'une de ces nombreuses scènes qu'on voit sur les parois des tombeaux égyptiens. Au premier chapitre de l'Exode, en donnant une vue d'ensemble de la persécution, l'auteur dit qu'on établit des chefs de corvée (*saré missim*) sur Israël (1, 11). Plus loin, au chapitre cinq, il précise et il distingue les *nogesim* et les *šoterim*. Les *nogesim* (du radical نجش) sont les surveillants, les exacteurs, ceux que les décorateurs

(¹) Tout cela est dit dans *l'hypothèse* que l'exode eut lieu après le règne de Ramsès II, au temps de Ménephtah. Le texte dit que Moïse « sortit encore le jour suivant et vit deux Hébreux qui se querellaient » (13). Les Hébreux travaillaient donc près de la résidence royale.

égyptiens ont représentés si souvent sur leurs monuments, un bâton à la main, dirigeant et activant le travail des ouvriers. Les *šôterim* (du radical سطر *écrire*) sont les scribes qui tiennent les comptes et qui inscrivent le nombre de briques ou autres objets apportés.

Ces deux personnages étaient nécessaires pour ces sortes de travaux. Nous les avons rencontrés en décrivant les greniers en réduction du musée du Caire. La corvée était analogue à celle des briques. Il y avait des comptes à tenir, il y fallait donc des scribes. Quelle scène de vie ouvrière ne les montre-t-elle pas? Le récit biblique est donc empreint de réalité et c'est une preuve de plus de son indiscutable authenticité (1).

Les surveillants étaient égyptiens, mais il est évident que les scribes étaient pris parmi les Hébreux eux-mêmes. Ils se compromettent pour adoucir les peines du peuple, au point de s'attirer des châtiments (Ex. 5, 14). Ils intercèdent auprès de Pharaon en faveur des opprimés (15), ils prennent en main leur cause, c'est leur cause à eux aussi, ils s'identifient avec Israël et les paroles du roi ne les en distinguent pas (16-18). Les reproches qu'ils adressent à Moïse et à Aaron mènent aussi à la même conclusion (19-22).

Nous sommes arrivés au dernier épisode de la persécution. Moïse, âgé de 80 ans (Ex. 7, 7), est revenu du Sinaï. Il a apporté à ses frères les ordres de Dieu, il leur a prouvé sa mission en accomplissant devant eux des merveilles qui dépassent les forces humaines. Et le peuple a cru (Ex. 4, 30-31).

L'annonce de la délivrance prochaine fut une grande joie pour l'immense majorité des Israélites. Ils allaient enfin recouvrer la liberté et revoir le pays de leurs pères! Dès lors à quoi bon tant se fatiguer pour un oppresseur qui trop longtemps les avait humiliés? Et les chantiers furent désertés.

L'émancipation était prématurée. Dès la première audience, Pharaon se plaignit vivement à Moïse et à Aaron de cet abandon du travail. Ce fut le signal d'une aggravation du mal. Il le fallait pour achever de détacher les Hébreux et les décider à partir pour de lointaines pérégrinations. Des briques, ils en fourniront la même quantité et, de plus, ils iront eux-mêmes chercher la paille nécessaire.

Depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, on fait des bri-

(1) Quelques auteurs insistent sur le caractère de cruauté de la corvée égyptienne et se plaisent à nous montrer ce surveillant barbare avec son bâton, rouant de coups le pauvre manœuvre. En réalité, la corvée n'a jamais été en Egypte plus dure qu'en un autre pays. On cite l'exemple de Méhémet Ali, au dix-neuvième siècle, sacrifiant plusieurs milliers de fellahs pour faire creuser un canal. Mais Méhémet Ali n'était pas Egyptien. Et d'ailleurs dans l'histoire de tout peuple, on trouverait des exceptions pareilles.

Les Egyptiens étaient doux, pacifiques, humains. Ils avaient à un très haut degré le sentiment de la justice. L'esclavage qui est une des ignominies de la Grèce ancienne et de Rome païenne, n'exista jamais dans la vallée du Nil comme institution sociale. Le sacrifice humain y est également inconnu. Le bâton du surveillant des travaux est un fait, et très ancien. Mais de quel peuple antique n'est-il pas le fait? Le bâton remplaçait alors la prison. Et, certes, il était bien plus moral que la prison.

ques en Egypte. Quiconque a fait une promenade dans la campagne a pu être témoin de l'opération. La pierre est un matériel de luxe dans cette plaine d'alluvion. Il faut aller la tailler dans les montagnes lointaines. Seuls les rois ou les dieux pouvaient se permettre cette dépense. Les anciens réservaient la pierre pour les temples et pour les tombeaux, « demeures éternelles ». Encore beaucoup de ceux-ci, pyramides et mastabas, sont-ils en briques. Pour leurs maisons, hôtelleries d'un jour, même pour leurs palais, la terre séchée au soleil suffisait. Tel était l'élément employé à Héliopolis, à Bubaste, à Tell Artabi, à Tell el-Maskhouta, à Tanis, à Pi-Ramessé. Et c'est pour cela qu'il subsiste si peu de chose de ces villes.

Le mode de fabrication est toujours le même. Il comprend deux opérations, la préparation de la pâte et le moulage. Pour la pâte, deux sortes de terres sont employées, selon les régions. Dans toute la plaine, c'est la terre noire d'alluvion qui est sur le bord des canaux. On évite avec soin de prendre de la terre salée. Au soleil, les sels réagiraient et briseraient la brique. On mélange ce limon de paille hachée en ajoutant de l'eau, et on pétrit longuement avec les pieds. La paille est de blé, ou de *barsim* (trèfle d'Egypte) quand on n'a pas de blé, ou même de riz, à défaut d'autre. Cette paille hachée est nécessaire pour donner de la cohésion à la pâte séchée au soleil, elle fait fonction de ciment. Si l'argile est seule, elle se désagrège, se fendille et s'effrite.

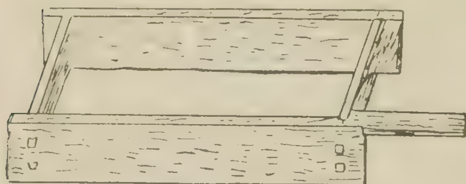


Fig. 35. Moule à briques.

La seconde espèce de terre employée est celle qui se trouve sur la lisière des déserts et qui est mélangée de sable. Le sable remplace alors la paille et en tient lieu. Cette terre est rougeâtre.

La brique se fait avec un moule en bois rectangulaire, ouvert en haut et en bas, ayant une poignée pour le manœuvrer.

Après avoir préparé sa pâte, l'ouvrier la dispose en tas allongé sur le terrain où il laissera les briques sécher. Il fait sur le sol un lit de paille (— ou de sable), il prend entre les mains la quantité de pâte nécessaire pour une brique, la roule à terre sur la paille (— ou le sable), l'asperge d'eau avec la main droite, et la jette dans le moule en bois posé devant lui. Il passe la main sur la matière pour l'aplanir, lève le moule de l'autre main, le place à côté de la brique qui reste ainsi faite sur le sol, et l'opération recommence. Disposées en rangées parallèles, les briques sèchent au soleil six à sept jours, sans être touchées. Au bout de ce temps, elles sont prêtes, et, sans plus, on peut les employer à la construction.

Les briquetiers travaillent en général deux ou trois ensemble. Tout compris, sans aucune peine, un ouvrier ordinaire fait ses mille briques par jour. Certains disent que la brique avec sable est plus solide que la brique avec paille. D'autres prétendent le contraire. Nous avons eu l'occasion

d'examiner les briques de Tell el-Maskhouta. Voilà plus de trois mille ans qu'elles sont enfouies sous les ruines. Elles furent faites avec sable et elles sont aujourd'hui presqu'aussi résistantes que les briques cuites de nos fours modernes. Le sable n'est employé que sur les bords du désert, partout ailleurs c'est la paille hachée.

De nos jours, le module ordinaire de la brique est de 24 centimètres de longueur, 12 de largeur, 6 d'épaisseur. Le module ancien était à peu près le double, 44 sur 24 et 12 centimètres. Telles sont, à peu de chose près, les dimensions des briques à Tell el-Maskhouta, à Héliopolis, aux pyramides, à Tell Artabi, à Bubaste (1).

Le nombre des ouvriers peut naturellement être augmenté à volonté,

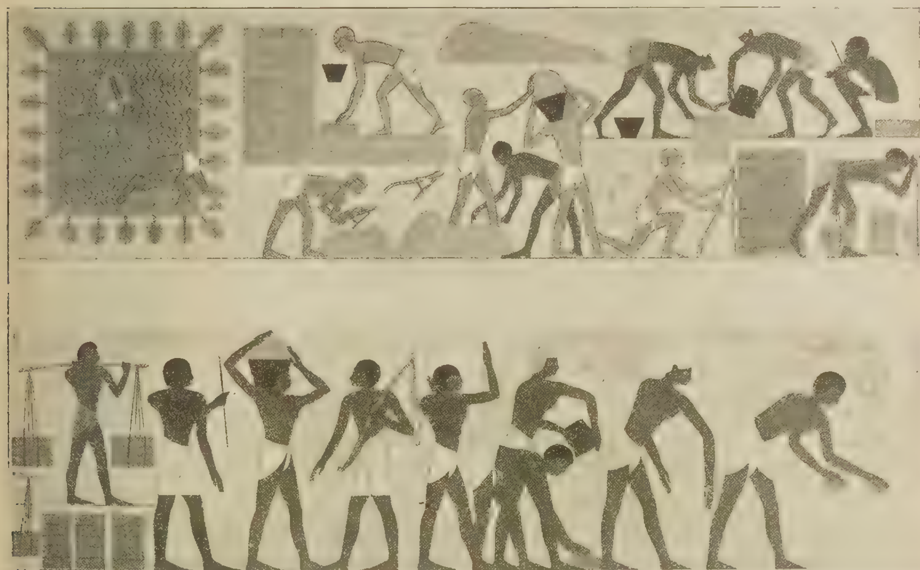


Fig. 36. La fabrication des briques.
Scène de tombeau de Rekhmara à Thèbes (XVIIIe dynastie).
(D'après Lepsius, *Denkmäler*, 3, 40).

selon l'importance du chantier. On connaît depuis longtemps la fameuse scène du tombeau de Rekhmara (XVIIIe dyn.) à Thèbes (2). C'est une admirable illustration de tout ce que nous venons de dire (Fig. 36). Elle nous met sous les yeux l'occupation des Fils d'Israël pendant les longues années

(1) Dans les fouilles exécutées en 1917 à Eléphantine pour le compte de l'Institut Biblique Pontifical, un moule en bois fut trouvé de même forme que ceux de nos jours mais beaucoup plus grand. Ses dimensions sont de 35 centimètres sur 28 et 19. Ce moule est aujourd'hui au musée du Caire.

(2) Vigouroux, *La Bible et les déc. mod.*, 2, p. 273. — Prisse d'Avesnes, *Hist. de l'art égyptien*, II, peinture, pl. 14. — Newberry, *The life of Rekhmara*, 1900, pl. XXI. — Virey, *Le tombeau de Rekhmara* dans *Mém. Mission franç.*, 5, fasc. 1, pl. XVII.

Rekhmara était un vizir de Thoutmès III, il inspecte les travaux.

de la persécution. On y voit tous les détails de l'opération, le bassin entouré de plantes où l'on puise l'eau, l'argile malaxée avec le hoyau, les briques faites rangées en files, et l'ouvrier incliné maniant son moule et ayant son petit seau d'eau à côté de lui, d'autres ouvriers emportant les briques déjà séchées. Deux surveillants armés du bâton fatidique activent le travail. Il nous manque seulement les scribes. Il y a là des Egyptiens et des étrangers, « des captifs amenés par Sa Majesté pour construire le temple de son père Amon à Thèbes », selon la teneur de l'inscription. Ces étrangers portent un pagne spécial qu'on avait pris pour un haillon rapiécé (les pagnes à teinte sombre sur la photographie) et qui est en réalité un bon vêtement en cuir avec parties mobiles, lamelles juxtaposées et un grand morceau pour s'asseoir. Un spécimen de ces pagnes est entré récemment au musée du Caire.

Le détail des Hébreux contraints d'aller chercher eux-mêmes la paille, se place aux derniers jours de la persécution, peu de temps avant l'exode. Où travaillaient-ils alors? Il ressort du récit biblique (Ex. 5, 6-23) qu'ils n'étaient pas loin de la résidence royale. C'était donc probablement à Pi-Ramessé, sur les bords du Shiḥor (branche pélusiaque) [1]. Malheureusement, la ville a été détruite jusqu'à ses racines par les constructions postérieures et par les injures du temps. Il est impossible de se rendre compte de la nature des briques qui y furent employées.

VIII. LES DIX PLAIES

1. Généralités.

La résidence royale était à Pi-Ramessé. C'est donc là qu'eurent lieu les pourparlers entre Pharaon et les envoyés de Dieu, Moïse et Aaron, là aussi que s'accomplirent quelques-unes des merveilles qui devaient préparer le départ d'Israël. Nous l'avons noté plus haut, le psaume 78 (Vulg. 77) célèbre ces prodiges dans « les campagnes de Tanis ». Il n'était pas besoin

[1] On dit parfois qu'ils étaient à Pithom (Vigouroux, *Dict. de la Bible*, art. *Phithom*. Nous n'en savons rien. Le fait est que la presque totalité des briques à Tell el-Maskhouta est avec sable. Il en est très peu où l'on reconnaisse des débris de paille. Je n'ai aucune indication sur celles de Tell Artabi. Mais les conditions du pays étant les mêmes, il est logique de conclure qu'elles sont de même nature. Ayant le sable sous la main, pourquoi les ouvriers seraient-ils allé chercher de la paille?

Ces lignes étaient à l'imprimerie, quand j'eus l'occasion de visiter Tell Artabi. Le monticule est à 3 ou 4 km. au Sud de la voie ferrée, entre les gares de Maḥsamah et de Qaṣāṣīn, près du village *Ezbet Abou-Sa'īd*. Il est bas et couvert de sable, et, si on n'était prévenu, on aurait peine à reconnaître une ruine ancienne. Toutes les briques que j'ai pu examiner étaient avec sable. Je n'en ai point vu avec paille. Les dimensions que j'ai prises sont en moyenne de 42, 22 et 14 cm. A Tell el-Maskhouta, les enfants venaient me vendre des monnaies. Ici, personne n'en a trouvé.

pour cela que le roi résidât habituellement à Tanis. Le psaume 78 fut composé longtemps après l'exode, à une époque où Pi-Ramessé, abandonnée par la XXI[e] dynastie, était tombée dans l'oubli. Tanis l'avait remplacée comme capitale. Tanis était alors sur toutes les lèvres. Le poète inspiré pouvait-il nommer une autre cité pour localiser les merveilles qu'il chante?

Au reste, les Hébreux étaient dans « les campagnes de Tanis » aussi nombreux et plus peut-être qu'à Pi-Ramessé. Nous avons vu (p. 105), que la région appelée « champs de Tanis » par les Egyptiens eux-mêmes se trouvait à l'Est de cette ville, le long de la branche pélusiaque du Nil. Et là vivaient les enfants d'Israël. Les plaies ne frappèrent pas seulement le palais de Pharaon et la ville où il habitait, mais tout le pays avoisinant, à une grande distance. Ces fléaux n'auraient en aucun résultat s'ils avaient été circonscrits à une petite zone. Le texte dit même « tout le pays d'Egypte » (Ex. 8, 17. 24. etc.). C'est une manière de parler en usage dans toutes les langues. Le contexte décide de la portée de l'expression. Qu'auraient importé à Pharaon les souffrances inconnues des habitants de Thèbes et de Syène? Ce roi endurci n'était frappé que par les maux qu'il voyait.

En outre, on l'a remarqué depuis longtemps (HUMMELAUER, *In Ex.* p. 10), les fléaux étaient autant pour les Hébreux que pour les Egyptiens, non certes pour les châtier puisqu'ils n'en étaient pas atteints, mais pour achever de les convaincre de la mission divine de Moïse et de la puissance merveilleuse que Dieu lui avait mise entre les mains. Quand la majesté pharaonique s'inclinait elle-même devant ce prestigieux thaumaturge, qui donc parmi ses frères aurait osé lui résister et s'opposer à ses ordres? Châtiment pour un roi démesurément résistant, signe divin pour les Israélites, les fameuses merveilles s'accomplirent dans le Delta oriental, sous les yeux de ceux à qui elles s'adressaient, et c'est à raison que le psalmiste les situe dans « les campagnes de Tanis ».

Les plaies d'Egypte furent des phénomènes d'ordre surnaturel. Prétendre que cet admirable récit se réduit à la description de faits qui se reproduisent chaque année, de l'été au printemps, admettant même qu'ils eurent alors une spéciale intensité, c'est enlever tout son sens à cette page de la Bible et attribuer à l'auteur une monumentale naïveté. Qu'il veuille raconter des choses merveilleuses, dépassant les contingences ordinaires, des choses inouïes en Egypte, c'est ce qui ressort avec évidence du texte et du contexte. Et il le fallait. Quelle magie aurait mis Moïse à même de s'emparer de phénomènes qu'il ne pouvait ni prévoir ni diriger? Quelle impression aurait produite sur Pharaon et sur les Hébreux la constatation de certains dégâts passagers qu'ils étaient habitués à voir chaque année avec plus ou moins de violence? (1).

Armé d'un pouvoir qu'il tient de Dieu et dont il a pleine conscience, Moïse agit en maître, et tout lui obéit. Il déchaîne le fléau quand il veut,

(1) L'aspect théologique des plaies d'Egypte est fort bien exposé dans VIGOUROUX, *La Bible et les découvertes modernes*, II, livre IV, chap. VII (1896). Nous n'insistons donc pas sur ce point.

il l'arrête quand il veut. Il n'est pas débordé par lui, il le domine. Il dose sa mesure, il avance lentement et sûrement. Il sait qu'il sortira vainqueur de cette joute extraordinaire avec son royal adversaire. Celui qui l'a envoyé le lui a dit, il arrachera Israël à la servitude et le ramènera au pays des ancêtres.

Cela dit, rien n'empêche de rattacher les plaies d'Egypte, quelques-unes au moins, à ces phénomènes qui s'y reproduisent régulièrement chaque année depuis la crue du Nil, en été, jusqu'aux *khamassins* du printemps. Cette distribution est même exigée, dans une certaine mesure, par le récit biblique. L'exode ayant eu lieu au printemps, les ténèbres se placent peu de temps avant, donc précisément au moment des premiers vents chauds du désert. Les sauterelles et la grêle qui précèdent, supposent les moissons sur pied en janvier et février. On a dit que chaque plaie correspondait à un mois, de Juillet (crue du Nil, Nil rouge) à Avril. On peut assurément retenir l'idée générale, mais il serait puéril de s'attacher à une répartition mathématique. La première, l'eau changée en sang, a pu avoir lieu en Juillet, au moment où le Nil commence à monter et à envahir les canaux. Dès lors, les autres se distribuent sur les mois suivants, à des intervalles plus ou moins distants, jusqu'aux premiers jours d'Avril.

Une autre analogie naturelle à noter, est la manière dont Moïse accomplit les prodiges. C'est la manière des magiciens orientaux. Moïse emploie une baguette comme Dieu le lui avait enseigné (Ex. 4, 1-5). Cette baguette joue un rôle considérable dans sa carrière de libérateur. Elle se change en serpent devant les chefs d'Israël (4, 30) et devant Pharaon (7, 8-12), il l'étend sur les eaux, vers le ciel, pour déchaîner les fléaux, il l'étend sur la mer pour la diviser (14, 16). La baguette accompagnée de gestes calculés et majestueux, est un merveilleux instrument pour captiver l'attention et frapper les esprits. A ce peuple enfant, il fallait cette mise en scène. Avant de gagner les esprits, il fallait fasciner les yeux ([1]).

Moïse et Aaron manient la baguette des magiciens, et ils ne sont nullement magiciens. Le pouvoir qu'ils ont n'est pas fait d'expédients et de prestidigitation, ils le tiennent du Maître suprême de la nature. Ils l'exercent, non pour amuser et distraire, mais dans un but très noble et très beau, libérer leur peuple de l'esclavage.

Il n'entre pas dans notre but de reproduire ici les explications, d'ailleurs bien connues, qu'on a données de la célèbre scène du bâton changé

([1]) On voit au musée du Caire plusieurs baguettes magiques de l'ancienne Egypte. « Ce sont des bâtons recourbés, le plus souvent en ivoire, se terminant parfois en tête d'animal (chacal, lion), et portant sur les côtés plats des figures fantastiques de serpents et de génies fabuleux » (*Christus* (1916) p. 646). Ces baguettes servaient aussi d'amulettes pour la magie de protection, cfr. LEGGE dans *Proceedings of the Soc. of bibl. arch.* (1905) p. 297-303; (1908) p. 292. F. Legge décrit plusieurs de ces baguettes qui appartenaient à des « maîtresses de maison ». Sur une face sont dessinés les monstres et animaux fabuleux, sur l'autre on lit ces paroles: « Disent "ceux des amulettes", nombreux, nous sommes venus, nous donnons protection de vie sur la maîtresse de maison *une telle* ».

en serpent devant Pharaon (7, 8-13). Sceptique, incrédule, le roi fait venir ses magiciens [1]. « Eux aussi firent la même chose par leurs enchantements, ils jetèrent chacun leur bâton, et ces bâtons devinrent des serpents. Mais le bâton d'Aaron engloutit leurs bâtons ». Il est clair que le narrateur ne regarde, comme de juste, que l'effet obtenu et l'impression produite sur les esprits. Il ne recherche ni les causes ni les moyens employés. Entre tenir un bâton en main et faire voir un serpent à terre, il y a place pour bien des mouvements qui échappent à un œil inattentif. Un « charmeur » ordinaire, tel qu'il en existe toujours en Egypte, exécutera facilement le tour. Les magiciens de Pharaon apportèrent chacun leur serpent. Au moment voulu, détournant l'attention, ils le lancèrent à terre et firent disparaître la baguette. Mais, résultat imprévu et qui n'est pas du ressort de la prestidigitation, le serpent d'Aaron dévora ceux des magiciens [2]. Ainsi, du moins, peut-on comprendre les choses, sans recourir à une intervention des mauvais esprits [3].

[1] Sur les magiciens de l'ancienne Egypte, voir *Christus*, 1916, p. 646; AL. GARDINER dans les *Proceedings of the Soc. of bibl. arch.*, 39 (1917) p. 31. L'auteur cite plusieurs personnages portant le titre de *magicien de Pharaon,* à l'Ancien Empire, au Moyen Empire et au Nouvel Empire. Le magicien de profession s'appelait *ḫorep Selqit,* « le puissant en Selqit ». Selqit semble ainsi être la déesse de la magie, c'est-à-dire celle dont la puissance protégeait contre les malheurs et les morsures des serpents. La magie était encore exercée par le « lecteur » *ḫari-heb,* et par le « médecin » *sunu* ou *ur-sunu* « chef médecin, grand médecin ».

[2] On traduit parfois ici le mot *tannīn* par « crocodile » (H. GRESSMANN, *Mose und seine Zeit* (1913) p. 88). Mais ce sens n'est exigé ni par le mot lui-même ni par le contexte. Au contraire, l'analogie demande la signification de « serpent » ou « gros serpent ». Au Sinaï (Ex. 4, 1-4), le même prodige s'était opéré et c'était un serpent, *naḥaš.* Le changement du bâton en ce reptile est inspiré par la ressemblance des deux objets. Mais si l'on passe au crocodile, l'harmonie est rompue.

[3] Je ne nie pas qu'il y ait dans certains pays d'Orient de vrais charmeurs de serpents. Mais ceux qu'on appelle de ce nom en Egypte, ne sont que des jongleurs. Ils ont chez eux des serpents inoffensifs dont ils ont détruit les glandes vénénifiques et ébréché les dents. Quand on les appelle pour une séance, ils apportent avec eux, dans un sac en cuir, trois ou quatre de ces serpents. Avant de se présenter, ils les mettent chacun à part dans une poche de leur vêtement qu'ils pourront vider facilement. A la séance, tout leur art consiste à amuser par leurs grands gestes et leurs incantations afin de distraire l'attention. « Prenez garde, le reptile arrive, écartez-vous, il est méchant ». Un mouvement rapide, et le voilà à terre. Alors, la baguette qui jusque-là était restée en l'air commence à fonctionner. Elle ramène incessament au milieu du chemin, vers les spectateurs émerveillés, la pauvre bête indolente qui cherche une touffe d'herbe, un coin, pour se cacher. Quand on l'a assez vue se tortiller, le charmeur la prend avec précaution et la remet dans son sac en cuir, disant qu'elle pourrait faire du mal. Et tout le monde est ravi d'être débarrassé d'une si vilaine bête ! On invite le prestidigitateur à prendre un autre serpent ailleurs. Et l'opération recommence tant qu'il y a de serpents en réserve. En réalité, ces hommes-là ne *charment* rien du tout, si ce n'est les spectateurs !

VIGOUROUX. *La Bible et les déc. mod.,* II (1896), p. 593, décrit fort bien une de ces séances au Caire. Mais le charmeur dont il parle avait apporté avec lui ses serpents. Un peu de réflexion le devine. L'individu prend toujours ses reptiles dans un coin, sous des branches, là où le spectateur ne peut plus suivre les gestes; dès que la bête est dehors, elle n'obéit plus à la voix du charmeur, celui-ci la dirige et la maintient en vue au moyen

2. Quelques détails.

La première plaie est le changement de l'eau en sang [1]. Les phénomènes du *Nïl vert* et du *Nïl rouge* sont connus. Au mois de juin, le fleuve est à son étiage. Ses eaux stagnantes, bourbeuses, se traînent, resserrées au fond de son lit. Vers les derniers jours du mois, la crue, déjà haute au Soudan et en Nubie, commence à se faire sentir au Caire. Aussitôt, les eaux s'altèrent et prennent une teinte gluante et verte, due, croit-on, aux détritus végétaux que le nouvel afflux a balayés sur son passage. Il en est ainsi durant quelques jours. Puis, un autre changement se produit. L'eau, augmentant rapidement, se trouble de plus en plus et passe à la teinte limoneusse et rougeâtre qu'elle garde durant toute l'inondation. Selon la profondeur et l'impétuosité du courant, les nuances sont plus ou moins foncées, plus ou moins claires. Mais il faut une bonne dose d'imagination pour y voir le rouge vif du sang.



Fig. 37. La chaussée le long du fleuve.

La crue atteint son maximum en septembre. Les eaux couvrent alors une grande partie de la plaine et remplissent tous les canaux. De ce moment, elles commencent à baisser

de sa baguette. Et l'on aurait la naïveté de croire qu'elle lui obéissait avant, quand elle était censée cachée derrière un mur ou sous des branches! Le charmeur quitta sa *galabieh* et se mit à la secouer. C'est un *coup* prévu, et il réussit toujours. Personne ne s'inquiète d'aller examiner les poches bien fermées, tandis que l'opérateur reste tout nu exposé aux regards!

(1) Pour l'étude des plaies, comparer Ps. 78 (Vulg. 77), 44-52, et Ps. 105 (Vulg. 104), 28-36. Ordre dans l'Exode: 1. Eau changée en sang, 2. grenouilles, 3. moustiques, 4. scarabées, 5. peste du bétail, 6. pustules, 7. grêle, 8. sauterelles, 9. ténèbres, 10. premiers-nés. Le psaume 105 modifie un peu l'ordre et met les ténèbres en tête. Mais le psaume est un hymne triomphal et non une narration historique. L'ordre à garder est donc celui de l'Exode.

et à se retirer. Fin décembre, elles sont rentrées dans le lit du fleuve, et le fellah ensemence ses champs. C'est le printemps, la saison de la verdure. Arrivent mars et avril, la moisson a jauni et entre dans les greniers.

A si peu de chose qu'on la réduise, la première plaie ne fut pas uniquement la coloration naturelle du Nil, au moment de sa crue. Sinon, elle n'eût été ni un fléau ni un signe de la mission divine de Moïse. L'auteur veut dire davantage. Déjà, il a parlé du même prodige destiné aux Hébreux seuls (Ex. 4, 9). Et il ne s'agit pas alors du Nil rouge. Cette eau que Moïse ira puiser au fleuve et qu'il jettera à terre devant les chefs d'Israël, si elle reste ce qu'elle était déjà, si elle ne change pas de couleur à l'instant et sous leurs yeux, quelles moqueries, quels éclats de rire accompagneront le geste imprudent du prétendu messager de Dieu?



Fig. 38. Un débarcadère primitif.

C'est assurément dans le *même sens* qu'il faut entendre les *mêmes mots* quand Moïse opère devant Pharaon sur les bords du bras pélusiaque du Nil. Les nouvelles eaux chargées du limon qui les colore, sont un *bienfait*, non un fléau, pour l'Egypte. Elles lui apportent la vie et l'abondance. Elles ne tuent pas les poissons (Ex. 7, 21), elles leur sont favorables et les multiplient. Elles ne sont pas nocives à l'homme, elles lui sont salutaires (Ex. 7, 24). Depuis des siècles, les Egyptiens sont habitués à les boire. S'ils les trouvent trop terreuses, ils ont les moyens de les clarifier. Les récipients poreux que leurs potiers font en abondance, forment d'excellents filtres, et chaque famille a les siens (1).

(1) Le texte dit que « les Egyptiens creusèrent aux environs du fleuve pour trouver de l'eau potable » (Ex. 7, 24). C'est une allusion évidente aux fameuses *saquiehs* d'Egypte pratiquées un peu partout dans la plaine. L'eau de la *saquieh*, tirée de dix et quinze mètres de profondeur, vient du Nil comme toutes les eaux d'Egypte, mais elle a été débarrassée de son limon et clarifiée par l'infiltration souterraine. Même au temps du Nil rouge, elle est limpide et potable. On le voit, ce détail qui vient en surcroît à la fin du récit, est une remarque générale sur les eaux d'Egypte. Il ne se rapporte pas directement à la première plaie. C'est un autre genre de peine.

Creuser le puits d'une saquieh est un gros et long travail. Le but n'en est pas seulement d'obtenir de l'eau claire pour boire, mais surtout d'arroser les jardins et les champs durant toute l'année.

Les nouvelles eaux ne changent pas de couleur *à vue d'œil* et instantanément, comme l'exige le récit (20).

Si, devant toute la cour de Pharaon qui lui était déjà si hostile, Moïse n'avait pas opéré un vrai miracle, au lieu de l'affermir, il aurait compromis sa mission et ruiné le prestige de son Dieu.

A sa voix, les eaux furent soudain tellement altérées qu'elles devinrent mortelles pour les poissons et imbuvables pour les hommes. Furent-elles réellement changées en sang? Miracle pour miracle, nous n'avons aucune raison sérieuse d'en douter. Pas n'était besoin pour cela, comme nous l'avons dit plus haut, qu'il en fût ainsi sur toute la surface d'Egypte, jusqu'aux frontières de Nubie. Dieu qui est infiniment bon et juste ne crée pas pour des innocents des peines qui seront inutiles.

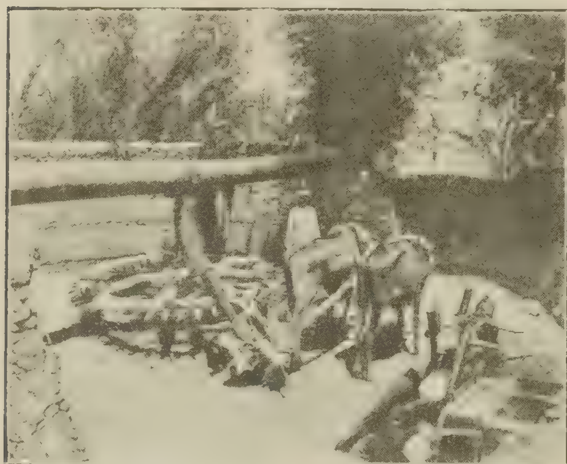


Fig. 39. La « saquieh » égyptienne.
A droite, le chapelet de godets qui vont chercher l'eau dans le puits et la déversent dans le canal.

A la crue, le Nil est rapide. Le flot délétère fut bientôt emporté. Il semble résulter du texte lui-même que le fléau fut de courte durée. Il n'est pas question de le faire cesser. Pharaon ne s'en préoccupe pas ([1]). Il fait venir ses magiciens. Que firent-ils précisément? Il est libre à chacun de le conjecturer. Mais à ce moment, il est manifeste que le fleuve était revenu à son état normal, sinon où auraient-ils pris l'eau pour leur contrefaçon du prodige? ([2]).

Nous passerons plus rapidement sur les autres plaies. Les **grenouilles** se multiplient pendant l'inondation. Les eaux répandues au loin sur les plaines, à peu de profondeur, favorisent l'éclosion des œufs. Il est cependant inouï que les habitants en aient été incommodés, si ce n'est par leur coassement. Il y a quelque chose de tout à fait extraordinaire dans le tableau de désolation que nous peint la Bible. Des grenouilles si nombreuses qu'elles couvraient toute la campagne, qu'elles envahissaient les maisons, les cham-

([1]) Du verset 25: « Il s'écoula sept jours, après que Iahvé eut frappé le fleuve », on ne peut conclure que le fléau dura sept jours. Si telle avait été la pensée de l'auteur, il aurait ajouté: et le fléau cessa. Les mots qu'il emploie supposent, au contraire, qu'il avait déjà cessé.

([2]) Pour se tirer d'affaire, on a recours à des suppositions bizarres et compliquées (faire apporter l'eau de très loin, des bords de la mer) qui ne sont pas dans l'esprit du texte si simple et si naturel.

bres, les lits, les fours, les pétrins (8, 3-4), et précisément au moment voulu par Moïse, c'est un phénomène qui n'est pas purement naturel.

Les ***moustiques*** sont un des fléaux les plus connus de l'Egypte comme de tout l'Orient. En Palestine, dans les parties montagneuses du moins, ils subissent des intermittences. Le froid les tue en hiver. On sait combien ils sont mauvais pendant les chaleurs. C'est leur piqûre qui inocule la malaria. On les combat en assainissant les eaux dormantes des puits et des citernes où ils prennent naissance. Le pétrole détruit les germes.

En Egypte, ils sont permanents, mais à cause de l'immense surface des eaux, ils foisonnent pendant l'inondation. Il y en a de plusieurs espèces. Il y a les *chantres* qui se trahissent et s'annoncent par un bourdonnement uniforme, plus irritant parfois que leur piqûre. Il y a les *silencieux*, plus petits, plus rapides, qui pénètrent partout, qui attaquent en traîtres, et qu'on ne remarque que lorsqu'ils ont enfoncé leur pointe. Les indigènes y sont habitués et ne prennent aucune mesure pour s'en défendre.



Fig. 40. Le « chadouf » hérité de l'Egypte ancienne.
A une potence est fortement attachée une barre pouvant basculer, à un bout est fixée la corde qui lèvera le seau rempli d'eau, à l'autre un contrepoids pour faciliter la manœuvre. Ici le « chadouf » est double.

Les ***mouches*** constituent aussi une des importunités de l'Egypte. Elles s'attaquent naturellement aux parties humides du corps, en particulier aux yeux. Les gens de la campagne ne pensent même pas à les chasser. On voit des visages d'enfants dévorés par des essaims de ces bêtes. C'est une des causes des si nombreuses maladies d'yeux en Egypte.

La ***peste des animaux*** est très rare en Egypte. Elle y arrive parfois, de même qu'en Palestine et en Syrie [1].

[1] Je fais ici allusion à une épizootie dont je fus moi-même témoin en 1903. J'avais passé à Mezérib et je me rendais à *Ḥosn ʿAgeloun*. Tout le long du chemin, on voyait dans la plaine des bœufs et des vaches frappés par le terrible fléau et abandonnés par les habitants. Personne ne s'inquiétait de les enfouir.

On a voulu reconnaître dans la plaie des ***pustules*** ce qu'on appelle le « bouton du Nil ». Ce sont des boutons de chaleur qui font éruption au moment de l'inondation. Ils produisent une démangeaison cuisante plutôt désagréable que dangereuse. Ils peuvent durer plusieurs jours, mais ils sont parfaitement inoffensifs. Ce n'est pas cette innocente tumeur qui aurait inquiété Pharaon.

La ***grêle*** est admirablement décrite par l'auteur sacré (Ex. 9, 18-25). Il sait fort bien qu'elle fond parfois sur l'Egypte, mais celle-ci sera si grosse et si violente qu'il n'y en eut jamais de semblable dans tout le pays. Elle sera accompagnée de tonnerre, elle hachera toute la verdure des champs et sera un danger pour les animaux et les hommes.

La grêle a été constatée, dans la Basse Egypte, en janvier, en février, en mars et en avril. Il tombe parfois d'énormes grêlons. On en a ramassé qui étaient gros comme des balles de tennis et qui pesaient jusqu'à quinze grammes. Le 6 mars 1920, un violent orage, avec éclairs et tonnerres, s'abattit sur le Caire. En moins d'une heure, les rues étaient transformées en ruisseaux. La pluie était mêlée de gros grêlons.

La grêle ne se commande pas. Cependant, Moïse la fit tomber quand il voulut, et dans l'intensité qu'il voulut, et avec la durée qu'il voulut.

La grêle est locale. Il restait encore de belles moissons sur pied. Alors Dieu envoya la ***sauterelle***. Ce fléau de l'Orient et du Nord de l'Afrique n'est pas inconnu dans la vallée du Nil, bien qu'il n'y arrive pas chaque année et qu'il y soit même assez rare. L'année 1915 fut une année de sauterelles. Elles vinrent de l'Est et de l'Ouest. Le premier vol arriva en janvier de l'oasis Bahrieh. Elles se multiplièrent en février et durèrent jusqu'en mai. Celles qui vinrent de l'Est passèrent le canal entre Ismaïlia et Port-Saïd et s'abattirent sur le Delta. On sait que la même année, le fléau fit aussi de terribles ravages en Palestine.

Les sauterelles paraissent à des intervalles très irréguliers. On les avait signalées en 1891 en Palestine et en Syrie. La merveille est de les voir surgir à l'appel de Moïse. Elles n'ont pas l'habitude d'obéir aux hommes.

Les ***ténèbres*** doivent être rapprochées du *khamassin* [1] qui souffle en mars et en avril. Quiconque a vécu en Egypte en a été témoin. C'est un vent chaud, et parfois violent, du désert. Il produit une tempête de sable qui obscurcit l'air à la manière d'un brouillard épais. Il n'est pas continu,

[1] C'est à dessein que j'écris ainsi ce mot, car telle est la vraie prononciation des gens du pays. On dit généralement que c'est le nombre *khamsin* « cinquante », parce que ce vent, explique-t-on, souffle pendant cinquante jours. D'abord, on pourrait dire aussi bien quarante ou soixante. Personne, en effet, n'a jamais compté les jours de *khamassin*. Il se fait sentir à peu près pendant les deux mois de mars et d'avril, parfois en mai aussi, mais avec des intermittences qui réduisent de moitié le nombre des jours chauds. Ensuite, les indigènes qui n'ont pas été influencés par les explications des livres, ne connaissent pas cette interprétation, et pour eux, *khamsin* « cinquante », et *khamassin* « le vent chaud », sont deux mots différents.

A mon avis, *khamassin* est un ancien mot égyptien qui a été conservé, avec beaucoup d'autres, dans le langage parlé, après l'adoption de l'arabe.

il a des intermittences. Il se maintient pourtant parfois cinq ou six jours de suite. Le ciel est alors voilé d'un rideau jaunâtre fait de sable très fin. En plein midi, dans les gares, il faut allumer tous les feux. Il arrive que le sable est enlevé en tourbillons et emporté à de grandes distances où il retombe obliquement, à la manière de la grêle. C'est assurément un fléau pour l'Egypte. Tout être vivant en souffre. Il fait du mal aux arbres fruitiers (abricotiers, amandiers). S'il les trouve en fleurs ou au moment critique où se noue le fruit, c'en est fait de la récolte.

Comme pour la grêle et les sauterelles, l'auteur sacré sait très bien que le vent chaud du désert souffle annuellement en Egypte. Le prodige est que Moïse s'empare du phénomène naturel, qu'il le dirige à son gré, l'intensifie dans la mesure requise pour atteindre son but, et l'arrête quand il lui plaît.

Même considérée en elle-même et indépendamment du caractère religieux et *pascal* que lui donne le texte, la ***mort des premiers-nés*** ne peut se rapprocher d'aucun phénomène naturel. On a parlé de la mortalité infantile qui est assez grande en Egypte à cause de la négligence des parents. Mais il est évident que l'auteur a en vue l'aîné de chaque famille, même s'il n'est plus enfant et a atteint un certain âge (12, 29) : « Depuis le premier-né de Pharaon assis sur son trône, jusqu'au premier-né du captif dans sa prison ». Considérer les nouveaux-nés en général serait déformer entièrement l'idée fondamentale de cette dernière et plus terrible plaie.

IX. LA MER ROUGE AU TEMPS DE L'EXODE

Pour déterminer avec quelque précision l'itinéraire des Hébreux, il est nécessaire de nous faire une idée aussi nette que possible de l'état de l'isthme et de la Mer Rouge aux temps pharaoniques.

1. Etat actuel, les trois seuils.

Dans le cours des siècles, l'isthme de Suez a subi des transformations que révèle l'étude géologique des lieux. La Mer Rouge s'avançait autrefois beaucoup plus au Nord. Ses rivages successifs sont marqués par le lac Timsaḥ et par les Lacs Amers, et son ancien lit est tracé assez exactement par la ligne de coquillages qu'on peut suivre sur le côté asiatique, à quelque distance du canal maritime.

De la Méditerranée à Suez, trois atterrissements coupent de leur bosse la surface unie des sables. Le premier est le seuil d'*El-Gisr*, entre Kantara et Ismaïlia. Il s'élève de 16 mètres au-dessus du niveau de la mer, et ce fut le gros et principal obstacle au creusement du canal. Il est de formation préhistorique. C'est par ce *pont* naturel qu'aux temps les plus anciens

passaient les caravanes qui alimentaient le commerce entre l'Egypte et la Palestine.

Pendant de longs siècles, sans doute, les eaux de la Mer Rouge battirent le rivage où se dresse maintenant l'élégante ville d'Ismailia. Elles finirent pourtant par être coupées et isolées de la mer qui fut refoulée plus au Sud, au bassin des Lacs Amers. C'est le seuil de Serapeum, constitué peu à peu par les masses de sable que les vents ne cessent de rouler des déserts voisins, et peut-être aussi par quelque soulèvement interne. D'un lac à l'autre, il mesure 11 kilomètres et demi, et s'élève de 8 mètres au-dessus de la mer. Il est actuellement coupé en ligne droite par le canal maritime.

Enfin, dans des temps plus rapprochés, un troisième barrage a séparé les Lacs Amers et rejeté la Mer Rouge sur les rivages qu'elle baigne de nos jours. C'est le seuil de Chalouf, haut de 5 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ce recul progressif de la Mer Rouge, avec formation du lac Timsaḥ d'abord, puis des Lacs Amers, est un fait géologique incontesté. Le percement de l'isthme en a fourni des preuves tangibles. Dans le grand Lac Amer, il fallut tailler un immense banc de sel de 8 à 10 mètres d'épaisseur. Ce dépôt marin fut formé à une époque où les eaux de la mer remplissaient le bassin par intervalles, puis se vaporisaient. Une colonne de ce banc de sel fut extraite et portée à Ismaïlia où on la voit toujours dans la cour des bureaux de la Compagnie. Elle mesure 2 m. 30 de hauteur. Elle est faite de couches superposées bien visibles, separées par un lit de sable. Les couches inférieures sont plus minces que les autres, elles ont en moyenne cinq centimètres d'épaisseur et sont assez régulières. Les couches supérieures sont plus épaisses et progressent ainsi en montant:

5me couche	0 m. 095
4me couche	0 m. 14
3me couche	0 m. 24
avant-dernière couche	0 m. 20
dernière couche, au sommet	0 m. 25.

Cet énorme banc de sel, avec des couches si distinctes, n'a pu être formé que par des alternances de remplissage et d'evaporation. Au début, quand la barre de Chalouf offrait peu de résistance, les déversements de la mer étaient réguliers et plus fréquents. Dans la suite, le seuil s'élevant et s'élargissant, les eaux salées arrivèrent à des intervalles plus espacés et plus variables. Finalement, elles furent coupées, et, après l'évaporation du dernier afflux, le rocher de sel resta à nu. Les voyageurs racontent qu'avant l'ouverture du canal maritime, on franchissait à pied sec le bassin des Lacs Amers en marchant sur le sel durci.

On a peine à s'imaginer ce qu'il a fallu de temps et d'eau pour produire un pareil dépót. Depuis que le travail des hommes a précipité de nouveau la mer dans ce bassin, le bloc se redissout peu à peu.

2. Villes anciennes, Thaubastum et Seraptum (?).

Cette région semble devoir être le domaine exclusif des vents et des sables ([1]). Elle fut pourtant habitée autrefois. A la pointe Sud du lac Timsaḥ, se dresse, isolé, un plateau de proportions bien modestes qui porte néanmoins le grand nom de *Gébel Mariam* ([2]). Au pied de ce plateau, du côté Sud, s'étend un champ de ruines, semé de poteries de toute sorte, qui marque l'emplacement d'une ancienne ville. Les chercheurs de trésors et d'antiquités l'ont remué jusqu'à la nappe d'eau souterraine. Voici la description d'un des premiers explorateurs : « J'arrive aux ruines du Djébel Mariam que j'ai dit appartenir à l'ancienne Thaubaste... Si les médailles romaines, les mosaïques, les conduites en plomb, les réservoirs enduits assez bien conservés sur certains points, accusent que les Romains ont occupé cette localité, les inscriptions hiéroglyphiques appartenant, je pense, à des monuments funéraires trouvés, il y a deux ans, au Djébel Mariam, à une très grande profondeur, attestent bien certainement qu'il y a là aussi une ville égyptienne dont le nom s'est perdu avec le temps. Mais ces dernières découvertes ne laissent aucun doute sur l'origine romaine, et tout porte à croire qu'il faut reporter aux premiers siècles de notre ère chrétienne l'existence de ces vestiges » ([3]).

Avec ce savant, les géographes modernes reconnaissent généralement, dans cette ville, l'ancienne Thaubastum. Les ruines occupent une aire considérable. Clédat y fit des fouilles en 1904 et y trouva divers objets, amphores, inscriptions, d'époque grecque, des thermes romains et des monnaies impériales ([4]).

Thaubastum, cité éphémère, bien peu connue. Elle est une station dans l'*Itinéraire d'Antonin* sur la route de Péluse à Clysma (Suez), à 28 milles de Sile (Kantara) et à 58 milles de Clysma ([5]). La route de Clysma à Héliopolis bifurquait à Serapiu, laissant donc Thaubastum à l'Est, tandis qu'elle

([1]) Depuis l'ouverture du canal d'eau douce, quelques fellahs s'y sont installés et commencent à y pratiquer de belles cultures. Le pays est transformé.

([2]) Ce nom lui vient de Marie, sœur de Moïse. D'après une légende arabe, c'est sur ce plateau qu'elle aurait été séquestrée, pendant sept jours, lorsqu'elle fut couverte de lèpre pour avoir blâmé le mariage de son frère avec une Ethiopienne (Num. 12, 14). C'est manifestement faux. Au moment de l'incident, les Hébreux étaient bien loin de là. Ils avaient déjà quitté le Sinaï et se rendaient à Qadès.

([3]) Lettre de M. Guiter (17 février 1866) citée par Clédat, *Notes sur l'isthme de Suez* dans *Rec. de travaux* 32 (1910) p. 198. Sur cette localité, voir l'article de Clédat, *loc. cit.* p. 193-202.

([4]) On a trouvé là des inscriptions hiéroglyphiques. Il y avait donc une petite ville, au moins un monument égyptien. D'après Naville (*Store-city*, p. 25) ce serait le Pi-Ḳerehet mentionné dans la stèle de Ptolémée Philadelphe, et plus tard, Serapiu de l'*Itinéraire*. Avec les géographes modernes, nous pensons que Serapiu était plus au Sud. Quant à Pi-Ḳerehet, distingué et différencié de Serapiu, il est bien possible qu'il fût au Gebel Mariam. (Appendice).

([5]) Ecrit dans l'*Itinéraire,* Thaubasio, Taubasio, à l'*ablatif*. Les éditeurs ajoutent en note : fortasse legendum Thaubasto (Appendice III, 8).

infléchissait vers l'Ouest, dans le Ouadi Toumilat. Toutes ces indications conviennent bien au Gebel Mariam.

Thaubastum est encore mentionnée dans la vie de Saint Hilarion et c'est par ce document que nous connaissons la véritable orthographe du mot (1). Se rendant de la région de Gaza au monastère de Saint Antoine en Egypte, Hilarion passa à Péluse et à Lychnos pour y saluer les frères (2). De là, il parvint, en trois jours, à Thaubastum afin d'y rendre visite au saint évêque Dracontius expulsé de son siège d'*Hermopolis parva*, et envoyé en exil par l'empereur Constance (356). Or, dans sa Lettre *ad solitariam vitam agentes*, Saint Athanase nous dit que Dracontius fut exilé εἰς τὰ ἔρημα περὶ τὸ κλύσμα « dans le désert qui est autour de Clysma » (3). Poursuivant sa route, Hilarion mit trois jours pour atteindre Babylone d'Egypte. Ces indications laissent assurément une assez grande latitude pour localiser Thaubastum, mais elles s'harmonisent parfaitement avec l'*Itinéraire*.

Une autre localité ancienne a été reconnue par Clédat à la pointe Nord des Lacs Amers, à l'endroit appelé *El-Ambak* par les Indigènes. On y voit les traces d'une ville et d'une forteresse. Voici la description que donne Clédat de celle-ci : « C'était une vaste construction rectangulaire, arrondie aux angles, d'environ 150 mètres de long et 60 mètres de large. Il (le fort) était défendu par trois tours carrées faisant face au lac : l'une était à l'angle Sud, et les deux autres, vers le milieu de la façade, gardaient une porte. M. Linant (de Bellefonds) a remarqué que cette porte avait un escalier, aujourd'hui détruit, conduisant au canal des pharaons qui débouchait en ce lieu dans le lac.

Cette bâtisse était divisée en deux parties d'inégales grandeurs. Le *castrum* d'époque byzantine a très probablement remplacé un vieil édifice que des fouilles pourraient peut-être faire connaître. On y a trouvé de nombreuses monnaies juives. Cela suppose une colonie juive installée en cette localité. Ce sont les ruines les plus importantes de la région... » (4).

Quelle était cette ville ? Clédat pense que c'était le Serapiu de l'*Itinéraire d'Antonin*. Et avec raison. El-Ambak est bien, en effet, à peu près à 8 milles du Gebel Mariam (Thaubastum) et à 50 milles de Clysma (Suez). Serapiu était le point de jonction de deux routes, celle de Péluse et celle

(1) *Acta Sanctorum*, 21 Oct. p. 23, B, C.

(2) Sur Lychnos, voir les Bollandistes, *loc. l.*

(3) MIGNE, *PG.* 25, col. 780, B. On remarquera que Clysma est ici un nom commun. Ce mot désigne généralement une localité qui était aussi un poste militaire, près du Suez actuel, sur le rivage de la Mer Rouge, Kolzoum des Arabes. Le texte de Saint Athanase peut admettre ce sens, car, depuis le lac Timsaḥ jusqu'à la mer, c'était bien le même désert. Je crois pourtant qu'il faut rapprocher ce passage de l'inscription de Tell el-Maskhouta : Ab Ero in clysma M VIIII. Ce serait un appui à l'opinion de Naville qui, outre le Clysma de Suez, place un autre Clysma sur les bords du lac Timsaḥ. Ainsi serait expliquée l'inscription, et le texte de Saint Athanase, mieux compris (*Store-city of Pithom*, p. 24).

(4) CLÉDAT, *Notes sur l'isthme de Suez* dans le *Bulletin de l'Inst. fr. d'arch. orientale*, 16 (1919) p. 217-218. D'après une lettre de M. Clédat, les monnaies appartiennent à l'époque de l'indépendance de Sion.

d'Héliopolis. Sur cette dernière, entre Serapiu et Héro (Tell el-Maskhouta), l'*Itinéraire* marque 18 milles, ce qui est un peu faible, mais nous ignorons le parcours de la route, et il est notoire que les distances indiquées ne sont qu'approximatives ([1]). Il est probable que les deux routes avaient une section commune au sortir de Serapiu, et qu'elles bifurquaient seulement vers le milieu du seuil de Sérapeum. Celle de Thaubastum montait tout droit vers le Nord, celle de Héro inclinait à l'Ouest vers le Ouadi Toumilat ([2]). La localité d'*El-Ambak* n'est pas le *Migdol* de l'Exode, comme l'insinue Clédat (*loc. cit.* p. 218). Les Hébreux campèrent entre *Migdol* et la mer (Ex. 14, 1). Or, si la mer communiquait alors avec les lacs, où et comment établir un campement considérable de manière à vérifier l'expression biblique ?

On n'a noté aucun monument égyptien en cet endroit. Nous n'avons aucun indice sur l'antiquité pharaonique ni de la ville ni de la forteresse. Elles n'existaient peut-être pas au temps de l'Exode. D'après le texte cité plus haut, la forteresse était en relation avec le canal des anciens. Elle fut probablement construite à l'époque même où le canal fut creusé, sous le pharaon Nékao ou sous Darius, roi de Perse, pour protéger le débouché dans les lacs ([3]).

([1]) Le ms. 7230 A de la *Bibl. Nat.* de Paris (Xe siècle), qui est un des meilleurs d'après les éditeurs de l'*Itinéraire* (Parthey et Pinder), donne 28 milles (au lieu de 18) pour le même parcours. Le mille romain dont il s'agit était, croit-on, de 1482 mètres.

([2]) Clédat a retrouvé quelques tronçons des anciennes routes romaines dans cette région et spécialement au Sud des Lacs Amers. Il semble qu'une de ces routes traversait ces lacs qui, par conséquent, étaient alors à sec, au moins en partie (*Notes sur l'isthme de Suez*, carte, *l. l.* p. 228, texte dans 17, p. 112-114).

([3]) Pourquoi ce nom, évidemment déformé, de Serapiu ? Les mss. donnent comme variantes Seraphium, Seraphin, Seraphui, Seraphiu, Serapio, Serapto. Ce nom est inconnu des historiens et des géographes. Strabon qui décrit fort bien la région, l'ignore. Il attache, au contraire, une grande importance à Héroonpolis. Ce ne fut donc guère autre chose qu'un poste militaire ou un relai, à l'époque romaine.

On admet généralement que Serapiu suppose une forme primitive Serapeum Σεραπεῖον (temple de Sérapis). Les savants de l'Expédition française, sous Bonaparte, crurent avoir trouvé les traces de ce monument dans quelques blocs de granit et quelques arasements de construction qui émergeaient du sable, à peu près au milieu du seuil. Ces blocs étaient les débris de la stèle de Darius (voir plus loin), et les amorces de murs marquent, croit-on, l'emplacement d'une tour de garde. Le nom, Serapeum, est resté à l'endroit et au seuil.

Existait-il un temple de Sérapis, un Σεραπεῖον, un ancien temple d'Osiris, dans la région des lacs ? C'est très controversé. Un seul indice est fourni par la stèle de Ptolémée Philadelphe découverte à Tell el-Maskhouta. On y lit ces paroles : « *Osiris, seigneur de Ro-iebt* (porte de l'Orient), *habitant Pi-ḳerehet* » (Naville, *Store-city*, pl. 8). D'où on conclut que *Pi-ḳerehet* était un temple d'Osiris. Mais, ni la stèle, ni les textes géographiques d'Edfou qui nomment *se-ḳerehet* « le siège du serpent » (De Rougé, *Inscriptions et notices recueillies à Edfou*, p. 145) ne fournissent la moindre indication sur l'emplacement de ce temple. C'est par pure hypothèse qu'on le situe dans la région des lacs. En outre, on ne voit pas pourquoi les Grecs l'auraient appelé Σεραπεῖον alors qu'ils distinguaient fort bien Osiris et Sérapis.

Du point de vue morphologique, le mot constitue un petit problème. Rapprochons-le de deux autres mots de l'*Itinéraire* : Heliu et Thaubasio. Personne n'hésite à redresser Heliu en Héliopolis et Thaubasio en Thaubastum. Alors, pourquoi ne pas faire de même pour Serapiu ?

3. Les canaux.

Jusqu'où arrivait la Mer Rouge au temps de l'Exode ? Atteignait-elle les Lacs Amers ? Les dépassait-elle ? C'est la question capitale dans notre matière. Et, à vrai dire, il est difficile de le déterminer avec quelque certitude. La géologie est une science prodigue en siècles. Pour elle, les temps historiques sont si peu de chose !

Quelque lumière jaillirait-elle de l'étude des canaux anciens ? On admet généralement en égyptologie que déjà au Moyen Empire, un canal, se détachant du Nil vers Bubaste, traversait le Ouadi Toumilat et débouchait dans les lacs. Pure hypothèse qui a d'ailleurs quelque vraisemblance. Il y avait, en effet, alors dans cette vallée des villes considérables à Tell el-Maskhouta, à Tell Artabi et ailleurs. Sans l'eau du Nil à proximité, avec les seules *saquiehs*, auraient-elles joui de quelque prospérité ?

La même raison devient plus pressante au Nouvel Empire, alors que les pharaons firent accomplir de grands travaux dans les localités mentionnées. Peut-être même entreprit-on de prolonger le canal jusqu'à la Mer Rouge, pour ouvrir une voie navigable au commerce avec les régions enchantées d'Orient d'où venaient les parfums et les métaux précieux. Cette assertion est assez commune, elle n'est pourtant appuyée d'aucun document précis.

Peut-on faire fond sur les dires de quelques anciens géographes qui attribuent l'honneur de cette entreprise à Sésostris ? (1). Dans le style de cette époque, Sésostris c'était Ramsès II. De toute l'antiquité on ne connaissait guère que Sésostris et c'est à lui qu'on faisait remonter la plupart des monuments. Mais ces auteurs sont trop loin des faits pour que leurs paroles aient quelque chance de nous livrer la vérité. En outre, Hérodote, qui écrivait bien avant eux, ne parle pas de Sésostris et dit expressément que ce fut Nékao qui le *premier* conçut le plan de creuser le canal jusqu'à la mer (2).

On ne peut, non plus, s'appuyer sur les documents concernant les navigations des Égyptiens sur les côtes de la mer Érythrée. La plus célèbre de ces expéditions, et, sans doute, la première en importance, a été peinte en vives couleurs au temple de Deir el-baḥri, à Thèbes. Elle eut lieu au temps de la reine Hatschepsit et cette orgueilleuse fille des Pharaons voulut en immortaliser le souvenir dans le sanctuaire de la déesse Hathor. On y voit les villages de Pount avec leurs arbres à résine, les navires égyptiens

---

Notons surtout la forme Serapto donné par un manuscrit (C des auteurs, Paris, *Bibl. Nat.* 4848, XII[e] siècle). Il est donc bien plus probable que le mot primitif est *Seraptum*. Ainsi, s'évanouirait le mirage du vieil Osiris. Ainsi, serait définitivement différencié Serapiu (Seraptum) de Pi-ḳerehet et l'on aurait toute liberté de localiser celui-ci où indiqueraient les monuments égyptiens. Nous venons de voir qu'il se trouvait peut-être au Gebel Mariam. (Appendice

(1) STRABON, 17, 1, 25 ; PLINE, *Hist. Nat.* 6, 33. Voir les textes en appendice III, 1, 6.

(2) HÉRODOTE, 2, 158. Texte en appendice III, 1.

arrivant au port où ils chargent des objets précieux, le retour en Egypte, le déchargement en présence de la reine assise sous son baldaquin, les objets apportés, de l'or et autres métaux précieux, de l'encens, des arbres à parfum.

Une autre expédition eut lieu sous Ramsès III: « Je construisis des galères, dit le roi, et des baris (navires de commerce) pour les précéder, équipées de matelots nombreux et de serviteurs de toute sorte, montées de capitaines, de soldats de marine, avec des artisans et des chefs de corvée pour pourvoir à leur équipement. On les chargea des produits de l'Egypte en quantités illimitées, chaque espèce se comptant par myriades. Elles cheminèrent sur la grande mer de Qot (Mer Rouge) et parvinrent aux contrées de Pount (côte des Somalis) sans qu'aucun mal leur arrivât, toujours saines et sauves, grâce à la vigilance avec laquelle on les gardait » (1).

Au retour, les Egyptiens débarquèrent à Qoubti sur la Mer Rouge, en face de Coptos, et transportèrent leur précieuse marchandise par terre jusqu'au Nil. Là, ils la chargèrent de nouveau sur des bateaux qui descendirent jusqu'à Héliopolis.

De ce fait, il faut évidemment conclure qu'il n'existait alors aucun canal navigable entre le Nil et la Mer Rouge. La même conclusion vaut aussi pour l'expédition de Hatschepsit. Les bateaux figurés à Thèbes restèrent sur la mer, et les objets précieux furent transportés par voie de terre à la capitale.

Il y a au temple de Karnak, mur Nord de la grande salle hypostyle, paroi extérieure, un bas-relief où figure un canal à la frontière orientale du Delta.

Ce tableau représente Séti I monté sur son char de guerre, rentrant victorieux de sa campagne en Asie. Sous le char et entre les pieds des chevaux sont figurés les forts et les puits où il a passé, *Bouto de Séti Merenptah*, *le puits de Hepen*, *le migdol de Menmaaré* (prénom de Séti), *la demeure du lion*. Le roi arrive à la « forteresse de Thel », *pa khetem en ṯel*, il va franchir le canal, *ta denīt*, sur un pont. Dans les eaux du canal s'agitent des crocodiles, sur les bords croissent des roseaux. Du côté asiatique, les prisonniers, bras liés, s'avancent vers le canal; du côté égyptien se tiennent, en deux groupes, *les prêtres et les notables d'Egypte venus*, dit le texte, *pour acclamer le dieu bon à son retour du pays de Retenou avec des prisonniers en très grand nombre. Jamais on n'avait vu chose pareille depuis le temps du dieu* (2).

(1) Pap. Harris pl. 77, 1, 8, cité par Maspero, *De quelques navigations des Egyptiens sur les côtes de la Mer Erithrée* (Bibl. égypt. 8, Maspero, 4, 105-106).

(2) C'est-à-dire depuis le temps où le dieu lui-même gouvernait les hommes — allusion au mythe d'Osiris. — Ce tableau est reproduit dans Lepsius, *Denkmäler*, 3, 128. Il est expliqué avec beaucoup de détails par Alan Gardiner, *The ancient military road between Egypt and Palestine* dans *The Journal of eg. arch.*, 6 (1920) p. 99-116. Max Müller avait déjà tenté l'interprétation de cette scène célèbre dans *Asien und Europa* (1893) p. 134.

Quel était ce canal, qui existait assurément bien avant Séti? On a dit que c'était celui du Ouadi Toumilat. C'est une erreur manifeste. Nous avons là le canal de Thel (Zarou) (¹). Le tracé en a été retrouvé par Clédat (*Notes sur l'isthme*, *Bulletin de l'Inst. fr.*, 17, p. 109). Il se détachait du Nil vers Daphnae, *Tell Defenneh*, coulait vers le Sud-Est, alimentait la petite ville de Thel et se déversait dans le lac.



Fig. 41. Le canal de Thel.

Scène représentant le retour d'Asie de Séti I (Karnak, mur extérieur de la grande salle hypostyle, coté Nord). A gauche, les prisonniers sur trois rangs; à droite, les notables égyptiens venus pour saluer le roi; au milieu, le canal. (Photographie communiquée par le Musée du Caire).

En effet, revenant de Palestine, Séti avait à traverser ce canal qui barrait la route, à la frontière, et c'est là que les grands du royaume

(¹) Ce mot est écrit en égyptien *ṯar* (ou *ṯal*, le même signe représentant *r* et *l*). Les égyptologues avaient coutume de le lire Zarou. Mais depuis que cette localité a été identifiée avec Sile de l'*Itinéraire d'Antonin*, cette lecture est avantageusement remplacée par Thel, la voyelle *e* étant purement conventionnelle. Que Thel soit bien Sile, on peut s'en convaincre en portant sur une carte les distances données par l'*Itinéraire*. Thel était à l'Est du Kantara actuel. On le reconnaît dans *Tell Abou Sêfeh*. Magdolo était probablement à *Tell el-Ḥêr*, et Péluse à *Tell Farama*.

étaient venus le saluer. Au reste, tout près du canal, est figurée une forteresse qui porte le nom de *migdol de Thel.*

Le projet de faire communiquer le Nil avec la Mer-Rouge est attribué à Nékao par Hérodote (2, 158) et quelques autres écrivains. Ce ne fut qu'une entreprise. Il fut donné à Darius, roi de Perse (521-486), de le conduire à bonne fin. C'est ce que disent les géographes grecs et latins, d'ailleurs bien informés car l'archéologie leur a donné raison [1]. Le grand roi



Fig. 42. Séti I présentant les prisonniers asiatiques à Amon.
Suite du tableau précédent, à droite. Le dieu est assis sur son trône, on n'en voit ici que les iambes et un bras. Le roi est debout devant lui. Les prisonniers, bras liés, sont en arrière.
(Photographie communiquée par le Musée du Caire).

prit soin d'immortaliser son œuvre par des stèles commémoratives qui jalonnaient le canal. Quatre ont été retrouvées sur place, à Tell el-Maskhouta, au Sud de la colline; à la station de Sérapeum sur le canal maritime, légèrement à l'Ouest; à Qabret, entre le grand lac et le petit lac, un peu au Sud de la station; au Nord de Suez, sur la route des pèlerins. Cette dernière est au nom de Xerxès. Ce fut donc ce roi qui termina l'ouvrage commencé par Darius.

[1] Voir les textes en appendice III.

Sur une des stèles, Darius dit : « Moi, j'ai ordonné de creuser ce canal à partir du Nil, — c'est le nom du fleuve qui coule en Egypte — jusqu'à la mer qui vient de la Perse » (1). Le parcours du canal est donc bien indiqué par les stèles. Il se détachait du Nil aux environs de Bubaste, traversait le Ouadi Toumilat, passait au Sud de Tell el-Maskhouta où il a été reconnu, laissait à l'Est le lac Timsah déjà fortement isolé par les dunes de sable, franchissait le seuil de Sérapeum et débouchait à la pointe Nord des Lacs Amers. Au delà des lacs, dans le seuil de Chalouf, on le suit presque jusqu'au golfe de Suez. Le nouveau canal d'eau douce a même utilisé une partie de son parcours. La stèle de Xerxès, tout près du canal ancien, sur la route des pèlerins, à quelques kilomètres de la mer, ne laisse aucun doute sur son attribution (2).



Fig. 43. Le Canal de Darius
L'ancien canal envahi par l'infiltration, près du km. 140 du canal maritime, pointe Sud des Lacs Amers.

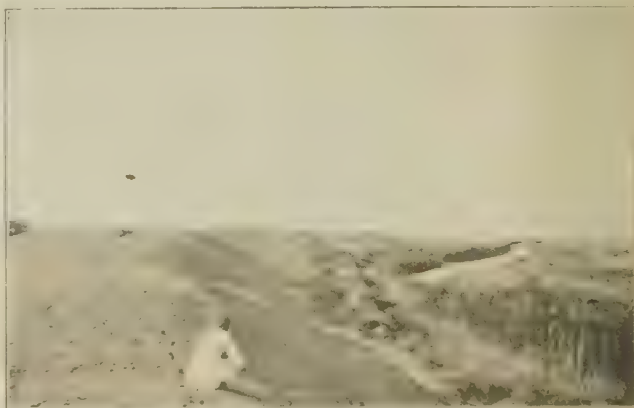


Fig. 44. Le Canal de Darius
L'ancien canal utilisé de nos jours pour le canal d'eau douce vers le coude de Chalouf, près de la gare, fourré de roseaux sur les bords.
(Photographies gracieusement communiquées par M. Charles Gire).

(1) Clédat, *Notes sur l'isthme* dans le *Bulletin de l'Inst. fr.*, 16, p. 225. Ce canal est bien marqué sur la carte de Baedeker, *Egypte* (1914) p. 182-183. Pour son histoire après Darius, voir les textes en appendice III, surtout le texte de Maqrizi pour la période arabe. Il en est parlé dans la stèle de Ptolémée Philadelphe, ligne 6 (Naville, *Store-city*, p. 20, pl. X)

(2) Ces stèles étaient bilingues avec inscription en cunéiformes et en hiéroglyphes. On les a retrouvées brisées en plusieurs morceaux et rongées par l'humidité de sorte que l'inscription n'a pu être établie en entier. C'étaient des monuments considérables. On avait d'abord posé un soubassement en gros blocs de calcaire ou de grès siliceux. Puis, au-dessus, on avait dressé la stèle en granit rose d'Assouan. Celle-ci était arrondie au sommet à la ma-

A Chalouf, il avait, à la surface, près de 40 mètres de largeur, ce qui suppose 20 mètres au plafond. Or, au début, le canal maritime n'avait que 28 mètres au plafond. C'était donc un très beau travail.

4. Etat ancien.

Nous tenons donc enfin un premier point ferme pour la géographie de l'isthme aux temps pharaoniques. A la fin du VI[e] siècle avant Jésus-Christ le seuil de Chalouf barrait le passage aux bateaux. Ce n'est pas à dire que le flux marin ne couvrît pas la dépression, au moins par périodes. Mais, en tout cas, il n'était pas navigable et le rivage de la Mer Rouge était à peu près ce qu'il est aujourd'hui [1].

Ce point capital acquis, il sera facile par induction de remonter jusqu'à l'Exode. Neuf siècles, au plus, nous en séparent (6[e]-15[e] siècle). Or, en neuf siècles, quel déplacement peut subir le rivage d'une mer, même si cette mer est étroite et resserrée comme la Mer Rouge? Depuis Darius jusqu'à nos jours (25 siècles), peut-on apprécier de manière notoire, l'exhaussement de la plaine et le recul des eaux? Les stèles perses, si lourdes, étaient à fleur de terre.

Une première conclusion s'impose. Au temps de Moïse, la Mer Rouge ne couvrait pas le seuil de Sérapeum et ne s'étendait pas jusqu'au lac Timsaḥ [2]. Un retrait de 80 kilomètres avec exhaussement de terrain de 8 mètres ne s'opère pas en 900 ans sous l'influence des seuls agents naturels [3]. En

---

nière babylonienne. La stèle de Xerxès mesure 3 m. 12 de hauteur et 1 m. 85 de largeur. Les autres avaient à peu près les mêmes dimensions.

La stèle de Tell el-Maskhouta fut découverte pas les archéologues qui fouillèrent ce site. Celle de Sérapeum fut remarquée par les savants de l'Expédition française. On la prit pour les restes d'un Sérapeum ou temple de Sérapis, de là ce nom si impropre qui fut donné à ce monument et à cet endroit. Les débris de ces deux stèles sont à Ismaïlia, au petit musée de la Compagnie du Canal maritime.

Celle de Qabret s'élevait sur le petit promontoire qui sépare le grand lac du petit lac à 3 kilomètres au Sud de la station du canal. Elle a été désensablée par Jean Clédat et transportée à Ismaïlia. Celle de Xerxès, à Suez, à l'intersection du canal d'eau douce et de la route des pèlerins, a été laissée sur place, enfouie dans le sable. JEAN CLÉDAT, *Notes sur l'isthme de Suez* dans le *Bulletin de l'Institut Français d'arch. or.* 17, 201. 224.

[1] Du Mont Cassios, sur la Méditerranée, à l'Erythrée, Hérodote indique en chiffres ronds la distance de mille stades (2, 158). Mille stades font à peu près 180 kilomètres. Le canal maritime de Port-Saïd à Suez a 161 kilomètres. Strabon donne aussi la distance de 1000 stades de Péluse au golfe arabique (17, 1, 21). La route ancienne étant moins droite que le canal, il est manifeste que ces chiffres s'harmonisent entre eux.

[2] Parmi les auteurs qui admettent que la Mer Rouge rejoignait le lac Timsaḥ, il faut citer surtout: LINANT DE BELLEFONDS, *Mémoires sur les principaux travaux d'utilité publique exécutés en Egypte,* passim. NAVILLE, *The Store-city of Pithom,* passim.

[3] On fait appel à un soulèvement interne avec affaissement correspondant, dit-on, du littoral méditerranéen. Mais ce soulèvement, au milieu des temps historiques, est à prouver. On ne peut rien tirer, non plus, de ce que disent les anciens géographes sur la posi-

creusant le canal maritime à Toussoun, on trouva des morceaux de bois pétrifié et des restes fossiles de grands animaux de l'ère tertiaire. Tout cela reporte loin dans la préhistoire la formation de ce terrain.

Toute autre est la question pour le seuil de Chalouf. Un grand nombre d'auteurs admettent qu'au Nouvel Empire, la Mer Rouge communiquait avec les Lacs Amers. La thèse est fondée sur des raisons sérieuses.

Voici d'abord les paroles d'un des explorateurs qui ont le mieux étudié cette région, Jean Clédat. Au temps de l'Exode, le seuil de Chalouf « ne barrait pas entièrement l'isthme; il s'arrêtait, avant le percement du canal, au bord occidental de la dépression isthmique, laissant un étroit chenal permettant aux eaux de la mer de pénétrer dans les lacs. On voyait encore dans la première moitié du XIX[e] siècle, avant le percement du canal, les fortes marées couvrant d'eau jusqu'aux lacs les terres basses de l'isthme ([1]). La surface couverte, d'après la carte manuscrite de 1859, de l'ingénieur Larousse, était de plus de deux kilomètres au passage de la route du pèlerinage. Si l'on admet, en outre, un ensablement progressif de la dépression occasionnée par les laisses de la mer, on voit que ces eaux pouvaient acquérir une certaine hauteur au moment des marées, et peut-être couvrir le sol d'une manière permanente. Cette hauteur était suffisante pour rendre le passage dangereux sinon impossible » ([2]).

Ces observations sont d'une importance capitale pour notre sujet. Au XIX[e] siècle, un bras de mer atteignant à certains endroits plus de deux

tion de la ville d'Héroonpolis. Ces auteurs disent tous qu'Héroonpolis était située *dans l'enfoncement du golfe arabique* 'εν τῷ μυχῷ τοῦ 'Αραβίου κόλπου.

Cette expression ne veut pas dire qu'Héroonpolis était sur le bord des eaux de la Mer Rouge. Elle pouvait en être assez loin. Les lacs et les marécages étaient un prolongement naturel du golfe jusqu'à la ville et celle-ci était la plus connue et la plus importante de la région. Elle servait de point de repère aux géographes, dont le langage d'ailleurs ne peut être pris en rigueur de précision. Ainsi, Strabon nous dit que près d'Arsinoë se trouve Héroonpolis (Append. III, 4). Elle en était pourtant à plus de 70 milles.

D'autres disent qu'Héroonpolis était le point de départ de la navigation pour la Mer Rouge. Rien de plus vrai puisque le canal du Nil à la Mer Rouge passait à Héroonpolis et que cette ville était le premier port important en arrivant en Egypte (STRABON, 16, 4, 4 et 5).

([1]) « Les marées de Suez sont régulières. Leur amplitude varie suivant l'âge de la lune. Au moment de la nouvelle ou de la pleine lune, la différence de hauteur entre les niveaux de la marée basse et de la marée haute atteint environ 4 mètres 50 à l'extrémité du golfe de Suez, c'est-à-dire dans la partie resserrée de la Mer Rouge. Dans les périodes de marées moyennes, l'amplitude est d'environ 3 mètres.

Dans le canal, il en est autrement, pour plusieurs raisons. D'abord le niveau de la Méditerranée reste à peu près constant, à 50 centimètres près. D'autre part le grand Lac, vaste réservoir, par suite du jeu de flux et de reflux des eaux de la Mer Rouge dans le canal sert de régulateur et se maintient, par le fait même, au niveau moyen des eaux de la Mer Rouge. Par suite de forts vents du Sud ou du Nord les courants de marées peuvent être contraires et les niveaux subir certains changements. Dans le lac d'Ismailia, les plus fortes différences dans les niveaux sont de 60 centimètres ». D'après une lettre de M[r] Louis Gautherot, pilote à la Compagnie du canal.

([2]) CLÉDAT, *Notes sur l'isthme* dans le *Bulletin de l'Inst. fr.* 16, p. 222-223.

kilomètres de large, rejoignait les Lacs Amers. Par induction, il est facile de voir ce qu'il en était aux temps anciens. Et le fait n'est pas inconciliable avec l'existence certaine du canal de Darius. Au temps du grand roi, les eaux de la Mer Rouge pénétraient dans les lacs, au moins aux marées hautes. Elles n'étaient pas assez constantes ni assez profondes pour la navigation. Il fallut donc creuser le canal. La stèle de Xerxès, placée sur sa base, émergeait des eaux; renversée, elle s'est trouvée dans le marais et c'est pour cela qu'elle est en si mauvais état de conservation.

Si nous remontons plus haut, jusqu'au XIV[e] ou XV[e] siècle avant Jésus-Christ, il est tout naturel d'admettre qu'il y avait alors jonction permanente entre les lacs et la Mer Rouge, autrement dit que le golfe ne s'arrêtait pas à Suez mais au fond des Lacs Amers.

Un indice sérieux en ce sens est fourni par les monuments égyptiens retrouvés dans la région de Chalouf. Ce sont deux stèles au nom de Ramsès II et un petit temple antérieur à ce roi. Qu'on prenne une carte de l'isthme et qu'on tire une ligne droite d'Ismaïlia à Suez, cette ligne, au Sud des bassins, passe entre le *gebel Genēfeh* à l'Ouest et le petit pic de Chalouf à l'Est. Elle coïncide avec une ancienne route romaine qui se dirigeait vers Suez. Les monuments égyptiens sont sur cette ligne, le temple et une stèle en face de la pointe Sud du petit bassin, à 8 kilomètres à l'Ouest, l'autre stèle à 8 kilomètres plus au Sud et à 6 kilomètres du canal maritime.

Quelle était la destination de ces stèles? Rien ne l'indique clairement. Sur celle du Sud, Clédat a reconnu un tableau représentant Ramsès II faisant une offrande à *Sopd*, *seigneur de l'Orient*, qui lui dit en retour: *Je te donne le pays d'Orient*. Dans l'inscription on lit encore les noms des divinités asiatiques *ʿAnta* et *Baʿal*. La stèle du Nord est plus effritée, elle devait avoir une représentation analogue. On y a déchiffré le nom de *Sopd*, de *Soutekh*, *grand en vaillance*, de *ʿAnta*, *souveraine du ciel*. Il est probable que nous avons là des stèles frontières qui jalonnaient les limites de l'Egypte en face du *pays d'Orient* ([1]).

Ces stèles étaient en contre-haut de la dépression isthmique et à une distance telle que les plus hautes marées ne les atteignaient pas. Les Egyptiens, qui s'y entendaient, les mirent au point le plus favorable à leur conservation. Leur position laisse donc supposer que la dépression était alors sous les eaux de la mer.

Le petit temple est à côté de la stèle Nord, sur une élévation appelée *Abou Ḥaṣa* par les indigènes. C'est à Clédat que revient le mérite de la découverte. C'était un édifice rectangulaire qui servait à la fois de temple et de fortin, une sorte de *migdol* (fig. 45). Il tomba en ruine ou fut démoli

([1]) Clédat, *Notes sur l'isthme de Suez*, p. 207. 208. Les fragments retrouvés de ces stèles ont été transportés à Ismaïlia au petit musée de la Compagnie du Canal. Sopd est le même que celui que nous avons rencontré à Pi-Sopd (*Ṣafṭ el-Ḥenneh*); il était là sur le chemin du Sinaï sa patrie. C'est une éclatante confirmation de ce que nous avons dit à son sujet.

à dessein déjà dans l'antiquité, et fut reconstruit dans la suite avec les mêmes éléments. On a lu sur plusieurs pierres les noms de Ramsès II et de Séti I.

« Des morceaux montrent des figures un peu plus grandes que nature, de rois et de divinités: ce sont Horus et Hathor, pour laquelle le temple semble avoir été élevé. J'ai recueilli, en outre, plusieurs fragments de bas-reliefs représentant des prisonniers asiatiques enchaînes, menés par des fonctionnaires égyptiens; ces morceaux paraissent remonter à la XVIII[e] dynastie. Les figures ont environ 0 m. 75 de hauteur. J'ai noté des traces évidentes de martelage sur plusieurs blocs. Sur d'autres, la pierre avait été grattée profondément, puis nivelée au plâtre. Les cartouches et les parties des figures à conserver, touchés par le grattage, étaient refaits. Ces indices montrent clairement l'usurpation du monument par Ramsès II. Des sculptures inachevées indiquent également que la décoration du temple n'était pas terminée. Tous ces blocs, environ deux cents, ont été emportés à Ismaïlia avec les stèles (1) ».

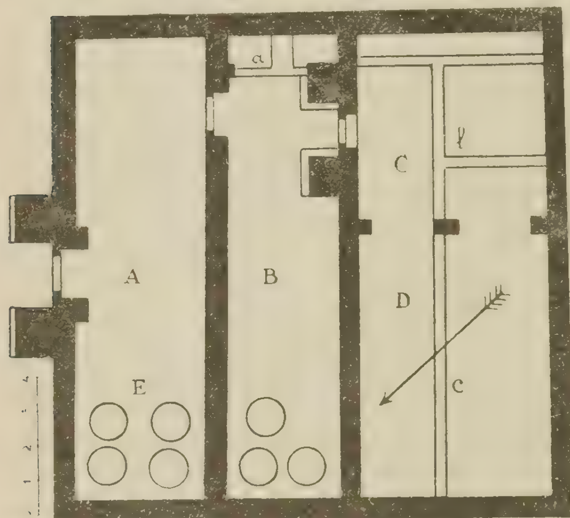


Fig. 45. Fortin-temple d'Abou Ḥaṣa.

« C'était une tour carrée garnie de créneaux, avec une seule porte à l'extérieur (2) », du côté Est. Cette porte était fortifiée à la manière des temples égyptiens. L'intérieur était divisé en trois parties: deux salles de garde et le temple proprement dit.

De la seconde chambre, un pylône donnait accès au temple qui était lui-même divisé par un portique à piliers carrés en pronaos et en sanctuaire où trônait l'image de la divinité. Un fragment de stèle au nom de *Hathor, dame de la turquoise* (ou *du pays de la turquoise*), laisse supposer que le petit sanctuaire était dédié à cette déesse.

Dans les deux chambres on a trouvé sept grandes urnes enfoncées en terre jusqu'au goulot, pour la réserve d'eau évidemment. On y a lu deux fois le nom de Ramsès II et une fois celui de Séti I.

(1) CLÉDAT, *loc. cit.* p. 209. 210.
(2) Ibid. p. 210.

Pourquoi ce fortin-temple dans ce désert? Il n'y a pas trace de ville égyptienne dans toute la région. Avait-il pour but de protéger la frontière? Mais si la Mer Rouge coupait la plaine, c'était une défense naturelle bien plus efficace. A condition toutefois qu'elle fût assez profonde. Or, le plus vraisemblable est qu'il existait là un passage à gué vers le désert oriental et que ce passage se trouvait sur la route d'Egypte au Sinaï. Les caravanes pour le Sinaï passent aujourd'hui tout près du golfe de Suez (1); au Nouvel Empire, elles passaient à la pointe sud des Lacs Amers. C'était l'endroit le plus resserré, et c'est ce point délicat qu'avait pour but de garder la petite forteresse.

La stèle de *Hathor*, *dame de la turquoise*, met nécessairement ce *migdol* en relation avec le Sinaï où les Egyptiens allaient chercher la pierre précieuse, où, dans son grand temple au milieu d'un domaine indiscuté, siégeait la déesse guerrière. Au passage dangereux, ne fallait-il pas un poste militaire pour défendre les caravanes?

Telle est, du moins, l'explication qu'on *peut* donner du fortin d'*Abou Haṣa*, et nous analyserons plus loin en parlant du *migdol* biblique d'autres indices qui appuient cette manière de voir (2). Quel nom portait-il? Il serait capital pour notre sujet de le savoir. Malheureusement aucun texte péremptoire n'est sorti des débris épars de ce vieil édifice. Se basant sur le fragment de stèle au nom de Hathor, Clédat incline à l'appeler *Pi-Hathor* (3). C'est parfaitement plausible.

La stèle votive était toujours au nom du titulaire du temple. Mais il faut remarquer que le monument était à double effet, qu'il était à la fois militaire et religieux, en un mot, que c'était un fortin-temple. Le sanctuaire dédié à la *dame de la turquoise* était un *Pi-Hathor*, l'ensemble de la construction était un *migdol* (4) et nous ne voyons aucune difficulté à y reconnaître le *migdol* de l'Exode (14, 2).

(1) Depuis l'ouverture du canal elles passent à bac. Avant le canal, elles passaient à pied sec au moment du reflux. A marée haute, les eaux de la mer serpentaient dans le thalweg.

Un autre bac circule pour l'usage des caravanes à la pointe Nord du lac Timsah.

(2) Description de ce monument par Clédat, *loc. cit.*, p. 208-212, 218-219.

(3) *Notes sur l'isthme*, p. 219. Clédat va plus loin et dans Pi-Hathor, il veut retrouver Phihaḥirot de la Bible. On le voit dès l'abord, du point de vue philologique, cette identification est impossible. Nous en parlerons plus loin.

Clédat dit que le nom de la forteresse était *ʿaa-nakhtou* « la très-puissante » et il cite la lettre du scribe Pibesa, papyrus *Anastasi III*. C'est une simple méprise. Nous avons vu plus haut (p. 112) que cette lettre décrit Pi-Ramessé Grand-en-victoires (*ʿaa-nakhtou*).

(4) En fixant un instant son attention sur l'esquisse donnée plus haut, on n'est pas loin d'admettre que les deux parties ne datent pas de la même époque. Pourquoi deux pylônes? Surtout, pourquoi ne sont-ils pas dans l'alignement? Le sanctuaire est peut-être de beaucoup antérieur au fort. Celui-ci aurait été ajouté après coup et serait l'œuvre de Séti I.

X. ROUTE DE L'EXODE

1. Ramsès (Pi-Ramessé).

L'itinéraire des Hébreux sortant d'Egypte est décrit avec une grande précision par le texte sacré. Ramsès (Ex. 12, 37), Soccoth. Etham (13, 20), Migdol, Phihahirot, Baalséphon, autant de localités qui pour les écrivains d'Israël étaient des points de repère jalonnant rigoureusement la route suivie. Il est loin d'en être ainsi pour nous. Ces noms se sont détachés du sol et nous ne savons plus où les fixer. Aussi rien de plus flottant que la ligne tracée sur les cartes bibliques sous la rubrique: route de l'exode. Même pour les auteurs modérés qui s'accordent sur le point d'arrivée, la Mer Rouge et le Sinaï, ne décrit-elle pas un demi-cercle, de Péluse à Memphis? (¹).

La question, on le comprend, est intimement liée à celle de la terre de Gessen. D'après ce qui a été dit dans les pages précédentes, on prevoit sans peine quel est le système que je crois devoir admettre, et j'indique tout de suite les jalons fixes qui nous guideront dans cette marche, Pi-Ramessé à l'embouchure du Nil pélusiaque, et le *Migdol* d'Abou Haṣa, au seuil de Chalouf. J'estime que nous avons là deux des noms bibliques et qu'il est de la bonne logique de nous y accrocher. Les autres trouveront leur place dans l'espace intermédiaire. Tenant les deux points extrêmes, il nous sera plus facile de réduire l'amplitude de l'oscillation.

« Les enfants d'Israël partirent de Ramsès pour Soccoth » (Ex. 12, 37) (²). Nous avons établi longuement plus haut que, dans le Delta oriental, la géographie égyptienne ne connaît qu'une Pi-Ramessé, à l'endroit où s'éleva plus tard Péluse, et nous avons conclu que c'était la Ramsès biblique. La tâche est donc ici accomplie, et nous n'avons pas à chercher ailleurs le lieu de départ des Hébreux.

Notons aussitôt que, même du point de vue de la critique interne, cette solution est bien préférable à celle que Vigouroux a mise en vogue. On disait, en effet, que Ramsès était à Tell Artabi et Soccoth à Tell el-Maskhouta (*Thékou*). Or, ces localites sont bien rapprochées (-à 13 kilomètres en ligne droite). Est-ce là une *étape* pour des gens qui étaient si pressés de partir, si désireux de s'éloigner du théâtre de leurs humiliations et de leurs souffrances, si intéressés à mettre dès l'abord entr'eux et leurs persécuteurs la plus grande distance possible? Le campement de Soccoth, dit-on, avait pour but de donner le temps d'arriver aux Hébreux

(¹) Voir dans VIGOUROUX, *La Bible et les déc. mod.*, II., les systèmes proposés par les anciens auteurs, chap. XIII, p. 355-363 celui du P. Sicard; chap. XIV, celui de Brugsch.

(²) Cfr. Num. 33, 3-5.

des régions plus lointaines de Tanis, c'était un rendez-vous. Mais cela ne ressort pas du tout du texte et c'est un point faible dans l'ancien système. Le départ de Ramsès était donc un faux départ et autant valait dire qu'ils partirent de Tanis.

Pi-Ramessé ne présente aucun de ces inconvénients. Assurément, tous les Israélites ne se trouvaient pas dans cette ville. L'auteur la nomme —, de même qu'à l'arrivée il avait nommé la terre de Ramsès — parce qu'elle marquait le centre des régions habitées par les Hébreux, et parce que les chefs y étaient réunis autour de Moïse et d'Aaron.

On objectera peut-être qu'en se rendant de Pi-Ramessé à la Mer Rouge, Israël ne s'éloignait pas de l'Egypte dont il suivait la frontière et qu'il ne prenait guère le chemin de la Terre Promise. C'est précisément ce que nous dit le texte sacré, et l'avantage est encore ici au nouvel itinéraire. « Lorsque Pharaon laissa aller le peuple, Dieu ne le conduisit point par le chemin du pays des Philistins, quoique le plus court; car Dieu dit: Le peuple pourrait se repentir en voyant la guerre, et retourner en Egypte. Mais Dieu fit faire au peuple un détour par le *chemin du désert*, vers la Mer Rouge » (Ex. 13, 17-19). Ce passage est de souveraine importance. Il confirme de manière éclatante le parcours indiqué ailleurs par les noms propres. Il s'explique admirablement dans le système que nous proposons.

Avec Vigouroux, on faisait marcher les Hébreux dans le Ouadi Toumilat, de Tell Artabi à Tell el-Maskhouta, puis jusqu'à Etham qu'on plaçait au Nord du lac Timsaḥ. C'est alors seulement qu'on leur faisait changer de direction, d'après le texte du chapitre 14: « Parle aux enfants d'Israël, qu'ils changent de direction », et on ramenait à ce verset, l'appliquant ainsi au *même fait*, le passage essentiel cité plus haut (Ex. 13, 17-19). C'étaient donc deux étapes sur la route de Philistie. Interprétation possible à la rigueur, mais qui ne cadre pas sans peine ni sans heurt avec l'ensemble des textes. Nous en obtenons une meilleure avec Pi-Ramessé.

D'abord, comme le suppose le récit sacré, les deux péricopes en question gardent leurs significations respectives et indépendantes et annoncent *deux faits différents*. La première (13, 17-19) entre en jeu dès le départ, « lorsque Pharaon laissa aller le peuple » ([1]). Elle s'étend d'une manière générale à tout l'itinéraire. En effet, Pi-Ramessé était tête de ligne pour la route de Palestine le long de la Méditerranée. En quelques jours, les Hébreux étaient à Rafa et à Gaza. C'était la voie tout indiquée, et on comprend que l'auteur sente le besoin d'expliquer pourquoi elle ne fut pas suivie. Et quel puissant relief prennent ici les raisons alléguées? Qu'aurait trouvé Israël en arrivant aux collines de Bersabée ou aux plaines de Gaza? Des ennemis, et donc ou une nouvelle servitude, ou la guerre, la guerre

([1]) Dans l'enchaînement des textes, ces mots sont inscrits après la mention du départ de Ramsès. Mais l'auteur ne pouvait tout dire à la fois et les termes employés montrent à l'évidence qu'ils se réfèrent au début du voyage. L'ancienne hypothèse les déplaçait d' une manière malheureuse en les appliquant seulement après le départ d'Etham, alors que deux étapes avaient déjà été faites.

à long terme, avec ses privations et ses souffrances. Alors, aurait-il hésité un instant à retourner en Egypte, dans cette Egypte qui était là tout près derrière lui, où il avait peiné sans doute, mais où du moins il avait du pain, des oignons et du poisson à volonté! (Num. 11, 6). Et l'œuvre de Moïse était réduite à néant.

Disposition providentielle, avant d'engager les Hébreux dans de durs combats pour l'occupation de la Terre Promise, il fallait les mener loin des plaines égyptiennes, il fallait leur rendre le retour impossible et fermer la voie derrière eux, il fallait les aguerrir et former des générations nouvelles et fortes qui auraient tous les ressorts de leur âme tendus en avant, vers les conquêtes entrevues. Telles sont, sans doute, les motifs des longues pérégrinations que Dieu imposa à son peuple.

Avec Pi-Ramessé comme point de départ, Israël prend dès le début *le chemin du désert, vers la Mer Rouge*. Et tous comprennent aussitôt que le voyage durera longtemps. Au point de vue psychologique, c'est un nouvel avantage. Le plan est net et clair. Moïse l'a exposé aux chefs, le peuple en est informé. Il sera suivi. Il n'y aura pas de déception. Et, au bout de quelques jours, quand la fatigue commencera à se faire sentir et les murmures à s'élever, Dieu accomplira un nouveau et plus éclatant miracle pour briser les dernières hésitations.

Le second texte « qu'ils changent de direction » (14, 2), indique un fait bien différent. C'est un léger écart sur le chemin du désert, dans la grande pérégrination du Sinaï. Ecart de capitale importance, car il prépare le prodige qui va surpasser tous les autres, le passage de la Mer Rouge. On le voit, tout autre est ici le motif du détour. Il a un but immédiat, imprévu du peuple et de Moïse lui-même. Ce sera le coup de barre qui détachera définitivement Israël du sol égyptien et le lancera sans merci vers des horizons nouveaux.

Cette distinction des deux sens et des deux faits n'est-elle pas une amélioration dans l'exégèse de l'Exode?

2. Soccoth et Etham.

Deux campements intermédiaires entre Pi-Ramessé et la Mer Rouge. Où fixer ces noms? Où tracer la ligne de l'itinéraire? C'est ce qu'il y a de plus incertain (1). On voit d'ailleurs que la question est secondaire et ne mérite pas qu'on s'y attarde. Un seul point est absolument hors de doute, et c'est que les Hébreux passèrent à l'Ouest des Lacs Amers et vinrent camper sur le rivage occidental du golfe arabique.

(1) Dans l'*Itinéraire d'Antonin*, une route allait de Péluse à Clysma (Suez) en passant par Magdalum, Sile, Thaubastum, *Serapiu*. Ce dernier était très probablement situé à *El. Ambak*, à la pointe nord des Lacs Amers, à l'Ouest de la station actuelle de Déversoir. La route longeait le bord occidental des lacs. C'est, sans doute et à peu de chose près, la voie suivie par les Hébreux.

Soccoth סֻכּוֹת a été identifié avec Thékou, nom égyptien de la ville ancienne située à Tell el-Maskhouta. Pure hypothèse, de consistance assez faible. La *morphologie* ne s'en accommode pas sans peine ([1]). Il y a correspondance pour les deux premières lettres (- *ṯ* égyptien a passé souvent à *s* grec, ex. *Ṯb-nṯr = Sebennytos, Ṯl = Sile*). Reste à expliquer le redoublement et la terminaison longue ([2]). On fait appel à une déformation populaire au mot hébreu *sukkot* « les tentes ». C'est possible ; il faut remarquer pourtant que l'auteur sacré se pique de science et que dans un récit nettement historique, il prétend bien donner les vrais noms anciens.

Du point de vue géographique, si l'identification était prouvée et admise, il n'y aurait aucune difficulté à fixer à Thékou le premier campement d'Israël. Nous l'avons dit plus haut, les Hébreux s'étaient répandus le long du bras pélusiaque du Nil, de Pi-Ramessé jusque vers les plaines de Bubaste. Pour beaucoup d'entr'eux, Thékou était sur le chemin de la Mer Rouge ; pour les autres, il exigeait un léger détour. L'étape nous semble un peu longue : 70 kilomètres de Tell Farama à Tell el-Maskhouta. Mais, on l'a remarqué depuis longtemps, étape n'est pas synonyme de journée. Les Hébreux marchaient de jour et de nuit (Ex. 13, 21), c'était le printemps, les grosses chaleurs n'alourdissaient pas encore les membres, et la joie de la liberté conquise doublait les forces.

Pour passer d'une hypothèse à l'autre, pourquoi Soccoth ne serait-il pas le pluriel hébreu « les tentes » ? C'était la première fois que les Israélites se reposaient sous ce genre d'abri, loin des oppresseurs. A peine libérés, eurent-ils la hardiesse de s'installer près d'une ville égyptienne ? D'autant que Thékou était place forte puisqu'il y avait un *khetem* « forteresse ». Est-il invraisemblable qu'ils aient fixé leur premier campement dans un endroit isolé — que nous ignorons, — et que dans leurs souvenirs le nom de Soccoth « les tentes » y soit resté attaché ?

Etham, le second campement, est encore plus fuyant. On a rapproché ce mot d'*Edom* אֱדוֹם (Gen. 25, 30 ; 32, 4 ; Ex. 15, 15) dont il est question dans le rapport de l'officier au temps de Ménephtah (p. 34) ([3]). Mais il

([1]) Gardiner, *The Delta residence*, p. 266, note 1.

([2]) Dans certains ouvrages modernes, on voit le mot transcrit Thekut, Thekout. C'est erroné. Le *t* final qui paraît dans certaines variantes de l'époque ptolémaïque, en particulier sur la stèle de Ptolémée Philadelphe (lign. 13. 14) n'était pas phonétique. Avec les noms de ville ou de localité, cette lettre avait fini par devenir un simple déterminatif. La preuve s'en tire de la stèle de Ptolémée Philadelphe elle-même qui emploie ce *t* final après Pi-Toum (lign. 13). Dans les textes anciens, dans les belles inscriptions de Ramsès II, le mot est toujours écrit Thekou (*Ṯku*). Nous ignorons d'ailleurs quelle était sa prononciation.

([3]) Naville, *Store-city of Pithom*, p. 28-29. D'après Naville, Etham, *Aduma* « Edom », serait le désert qui commence au lac Timsaḥ et s'étend au Sud vers la Mer Rouge. Pour cette identification, il s'appuie : 1. sur la Bible (Num. 33, 8) qui dit qu'après avoir passé la Mer Rouge, les Hébreux marchèrent trois jours dans « le désert d'Etham ». Mais dans l'Exode (15, 22), c'est « le désert de šour », et *les Nombres* semblent se référer simplement à *l'Exode* (13, 20), « Etham, à l'extrémité du désert » ; 2. sur le déterminatif du mot *Aduma* dans le texte égyptien cité plus haut ; Naville traduit : « tribus de Shasou du *pays d'Edom* ».

s'agit là d'une tribu d'Edom qui arrive de loin pour demander l'hospitalité à Pharaon. Aucun document ne rattache ce nom à un point quelconque de l'isthme (1). Un autre rapprochement moins heureux nous met en face de *khetem* « forteresse » (2). Mais ce mot est le radical sémitique חתם ختم « sceller, fermer », et, dans un auteur oriental, rien n'expliquerait sa déformation en אתם. En outre, du point de vue géographique, l'identification ne cadre pas avec le récit biblique. Il y avait un *khetem* à Thékou (3) et un autre à Thel (Sile) (4). Manifestement aucun de ces deux endroits ne peut marquer le second campement d'Israël.



Fig. 46. Les palmiers d'Egypte.

Mais le déterminatif employé s'appliquait aussi bien aux *peuples* étrangers qu'aux *pays* étrangers. En outre, le texte ne laisse nullement supposer qu'Edom était tout près du lac Timsaḥ. Les tribus venaient de beaucoup plus loin. Qu'auraient-elles fait dans ce désert?

(1) Max Müller propose de chercher Etham dans le nom du dieu égyptien Atoum qui avait un temple à Thékou (*Encyclopaedia Biblica*). Cette proposition n'a pas trouvé d'écho. Au reste, l'identification entrevue ne nous serait d'aucun secours pour localiser le second campement des Hébreux.

(2) Clédat, *Notes sur l'isthme* dans le *Bull. de l'Inst. fr.* 16, p. 214.

(3) Deux documents : un du temps de Séti I, le texte sur les esclaves fugitifs (voir p. 169), un autre du temps de Ménephtah, le rapport de l'officier sur les tribus d'Edom (p. 32).

(4) Bas-relief de Karnak représentant Séti I revenant d'Asie (voir p. 153). Au même document on lit au sujet de cette campagne : *An 1 du Roi Menmaaré, la dévastation faite par le bras puissant de Pharaon à travers les misérables du pays des Shasou, à partir du Khetem de Thel jusqu'en Canaan.* Clédat a déblayé à Thel (Zarou) une ancienne forteresse qui est peut-être celle de Séti. Elle était au Sud de la ville, au bord du lac. Elle avait 200 mètres de côté. Elle était construite en briques crues. (*Pour la conquête de l'Egypte* dans le *Bulletin de l'Inst. fr.*, 16, p. 191).

D'après le texte sacré, Etham se trouve entre deux déserts, celui où marchent déjà les Hébreux (Ex. 13, 18-20) et celui où ils vont s'engager, suivant les paroles : « le désert les tient enfermés » (Ex. 14, 3). Un point quelconque sur le seuil de Sérapeum, au Nord des Lacs Amers, réalise ces conditions (1).

En quittant Etham, le peuple change de direction et incline vers Migdol. Ce dernier est à chercher sur le bord occidental de la Mer Rouge. Le détour consista donc, semble-t-il, à passer sur le rivage Ouest des Lacs Amers au lieu de poursuivre tout droit vers le Sud, sur le côté oriental. Humainement parlant, c'était courir à la perte, à la mort. Dans le plan de Dieu, c'était la marche vers le plus éclatant des triomphes.

3. Migdol.

Le troisième campement eut lieu sur les bords de la Mer Rouge, à un endroit déterminé dans le souvenir des Hébreux par les trois localités de Migdol, Phihaḥirot et Baalséphon. Ces deux derniers noms, réfractaires à toute identification, sont de peu de secours pour la localisation du Passage. Migdol, plus connu des documents, peut y projeter quelque lumière.

Le terme est le sémitique מִגְדָּל مجدل « tour ». Il fut emprunté par les Egyptiens probablement à la XVIIIe dynastie et il s'est conservé en copte sous la forme ⲙⲉϭⲧⲟⲗ : ⲙⲓϫⲧⲟⲗ. En Egypte comme en Syrie, il était employé comme nom commun et il a pu s'appliquer à beaucoup d'endroits.

D'après les documents égyptiens du Nouvel Empire, il y avait deux Migdol (— écrit *miktol*) dans la région de l'isthme, l'un au Nord sur la route de Syrie, l'autre au Sud sur la route du désert et du Sinaï.

Le Migdol du Nord est localisé avec précision dans l'*Itinéraire d'Antonin* à égale distance (12 milles) entre Sile (Thel) et Péluse. Sile est *Tell Abou Sēfeh* (2) à l'Est du Kantara actuel. Péluse est à *Tell Farama* à trois ou quatre kilomètres de la mer. A peu près à mi-chemin entre les deux se trouve *Tell el-Ḥēr* (colline du jardin), et il y a tout lieu de croire que c'est le Magdolum de l'*Itinéraire*. On y voit encore aujourd'hui (3),

(1) Une route de Péluse à Suez est tracée sur la carte de Baedeker, *Egypte* 1914. Elle est jalonnée par une série de puits. Est-ce celle que suivit Israël jusqu'aux Lacs Amers ?

(2) Cette identification est généralement admise aujourd'hui. Des monuments égyptiens ont été retrouvés à cette colline qui marque l'emplacement de l'ancienne ville. A l'époque chrétienne, Sile fut le siège d'un évêché. Sur Thel (Zarou) voir Clédat, *Pour la conquête de l'Egypte* dans le *Bulletin de l'Inst. fr.*, 16, p. 189-192 ; 17, p. 107-111. Gardiner, *Delta residence*, 242-244, 251 ; *Military road*, p. 104. 115.

(3) Le vaste champ de poteries prouve que la ville était considérable. On y a ramassé des monnaies des Ptolémées. Le site a été visité par Greville Chester qui a décrit son voyage dans le *Quaterly Statement* du *Pal. Expl. Fund,* July 1880, p. 133-158, et par Griffith, cfr. Petrie. *Nebescheh and Defenneh,* p. 103, note 1. Cfr. Clédat, *Bulletin,* 18, p. 193-194.

paraît-il, les ruines d'une forteresse médiévale en briques rouges, et Clédat y a retrouvé des restes de monuments égyptiens ([1]).

Ce tell marque l'emplacement du *migdol de Menma'aré* (Séti I) figuré sur le bas-relief de Karnak que nous avons décrit plus haut (p. 153). On pourrait objecter que *Tell el-Ḥēr* est au Nord de la route Kantara-El-'Arîsch. Mais, comme l'explique fort bien Gardiner ([2]), il ne résulte pas du tableau que le fort de Séti était sur la route elle-même. Il est dessiné au-dessus du *puits de Hepen*, sur une ligne parallèle à la route. Il se trouvait donc par côté. C'était un point dominant d'où facilement on pouvait surveiller le passage des caravanes.

C'est aussi le *migdol de Ramsès* (III), *prince d'On*, au bas-relief de Médinet Habou décrivant la guerre contre les peuples maritimes. Le texte qui accompagne le tableau dit que *les peuples qui étaient venus de leurs îles au milieu de la mer, s'avançaient contre l'Egypte*, et plus loin *qu'ils avaient pénétré dans les bouches du fleuve*. C'était à Péluse. Le combat eut lieu sur le Nil entre les deux flottes. Les Egyptiens furent vainqueurs. Il était tout naturel de représenter le migdol qui était dans le voisinage et où le roi s'était retranché ([3]).

Là encore, sans aucun doute, il faut situer le premier des quatre *migdol* mentionnés au papyrus démotique du Caire 31 169 (recto, col. 3, 20-23). Ce papyrus était un vocabulaire géographique dont il ne subsiste que le chapitre sur le Delta oriental ([4]). La liste des noms propres va d'Ouest en Est et se termine par les quatre forts. Le premier porte le nom de *Migdol* tout court; les trois autres sont accompagnés de qualifi-

([1]) D'après une lettre privée, Clédat estime que la forteresse remonte à Psammétique I. Ce n'est pas à dire qu'il n'y avait pas là une forteresse plus ancienne.

Le nom de *Ḥēr* est diversement écrit et interprété. Je donne l'orthographe de la carte du Gouvernement Egyptien, elle est adoptée par GARDINER, *Military road*, p. 108-109.

Quant à l'origine du mot, Maspero incline à y voir un écho de l'expression antique *Wawt-Ḥor* « les chemins d'Horus » qui contient une allusion au mythe d'Horus, fils d'Osiris, poursuivant Set, le meurtrier de son père (*Mémoires de Sinouhît*, p. XLV et 134). D'après l'ensemble des textes, *Wawt-Ḥor* était une appellation secondaire de Thel (GARDINER, *Military road*, p. 115, et note 3).

Voici l'explication de Clédat: « Je crois que *Her* est le mot sémitique *hor* correspondant à l'égyptien *her* avec le sens de « être supérieur, ce qui est supérieur, élevé », et par suite « une montagne ». *Tell el-Her* serait simplement « la montagne de la montagne ». Ce nom aurait été donné à cause de l'aspect d'un mont qu'ont ces ruines au milieu de la plaine déserte. La même expression est employée dans les *Nombres* pour désigner la montagne où mourut le grand prêtre Aaron » (*Notes sur l'isthme* dans le *Bulletin de l'Inst. fr.*, 17, p. 111, note 3), cfr. *Num.* 20, 22. 27; 21, 4, etc. Remarquons cependant que le nom moderne s'écrit avec un *ḥ*, *Ḥēr* خير ce qui l'éloigne bien de l'hébreu *hor* « montagne ».

([2]) *Military road*, p. 109, cfr. 107-110.

([3]) GARDINER, *Military road*, p. 110.

([4]) Le papyrus est d'époque ptolémaïque. Ce qui en reste contient des noms de divinités et une liste géographique, SPIEGELBERG, *Die demotischen Papyrus*, p. 273; DARESSY, *Sphinx*, 14, 169; *Bulletin de l'Institut Egyptien*, 5 (1911) p. 4-9; *Bulletin* de la *Soc. de Géogr.* 8 (1919), p. 378; GARDINER, *Military road*, p. 108.

catifs, ils devaient être échelonnés sur la route allant d'Egypte en Palestine ([1]).

Enfin au même endroit est à localiser le *migdol*, des Prophètes (Jer. 44, 1; 46, 14; Ezech. 29, 10; 30, 6). Jérémie parle des Juifs demeurant en Egypte. Son énumération va du Nord au Sud: Migdol, la première ville qu'on rencontre en arrivant de Palestine (Pi-Ramessé n'était plus rien); Taḥphaneḥès (Taphnès, Daphnae, *Tell Defenneh*); Noph (Memphis); pays de Phaturès (Haute Egypte). Ezéchiel menace la malédiction à l'Egypte de *Migdol* à *Syène*, comme on disait *de Dan à Bersabée.* C'étaient les deux points extrêmes ([2]).

Le Migdol du Sud est attesté, pour le Nouvel Empire, par un document connu depuis longtemps ([3]), mais qui a été diversement interprété. Comme il est de capitale importance pour notre sujet, nous en donnons une traduction nouvelle d'après Gardiner ([4]). Un officier raconte comment il partit à la poursuite de quelques esclaves qui avaient pris la fuite: *Je fus envoyé de la Salle du Palais Royal le neuvième jour du troisième mois d'été, vers le soir, à la recherche de ces deux serviteurs. J'atteignis la clôture de Thékou, le dixième jour du troisième mois d'été. Là, on m'informa qu'on avait dit dans le Midi qu'ils avaient passé le dixième jour* (sic) *du troisième mois d'été. Et quand j'atteignis la forteresse (khetem), on m'informa que le valet* (?) *était arrivé du désert* [*disant*] *qu'ils avaient passé le mur nord du migdol de Séti Merenptah.*

L'officier affecte la précision, et pourtant son récit n'est pas sans obscurité pour nous. La *clôture de Thékou* est sans doute le rempart de cette ville. La forteresse, *khetem,* devait se trouver à l'intérieur ([5]).

Le *migdol* porte le nom de Séti I, comme celui du Nord, et c'est pour cette raison que quelques auteurs veulent y voir un seul et même fort, à *Tell el-Ḥēr* ([6]). Qu'on lise pourtant le texte sans préjugé et l'on avouera,

([1]) Voici les lectures de Daressy: pour le second, *migdol to-sa* « fort de la digue » ou « de la presqu'île »; dans le troisième, Daressy croit trouver les éléments du mot composé *Ba'al-Zephon,* mais la lecture est très incertaine; le quatrième que Daressy lit *migdol peh-ro* doit être le *migdol ro-peh* « le migdol de Raphia » qui était au terminus de la route (cfr. GARDINER, *Military road,* p. 113). Daressy localisait ces forts dans la partie sud de l'isthme, vers la Mer Rouge.

([2]) On trouve un Μαγδωλὸς πόλις Αἰγύπτου dans Etienne de Byzance citant Hécatée, et un Μαγδωλὸς ὄνομα πόλεως dans Théognoste (cités par GARDINER, *Military road,* p. 108, et par MAX MÜLLER dans *Encyplopaedia Biblica,* s. v. Migdol). Il est probable qu'il s'agit du Migdol de *Tell el-Ḥēr.*

Il y avait un *migdol de Ramsès* (III) en Phénicie probablement à Césarée qui s'appela d'abord « Tour de Straton » (MASPERO, *Hist. anc. des peuples de l'Or. clas.*, II, p. 470, note 4; MAX MÜLLER, *Egyptological Researches,* Vol. I, pl. 68, numéro 82).

([3]) VIGOUROUX, *La Bible et les déc. mod.*, II, 1882, p. 342-343; 1896, p. 371.

([4]) *Military road,* p. 109. C'est le papyrus *Anastasi* V, 19, 6-20, 2.

([5]) Cette forteresse est encore connue par le texte si souvent cité de la tribu édomite. On l'appelait alors le *Khetem de Ménephtah* (p. 32).

([6]) En particulier Gardiner qui d'ailleurs ne traite pas la question *ex professo* et dit simplement qu'il n'est pas évident qu'il s'agisse de deux *migdol* différents (*Military road*, p. 109).

croyons-nous, qu'il s'agit ici d'un monument bien éloigné de l'autre et situé au Sud de l'isthme. L'officier vient du Palais Royal qui était à Pi-Ramessé (Péluse). Il marche vers le Sud à la poursuite des fugitifs. Il arrive à Thékou (*Tell el-Maskhouta*) [1]. Là, il a des nouvelles des esclaves qui continuent à fuir. De quel côté fuient-ils ? Assurément dans la même direction, vers le Midi. Est-il logique de penser qu'ils revinrent sur leurs pas et remontèrent vers le migdol qui était dans le voisinage de la Résidence royale ? On dit *dans le Midi* qu'ils ont passé, on les a donc vus dans le Midi. Plus tard, un autre messager annonce qu'ils ont franchi le *mur nord du Migdol de Séti Merenptah*. Notons le détail que ce messager vient du *désert*, donc du Sud ou de l'Est. Mais le désert n'est qu'un passage, il suivait un chemin et venait d'ailleurs, peut-être du côté du Sinaï. Il avait passé lui-même au migdol où il avait vu les fuyards.

Nous tenons donc pour certain que ce migdol est le fortin retrouvé par Cledat à la colline d'*Abou Ḥaṣa*, au Sud des Lacs Amers (voir p. 160). Par une chance inespérée, quelques pierres de ce fortin portaient encore le cartouche du Pharaon Séti Merenptah. Quelle preuve plus éclatante et plus positive pourrait-on désirer ? Le monument existait peut-être avant Séti comme sanctuaire. Mais à coup sûr, ce roi y fit exécuter de grands travaux et ce fut sans doute lui qui transforma la construction en forteresse. Selon l'habitude du temps, on l'appela de son nom.

Il y avait ainsi deux *migdol* de Séti, l'un au Nord, à *Tell el-Ḥêr*, protégeant la route de Palestine, l'autre au Sud pour garder la route du désert et du Sinaï. Celui-ci était un simple fortin-temple, isolé et loin de toute ville, l'endroit n'avait donc pas l'importance et la notoriété du Migdol du Nord. Ainsi s'explique-t-il qu'il n'en soit plus fait mention dans la littérature.

Le fortin d'*Abou Ḥaṣa* est aussi le Magdalum de la *Peregrinatio Silviae*. Il ne peut y avoir aucun doute. Ce poste était encore occupé à l'époque romaine. On y fit alors des remaniements dont Clédat a retrouvé les traces. Une monnaie de l'empereur Hadrien, sortie des fouilles, est un témoin du temps [2].

On est généralement sévère au sujet de la valeur geographique des renseignements d'Ethérie. Et à raison. Elle faisait œuvre de piété, non de science. Elle était en pèlerinage. Elle *voulait voir* les lieux où avaient passé les Hébreux et qui sont nommés dans l'Exode. Et, pour répondre à ses pressantes interrogations — comme à celles de tous les autres pèlerins — *les clercs et les moines qui l'accompagnaient lui montraient tous ces lieux* [3]. C'était de la localisation à bon marché, comme il s'en est tant fait en Palestine. Mais il y a une différence à mettre entre les endroits

(1) Il arrive le jour après son départ. Il avait fait le trajet — 70 à 75 kilomètres — en 24 heures. Rien d'exorbitant, course normale d'un bon marcheur.

(2) Clédat, *Notes sur l'isthme* dans le *Bulletin*, 16, p. 212.

(3) Texte en appendice III, 9.

indiqués par les « montreurs », et les localités où elle passa elle-même et où elle fit halte. Or, Magdalum est une de celles-ci: *Et Magdalum fuimus. Nam castrum est ibi nunc habens praepositum cum milite, qui ibi nunc praesidet pro disciplina romana.* C'était la première étape à partir de Clysma.

On pourrait alléguer en sens contraire qu'Ethérie nomme « Belsefon » *après* Magdalum et qu'elle le place « sur la Mer Rouge » *nam ipse est campus supra mare rubrum.* L'objection est nulle. Dans son récit, Ethérie ne suit pas l'ordre réel de sa marche. Elle a décrit à grands traits le voyage de Clysma à Arabia. Elle revient sur ses pas et elle mentionne les lieux bibliques qu'elle avait omis. Déjà en son temps, le Passage était localisé au Sud de Clysma, et les guides décoraient du nom de Baalséphon la plaine qui s'étend entre Suez et le *Gebel ʿAttāka.*

Mais Magdalum n'était pas là. Magdalum, avec un *praepositum* et un soldat était un poste de « police romaine », *pro disciplina romana,* sur la route qui montait vers Sérapiu. Or, le fortin d'*Abou Ḥaṣa*, à 25 kilomètres de Suez, répond à ces indications. Portait-il alors effectivement le nom de Magdalum ? C'est possible, aucun autre nom ne convenait mieux à ce petit poste. Mais le nom courant n'importe pas, *Abou Ḥaṣa* était un relais (1). L'*Itinéraire d'Antonin* ne le mentionne pas, il le suppose pourtant. Les 50 milles qui séparaient Clysma de Sérapiu ne pouvaient se parcourir d'un seul trait.

Le fortin d'*Abou Ḥaṣa* est-il aussi le *Migdol* de l'Exode ? C'est possible, rien ne s'y oppose. Pourtant l'affirmer, sans plus, serait par le fait même localiser avec précision le Passage miraculeux. Et c'est la question que nous avons à examiner.

4. Phihaḫirot et Baalséphon.

Où épingler ces noms sur la carte ? Tout ce qu'on peut dire est qu'ils sont attirés par Migdol et ne sauraient être trop éloignés. Nous sommes donc réduits à la philologie.

(1) Pour le nom, il y a lieu de craindre une adaptation biblique. Notons pourtant un indice favorable. Si les guides avaient fictivement appliqué ce nom de Magdalum, ainsi qu'ils avaient fait de « Belsefon » et d'Epauleum, — *nam et Epauleum ostensum est nobis, de contra tamen* — ils l'auraient situé près de la Mer Rouge, à l'endroit où ils *montraient* le Passage, comme le texte biblique le leur suggérait.

Quant au fait que Magdalum était un relais, une *mansio,* sur la route d'Arabia, c'est ce qui ressort avec évidence du texte (appendice III, 9). De Clysma à Arabia, il y avait quatre relais, *mansiones quattuor,* et dans chaque relais se trouvaient un *préposé* et des soldats. Quels étaient ces relais ?

A lire attentivement le texte (4-8), on reconnaît sans trop de peine que c'était: 1. Magdalum, *nam castrum est ibi;* 2. un autre *castrum* dont Ethérie ne donne pas le nom parce qu'il n'était pas biblique, et qui, selon toute vraisemblance, était Sérapiu; 3. Pithona, *nam et ipsud Pithona nunc castrum est;* 4. Hero où elle s'arrête longuement et d'où elle parvient à Arabia.

Phihaḥirot. Trois étymologies sont en présence: *Pi-ḳerehet* « le temple du serpent », *Pi-Hathor* « le temple d'Hathor », *Phi-ha-ḥerot* « l'entrée des gouffres ».

Pi-ḳerehet est le nom d'un temple connu par la stèle de Ptolémée Philadelphe, découverte par Naville à Tell el-Maskhouta ([1]). A cette identification deux difficultés s'opposent. D'abord, rien n'indique que ce *Pi-ḳerehet* était une localité dans le voisinage de la Mer Rouge, ni même à l'Est de Thékou. Les paroles de la stèle: « *Osiris, seigneur de Ro-iebt, dans Pi-ḳerehet* », ne nous mènent ni d'un côté ni de l'autre de Thékou (*Storecity*, pl. 8). *Ro-iebt* « porte de l'Orient » désignait toute la région et Pi-Toum est aussi dans *Ro-iebt.* En outre, ce temple mentionné seulement dans les textes ptolémaïques existait-il aux temps lointains du Nouvel Empire?

Mais la principale objection est d'ordre philologique. Comment trouver *Phihaḥirot* dans *Pi-ḳerehet*? Telle est l'orthographe ordinaire, la lecture *Pi-ḳeheret* pour quelques endroits est tout à fait hypothétique). La vocalisation du mot nous est inconnue, mais d'après les lois communes de la phonétique égyptienne, ce devait être quelque chose comme *Pi-ḳorhet* ou *Pi-ḳarhet* ou mieux avec chute normale du *t* final, *Pi-ḳorhe*, *Pi-ḳarhe*. La déformation en *Phihaḥirot* reste inexplicable et nous n'avons pas le droit de l'attribuer, sans preuves certaines, à l'auteur sacré qui est si fidèle dans ses autres transcriptions. Le passage du *qaf* au *hé* est chose inouïe dans les langues orientales ([2]).

Pi-Hathor est le nom que Clédat attribue au petit sanctuaire d'*Abou-Ḥaṣa* (voir plus haut p. 161), et, nous l'avons vu, cette appellation ne peut qu'être approuvée. Il ne s'ensuit pas que *Pi-Hathor* soit *Phihaḥirot* ([3]). Comment expliquer un pareil avatar? Notons, en effet, que le nom égyptien de la déesse est vocalisé en copte ϩⲁⲑⲱⲣ. La transcription *Pi-Hathor* est donc légitime.

Enfin, pour mémoire, mentionnons l'explication *Phi-ha-herot* « entrée des gouffres » ou « demeure des marais », proposée par Daressy ([4]).

Toutes ces interprétations ne sont que des essais et laissent le champ ouvert à de nouvelles recherches. Elles n'apportent aucune lumière à la question géographique.

Baalséphon. Le mot est sémitique et signifie *Baal du Nord.* C'était, ap-

([1]) *Store-city of Pithom,* passim, pl. 8-10.

([2]) Pour l'identification, Naville, *Store-city of Phithom,* p. 30; Lagier dans le *Dict. de la Bible de* Vigouroux, au mot *Phihahirot.* Contre, Clédat, *Notes sur l'isthme* dans le *Bulletin,* 16, p. 219.

([3]) Clédat, *loc. cit.* On voit les altérations qu'il faut imposer au mot pour arriver à Phi-haḥirot: chute du *t* de *hat,* ce qui n'a pas lieu en copte, le même *h* égyptien dans *hat* et dans *hor* transcrit par ה et par ח, vocalisation différente, accentuation de la dernière syllabe et adjonction d'un *t.* Le *t* final qui paraît dans le mot égyptien est purement déterminatif.

([4]) *Bulletin de l'Inst. Egyptien,* 5 (1911), p. 6. Le premier mot serait l'hébreu *phi* « bouche », le second l'article, et le troisième, le mot égyptien *kheret,* pl. *kherōt* « marais, fondrière ». Composition hybride, il est vrai, mais *kheret* avait pu passer en hébreu.

paremment, un monument (sanctuaire, simple stèle ?), dans le voisinage de la Mer Rouge, peut-être le *Gebel ᶜAttāka*. Baal était, en effet, connu et honoré dans cette région-frontière. Nous l'avons rencontré sur une des stèles de Ramsès II avec la déesse *ᶜAntha*. Il est probable qu'il était invoqué aussi sur l'autre et dans le petit temple. Il n'est donc pas étonnant que le nom de ce dieu célèbre ait été attaché à quelque construction ou site dans ces parages [1].

5. Le Passage.

Quoi qu'il en soit de la localisation de Migdol et des autres noms propres examinés précédemment, nous mettons au-dessus de toute controverse le fait certain que les Hébreux traversèrent d'une manière miraculeuse la Mer Rouge, *Iam suph*. C'est le point le plus indiscutable et le plus assuré de toute l'histoire d'Israël en Egypte. La tradition n'a jamais varié à ce sujet [2]. Et on ne peut dire que les auteurs sacrés confondaient entre la Mer Rouge, *Iam suph*, et la mer Méditerranée, *hai-iam hag-gadol*, car ces deux mers étaient trop connues et on ne saurait expliquer une pareille confusion [3].

(1) Sur un papyrus hiératique (*Sallier* IV, pl. I, verso, 6) du British Museum, on lit le nom composé *Baᶜali Zapun* avec le déterminatif des dieux et des étrangers. Ce papyrus contient une liste de divinités adorées à Memphis. Max Müller a mis en circulation d'une manière fort malheureuse une lecture fautive du même passage, présentant le mot au féminin, *Baᶜalit* (*Asien und Europa*, p. 315). Clédat le donne au masculin (*Notes sur l'isthme* dans le *Bulletin*, 16, p. 220). Gardiner, à qui j'en avais écrit, me répond par cette lettre que je transcris textuellement: « En effet, j'ai étudié le pap. *Sallier* IV, revers, avec soin, il y a une dizaine d'années, et je trouve dans mon cahier *Ba'ali Zapun* (écrit en hiéroglyphes, *y* avec les deux feuilles de roseau), c'est-à-dire le masculin, non le féminin. Je ne sais pas au juste ce que le *y* vient faire dans ce nom divin, mais il importe de remarquer que la même forme *Baᶜali* se retrouve, quoique dans une partie du papyrus qui est peu lisible, antérieurement dans la même ligne. Le nom est bien à comparer avec le Baal-Zéphon de l'Exode, mais malheureusement il nous apparaît ici comme dieu et non pas comme nom de localité ».

Le papyrus étant une nomenclature de divinités, il est extrêmement intéressant d'y trouver mentionné *Baᶜal* sous deux formes, *Baᶜal* tout court, et *Ba'al Zapun* qui est évidemment le même que Baalséphon de la Bible. Cette variante de Baᶜal avait donc quelque notoriété en Egypte. Si nous joignons à cela que Baᶜal était honoré dans la région-frontière de l'isthme puisqu'on gravait son nom sur la stèle de Ramsès, nous comprendrons sans peine qu'un monument de la même région ait pu être dédié à Baᶜal-séphon et que l'endroit ait porté ce nom. C'était peut-être le *Gebel ᶜAttāka*, comme l'insinue Vigouroux, p. 214. Vue de Suez et de la mer, cette montagne a l'aspect d'une momie gigantesque. C'était une invitation à la personnifier. Pour les marins venant de la Mer Rouge, c'eût été Baal du Nord.

(2) Voici les principaux témoignages: Ex. 14, 1; 15, 4. 22; Num. 33, 8; Deut. 11, 4; Jos. 2, 10; 4, 24; 24, 7; Ps. 106 (Vulg. 105), 8; 2 Esdr. 9, 11; Sap. 10, 8; 19, 7; 1 Macch. 4, 9. En dehors de la Bible, on pourrait objecter Josèphe, *Contra Apion.* I, 89. 90 (édit. Niese V, p. 16). Mais, en cet endroit, Josèphe ne parle ni de la Mer Rouge, ni du passage. Il est tout entier à la question historique. Il cherche dans les textes égyptiens le souvenir de ses glorieux ancêtres.

(3) Vigouroux, *La Bible et les déc. mod.* II, liv. 4, chap. 14, réfute longuement l'opinion surannée et bien oubliée aujourd'hui, de Brugsch qui faisait passer les Hébreux du côté de la Méditerranée, entre cette mer et le lac Sirbonis.

En outre, le changement de direction qui joue un rôle si important dans le récit, n'a de sens que si les Hébreux se dirigèrent vers le Sud et la Mer Rouge (Ex. 13, 17-18). Les faire tourner, leur faire prendre le chemin du désert seulement après le passage, c'est une violence manifeste au texte.

Dans tout l'Ancien Testament, l'expression *Iam suph* désigne la Mer Rouge. Dire qu'elle s'appliqua d'abord aux lagunes de la Méditerranée ou au lac Sirbonis, à l'Est de Péluse, puisqu'elle fut transportée à la Mer Rouge, c'est une fantaisie qui n'a aucun fondement. Les Hébreux n'avaient aucune raison de déplacer le miracle, et ils en avaient beaucoup pour le maintenir à l'endroit où il s'accomplit si glorieusement pour eux.

Ce point capital étant hors de discussion, la localisation précise du Passage, à la Mer Rouge, est un problème d'ordre secondaire qui peut admettre bien des solutions. Simples hypothèses que nous envisageons en tout repos pour satisfaire notre légitime curiosité et que nous voulons rendre aussi conformes que possible aux données de l'Ecriture Sainte et de la science. Par un prodige qui n'était pas du ressort des forces naturelles, ni des vents, ni des marées, une intervention extraordinaire de la puissance divine ouvrit aux Enfants d'Israël une voie à travers les eaux de la mer. Ils y passèrent. Les Egyptiens les suivirent et furent engloutis sous les flots. Ce fait eut un tel retentissement que des milliers de générations se sont plu à le chanter et qu'il compte parmi les événements les plus notoires de l'histoire humaine. Le mode, l'endroit précis, l'année, sont des choses abandonnées aux disputes des savants et qui s'effacent dans le rayonnement du fait lui-même.

Hypothèses. D'après ce que nous avons dit sur la Mer Rouge et son extension jusqu'aux Lacs Amers, on voit que nous excluons le passage au seuil de Sérapeum. Cet atterrissement, croyons-nous, est de beaucoup antérieur aux Hébreux [1].

Une opinion analogue a été soutenue récemment par un ingénieur au nom retentissant en Egypte, W. WILLCOCKS, *The ten plagues and the crossing of the red sea* dans le *Bulletin de l'Institut Egyptien,* 5e série, 11 (1917), p. 69 sqq. Dans une conférence à la *Société de Géographie,* M. Daressy a remis les choses au point et brillamment défendu la position traditionnelle, *L'Exode et le passage de la Mer Rouge* dans le *Bulletin de la Soc. de géogr.* Le Caire, nouv. série 8, 361-383.

(1) La littérature sur la route de l'exode et le passage est considérable et je ne prétends pas du tout la citer en son entier. Je me bornerai à quelques ouvrages plus répandus.

Pour le passage au seuil de Sérapeum, on peut mentionner : Ed. NAVILLE qui a le plus contribué à accréditer cette opinion, *Store-city of Pithom,* passim : *Archéologie de l'Ancien Testament* (trad. Segond) p. 120 sqq. ; HUMMELAUER, *Com. in Exodum et Leviticum,* 1897, p. 149 ; HAGEN, *Atlas Biblicus,* tab. 3 (ces deux auteurs adoptent le système de Naville) ; le P. LAGRANGE, *L'itinéraire des Israélites* dans la *Revue Biblique,* 1900, p. 80 ; voici ses paroles : « La vraisemblance commande seulement de descendre jusqu'au lieu où la mer sera assez peu profonde pour que l'action du vent d'est se fasse sentir. Ces conditions sont réalisées au Sérapeum, qui devait être peu submergé, de façon que les eaux poussées par un vent du sud-est fussent refoulées vers le lac Timsah, tandis qu'à Suez le vent du sud-est aurait rendu le passage plus difficile. Si les documents égyptiens fournissent à Maspero la preuve que Migdol est au Sérapeum, la question est tout à fait tranchée ».

1. *Lacs Amers.* Cette opinion est assez répandue et elle ne se heurte à aucune objection essentielle. Pour le dernier campement d'Israël elle a la belle et vaste plage qui se déroule à l'Ouest du grand bassin, entre les eaux, le *Gebel Genēfeh* et le pic *Chebrewet.* Ce dernier pic peut même servir à fixer le nom de Baalséphon. Arrivant du Nord, les Egyptiens s'arrêtèrent sur les hauteurs qui dominent le lac, bien sûrs que les fugitifs ne leur échapperaient pas (1).

2. *Seuil de Chalouf.* L'appui le plus ferme de cette hypothèse lui vient du fortin égyptien découvert par Clédat sur la colline d'*Abou Ḥaṣa.* Ce fortin-temple existait au Nouvel Empire (Séti I, Ramsès II), donc au temps de l'exode, et il y a toutes les chances qu'il soit un des trois lieux nommés par la Bible, Migdol, Phihaḥirot, Baalséphon, plus probablement Migdol (2). En effet, il réalise admirablement les conditions géographiques exigées par le texte sacré. Les Hébreux campèrent *entre Migdol et la mer* (Ex. 14, 2). Le fortin égyptien est à peu près à 8 kilomètres du canal maritime. La mer pouvait occuper alors deux ou trois kilomètres en largeur dans la dépression. Il reste encore cinq ou six kilomètres pour le campement. Quel site plus approprié trouvera-t-on dans toute la région? Le pic de Chalouf, dans la plaine, au Sud-Est du fortin d'*Abou-Ḥaṣa,* peut convenir à Phihaḥirot. Quant à Baalséphon, il semble, d'après le texte, qu'il faut plutôt le chercher sur la rive asiatique (3), si toutefois ce n'est pas le *Gebel ʿAttāka,* à l'Ouest.

On ne peut objecter que la garnison de la forteresse aurait arrêté les Hébreux, car celle du migdol, en quelque endroit qu'on le place, pouvait faire de même. Mais que pouvaient quelques gardes contre une pareille invasion?

(1) En faveur de cette hypothèse: M. Jullien, *L'Egypte, souvenirs bibliques et chrétiens,* 1889, p. 131. Le P. Jullien avait visité les lieux lui-même en 1885, et selon son habitude, il les décrit avec beaucoup d'exactitude et de science. Il n'a rien omis de ce qu'on peut dire pour appuyer cette opinion. Victor L. Trumper, *The route of Exodus: from Pithom to Marah* dans *Quart. Stat.* du *Pal. Expl. Fund,* Jan. 1915, p. 22-29, avec une carte. Cet auteur fait passer les Hébreux au milieu du grand lac. Dans la même revue (Avril 1915, p. 64), J. D. Crace apporte deux modifications au système de Trumper, il veut que le bras de mer qui communiquait avec les bassins fût beaucoup plus étroit, et il localise le passage entre le grand lac et le petit lac. Colonel Watson (même revue, July 1915, p. 132) adopte cette manière de voir. Lecointre, *La campagne de Moïse pour la sortie d'Egypte,* 1882, et autres écrits réfutés longuement par Vigouroux, *La Bible et les déc. mod.,* II, liv. 4, chap. 15, p. 391 sqq.

(2) Cledat veut que ce soit Phihaḥirot parce que ce temple portait probablement le nom de Pi-Hathor. Nous n'avons pas admis cette identification.

(3) De nouvelles recherches dans cette région amèneraient peut être la découverte de monuments qui nous rendraient Baalséphon. Si Phi-ha-ḥirot signifie « l'entrée des gouffres », ce mot pourrait désigner la pointe sud des Lacs Amers.

Nous avons dit que le migdol d'*Abou Ḥaṣa* avait *peut-être* pour but de protéger la route du Sinaï qui aurait franchi la mer à gué en cet endroit. Cela ne nuit en rien au miracle, car un gué ne pouvait fournir un passage à la multitude des enfants d'Israël avec tous leurs bagages et leur bétail. Ajoutons qu'ils passèrent rapidement, *pendant la nuit,* et que les Egyptiens les suivirent avec leurs chars.

L'endroit convient aussi à la manière dont s'accomplit le miracle : Jahvé refoula la mer par un vent impétueux d'Orient *qui souffla* toute la nuit et mit la mer à sec (Ex. 14, 21). Cela suppose que la mer n'etait pas profonde. Une partie des eaux fut poussee dans les Lacs Amers, l'autre partie fut rejetée vers le Sud, et une voie assez large s'ouvrit entre les deux bords (¹).

3. *Environs de Suez.* C'est l'opinion patronée par Vigouroux (²). Elle suppose que la mer s'arrêtait au golfe actuel et que les Lacs Amers étaient déjà complètement isolés. Dans ce cas, si le fait était prouve, elle devrait naturellement rallier tous les suffrages. Elle pourrait même béneficier du migdol de *Tell Abou Haṣa,* en interprétant ainsi l'indication biblique : « qu'ils viennent camper entre Migdol (au Nord) et la mer (au Sud et au Sud-Est) ». Il faut remarquer, en effet, que le golfe s'avance au Nord de Suez et qu'aux temps lointains de l'exode l'enfoncement était encore plus prononcé. L'hypothèse diffère ainsi assez peu de la précédente, c'est une question de quelques kilomètres, et si l'on choisit un endroit étroit où la mer n'était pas profonde, au Suez actuel, ou au Nord, nous retrouvons ici les mêmes facilités d'interprétation (³).

Ce que le bon sens demande, c'est de ne pas accumuler les invraisemblances en reculant sans raison le passage vers le Sud.

Il ne faut évidemment pas nous attendre à trouver quelque document égyptien concernant l'événement. Les panégyristes de Pharaon n'avaient pas coutume d'immortaliser les humiliations de leur maître. En outre, comme on l'a remarqué depuis longtemps, si le départ d'Egypte est un fait capital dans l'histoire du peuple hébreu, il se réduisait à un petit incident de frontière par rapport à l'empire pharaonique.

Quelle fut l'étendue du désastre de l'armée royale ? Il est bien difficile d'en juger, et la question est de peu d'importance. Le passage miraculeux étant mis hors de doute, nous nous garderons de le discréditer par des exagérations déplacées. Aussi bien, Vigoroux lui-même en convient, le texte sacré ne dit pas expressément que Pharaon en personne périt sous les eaux. On peut donc nous montrer dans les musées égyptiens les momies de tous les pharaons du Nouvel Empire, il n'en résultera rien contre la Bible (⁴).

(¹) Je ne prétends pas m'attacher ici à toutes les circonstances du miracle, ce serait entrer dans le domaine de l'exégèse et de la critique interne. Je fais seulement remarquer que pour l'explication de toutes ces circonstances, le seuil de Chalouf offre les conditions les plus favorables.

En faveur de cette hypothèse : CLÉDAT, *Notes sur l'isthme* dans le *Bulletin de l'Inst. fr.* 16, p. 216-220 ; BARNABÉ MEISTERMANN, *Guide du Nil au Jourdain* 1909, p. 31.

(²) *La Bible et les déc. mod.* II, liv. 4, chap. 17, p. 411.

(³) Cette opinion est très ancienne. Déjà dans la *peregrinatio Silviae* (385), on montre le Passage au Sud de Clysma. Mais Clysma était au Nord de Suez, à l'endroit appelé *Kom el-Qolzoum.* L'ancien nom s'est conservé, semble-t-il, dans *Bir Gismel* et dans *Tell Gismel,* toponymes de la région.

Avant l'ouverture du canal maritime, il y avait deux gués pour franchir le golfe sans le contourner, l'un au Nord de Suez, l'autre au Sud (VIGOUROUX, *loc. cit.* p. 431).

(⁴) On voit, en particulier, au musée du Caire la momie de Ménephtah. Mais quel exégète a jamais dit que l'hypothèse Ménephtah-Exode est une certitude historique ?

XI. L'ÉPOQUE ET LES PHARAONS

C'est à dessein que nous avons renvoyé jusqu'ici la question de la date de l'exode. En l'absence de documents précis et péremptoires, le débat reste toujours ouvert. Le seul parti à prendre est donc d'inscrire les faits : persécution, plaies, départ, dans un cadre assez souple, assez mobile, pour être avancé ou reculé selon les nécessités historiques que nous imposeraient de nouvelles découvertes. Les fixer de manière ferme à un point quelconque serait dépasser de beaucoup la portée de notre information et nous exposer peut-être à d'amères déceptions.

1. Durée du séjour.

Au reste, sous quelque aspect qu'on envisage le problème, il se dérobe à toute solution rigoureuse. A quelle époque entra Israël en Egypte ? Quelle fut la durée de son séjour ? Autant de questions qui attendent une réponse décisive. Les calculs les plus savants des astronomes et des exégètes ne nous donnent que des probabilités.

Jacob et sa famille descendirent en Gessen au temps des Hyksos, après la XIIe, et peut-être après la XIIIe dynastie. On est d'accord à placer l'expulsion des Hyksos par Ahmosis vers 1580 avant Jésus-Christ, et à mettre un intervalle de 200 ans entre cette date et *la fin* de la XIIe dynastie (1788, Steindorff, Meyer). L'arrivée de Jacob tombe dans cet intervalle. Vers les débuts ? au milieu ? Tout ce qu'on peut dire, c'est que le père des douze tribus ne peut être trop éloigné d'Abraham dont il est le petit-fils (1).

A l'incertitude initiale s'ajoute celle du nombre d'années passées sur les bords du Nil. Les chiffres donnés par la Bible ne sont qu'approximatifs et offrent d'ailleurs quelques légères divergences (2). Le séjour fut assez long pour que la famille de Jacob (70 personnes à l'arrivée, Gen. 46, 27) devînt une grande tribu, un peuple. Deux à trois siècles sont une mesure nécessaire, et rien n'empêche d'arriver à quatre siècles. Nous atteignons ainsi le milieu ou la fin du Nouvel Empire.

Sous quelle dynastie eut lieu le départ ? La XVIIIe ou la XIXe ? Les deux opinions ont leurs vraisemblances. Je me contente de les exposer brièvement avec les raisons qui les appuient.

(1) Nous avons parlé plus haut du pharaon de Joseph (p. 67).

(2) Ex. 12, 40-41, 430 ans ; au même endroit, Septante 430 ans « de séjour en Egypte et en Canaan », c'est-à-dire depuis l'alliance avec Abraham ; ce nombre semblerait être adopté par S. Paul, *Gal.* 3, 17 (430 ans). La durée du séjour en Egypte est fixée en chiffres ronds à 400 ans, Gen. 15, 13, et Act. 7, 6 ; Josèphe, *Ant. Jud.*, II, 9, 1 ; *Ibid.*, II, 15, 2, 430 ans en Canaan et en Egypte.

2. Les hypothèses.

Après ce que nous avons dit au sujet de Pi-Ramessé, la grande et belle capitale de Ramsès II, il est incontestable que l'opinion qui fait de ce roi le *principal* persécuteur et de son successeur, Ménephtah, le pharaon de l'Exode, se trouve singulièrement fortifiée. Le migdol de Seti I, au seuil de Chalouf, lui est aussi un appoint sérieux. Il serait pourtant, croyons-nous, peu prudent et prématuré de rejeter la première opinion qui place le départ cent à deux cents ans plus tôt, dans le cours de la XVIII[e] dynastie, sous Aménophis II ou Aménophis III.

La chronologie soit biblique soit égyptienne est manifestement favorable à l'hypothèse Aménophis-Exode. Prenons pour point de départ l'établissement de la royauté en Israël. Tous les auteurs sont d'accord à placer le règne de Saül et une partie au moins du règne de David entre 1100 et 1000. Quelle fut la longueur de la période qui sépare Saül de l'exode? La Bible donne le chiffre de 480 ans de la sortie au temple de Salomon (1 Reg. 6, 1). Admettons que le calcul ne soit qu'approximatif et qu'il puisse être réduit. Les égyptologues modernes qui ont fait les recherches les plus minutieuses sur la chronologie égyptienne fixent à Ménephtah les dates suivantes: 1234-1214 (Petrie), 1226-1206 (Breasted), 1244-1224 (Meyer). Ajoutons les 40 ans de pérégrination au désert, nous descendons jusque vers 1190 pour l'arrivée en Palestine. Est-il possible d'intercaler entre 1050 et 1190 toute la période des *Juges?*

On invoque en sens contraire la chronologie des rois édomites (Gen. 36, 31; 1 Chron. 1, 43) ([1]). Huit rois se succédèrent sur Edom avant l'institution de la royauté en Israël. Le premier est *Bela'* בֶּלַע, fils de *Be'or*, et on veut qu'il soit identique à *Bile'am* בִּלְעָם contemporain de Moïse, egalement fils de *Be'or*. Ces huit règnes peuvent couvrir 200 ans, intervalle approximatif entre Saül et Ménephtah. Mais c'est là un château de cartes. L'identification de *Bela'*, fils de Be'or, avec *Bil'am*, fils de Be'or, n'est qu'une hypothèse. La ressemblance des noms ne peut prévaloir contre les différences marquées que la Bible met entre ces deux personnages. La durée des règnes nous est également inconnue, et qui peut assurer qu'elle ne dépassa pas de beaucoup 200 ans?

Les anciens égyptologues, Champollion-Figeac, Lepsius, Brugsch, Mariette, Maspero, qui etaient partisans de l'hypothèse de l'exode sous Méneptah, plaçaient ce pharaon beaucoup plus haut dans l'histoire. Ils evitaient ainsi l'inconvénient d'étouffer la période des *Juges*.

Avec les nouvelles dates, le chiffre de 480 ans fourni par la Bible (1

([1]) Lehmann-Haupt, *Israel und seine Entwicklung im Rahmen der Weltgeschichte*, 1911, p. 31 sqq.

Reg. 6, 1) nous reporte au XVe ou au début du XIVe siècle, c'est-à-dire à la XVIIIe dynastie [1].

La stèle de Ménephtah, trop négligée par quelques auteurs, est un élément important du problème [2]. Je reproduis ici le passage intéressant: ce sont les dernières lignes. Le poète a achevé de décrire la grande victoire des Egyptiens sur les Libyens et leurs confédérés. Il jette alors un regard sur l'ensemble de l'empire:

Les princes se prosternent pour dire le « šalôm », personne ne hausse la tête parmi les « neuf arcs » [3], *depuis que la Libye a été dévastée.*

Khéta est en paix,

Canaan est prisonnier en tout ce qu'il a de mauvais [4].

Askalon est transportée,

Gézer est soumise;

Janouᶜam est comme si elle n'existait pas [5],

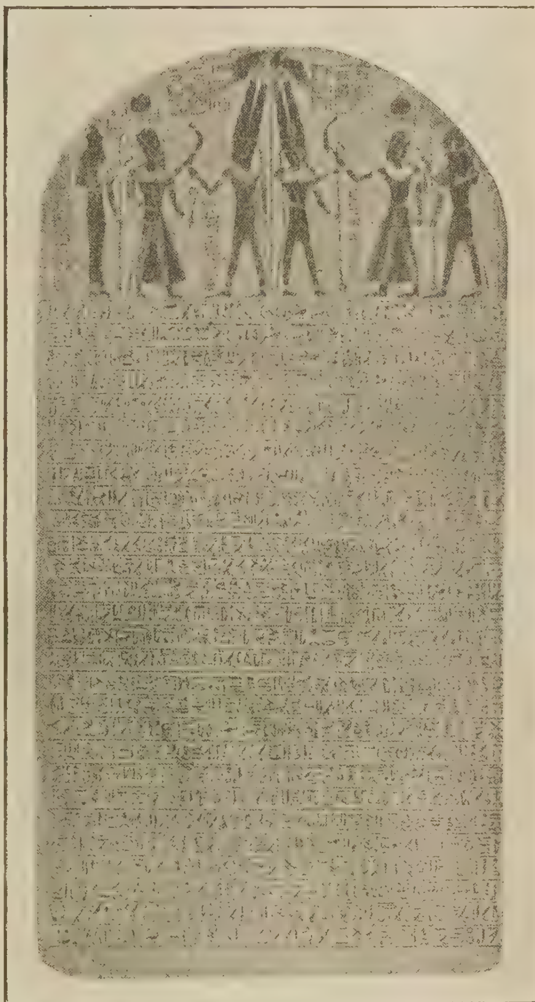


Fig. 47. La stèle de Ménephtah

(Musée du Caire) D'après BREASTED, *Hist. d'Eg.*, fig. 172.

[1] HONTHEIM, *Die Chronologie der Richterzeit* dans la *Zeitschrift für kath. Theologie*, 1913, p. 76; cfr. *ibid.*, 1912, p. 50.

[2] Cette stèle fut découverte en 1896 par Petrie dans la plaine de Thèbes, près des colosses dits de Memnon (c'est-à-dire d'Aménophis III). Elle avait été érigée primitivement dans le temple funéraire d'Aménophis III avec un hymne triomphal en l'honneur de ce grand roi. Puis, les sculpteurs et graveurs de Ménephtah s'en emparèrent et utilisèrent le revers pour immortaliser la victoire de leur maître sur les Libyens et leurs alliés. Ces peuples avaient tenté d'envahir l'Egypte aux environs de Memphis. La stèle est datée de l'an 5 du roi. Elle se trouve actuellement au musée du Caire. MASPERO, *Guide du visiteur,* 1914, n. 595.

[3] Expression ancienne désignant tous les ennemis de l'Egypte.

[4] Cette phrase est ambiguë, je donne la traduction de MASPERO, *Hist. anc.* II, p. 436.

[5] *Janouᶜam* est une localité d'identification douteuse. On a proposé *Janouḥ* près de Tyr, *Janoun* au Nord de Jérusalem, et *Janoum* au Sud de Jérusalem.

Israël est détruit, il n'a plus de semences,
La Palestine est comme une veuve d'Egypte (1),
Tous les pays sont réunis dans la paix car tout ce qui mène vie nomade a été soumis par le roi du Sud et du Nord, Binra Miamon, le fils de Ra, Ménephtah Hotephirmât, à lui vie comme à Ra, à jamais!

A lire ces lignes sans parti pris, sans idée préconçue, une seule méthode s'impose, et c'est qu'il faut appliquer une mesure commune à tous les noms propres cités et laisser Israël là où le place le poète, parmi les principautés de Palestine et de Syrie. Toute autre explication serait un accroc manifeste à la saine critique historique et il ne faudrait l'adopter que sur des preuves irréfutables (2). Aussi bien, finalement, l'accord s'est fait, semble-t-il, sur ce point parmi les historiens (3).

(1) Jeu de mots célèbre, *Ḥor* ou *Ḥar* « Palestine », *Ḥarit* « veuve ».

(2) On connaît l'ancienne explication de Naville (*Rec. de travaux*, 1898, XX, p. 37). Il voulait y voir une allusion à l'exode et à la *disparition* d'Israël dans le désert. Est-il vraisemblable que le panégyriste ait fait allusion à un fait qui ne pouvait qu'être désagréable à Pharaon? Et pourquoi l'intercaler dans une description de la Palestine et de la Syrie? Naville semble avoir changé d'opinion. Il dit, en effet, dans le *Florilegium Melchior de Vogüé*, Paris 1909, p. 461 : « Je reviens à la stèle ; après Inuamma, il est dit qu'Israël est anéanti. On suppose donc Israël arrivé dans le midi de la Palestine ».

(3) L'expression elle-même est un indice. « Israël est détruit, il n'a plus de semences ». Ces mots expriment une action dévastatrice sur le peuple et sur le pays, elles veulent dire que dans ce pays il n'y a plus ni grains ni moissons. C'est ce qui ressort des endroits parallèles. On dit du pays des Mashaouashas : « ses villages sont réduits en cendres, ruinés, dévastés, il n'y a plus de semences » (mêmes mots que pour Israël) ; et encore : « Le pays de Mashaouashas est ruiné en une seule fois, les Libyens et les Sopdou sont détruits, ils n'ont plus de semences ». (Cfr. Spiegelberg, *Zeitschrift für aegyptische Sprache*, 34, p. 23; Breasted, *Ancient Records of Egypt, Hist. Doc.* 3, 604. 605. Cinq exemples de la même expression, toujours au sens propre.

Menephtah dirigea-t-il une expédition militaire en Palestine et Syrie? La question est assez discutée parmi les égyptologues. La majorité est plutôt pour l'affirmative (Maspero, Breasted). Les paroles de l'hymne forment un appui assez faible car elles sont trop générales et trop imprécises. Mais il existe en faveur de la campagne des indices plus fermes.

Dans les larges fouilles exécutées à Gézer, Macalister a trouvé un pectoral en ivoire portant les cartouches de Ménephtah. Ce petit objet montre d'un côté le roi en adoration devant le dieu Thot, avec le nom propre au-dessus, et de l'autre, des lignes rayonnantes (Macalister, *The Excavation of Gezer*, 1912, I, p. 15; II, p. 331). La gravure est grossière et semble être l'œuvre d'un ouvrier du pays.

De plus, une inscription du temple d'Amada en Nubie donne à Ménephtah le titre extraordinairement suggestif de *Dompteur de Gézer* (*Rec. de trav.*, XVIII, p. 159). Or, pour qu'on ait ainsi modifié le protocole des pharaons qui porte le titre général de *dompteur des nations*, pour qu'on l'ait spécialisé à Gezer, il faut une raison qui ne peut être qu'une action militaire dans cette ville. Menephtah dirigeait-il lui même l'opération? C'est peu probable vu son grand age, mais peu importe. C'était son armée. L'affaire ne fut peut-être pas considérable. Un soulevement se sera produit en Canaan contre l'autorité de Pharaon, il se sera developpé surtout à Gézer. Les troupes égyptiennes en garnison dans le pays auront pris les armes et soumis les rebelles. C'est alors qu'elles seront entrées en contact avec une tribu connue sous le nom d'Israël et qu'elles auront parcouru son territoire en le ravageant. Gézer aura été le point central de l'affaire, d'où le titre de *dompteur de Gézer*.

A la lumière de cette explication qui semble sérieusement fondée, le passage palesti

Quel est cet Israël? Là est toute la question. S'agit-il de l'Israël biblique, des douze tribus issues de Jacob? Alors il est indéniable que l'exode de ces douze tribus eut lieu longtemps avant Ménephtah, sous la XVIII[e] dynastie.

Mais la porte n'est-elle pas ouverte à d'autres hypothèses? Flinders Petrie lui-même, l'auteur de la découverte, proposa de voir dans cet Israël un clan de la descendance de Jacob, qui serait resté en Palestine tandis que l'autre séjournait en Egypte et s'y trouvait encore à l'avènement de Ménephtah ([1]). Assurément, rien n'empêche d'admettre un double Israël, de quelque manière qu'on explique cette dualité. Une partie des Hébreux pouvait avoir regagné le pays de Canaan et y être connue sous ce nom. En outre, est-il impossible qu'il ait existé une tribu d'Israël indépendante de Jacob? Nous avons vu plus haut que ce nom de Jacob était assez commun parmi les Orientaux. Pourquoi celui d'Israël n'aurait-il été porté que par un seul homme? ([2]). L'idée qu'il exprime n'a rien qui l'attribue exclusivement au grand patriarche ([3]). Il y a donc place même avec ce document pour l'opinion Ménephtah-exode.

Les *Khabiri* des lettres de Tell el-Amarna sont-ils les Hébreux de la Bible? Question trop discutée, élément trop flottant pour apporter quelque lumière au problème historique de l'exode.

Ces réserves faites, c'est une vérité incontestable, l'hypothèse Ménephtah-exode s'harmonise admirablement avec l'histoire archéologique du Delta oriental. Il ressort de la Bible que les pharaons y firent exécuter de grands travaux dans diverses villes. Pourquoi, en effet, tant de briques et durant si longtemps, sinon pour des monuments d'intérêt public, des temples, des magasins, des entrepôts militaires ou commerciaux? Il est possible évidemment que les rois de la XVIII[e] dynastie aient entrepris de pareilles constructions à la frontière syrienne. On n'en a cependant retrouvé aucune trace de quelque importance Il semble plutôt que leur activité se déploya en Haute Egypte, en particulier à Thèbes où subsistent encore les restes merveilleux de leurs grands sanctuaires.

Au contraire, nous l'avons vu, le souvenir des Pharaons de la XIX[e] dy-

nien de l'hymne triomphal s'éclaire singulièrement. Ce n'est plus le développement littéraire d'un poète à bout de souffle, c'est l'image d'une marche victorieuse des Egyptiens dans le pays de Canaan. Dès lors la mention d'Israël prend une nouvelle importance et il n'est pas possible de tirer cette tribu hors du pays décrit par le panégyriste.

([1]) *Egypt and Israel* dans *Contemporary Review*, Mai 1896, p. 617-627. — *A history of Egypt* III, p. 114.

([2]) L'explication reviendrait ainsi à celle qu'on peut donner pour Jacob-el et Joseph-el des listes géographiques du temps de Thoutmès III, alors que sûrement la famille des Patriarches Jacob et Joseph se trouvait en Egpyte. La tribu palestinienne Jacob-el soumise par les armées de Thoutmès III, n'est-elle pas précisément la tribu Israël de Ménephtah? (voir p. 48). Ainsi serait coupée toute liaison avec l'exode.

([3]) Cela ne nuit en rien à l'imposition merveilleuse de ce théophore à Jacob (Gen. 32, 28). Ainsi le nom de notre Sauveur avait déjà été porté dans l'Ancien Testament.

nastie (Séti I, Ramsès II, Ménephtah) s'attache indubitablement à diverses localités et monuments de la marche asiatique. Nous avons rencontré le migdol de Séti I à *Tell el-Ḥêr*, un autre migdol au seuil de Chalouf, les temples et *magasins* de Ramsès II à *Tell Artabi*, à *Tell el-Maskhouta*, à Pi-Ramessé, à Tanis, le *khetem* de Ménephtah à Thékou. Cette prédilection de la XIXe dynastie pour le Delta oriental lui vint peut-être de ce qu'elle avait tiré son origine de cette province (voir p. 125).

Les Hébreux travaillèrent à la construction des villes-magasins Pithom et Ramsès. Or, les recherches récentes nous montrent ces villes édifiées, en partie du moins, par Ramsès II, Pithom soit à *Tell Artabi*, soit à *Tell el-Maskhouta*, Ramsès à la grande et belle résidence royale de Pi-Ramessé, vers l'embouchure du Nil pélusiaque. Et pour tous ces sites, il est fait mention de temples et de magasins.

La résidence pharaonique de Pi-Ramessé établit une harmonie remarquable avec la Bible. Les scènes de la vie de Moïse y trouvent un cadre à souhait. Petit enfant, il est exposé sur les eaux du Nil, du *Shiḥor* qui arrose le pays habité par les Hébreux et baigne les murs de Pi-Ramessé. La fille du Pharaon qui a son palais dans cette ville, descend aux bords du fleuve. L'enfant est sauvé, il grandit à la cour. A quarante ans, âge des décisions, il sort pour aller visiter ses frères. Il est témoin de leurs humiliations et de leurs souffrances. C'est le point de départ de sa vocation.

Le long règne de Ramsès II (66 ans) s'accorde avec les 40 ans de séjour du libérateur au Sinaï. Il faut attendre que disparaisse ce monarque ombrageux et autoritaire, cet impitoyable persécuteur du peuple de Dieu. Dès que l'obstacle est ôté, Moïse, armé de la force de Iahvé, revient à Pi-Ramessé, et c'est avec le débonnaire et indécis Ménephtah qu'il entreprend ces longs pourparlers si bien décrits dans l'Exode. Sur les bords du fleuve, il accomplit ces merveilles qu'on a appelées les plaies d'Egypte. Quand enfin il a eu gain de cause, c'est de là, de Ramsès (Pi-Ramessé), qu'il part avec la masse du peuple pour la Mer Rouge et le Sinaï.

Ajoutons encore la présence du migdol de Séti au seuil de Chalouf, migdol reconstruit par Ramsès II, et qui existait sûrement à l'avènement de Ménephtah. Voilà, sans aucun doute, une série d'appuis fermes et de première valeur pour l'interprétation du texte sacré.

Nous avons suivi les Hébreux jusqu'à la Mer Rouge; avec eux, après le passage miraculeux, nous chantons l'hymne de triomphe. Nous ne les suivrons pas plus loin. C'est une vie nouvelle qui s'ouvre devant eux, vie errante dans la grande liberté des montagnes et des déserts. Pour eux, désormais, l'Egypte n'est plus qu'un souvenir qui s'usera avec le temps, mais où les amertumes de l'esclavage n'arrivent pas à effacer les joies et les avantages d'une existence facile et longtemps heureuse.

APPENDICES

APPENDICE I.

CONSPECTUS DES DYNASTIES POUR LA PÉRIODE ÉTUDIÉE DANS CE LIVRE.

Moyen Empire.

XIIe dynastie (2000-1788) (1)

Amenemhat I
Sésostris I
Amenemhat II
Sésostris II
Sésostris III, 1887-1850
Amenemhat III, 1849-1801
Amenemhat IV, 1801-1791
Sebeknofrou, reine, 1791-1788.

XIIIe dynastie à Thèbes, Haute Egypte
(Sebek-emsaf, Sebek-hotep, Nefer-hotep, etc.)

XIVe dynastie à Xois, Basse Egypte
Ces deux dynasties sont contemporaines, au moins en partie.
Alors a lieu la pénétration Hyksos.

XVe et XVIe dynasties
Hyksos ou Rois Pasteurs (dates incertaines).
Expulsion vers 1580.

Nouvel Empire.

XVIIe dynastie à Thèbes (1580-1540)
Ahmosis, expulsion des Hyksos, unification de l'empire.
Aménophis I.

XVIIIe dynastie (1540-1315) (2)
Thoutmès I, 1540-1501

Hatshepsit, reine	règnent tour à tour,
Thoutmès II	puis Thoutmès III seul,
Thoutmès III	règne de 54 ans.

(1) Je donne les dates de Meyer qui a fait des études spéciales sur la chronologie. Ces dates ne sont qu'approximatives, l'écart pourrait atteindre une centaine d'années. Flinders Petrie met beaucoup plus haut toute la XIIe dynastie (2778-2565) *Hist. of Egypt*, I, p. 145.

(2) A partir d'ici, les dates sont celles de Steindorff dans Baedeker *Egypte* 1914.

Aménophis II, 1447-1420.
Thoutmès IV, 1420-1411.
Aménophis III, 1411-1375, tablettes cunéiformes de Tell el-Amarna.
Aménophis IV, 1375-1358.
(Quelques rois peu connus).
Harmaïs (*Hor-em-heb*), 1350-1315.

XIXe dynastie (1315-1200).

Ramsès I, 2 ans.

Séti I, 9 ans. Guerre avec les Libyens, expéditions en Palestine et en Syrie.

Ramsès II, 66 ans d'après les listes, 67 ans d'après les monuments, 1292-1225 (Meyer 1310-1244, Petrie 1300-1234). Longues guerres en Syrie avec les Hittites, traité de paix l'an 21. Construction de temples dans toutes les grandes villes d'Egypte.

Ménephtah (Bi-en-ra Meri-Amon Mer-en-ptah Hotep-hir-maʿat), 20 ans, 1225-1205 (Petrie 1234-1214). Guerre avec les Libyens et leurs alliés, les peuples de la Méditerranée.

Séti II, 4 ans.
Amenmèses, 5 ans
Siptah, 7 ans
Setnakht, 1 an.

XXe dynastie (1200-1090).

Ramsès III, 31 ans. Guerre avec Libyens, grande victoire sur les « peuples de la mer » qui menaçaient d'envahir l'Egypte.

APPENDICE II.

1. ETYMOLOGIE DU MOT « HYKSOS » ὑκσως : HIQ ḪOSIT « CHEF DE TRIBU ».

La première partie *hiq* = ὑκ ne fait aucune difficulté. Dans la seconde partie (*ḫ o ś t* = σος), l'équivalence est également conforme aux règles de la philologie. D'abord, la chute du *t* final est un phénomène bien connu en langue égyptienne. Quant au *ḫ*, il a passé régulièrement au *š* en égyptien, puis au *s* en grec (*ḫ* = *š* = *s*). En voici quelques exemples : 𓆼 *ḫ o*, le même syllabique que dans le mot 𓈉𓏏 qui se décompose en 𓆼 𓄿 𓋴 𓏏 *ḫ o ś t*. *ḫ o* « mille » a donné ϣⲟ en copte. Il est donc légitime de supposer qu'à l'époque grecque, quand écrivait Manéthon, 𓈉𓏏 se lisait *šos*. Autres exemples : *ḫ a w t* ϣⲏⲩⲉ « autel », *ḫ a-i* ϣⲓ « mesurer », *ḫ ʿi* ϣⲁ « briller ».

ḫpr ϣωπι « être » et bien d'autres. Le passage du *š* égyptien à *s* grec est la règle générale, les Grecs n'ayant pas le *š*. Ainsi šešonḳ est devenu Σέσωγχις (Sesac), šabaka Σαβάκων, etc.

Hyksos signifie donc à l'origine « chef de tribu », « chef de caravane ». C'était quelque chose comme le cheikh des Bédouins actuels. Il s'est ensuite appliqué à la tribu elle-même et aux Orientaux en général (¹).

C'est aussi, en partie du moins, l'étymologie donnée par Manéthon. Voici son texte conservé par Josèphe (²):

On nommait tout ce peuple « hyksôs » ὑκσως, ce qui signifie « rois pasteurs ». Car *hyk*, dans la langue sacrée, veut dire « roi », et *sôs*, en dialecte vulgaire, signifie « pasteur » et « pasteurs », d'où le composé *hyksôs*.

La première partie est bien *hiq* « chef, prince ». Dans le second élément de Manéthon, on veut généralement voir le mot *šasou* « nomade », fréquent au Nouvel Empire. Pourquoi ? Il est bien plus probable que c'est le *ḫosit* ancien prononcé alors *šos*. Manéthon distingue entre langue sacrée et dialecte vulgaire, c'est-à-dire langue des livres et langue parlée. En fait, de son temps, il existait un mot *šos* signifiant « pasteur » qui s'est conservé en copte sous la forme ϣωc. Mais ce mot peut aussi bien dériver de *ḫosit* « tribu » que de *šasou* « nomade », puisque ces Orientaux étaient tous des pasteurs.

Après avoir cité Manéthon, Josèphe donne une autre interprétation du même mot empruntée à des auteurs qu'il ne nomme pas:

Quelques-uns les considèrent comme Arabes, prétendant que d'après un autre manuscrit le préfixe *hyk* ne veut pas dire « rois », mais au contraire, « bergers captifs »; et en effet, en épyptien, *hyk* ou *hak*, avec une aspirée, veut dire « captifs ». Et cela me parait plus vraisemblable et plus d'accord avec l'histoire ancienne.

Il existe, de fait, un verbe *hak* « faire prisonnier ».

Un peu plus loin, Josèphe revient sur la même étymologie et explique plus amplement sa pensée:

Dans un autre livre des *Aegyptiaca*, Manéthon dit que ce peuple appelé « les pasteurs » est plutôt nommé « les captifs » dans les livres sacrés. Et c'est exact, car nos premiers ancêtres menaient la vie pastorale et nomade, d'où leur nom de « pasteurs ». En outre, ce n'était pas sans raison qu'ils étaient appelés « captifs » par les Egyptiens, puisque notre ancêtre Joseph dit au roi d'Egypte qu'il était lui-même captif, et fit venir ses frères en Egypte par la permission du roi. (*Contra Apion.* I, 91.92).

(¹) Cette étymologie est proposée par Griffith, *The Khyan group of kings* dans *P. S. B. A.*, 19 (1897), p. 294-298; par W. M. Müller, *Die Hyksôs* etc. dans *Mitt. d. Vorderas. Ges.*, (1895), p. 46 et 61; par Steindorff, dans *Zeitschrift für aegyptische Sprache*, 47, p. 84. Je ne sais pas pourquoi Meyer dit « qu'il est difficile de leur donner raison » (*Hist. de l'Ant.* II, trad. Moret, p. 349). Dans le bel article, *L'expulsion des Hyksos* (*Journ. of eg. arch.* V, 1918, p. 38), les auteurs, B. Gunn et A. Gardiner citent les opinions sans prendre parti. La variante ὑκουσσως donnée par Eusèbe (*Chron.* I, 157) correspondrait à un pluriel *hiqou-ḫosit* « les chefs de tribu », forme qu'on trouve dans les inscriptions de Thoutmès I et d'Aménophis I (*Journ. of eg. arch.* 5, 1918, p. 39 *note* 3). Cfr. Weili, *La fin du Moyen Empire*, I, p. 80. 181.

(²) *Contra Apion.* I, 82, Müller-Didot II 567. Edition Niese 1889, V, 14. Weill (*La fin du Moyen Empire*, 72-73) analyse tout le passage.

Comme on le fait justement remarquer, cette seconde étymologie avec *hak* « prisonnier », n'est pas de Manéthon. Il faut plutôt l'attribuer aux Juifs qui cherchaient une concordance plus étroite avec l'histoire du Patriarche Joseph (1). Car, pour l'historien Flavius Josèphe et pour les Juifs de cette époque, il n'est pas de doute, les Hyksos sont les Hébreux.

2. LES SCARABÉES HYKSOS.

Figure 17, p. 43.

1-3. *Neter nefer, ʿaa-hetep-ra, doiʿonh̲*, « le dieu bon, Aa-hetep-Ra, doué de vie ». Sur le numéro 1 les signes sont mal venus, mais la comparaison avec 2 et 3 rend la lecture certaine.

4 s. Les numéros 4–18 portent assurément le même nom propre, diversement écrit. Et ce nom n'est autre, semble-t-il, que *Iaʿqob* ou *Iaʿkob*. On a gravé ici *k* tandis que *q* paraît dans 27. Pourquoi cette différence ? Peut-être est-elle due à la négligence de l'ouvrier.

Les numéros 7 et 13 lisent *Ikeb* avec un déterminatif qui reparaît dans 4–6, 14–8. Comme le suggère Weill (*La fin du Moyen Empire égyptien*, p. 187), ce signe remplace ici, apparemment, la syllabe *qeb* que généralement il accompagne. En outre, le *iod* n'est pas écrit sur 14-18, mais la ressemblance des empreintes porte à conclure que c'est le même nom.

Les scarabées se lisent donc ainsi :

4-6. *Si-ra Iaʿqob*, « le fils de Ra, Jacob «.

7. *Ikeb* qui doit être aussi un « Jacob ».

8. *Si-ra Ikebʿar* qui doit être un « fils de Ra, Jacob-Baal » (voir p. 47-49)

9-12. *Si-ra Ikeb*, probablement aussi des « fils de Ra, Jacob ».

13. *Ikeb*, sans doute, un « Jacob ».

14. *ʿAqob* (probablement pour *Iaʿqab*), « Jacob ».

15. 17. 18. *Si-ra (I)aʿqob doi ʿonh̲*, « le fils de Ra, Jacob, doué de vie ».

16. *Si-ra (I)aʿqob*, « le fils de Ra, Jacob ».

19. *Neter nefer nub-towi-ra doi ʿonh*, « Le dieu bon, Noub-tooui-Ra, doué de vie ».

20-22. *Hiq-h̲osit H̲ian*, « Le chef de tribu, Khian ».

23. *Neter nefer si-ra s-usir-n-ra doi ʿonh*, « Le dieu bon, fils de Ra, Sousir-en-Ra (Khian), doué de vie ».

24. *Si-ra Hian doi ʿonh*, « le fils de Ra, Khian, doué de vie ».

25. *Si-ra H̲ian ʿonh̲ d̲et*, « le fils de Ra, Khian, vivant à jamais ».

26. *Si-ra H̲ian*, « le fils de Ra, Khian ».

27. *Si-ra Mer-usir-ra Iaʿqob-her doi ʿonh̲*, « le fils de Ra, Mer-ousir-Ra, Jacob-her, doué de vie » (voir p. 49).

28-30. *Neter nefer Mer-usir-ra doi ʿonh̲*, « Le dieu bon, Mer-ousir-Ra, doué de vie ». Ce Mer-ousir-Ra est le même que le précédent.

(1) Meyer, *Hist. de l'Ant.* II 349; Weill, *La fin du Moyen Empire*, 74.

Figure 18, p. 44.

1, 2. *Si-ra Iaᶜqob-her doi ᶜonḫ*, « le fils de Ra, Jacob-her, doué de vie » (p. 47).

3. *Si-ra Iaᶜqob-(ba)ᶜal doi ᶜonḫ*, « le fils de Ra, Jacob-Baal, doué de vie » (47-48).

4. *Si-sut semsu Nehsi*, « le fils royal aîné, Nehsi ».

5. *Si-ra Nehsi doi ᶜonḫ*, le fils de Ra, Nehsi, doué de vie ».

6. *Si-ra Nehsi*, « le fils de Ra, Nehsi ».

7-9. *Neter nefer wad̲d doi ᶜonḫ*, « le dieu bon, Ouazd, doué de vie ».

10. *Hiq ḫosit Semqen*, « le chef de tribu, Semqen ».

11. *Hiq-ḫosit ᶜAnat-her*, « le chef de tribu, Anat-her ».

12. *Si-sut Seket*, « le fils royal, Seket ».

13. 14. *Si-sut semsu Apeq*, « le fils royal aîné, Apeq ».

15. 16. *Si-sut semsu Qupepen*, « le fils royal aîné, Qoupepen ».

17. *Himit-sut tauti*, « la femme royale, Tauti ».

18. *Himit-sut Wazit ᶜonḫit*, « la femme royale, Ouazit vivante » (à jamais).

19. *Himit-sut.....* « la femme royale..... ». Les signes du nom propre sont illisibles.

20-22. *Mir-ḫetem biti Šaḥor*, « le chancelier royal, Shaḥor ».

23. *Si-sut Saket* (?), « le fils royal, Saket (?) ».

24-26. *Mir-ḫetem Per-m-wah*, « le chancelier, Peremouah ».

27. *Mir-ḫetem Peraᶜša*, « le chancelier Peraᶜša ».

28. *Ket̲una*. Nom propre.

29. *Si-sut Apopi*, « le fils royal, Apopi ».

30-35. *ᶜAa-usir-ra* (*Apopi*).

APPENDICE III.

1. QUELQUES TEXTES SUR LA MER ROUGE ET SUR LA RÉGION DE L'ISTHME.

1. **Hérodote**, II, 158, édit. Didot, p. 124. (Hérodote visite l'Egypte vers 430 av. J.-C.).

Psammétique eut un fils, Nécos (Nékao), qui régna en Egypte. Celui-ci entreprit *le premier* de creuser le canal qui conduit à la mer Erythrée. Darius, roi de Perse, le fit continuer. Sa longueur est de quatre journées de navigation, et sa largeur est telle que deux trirèmes peuvent y voguer de front. L'eau qui le remplit vient du Nil. Elle en dérive un peu au-dessus de la ville de Bubastis vers Patoumos, ville d'Arabie. Ce canal aboutit à la mer Erythrée. Ἦκται δὲ ἀπὸ τοῦ Νείλου τὸ ὕδωρ ἐς αὐτὴν, ἧκται δὲ κατύπερθε

ὀλίγον Βουβάστιος πόλιος παρὰ Πάτουμον τὴν Ἀραβίην πόλιν. Ἐσέχει δὲ ἐς τὴν Ἐρυθρὴν θάλασσαν.

On commença à le creuser dans cette partie de la plaine d'Egypte qui est du côté de l'Arabie. Au-dessus de cette plaine, et contiguë, est la montagne qui s'étend vers Memphis et dans laquelle sont les carrières. Ce canal commence donc au pied de la montagne; il va d'abord, pendant un long espace, d'Occident en Orient, il passe ensuite par les gorges de cette montagne et se dirige au midi vers le golfe arabique.

De la mer du nord à la mer australe qu'on appelle aussi mer Erythrée, le chemin le plus court est du mont Casios qui sépare l'Egypte de la Syrie. De ce mont au golfe arabique, il y a exactement 1000 stades. C'est le plus court, mais le canal est d'autant plus long qu'il fait plus de détours.

Sous le règne de Nécos, 120.000 hommes périrent en le creusant. Nécos s'arrêta au milieu du travail. Ce qui l'empêcha de continuer ce fut un oracle qui l'avertit qu'il travaillait pour le Barbare. Les Egyptiens appellent Barbares ceux qui ne parlent pas leur langue.

NOTE.

Patoumos, ville d'Arabie. On appelait alors Arabie toute la région située à l'Est de la branche bubastique du Nil. Patoumos est Pitoum des textes égyptiens et Phithom de la Bible. J'ai transcrit le grec à cause de l'importance du passage. Le canal dérive du Nil un peu au-dessus de Bubaste et se dirige *vers Patoumos* παρὰ Πάτουμον — ou *le long de Patoumos.* Il n'y a donc là aucune indication sur l'emplacement de la ville de Pitoum sinon qu'elle était dans le Ouadi Toumilat.

Quant à l'ouverture du canal, Hérodote est fort bien informé. Il ressort avec évidence de son texte que la voie navigable était utilisée de son temps, et c'est à raison qu'il attribue l'achèvement de cette grande entreprise à Darius, roi de Perse. L'archéologie a confirmé son affirmation.

2. Aristotelis *Meteorologicorum* lib. I, 14 (éd. Aureliae Allobr. 1605, p. 425, D).

Nam quidam e regibus ex eo (mari rubro) navigabilem alveum perducere in Nilum tentavit. Is enim per totum quod inter flumen et rubrum mare interest ductus non parva ipsis commoda adferret, quod primus veterum Sesostris agressus fuisse memoratur. Sed excelsius mare rubrum comperit quam terram Aegypti.

Quamobrem ille prius, et mox Darius fodere desiit, ut ne immisto mari corrumperetur aqua Nili. Patet igitur haec omnia unum mare continuum fuisse.

NOTE.

On voit que le Sésostris dont il est question ici précédait de peu Darius. Ce n'était donc pas Ramsès II, mais Nékao.

3. Ptolemaeus Mendesius (Didot, IV, 485).

Aegyptiorum accurati sunt temporum recensus. Scriptorumque, quae apud eos sunt, interpres Ptolemaeus, non rex ille, sed sacerdos Mendesius, res gestas regum exponens, sub Amosis regno Judaeis concessum esse, ut Aegypto relicta, quo vellent abirent, ducente Mose. Dicit vero: « Amasis hic regnavit Inachi temporibus ». Post Ptolemaeum denique Apio dicit Amasin, Inachi Argivi aequalem, evertisse Avarin, testemque eius rei apponit Mendesium Ptolemaeum. (Tatianus, Or. ad Gr. c. 59).

4. Strabon XVII, I, 25 (Strabon visite l'Egypte vers l'an 25 av. J.-C.).

Un autre canal se jette dans l'Erythrée et le golfe arabique près de la ville d'Arsinoë que quelques-uns appellent Cléopatris. Il coule à travers les Lacs Amers. Ils étaient autrefois amers, mais le dit canal ayant été creusé, ils ont été changés par le mélange du fleuve. Maintenant ils abondent en poissons et en oiseaux aquatiques.

Le canal fut d'abord creusé par Sésostris avant les Troyens. Selon d'autres, il fut entrepris par le fils de Psammétique qui le commença seulement et mourut, ensuite par Darius I qui continua le travail. Et lui aussi l'abandonna quand il était sur le point de l'achever, sur la fausse opinion que la mer Erythrée était plus haute que l'Egypte, et qu'ainsi elle submergerait le pays si on venait à couper entièrement l'isthme de séparation.

Néanmoins les rois Ptolémées coupèrent cet isthme et firent l'*euripe* (εὔριπον), de manière qu'on pût, à volonté, passer sans obstacle dans la mer extérieure et entrer dans le canal.

26. Près d'Arsinoë est Héroonpolis Ἡρώων πόλις [et Cléopatris], dans l'enfoncement du golfe arabique ἐν τῷ μυχῷ τοῦ Ἀραβίου κόλπου qui est près de l'Egypte, de même un port, des habitations, des fossés διώρυγες en grand nombre et des lacs dans le voisinage.

Là aussi est le nome Phagroriopolite et la ville de Phagroriopolis. Le canal qui débouche dans la Mer Rouge a son origine au village de Phacussa ἀπὸ κώμης ἄρχεται Φακοῦσσης, auquel est contigu le village de Philon.

Le canal a 100 coudées de largeur, et sa profondeur est telle qu'elle suffit pour un grand navire marchand.

XVII. I. 21. Péluse lui-même est entouré de lacs que quelques-uns appellent Barathra, et de marais. La ville est à un peu plus de 20 stades de la mer. Son mur de pourtour a 20 stades. Son nom lui vient de πηλός [boue] des marais. Là, l'entrée de l'Egypte est difficile pour qui vient d'Orient, de Phénicie et de Judée; par là aussi est la route d'Egypte pour qui vient du côté de l'Arabie des Nabatéens qui lui est contiguë.

La région qui s'étend entre le Nil et le golfe arabique, c'est l'Arabie Ἀραβία μὲν ἐστί, et à son extrémité est situé Péluse. Elle est toute en désert et infranchissable à une armée.

XVI, 4, 2: Ἀπὸ Ἡρώων πόλεως ἥτις ἐστὶ πρὸς τῷ Νείλῳ μυχὸς τοῦ Ἀραβίου Κόλπου.

Cfr. XVI, 2, 30; XVI, 4, 4 et 5; XVII, 1, 21 et 35; XVII, 3, 20.

5. **Diodore de Sicile.** I, 33 (Traduction HOEFER, Paris 1865, p. 37).

Un canal, construit à force de bras, s'étend de la branche pélusiaque jusqu'au golfe arabique et à la Mer Rouge. Nécos, fils de Psammétique, commença à construire ce canal; Darius, roi de Perse, le continua, mais il le laissa inachevé, car il avait appris que s'il perçait le détroit il ferait inonder toute l'Egypte. On lui avait, en effet, démontré que le niveau de la Mer Rouge est plus élevé que le sol d'Egypte. Plus tard, Ptolémée II y mit la dernière main, et fit construire une écluse dans l'endroit le plus favorable; on l'ouvre quand on veut traverser le canal, et on la ferme ensuite exactement. Ce canal est appelé *fleuve* Ptolémée. A son embouchure est située la ville d'Arsinoë.

6. **Pline,** *His. Nat.* VI, 33 (édit. LITTRÉ, Paris 1848, p. 267).

Le projet de conduire de là (de la Mer Rouge) un canal navigable jusqu'au Nil, à l'endroit où il descend dans le Delta nommé plus haut (V. 9), dans l'intervalle de 62000 pas qui sépare le fleuve de la Mer Rouge; ce projet, dis-je, a été conçu d'abord par Sésostris, roi d'Egypte, puis par Darius, roi de Perse; enfin par le second Ptolémée qui fit creuser un canal de 100 pieds de large, de 40 pieds de profondeur, 37500 pas de long, jusqu'aux Sources Amères; il ne le continua pas plus loin par la crainte de l'inondation, car on découvrit que le niveau de la Mer Rouge est de 3 coudées au-dessus du niveau du sol de l'Egypte. D'autres n'attribuent pas à cette crainte l'interruption du travail, mais ils disent que l'on eut peur que l'introduction de l'eau de mer ne gâtât l'eau du Nil, qui seule sert à la boisson.

NOTE.

On voit combien l'information de ces auteurs était imprécise. Le canal fut mené à bon terme par Darius, ou tout au moins par son successeur Xerxès. Au dire de Pline, avec Ptolémée Philadelphe, il s'arrêterait encore aux Lacs Amers! Au reste, nous savons, en effet, par la stèle de Philadelphe découverte à Tell el-Maskhouta que ce roi fit travailler au canal (ligne 16, Naville, *Store-city of Pithom*, p. 29), mais aussi qu'il navigua sur ce canal jusqu'à la Mer Rouge (ligne 22).

D'autre part, Clédat a retrouvé, après Linant, les traces d'un canal tout à fait différent. Il partait d'un point de la branche pélusiaque qui n'est pas connu avec précision mais qui se trouvait sûrement entre Faqous et Tell Defenneh. « Ce n'est qu'à une distance de 15 kilomètres environ, au Sud, qu'il apparait, au point où finissent les lagunes du lac Menzaleh et où commencent les dunes qui bordent de ce côté le plateau d'El-Guisr. De

là, il se dirige vers le Sud-Est, sur le lac Timsah, après avoir traversé le canal d'eau douce d'Ismaïliah à Port-Saïd, à moins d'un kilomètre Sud de l'écluse-pont de Chagarat-el-Abid. Pendant son trajet, le canal, assez tortueux mais parfaitement aligné, traverse le seuil d'El-Guisr. Ses traces comme le remarque Linant, « sont aussi distinctes que si son creusement avait eu lieu il y a peu de temps ». Cependant, il a échappé à l'observation des ingénieurs de l'Expédition Française. Après avoir traversé le lac, un chenal partant du pied de petites ruines situées dans la partie méridionale du lac, à droite du gebel *Garrh* (ou Marîam), le faisait communiquer au canal de Bubaste, près d'un poste militaire, probablement romain, dont les vestiges se voient à l'Ouest de bîr Abou-Ballah. L'*euripe* dont parlent Diodore de Sicile et Strabon était certainement construit à ce point-là. Les historiens anciens comme les modernes ont généralement confondu ces deux canaux » (*Notes sur l'isthme de Suez* dans le *Bulletin de l'Inst. fr. d'arch. or.* 17, p. 104).

« Ces deux canaux, partis en un point différent de la branche pélusiaque ou bubastique, aboutissaient au golfe de Suez, après réunion au lac Timsah » (ibid.).

Au jugement de Clédat, ce second canal qu'il appelle « canal du Nord au lac Timsah » est celui que fit creuser Ptolémée Philadelphe et qui porta son nom. Par un assez grand détour, il faisait communiquer la Méditerranée et la Mer Rouge. Quant à l'*euripe* qui devait être une sorte d'écluse, Strabon dit qu'il se trouvait au débouché dans la mer, mais, de même que Diodore de Sicile, il attribue en effet cet ouvrage aux Ptolémées.

D'après l'observation de M. Bourdon, le second canal trop élevé au-dessus de la mer, servait à l'irrigation, non à la navigation.

7. Maqrizi. *Description de l'Egypte,* traduction Bouriant (Mémoires de la Mission Archéologique française au Caire, XVII, Paris 1895, p. 202).

Canal du Caire. Ce canal est situé en dehors du Caire, du côté ouest, entre cette ville et le Meqs. Au commencement de l'islamisme, on le nommait *Canal de l'émir des croyants*, et aujour'hui il est généralement connu sous le nom de *Canal de Hakem* ou *Canal de la Perle.* C'est un vieux canal qui fut commencé par Toutis, fils de Malia, un des rois d'Egypte qui résidèrent dans la ville de Memphis. C'est de son temps qu'Ibrahim, le chéri de Dieu, vint en Egypte et ce fut ce Toutis qui ravit Sarah, femme du patriarche, à laquelle il donna pour servante Hagar, la mère d'Ismaïl ; et quand Ibrahim eut renvoyé Hagar et son fils Ismaïl à la Mecque, celle-ci fit parvenir un message à Toutis pour l'informer de son abandon dans un lieu stérile et implorer son secours. Toutis fit alors creuser ce canal, grâce auquel il put envoyer jusqu'à Djedda du blé et d'autres choses à Hagar ; il donna ainsi la vie au pays du Hedjaz.

Dans la suite, Andromanos, surnommé Elia, l'un des rois grecs qui régnèrent après Alexandre, fils de Philippe le Macédonien, reprit le tra-

vail de ce canal et les barques y circulèrent ; cela eut lieu 400 et quelques années avant l'hégire du Prophète. Plus tard, Amrou ben El-As, ayant conquis l'Egypte, remit le canal en état ; après 6 mois de travail, les barques purent y flotter et porter des provisions dans le Hedjaz ; c'est alors qu'il prit le nom de *Canal de l'émir des croyants*, c'est-à-dire d'Omar ben El-Khattab, qui avait conseillé l'entreprise. Depuis lors les barques n'ont cessé d'y circuler, de Fostat Masr à Qolzoum, ville située sur la mer orientale à l'endroit nommé aujourd'hui Suez, et l'eau du Nil n'a cessé de se jeter dans la mer de Qolzoum qu'en l'année 150 (767-768), époque où le calife Abou Giafar El-Mansour fit combler le canal, et il n'en est plus resté que ce qu'on en voit encore aujourd'hui.

8. **Itinerarium Antonini Augusti** (II s. A. D.) ed. G. Parthey et M. Pinder, 1848.

(P. 72)	Iter a Pelusio Memphi CXXII *sic*.		
	Daphno	XVI	(*Tell Defenneh*)
	Tacasarta	XVIII	(*Fāqous*) [1]
	Thou	XIIII	(*Ṣafṭ el-Ḥenneh?*)
	Scenas veteranorum	XXVI	(*El-Munīr*)
	Heliu	XXIIII	(Heliopolis)
	Memphi	XXIIII	
(P. 75)	Babylonia		(Vieux Caire)
	Heliu	XII	(Heliopolis)
	Scenas veteranorum.	XXII	(*El-Munīr*)
	Vico Iudaeorum . .	XII	(*Ghētah*) [2]
	Thou	XII	(*Ṣafṭ el-Ḥenneh?*)
	Hero	XXIIII	(*Tell el-Maskhouta*)
	Serapiu	XVIII	(*El-Ambak* ou *Faied*)
	Clysmo	L	(Suez).
Iter a Serapiu Pelusio LX.			
	Thaubasio [3] . . .	VIII	(*Gebel Mariam*)
	Sile	XXVIII	(*Tell abou-Sēfeh*)
	Magdolo	XII	(*Tell el-Ḥēr*)
	Pelusio	XII	(*Tell Farama*).

9. **S. Silviae Peregrinatio** (A. D. 385). P. Geyer, *Itinera Hierosolymitana* (Corp. Script. Eccl. lat. XXXVIII, p. 46-50).

1. Sane licet terram Gesse iam nossem, id est qua primitus ad Egyptum fueram, tamen ut perviderem omnia loca, quae filii Israhel exeuntes de Ramesse tetigerant euntes, donec pervenirent usque ad mare rubrum.

(1) Clédat, *Bulletin de l'Inst. fr.* 18 (1920), p. 173.

(2) Appelé aussi *Tell el-Iahoud*.

(3) Fortasse legendum Thaubasto (note des éditeurs).

qui locus nunc de castro, quod ibi est, appellatur Clesma : desiderii ergo fuit ut de Clesma ad terram Gesse exiremus, id est ad civitatem, quae appellatur Arabia, quae civitas in terra Gesse est ; nam inde ipsum territorium sic appellatur, id est terra Arabiae, terra Iesse, quae tamen terra Egypti pars est, sed melior satis quam omnis Egyptus est.

2. Sunt ergo a Clesma, id est a mare rubro, usque ad Arabiam civitatem mansiones quattuor per heremo, sic tamen per heremum, ut cata mansiones monasteria sint cum militibus et praepositis, qui nos deducebant semper de castro ad castrum. In eo ergo itinere sancti qui nobiscum erant, hoc est clerici vel monachi, ostendebant nobis singula loca, quae semper ego iuxta Scripturas requirebam ; nam alia in sinistro, alia in dextro de itinere nobis erant, alia etiam longius de via, alia in proximo.

3. Nam mihi credat volo affectio vestra, quantum tamen pervidere potui, filios Israhel sic ambulasse, ut quantum irent dextra, tantum reverterentur sinistra, quantum denuo inante ibant, tantum denuo retro revertebantur, et sic fecerunt ipsum iter, donec pervenirent ad mare rubrum.

4. Nam et Epauleum ostensum est nobis, de contra tamen, et Magdalum fuimus. Nam castrum est ibi nunc habens praepositum cum milite, qui ibi nunc praesidet pro disciplina romana. Nam et nos iuxta consuetudinem deduxerunt inde usque ad aliud castrum, et locus Belsefon ostensus est nobis, immo in eo loco fuimus. Nam ipse est campus supra mare rubrum, iuxta latus montis, quem superius dixi, ubi filii Israhel cum vidissent Egyptios post se venientes, exclamaverunt.

5. Oton etiam ostensum est nobis, quod est iuxta deserta loca, sicut scriptum est, nec non etiam et Socchoth. Socchoth autem est clivus modicus in media valle, iuxta quem colliculum fixerunt castra filii Israhel ; nam hic est locus, ubi accepta est lex paschae.

6. Pithona etiam civitas, quam aedificaverunt filii Israhel, ostensa est nobis in ipso itinere, in eo tamen loco ubi iam fines Egypti intravimus, relinquentes iam terras Saracenorum ; nam et ipsud nunc Pithona castrum est.

7. Heroum autem civitas, quae fuit illo tempore, id est ubi occurrit Ioseph patri suo Iacob venienti, sicut scriptum est in libro Genesis, nunc est come sed grandis, quod nos dicimus vicus. Nam ipse vicus ecclesiam habet et martyria et monasteria plurima sanctorum monachorum, ad quae singula videnda necesse nos fuit ibi descendere iuxta consuetudinem, quam tenebamus.

8. Nam ipse vicus nunc appellatur Hero, quae tamen Hero a terre Jesse miliario iam sexto decimo est, nam in finibus Egypti est ; locus autem ipse satis gratus est, nam et pars quaedam fluminis Nili ibi currit.

9. Ac sic ergo exeuntes de Hero pervenimus ad civitatem, quae appellatur Arabia, quae est civitas in terra Iesse. Unde scriptum est dixisse Pharaonem ad Ioseph : In meliori terra Egypti colloca patrem tuum et fratres in terra Iessen, in terra Arabiae.

10. De Arabia autem civitate quattuor milia passus sunt Ramessen. Nos autem, ut veniremus ad mansionem Arabiae, per media Ramesse

transivimus, quae Ramessen civitas nunc campus est, ita ut nec unam habitationem habeat. Paret sane, quoniam et ingens fuit per girum et multas fabricas habuit ; ruinae enim ipsius, quemadmodum collapsae sunt, in hodie infinitae patent.

11. Nunc autem ibi nihil aliud est, nisi tantum unus lapis ingens thebeus, in quo sunt duae statuae excisae, ingentes, quas dicunt esse sanctorum hominum, id est Moysi et Aaron ; nam dicent, eo quod filii Israhel in honore ipsorum eas posuerint.

(*Description de ce qu'elle vit à Arabia*).

Terre de Gessen.

12. Proficiscentes ergo inde totum per terram Gessen iter fecimus semper inter vineas, quae dant vinum, et vineas quae dant balsamum, et inter pomaria et agros cultissimos et hortos pulcherrimos iter habuimus totum super ripam fluminis Nili inter fundos frequentissimos, quae fuerant quondam villae filiorum Israhel. Et quid plura ? pulchriorem territorium puto me nusquam vidisse, quam est terra Iessen. Ac sic ergo de Arabia civitate iter facientes per biduo totum per terram Gessen pervenimus Tatnis in ea civitate ubi natus est sanctus Moyses. Haec est autem civitas Tathnis, quae fuit quondam metropolis Pharaonis. Et licet ea loca, ut superius dixi, iam nossem, id est quando Alexandriam vel ad Thebaidem fueram, tamen quia ad plenum discere volebam loca, quae ambulaverunt filii Israhel proficiscentes ex Ramesse usque ad montem Dei sanctum Syna, ac sic necesse fuit etiam denuo ad terram Gessen reverti et inde Tathnis : proficiscentes ergo de Tathnis, ambulans per iter iam notum perveni Pelusio. Et inde proficiscens denuo faciens iter per singulas mansiones Egypti, per quas iter habueramus, perveni ad fines Palestinae.

NOTE

L'itinéraire d'Ethérie se repère sans peine sur la carte. Elle suit la route romaine, jalonnée de postes de garde, que nous indique Antonin, Clysma-Serapiu vers le nord, puis inflexion à l'ouest dans le Ouadi Toumilat, Hero-Thou, jonction avec la route qui venait de Babylone, coude vers le Nord-Est le long du bras bubastique du Nil, Tacasarta-Daphnae-Péluse. Tel est, sans aucun doute, le parcours de la noble pèlerine. Mais autre chose est de situer les localités qu'elle nomme. Elle est en pèlerinage, elle ne s'intéresse qu'aux noms bibliques, et elle se garde bien de nous donner des appellations modernes et profanes. Aussi, pour comprendre son récit est-il nécessaire de chercher où sont les lacunes et de les combler.

La géographie de son voyage peut, me semble-t-il, se reconstituer ainsi :

Clesma, Clysma, sur la Mer Rouge, à *Kom el-Qolzoum,* un peu au Nord de Suez.

BELSEFON (selon le texte), la plaine à l'Ouest, entre Clysma et le *Gebel ʿAttāka* (nam ipse est campus supra mare rubrum, iuxta latus montis).

EPAULEUM, Epaulis des Septante, *montré d'en face* (de contra), quelque colline au Nord de Clysma, montrée par les guides.

MAGDALUM, le premier relais avec un *préposé* et un soldat, le migdol de *Tell Abou-Ḥaṣa.*

Le second relais (nam et nos iuxta consuetudinem deduxerunt inde usque ad aliud castrum) était à Serapiu, qui n'est pas nommé parce qu'il n'est pas biblique (voir *Itinéraire* d'Antonin).

OTON, Othom des Septante, Etham, *vu du chemin*, (iuxta deserta loca), quelque colline montrée par les guides au seuil de Sérapeum.

SOCCOTH, une petite colline (clivus modicus in media valle) au milieu de la vallée, donc déjà à l'entrée du Ouadi Toumilat, avant d'arriver à Tell el-Maskhouta, car elle met en trois endroits différents Soccoth, Pithona et Hero. Soccoth est donc une petite colline montrée par les guides.

PITHONA CIVITAS, troisième relais (nam et ipsud nunc Pithona castrum est), Tell el-Maskhouta, où d'après les fouilles de Naville était un poste romain.

HERO, quatrième relais. Quelle ville appelle-t-elle de ce nom ? Hero, Héroonpolis, nous l'avons vu, était l'ancienne Thékou à *Tell el-Maskhouta.* Elle a donc beau dire, *nam ipse vicus nunc appellatur Hero,* nous donnant ainsi le nom actuel de l'endroit, je pense que ses souvenirs sont brouillés et qu'elle déplace de beaucoup à l'Ouest ce toponyme. Elle y est amenée par le besoin de le différencier d'avec Soccoth et Pithom. Et d'abord ce n'est pas *Tell el-Maskhouta*, car elle y a déjà mis le troisième relais, Pithona, le premier qu'elle rencontra en s'engageant dans la vallée; en outre, il n'y a là aucune trace des monuments chrétiens, *martyria*, monastères, église, dont elle parle. La ville qu'elle décrit sous le nom de Hero est donc plus loin, à l'Ouest. A mon avis, ce n'est pas non plus *Tell Artabi.* Outre que la distance est trop courte pour une étape romaine (13 à 14 kilomètres), Petrie qui, selon son habitude, a fouillé minutieusement tout le site, n'y a rien trouvé ni de romain ni de chrétien. Il semble qu'aux premiers siècles de notre ère cette localité était complètement abandonnée. En tout cas, il n'y avait aucune raison d'entretenir deux garnisons à des points si rapprochés.

Je pense qu'il s'agit d'une des villes qui sont à l'extrémité occidentale du Ouadi Toumilat, très probablement Thou de l'*Itinéraire* d'Antonin, le relais obligatoire, à la jonction des deux routes. Où était Thou ? A Ṣafṭ el-Ḥenneh ? A Abou Hammād ? Plus vraisemblablement au premier. Peu importe ici.

Les détails donnés par Ethérie nous amènent à cette conclusion. Elle dit: *Quae tamen Hero a terra Iesse miliario iam sexto decimo est, nam in finibus Egypti est; locus autem ipse satis gratus est, nam et pars quaedam fluminis Nili ibi currit.* Ce bras du Nil est la branche bubastique ou mieux un de ses dérivés de l'Est coulant à peu près parallèlement vers

le Nord-Est. Ce n'est, certes, pas le canal de la Mer Rouge. Elle l'avait longé durant tout son voyage depuis Clysma, elle aurait mauvaise grâce à le mentionner seulement maintenant comme cause d'agrément à Hero. Il en était de même à Pithom. La ville est *in finibus Egypti*, dans les confins de l'Egypte, cela veut dire, apparemment, sur les limites des terres cultivées, non loin du désert. Car, déjà à Pithona elle était entrée *in fines Egipti*, laissant le pays des Sarrasins.

Mais, surtout, c'est une grande bourgade, *nunc est come sed grandis, quod nos dicimus vicus. Nam ipse vicus ecclesiam habet et martyria et monasteria plurima.* Rien de semblable dans le Ouadi Toumilat. Saft el-Henneh était une grande ville et Petrie y a retrouvé les traces d'une importante occupation romaine (*Hyksos and Israelite cities*, 35-47, nombreuses tombes, poteries, d'époque romaine). On n'y a rien relevé, il est vrai, de spécifiquement chrétien, mais il ne semble pas que tout le tell ancien ait été fouillé par Naville, ni tous les cimetières par Petrie.

La ville d'Ethérie est à 16 milles de la terre de Gessen. Or, il est manifeste que, pour elle, la terre de Gessen est plus au Nord, le long du Nil pélusiaque, et c'est ce riche pays qu'elle va décrire avec enthousiasme.

Ramessen, un vaste champ de ruines, sans aucune habitation, *ruinae... hodie infinitae patent*, ce n'est donc pas le petit tell d'Artabi dans le Ouadi Toumilat. Il n'y a pour moi aucun doute qu'il s'agit des ruines très étendues, comme on sait, de Tell Basta, l'ancienne Bubaste, aux portes du Zagazig actuel. Ce sont les seules de toute la région qui répondent bien à sa description. Elles étaient sur sa route quand elle sortit de Thou (Saft) et se dirigea vers l'Ouest pour rejoindre la chaussée qui longeait le Nil. Elle indique quatre milles entre Arabia et Ramessen. Je crois qu'il y a ici une confusion (ou peut-être un lapsus de copiste), et qu'au lieu d'Arabia il faut lire Hero. Les quatre milles sont alors la distance entre Saft el-Henneh (Hero pour elle) et Tell Basta. Et cette correction est inspirée par le texte lui-même. Si l'on maintient Arabia, il semble que Ramessen est quatre milles au-delà de cette ville, et pourtant elle traverse Ramessen pour arriver à Arabia, *per media Ramesse transivimus*. L'introduction malencontreuse d'Arabia en cet endroit s'explique par le fait qu'elle a déjà parlé de l'arrivée à Arabia et que le mot termine le paragraphe précédent. Et pourtant le récit est naturel. Elle annonce le voyage accompli jusqu'à la ville biblique, puis elle revient en arrière pour décrire ce qu'elle a vu en chemin. Quant à la dyade que lui montrèrent les guides en osant prétendre que c'était Moïse et Aaron, elle représentait, sans doute, Ramsès II à côté d'une divinité, comme celles qui ont été retrouvées ailleurs, en particulier à Tell Artabi.

J'avais écrit les lignes qui précèdent, quand j'ai eu l'occasion de visiter *Tell Basta*. Je tiens pour certain que ce sont les ruines que la pèlerine appelle Ramessen. Venant de Saft, elle traversa ces ruines dans leur largeur, et par le milieu. Or, il est bien vrai qu'à droite et à gauche, elles s'étendent *à perte de vue (infinitae patent)*. A la lisière Ouest, elle arriva

au temple alors renversé. Elle passa près du groupe en granit qui représente Osiris et Ramsès II. Le bloc est énorme, 3 m. de haut sur 2 de large. Il est encore debout. C'est assurément cette dyade que vit Ethérie. Elle l'appelle *lapis ingens thebeus*, c'est-à-dire apporté de Thèbes. On savait donc que ces blocs de granit venaient de la Haute Egypte. Au temps d'Ethérie, cette dyade était debout. Qui l'aurait relevée depuis? Une autre, plus petite, est étendue a terre.

De là, la route s'infléchissait vers le Nord, rejoignait la chaussée au bord du Nil pélusiaque, et se dirigeait vers Faqous.

Arabia, la ville qu'elle appelle de ce nom et où elle fut reçue avec tant de charité par l'évêque et toute la communauté chrétienne, est assurément Phacusa (Fāqous) qui était en effet un siège épiscopal. Et l'on s'explique facilement pourquoi elle l'appelle ainsi. Elle aura demandé aux guides si complaisants où étaient Arabia et Gessen qu'elle trouvait dans l'Ecriture Sainte, et on lui aura répondu que c'était là. En réalité, Phacusa était la métropole de la province d'Arabia. Et pour elle, terre d'Arabia ou terre de Gessen c'est la même chose. A partir de Phacusa jusqu'à Péluse, elle est en plein pays de Gessen, et c'est un paradis terrestre, *totum per terram Gessen iter fecimus semper inter vineas quae dant vinum, et vineas quae dant balsamum, et inter pomaria et agros cultissimos et hortos pulcherrimos*. C'est à travers cette région enchantée, en suivant la chaussée sur le bord du fleuve, qu'elle arrive à Tatnis.

Tatnis ou Tathnis, Taphnis (Jer. 2, 16; 43, 7-9; 44, 1; 46, 14; Ezech. 30, 18), Daphnae, *Tell Defenneh*.

Enfin Pelusium, Péluse au *Tell Farama*.

2. PI-ḲEREHET.

Je groupe ici les documents concernant ce petit problème de topographie.

A. **Stèle de Ptolémée Philadelphe** (285-247), découverte par Naville dans les fouilles de Tell el-Maskhouta, maintenant au musée du Caire, texte et traduction dans *The Store-city of Pithom*, p. 19-21, pl. VIII-X. Cette stèle avait été érigée dans le temple du dieu Toum à Thékou, lors d'une visite de Ptolémée à cette ville:

1. Au fronton, le roi fait des offrandes à plusieurs dieux rangés ainsi devant lui: Atoum, Osiris, Horus, Hathor, Arsinoé. Au-dessus d'Atoum, on lit: *Dit par Atoum, dieu grand de Thékou, vénéré à jamais, seigneur du ciel, roi des dieux*.

Au-dessus d'Osiris: *Dit par Osiris, seigneur de Ro-iebt, dans Pi-ḳerehet*.

Arsinoé était l'épouse déifiée du roi. *Ro-iebt*, « la porte de l'Orient » était un des noms de cette région.

2. Ligne 7: *L'an 6 de Sa Majesté, on annonça qu'était fini le palais de son Père Toum, dieu grand de Thékou. Au mois de Hathyr, le 3*[e] *jour, le*

roi lui-même vint dans le nome du « harpon oriental », trône de son Père Toum. Le pays était dans l'allégresse... Alors Sa Majesté vint au temple de Pi-ḳerehet (hat nit Pi-ḳerehet), grand et vivant de Thékou, pour la louange de ce dieu, protecteur de ce pays.

Le nome du « harpon oriental » était celui qui avait pour capitale Thékou. Il comprenait tout le Ouadi Toumilat, et probablement aussi toute la région des lacs jusqu'à la Mer Rouge.

3. Ligne 26 : liste des revenus attribués par le roi à *Pi-ḳerehet*. On mentionne un revenu annuel de 950 pieces d'argent à payer par *les maisons de la ville et par les habitants*.

De quelle ville s'agit-il? Assurément de celle qui possédait ce fameux temple.

Le texte ajoute immédiatement après (ligne 27) : « *Sa Majesté a fait cela, en la première fête de Sed, à son Père Toum, auteur de ses membres et de sa vie, dont il a reçu la subsistance, par les mains d'Isis et de Nephthys* ».

B. **Fragment de calcaire blanc,** provenant de Tell el-Maskhouta. La déesse Nout y est figurée avec cette inscription : *Dit Nout, souveraine des dieux, dans hat-ḳerehet* (Clédat dans *Recueil de Travaux*, 36, p. 112) Epoque saïte ?, d'après Clédat.

Ce fragment appartient, sans doute, à une stèle analogue à celle de Ptolémée Philadelphe.

C. **Textes géographiques des temples** (voir p. 127). Le passage concernant le huitième nome de la Basse Egypte, appelé le nome du « *harpon oriental* », n'est pas très clair. On y distingue la formule ordinaire : *Il t'apporte le nome du « harpon oriental » avec ce qu'il produit, Thékou, au retour de la nouvelle année.*

Il y est parlé de *Toum, dieu grand et vivant de Thékou, puissant dans se-ḳerehet* (Dümichen, *Geogr. Inschrift.* III, pl. 34; de Rougé, *Inscr. et notices*, II, pl. 145, ligne 7).

De la comparaison de ces documents, on peut dégager les conclusions suivantes :

1. Pi-ḳerehet (hat-ḳerehet, se-ḳerehet) était un temple, et même, semble-t-il, un temple important : peut-être le plus important de cette région, à en juger par les riches donations qui lui sont faites (A. 3).

2. A qui était dédié ce temple ? A Osiris, a-t-on dit en se basant sur A1 : *Dit Osiris dans Pi-ḳerehet*. Mais, on pourrait dire de même qu'il etait dedie à Nout, en vertu de B : *Dit Nout dans hat-ḳerehet*. Donc aucune preuve ferme pour faire d'Osiris le maître principal de ce temple.

D'autre part, nous ignorons le sens précis du mot *ḳerehet*, ainsi que sa vraie prononciation, car la graphie *ḳerehet* est purement conventionnelle. Le terme est toujours suivi d'un serpent. Il peut y avoir beaucoup de raisons à ce determinatif. Il est basé, peut-être, sur un simple jeu de mots. En tout cas, on n'en peut rien tirer en faveur d'Osiris.

A relire l'ensemble des textes, surtout ceux de la stele de Ptolemee

(A 2, A 3), et aussi celui des temples (C), une supposition se présente avec persistance à l'esprit, et c'est que *Pi-ḳerehet* n'est pas autre chose que le temple même de Toum à Thékou. Il est peu vraisemblable, en effet, qu'au temps des Ptolémées, ce pauvre pays se soit payé le luxe de deux grands temples.

Une chose est sûre, c'est que le nome du « *harpon oriental* » (ainsi appelé pour le distinguer du nome limitrophe, le « *harpon occidental* », Metelis), était le fief du dieu Toum, « son trône, sa demeure », comme disent les textes. A Toum, sous Ramsès II, était dédié le temple de Tell Artabi, aussi bien que celui de Tell el-Maskhouta. Qui donc, à la période de la décadence, aurait eu l'idée — et le pouvoir — de construire dans ces déserts un grand sanctuaire à un dieu étranger ?

Remarquons d'ailleurs que tous les documents cités plus haut semblent plutôt indiquer que Pi-ḳerehet était à Thékou et qu'ils ne demandent nullement de le placer ailleurs.

Toutefois ces documents ne sont pas assez clairs pour établir la certitude, et l'opinion de Naville, plaçant Pi-ḳerehet à Thaubastum, au pied du Gebel Mariam, n'est pas dénuée de probabilité.

Nous l'avons dit, Pi-ḳerehet est à dissocier de Serapiu (Seraptum ?), toute liberté reste donc pour localiser ce dernier là où nous conduisent les documents.

Quant à Phihahirot de la Bible, nous l'avons établi aussi, il ne peut être trouvé dans Pi-ḳerehet. Suivant la morphologie égyptienne, Pi-ḳerehet devait se prononcer *Pi-ḳarhe* ou *Pi-ḳorhe*, avec chute du *t* final, ou peut-être même *Pi-ḳaihe* (cfr. *ḳereset*, « sépulture », copte ⲕⲁⲓⲥⲉ).

3. LES MARÉES À SUEZ.

Lettre de Monsieur Bourdon, Directeur du transit à Port-Tewfiq :

« Le niveau *moyen* de la Mer Rouge a une oscillation propre *annuelle* de 0m. 50 environ ; maximum en décembre et janvier, il s'abaisse rapidement en juin et atteint le minimum en septembre.

Les vents ont une influence accidentelle notable, le vent du Sud pouvant créer une élévation du niveau moyen de 20 à 25 centimètres, le vent du Nord, un abaissement de 15 à 20 centimètres.

Quant aux marées, l'amplitude moyenne aux syzygies est de 1m. 46, soit 0m. 72 au-dessus et 0m. 74 au-dessous du niveau moyen ; aux quadratures, l'amplitude moyenne est de 0m. 86 seulement. La plus forte amplitude observée en vive eau a été de 1m. 93 ; la plus faible en morte eau, de 0m. 46.

Comme détail particulier, je vous puis citer ce fait : le 11 avril dernier (1921), par coup de vent du Sud, la mer est allée jusqu'à la chaussée de *Koubri* ».

NOTE.

La chaussée de *Koubri* est à 8 kilomètres au Nord de Suez. Elle a été faite pour le passage des pèlerins se rendant à la Mecque. Elle s'élève, en moyenne, de 2 à 3 mètres au-dessus de la plaine. Elle forme donc barrière aux eaux de la Mer Rouge. Sans cet obstacle, les hautes marées pénètreraient beaucoup plus loin.

Dans l'état actuel, le seuil de Chalouf est beaucoup plus étroit qu'il ne paraît sur les cartes ordinaires. C'est une bande de terrains sabloneux qui ne dépasse guère 2 kilomètres de largeur et qui se trouve resserree entre deux marais infranchissables: au Nord, les marecages qui prolongent le petit lac Amer, et au Sud, ceux qui prolongent la Mer Rouge par la crique de Suez. Pour le passage des pèlerins, à *Koubri* (le pont), au Nord de Suez, il a fallu construire une chaussée élevée. Un piéton ne peut donc franchir la dépression que par cette chaussée ou par l'atterrissement étroit de Chalouf, à 7 kilomètres au Sud du petit bassin des Lacs Amers.

Un peu partout croissent des fourrés de splendides roseaux. Le pays devait en être couvert au temps de Moïse, et c'est pour cette raison assurément que les Hébreux appelèrent la Mer Rouge qui remplissait cette dépression, *Jam suph* « la mer aux roseaux ». Plus bas, en effet, au Sud de Suez, il n'y a plus place pour une végétation de ce genre. Sur le rivage asiatique, c'est le sable stérile, et du côté Afrique, c'est la falaise rocheuse et abrupte.

Quel était, aux jours anciens de l'exode, l'état de ces lieux? Nous l'avons dit plus haut, on peut tenir pour certain que la mer rejoignait alors les Lacs Amers. Il faut noter, en effet, que la plus grande dépression n'est pas au canal maritime, mais un peu à l'Ouest, courant parallèlement au canal depuis le petit bassin jusqu'à la crique actuelle de Suez. C'est là que passe le canal des Anciens. Les ingénieurs modernes ont préféré ouvrir la tranchée sur la lisière du désert. La ligne adoptée se trouvait ainsi un peu plus élevée que dans la dépression, mais le travail etait beaucoup plus facile dans le sable que dans les marais.

Or, au canal maritime, la plus haute élévation du seuil au-dessus du niveau moyen de la mer est de 5 mètres. Dans la dépression, à l'Ouest, elle est inférieure et se réduit donc à 3 ou 4 mètres. Et il en est ainsi à peine sur une largeur de deux kilomètres, car au-delà, des deux côtés, au Nord et au Sud, commencent les marais infranchissables.

Les routes anciennes seraient un précieux element de solution. Malheureusement, dans ce désert, il est bien difficile de reconnaître une route ancienne. Le sable est durci, le sol est ferme. Il n'était aucun besoin de pavage. Les routes n'étaient donc que des pistes.

En fait, on voit encore, dans la region de Chalouf, plusieurs pistes nettement tracées en lignes parallèles. Deux sont dirigées Nord-Sud. Elles reliaient Suez au Ouadi Toumilat. La plus récente, qui était utilisée

avant le chemin de fer et les canaux, traversait les Lacs Amers alors à sec. L'autre, beaucoup plus ancienne, contournait le grand bassin des lacs et suivait, à peu de chose près, la direction du chemin de fer actuel. Cette seconde piste passe au fortin-temple d'*Abou Ḥaṣa* et aux stèles de Ramsès II. Très probablement, c'est le chemin que suivit Ethérie, au IVe siècle, en se rendant de Clysma à la Terre de Gessen, et donc aussi la route romaine de l'*itinéraire d'Antonin*, Clysma-Serapiu-Hero et Clysma-Serapiu-Thaubastum.

En effet, les textes de Strabon, Diodore de Sicile et Pline, cités plus haut, laissent entendre que les Lacs Amers étaient remplis à leur époque puisqu'ils étaient utilisés pour la navigation. La route devait donc les contourner, et il ne pouvait en être autrement au IVe siècle.

Cette remarque jette un nouveau jour sur les problèmes soulevés par la *Peregrinatio Silviae*. Il y est dit que le premier relais (*mansio*) à partir de Clysma fut a Magdalum. On voit de suite que ce Magdalum (*migdol* de la Bible) était bien le *migdol* de Séti I, au Gebel *Abou Ḥaṣa*. Il se trouvait, en effet, sur le chemin, à 25 kilomètres environ de Clysma.

Le second relais était évidemment Serapiu de l'*itinéraire* d'Antonin. Il n'est pas nommé dans le texte de la *peregrinatio* uniquement parce qu'il n'est pas biblique. Ici intervient une difficulté. Avec Clédat, j'ai situé Serapiu (Seraptum?) aux ruines d'El-Ambak, à la pointe Nord des Lacs Amers. Il y avait là une forteresse qui avait, sans doute, pour but de protéger le canal ancien débouchant en cet endroit dans les lacs. Je mets maintenant cette identification en doute. Pourquoi la route romaine aurait-elle fait cet immense détour? Pourquoi, de *Genēfeh* n'aurait-elle pas continué tout droit vers le Nord, d'autant qu'elle inclinait ensuite à l'Ouest dans le Ouadi Toumilat. Il y avait bifurcation à Serapiu. De là une route partait pour Thaubastum, l'autre pour Hero (*Tell el-Maskhouta*). Quelle raison aurait amené les Romains si pratiques à mettre cette bifurcation si loin à l'Est de la ligne droite?

Il y a donc lieu de croire que Serapiu se trouvait ailleurs. Il se placerait bien aux environs de la gare actuelle de Faied ou un peu au Nord. Ce point s'harmoniserait avec les distances données par l'*itinéraire*. Simple hypothèse suggérée par l'observation des lieux, de nouvelles recherches pourraient la confirmer.

D'après le texte de Maqrizi, le canal des anciens fut utilisé jusqu'au VIIIe siècle. A cette même époque, le moine Fidelis, faisant le pèlerinage du Sinaï, s'embarqua sur le Nil à Babylone (Vieux-Caire) et suivit le canal jusqu'à la Mer Rouge (Léon de Laborde, *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*, Paris et Leipzig, 1841, p. 78). Le moine Fidelis est, sans doute, le dernier pèlerin qui vogua sur le canal des Pharaons.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

MOTS ARABES

Abou Ḥammād	ابو حَمّاد	Nefischeh	نفيشه
Abou Ḥaṣa	ابو حَصى	Ouadi Gāsous	وادي جاسوس
Belbeis	بلبيس	» Maghāra	» مغارة
Bir Gismel	بئر جِسْمل	» Toumīlāt	» طوميلات
Borg eṭ-ṭîneh	برج الطينه	» Umm Reḏenneh	» امّ رذنّه
Chadouf	شدوف	Ṣafṭ el-Ḥenneh	صفط الحنّه
Chalouf [1]	الشلّوفه	Ṣān el-Ḥagar	صان الحجر
Dēr el-Bercheh	دير البرشه	Saquieh	ساقية
El-ambak	الامبك	Sarābīt el-khādem	سرابيت الخادم
El-Gisr	الجسر	Tell Abou Sēfeh	تل ابو سيفه
Ezbet abou-Saʿīd	عزبة ابو سعيد	» Arṭābi	» ارطابي
Fāied	فايد	» Basṭa	» بسطه
Fāqous	فاقوس	» Defenneh	» دفنّه
Gebel	جبل	» El-Ḥēr	» الحير
» ʿattāka [2]	» عتّاكه	» El-Iahoud	» اليهود
» Genēfeh	» جنيفه	» El-Iahoudiyeh	» اليهوديّه
» Mariam	» مريم	» El-kebīr	» الكبير
Gheita	غيته	» El-Maskhouṭa	» المسخوطه
Gismel	جسْمل	» Farama	» فرمه
Kantara	القنطرة	» Soleiman	» سليمان
Kom el-Qolzoum	كوم القلزوم	Toussoun	طوسون

[1] Forme adoptée dans les livres européens bien que différente de l'arabe.

[2] Forme ordinaire, cependant, à Suez, j'ai entendu prononcer ʿattāqa عتّاقة.

TABLE DES FIGURES

TABLE DES MATIÈRES

A. M. D. G.

IMPRIMATUR

Fr. Albertus Lepidi, O P., S. P. A. Magister

IMPRIMATUR

† Iosephus Palica, Archiep. Philippen., Vic. Ger.

Alberto Vaccari, **Un commento a Giobbe di Giuliano di Eclan**[...]
— viii-218 . . . . L[...]

Monumenta Biblica et Ecclesiastica, 1: S. Ephraem Syri Opera ed. S. I. Mercati, i, 1 — xvi-231 et 1 tabula . . » 25 —

Alb. Vaccari, **Codex rescriptus melphictensis** iv-64, cum tribus tabulis phototypicis . . . . » 6.25

Documenta ad Pont. Commissionem de re Biblica spectantia ex mandato eiusdem Commissionis collegit et edidit L. Fonck — 48 . . . . » 1.50

A. Fernández, **Breve introducción a la crítica textual del A. T.** — xii-152 . . . . » 10 —

Id., **Crítica textual de 1 Sam. 1-15** — viii-93 . . . . » 7.25

Series: *Dal*[...]

A. Fernandez[...] » 0.30

id. [...] » 0.30

id. [...] » 0.30

E. Ruffini, [...] » 0.30

» [...] » 0.30

P. Pous, [...] » 0.30

Libri a[...]

Ant. Deimel[...] » 25 —

» » [...] » 15 —

» » [...] » 3 —

» » [...] » 7.50

» » [...] » 15 —

» » [...]

» » [...] » 20 —

» » [...] » 3 —

Lad. Szczepa[...] » 15 —

P. Joüon, Sy[...]

» » [...] ii (De nomine, pronomine etc. et propositione) » 10 —

Gaspare Calabresi, *gerente responsabile.*

ROMAE — TYPIS PONTIFICIIS IN INSTITUTO PII IX.

THREE DAY 455223
Orientalia
no.3
1921

